

LE BESTIAIRE DES ANGES

roman

Nikos Leterrier

juin 2008

Chapitre 1

Deux enfants terribles

Le prisonnier entendit un pas familier résonner dans le couloir. C'était elle, l'Infidèle, la magicienne qui avait brisé sa volonté sans même avoir eu à le toucher.

Avant de s'engager dans cette mission sacrée, il s'était préparé à résister à la douleur physique, afin que les Infidèles ne pussent avoir raison de lui par la torture, mais rien ne l'avait préparé à ce qu'elle lui avait fait subir.

Il devina au martèlement de ses bottes de cuir sur les dalles qu'elle marchait d'un pas plus vif que d'habitude, peut-être même avec une précipitation qu'elle ne lui avait encore jamais montrée. Il était doué pour ressentir, pour deviner. C'était d'ailleurs sans doute pour ça que le Créateur l'avait choisi entre tous les Fidèles. La quête qu'il devait accomplir l'avait conduit entre les murs de cette citadelle isolée que les mécréants avaient baptisée Sainte-Volonté.

Mais il avait échoué. Et il y avait pire : il avait parlé. Lorsque les Chevaliers l'avaient pris, il s'était attendu à être éprouvé par le feu, le fer ou la corde. Au lieu de tout cela, il avait affronté des mots. Ces mots, incompréhensibles pour lui, ressemblaient à ceux de la langue sacrée du Créateur, mais n'en étaient qu'une abominable dégénérescence. Cette magie blasphématoire avait fouillé en lui bien plus efficacement que tous les instruments de torture. Dans cette cellule souterraine, où seule sa tortionnaire entraînait, il n'avait pu lui échapper, en dépit de toute la force de sa foi.

Le seul homme à qui il avait parlé de la mission que lui avait confié le Créateur l'avait pourtant mis en garde contre les maléfices des Chevaliers de Sainte-Volonté. C'était le prêtre de son village. Au moment de lui parler, il s'était attendu à ce que le saint homme le taxât d'hérésie, comme tous ceux qui se prétendaient Ses élus.

Mais le prêtre semblait savoir que tout ce qu'il dirait ne le détournerait pas de son but. 'Prends garde !' l'avait-il seulement prévenu, 'Sainte-Volonté est là où l'élite des Infidèles enseigne à sa jeunesse leur sorcellerie maudite'. Et cette sorcellerie avait eu raison de lui.

Depuis il attendait le châtiment. Cette sorcière, et tous ceux qui lui obéissaient ici, ignoraient dans leur arrogance impie qu'ils ne seraient que l'instrument de Sa colère à l'instant même où ils le tueraient. Il se redressa et essaya en vain de se mettre debout : ses

jambes se dérobaient sous lui. Lui qui avait toujours cru ne jamais redouter la mort, il vit que ses mains tremblaient.

Il eut le réflexe de se tourner vers le ciel, mais la cellule n'avait aucune ouverture vers l'extérieur. Il n'avait pas vu la lumière du Soleil depuis plus d'un mois. Il entendit le verrou se bloquer : la clef était mal engagée. La sorcière était-elle nerveuse ? Ce n'était pourtant certainement pas la perspective de le tuer qui la rendait maladroite. Alors que craignait-elle ?

Il se surprit à espérer. Et si elle avait encore besoin de lui ? Si elle le laissait vivre un peu plus longtemps ?

Elle débloqua le verrou et entra avec une lampe à huile à la main. Le prisonnier cligna des yeux. La silhouette lui apparaissait floue mais il savait parfaitement à quoi elle ressemblait. Il connaissait toutes les nuances de ses yeux noirs, son visage d'un ovale tendre qui lui donnait un air trompeusement enfantin.

Il connaissait le stylet qu'elle portait à sa ceinture et chacun des boutons d'argent de son long uniforme sombre, qui ne portait aucun galon, comme si son rôle auprès des siens était évident. Depuis qu'elle usait sur lui de sa magie, elle était devenue son monde, son unique référence. C'était de cette manière qu'elle l'avait brisé.

Elle accrocha la lampe à un crochet du mur prévu à cet effet puis le regarda un instant. Il ne pouvait pas la voir mais il savait que ses lèvres murmuraient les paroles qui allaient le soumettre, le vider de sa volonté.

-Sais-tu où tu te trouves ?

Elle commençait toujours par lui poser cette question. Malgré lui il sentit sa tête se redresser comme si une barre de fer avait été calée sous son menton. Ses paupières s'ouvrirent comme par l'effet d'écarteurs invisibles et il fut obligé de la regarder dans les yeux.

-À la Citadelle Sainte-Volonté, répondit-il.

Les yeux de la sorcière semblèrent s'agrandir et bientôt il ne distingua plus aucun des traits de son visage. Il ne voyait plus que ces deux petites planètes immobiles, où l'iris et la pupille se confondaient en une couleur qui semblait avaler le peu de lumière que diffusait la lampe.

-Qui t'a fait prisonnier ?

-L'Ordre de la Vie, pour la nation hyrcane.

À présent l'interrogatoire pouvait commencer. Elle répétait toujours ces deux questions rituelles, comme pour ranimer le sortilège. Elle enchaînait ensuite question sur question, et chaque réponse le laissait un peu plus vide. Il devenait un être sans passé, sans avenir, comme si plus rien d'autre ne le définissait hormis sa condition de prisonnier des Hyrcans, le plus puissant des peuples infidèles. La voix de la femme se fit encore plus impérieuse :

-À présent tu vas me redire ce que tu es venu chercher ici.

-Une de nos Écritures sacrées...

-Laquelle ? dit-elle en le saisissant au col.

C'était la première fois qu'elle levait la main sur lui. Elle approcha son visage du sien et il vit que ses lèvres tremblaient. Elle lui parut soudainement vulnérable, mais cela ne la rendait pas moins terrible.

-Tu m'as dit que c'était un livre inconnu des prêtres, un ouvrage unique rédigé de la main même du Prophète reprit-elle d'un ton à la fois inquisiteur et fébrile. Tu m'as dit que le Démon s'était adressé à toi pour te confier ce secret...

-Le... Le Démon ? balbutia l'homme.

-Celui que tu crois d'essence divine, Celui que tu appelles le Créateur !

Sa voix était avinée, elle avait perdu son timbre dominateur et tout-puissant. Elle reflétait une étrange avidité mêlée d'empressement :

-Que raconte cette Écriture ? demanda-t-elle en resserrant sa prise comme si elle voulait l'étrangler.

-Je l'ai dit ! s'écria le prisonnier, essayant de se dégager de cette main qui semblait aussi dure qu'une tenaille. Elle relate la genèse des Anges...

Il se rendit compte qu'il pleurait. Peut-être était-ce de honte d'avoir trahi son Créateur, ou simplement de peur.

-Tu l'as appelé Bestiaire, je sais ! continua la sorcière. Mais tu l'as aussi désigné sous un autre nom, un nom que tu n'as employé qu'une seule fois. Souviens-toi : c'était lorsque la voix du Démon a résonné en toi pour la première fois, ne t'a-t-il pas dit qu'Il t'avait élu entre tous pour reprendre à Sainte-Volonté *un livre de chair* ?

Sa voix s'était faite soudainement plus basse en prononçant ces derniers mots, comme s'ils avaient une vertu magique. Le prisonnier se souvint que la voix du Créateur s'était en effet adressée à lui en ces termes, mais quelle importance à présent ? Elle le lâcha et se releva. Comme si elle avait lu ses pensées elle conclut :

-C'était bien ça.

Elle souriait à présent, un sourire peut-être mêlé d'appréhension, mais un sourire tout de même. Elle se releva et dégaina son stylet pour trancher ensuite la gorge du prisonnier d'un geste vif et précis. Elle regarda le sang couler au sol tandis que le prisonnier s'agitait convulsivement comme un ver coupé. Comme de juste, ce sang avait l'aspect d'une eau saumâtre.

L'agonie du prisonnier fut brève. Lorsqu'il fut enfin immobile, elle s'accroupit et lui ferma les yeux de ses mains gantées de noir :

-Remercie-moi, dit-elle au cadavre. La Corruption t'avait entièrement vaincu. Mais sois tranquille désormais ; ton âme est à jamais purifiée par la mort et libérée du Démon.

Essuyant sa lame sur les vêtements du mort, elle prononça à mi voix quelques-uns des versets du premier Mystère, qui la protégeraient elle-même d'une contamination par le sang corrompu :

Je vis d'un sang lourd et sombre

*Assez pour noircir le ciel
Riche des chaînes à mes poignets
Je suis venue en silence
Armée de l'épée dérobée
Au serpent du vieux jardin
Quand la Peur n'existait pas encore*

†

Le jeune garçon avait soudainement lâché la lame de fer qui était tombée en sonnant d'un bruit clair contre les dalles de pierre du sol.

-Bethmen ? lui demanda la jeune fille qui se tenait accroupie à côté de lui.

Mais Bethmen ne répondit pas. L'adolescent était immobile, agenouillé à terre et pétrifié dans l'attitude qu'il avait juste avant de lâcher l'objet qu'il tenait. Écartant les cheveux couleur de cendre qui cachaient à moitié le visage de son frère, Maÿn reconnut le regard fixe qu'elle connaissait bien : son frère Bethmen était sous l'emprise d'une vision.

Les yeux verts du jeune homme ne voyaient plus les quatre murs de leur étroite cellule, ni la lumière de la Lune blafarde qui les éclairait par les barreaux du soupirail qui leur tenait lieu de fenêtre. Bethmen ne voyait même plus ses mains, et encore moins la trappe qu'ils s'échinaient à dégager depuis plusieurs jours. Il avait les yeux fixés sur un monde qu'il était seul à voir.

Maÿn savait qu'elle ne pouvait rien faire, hormis attendre. Le don de Prescience s'était manifesté chez son frère jumeau alors qu'ils étaient très jeunes, et elle avait assisté à suffisamment de ces crises subites pour savoir qu'elles étaient le plus souvent de courte durée. La jeune fille ramassa la lame et prit un moment pour tendre l'oreille avant de prendre le relais de son frère.

Aucun bruit ne venait du couloir. Le bas-dortoir, où se trouvait leur cellule comme celle de tous les Écuyers de la Citadelle Sainte-Volonté, était comme chaque nuit plongé dans un silence complet. Hormis elle et son frère, tous les occupants du bas-dortoir dormaient certainement du sommeil lourd et sans rêves qu'on appelait ici *le Gel*. Le bruit du métal sur la pierre n'avait réveillé personne.

Le Gel s'emparait invariablement de tous les disciples qui venaient suivre l'enseignement des Maîtres de Sainte-Volonté, du plus jeune des novices à ceux qui parvenaient enfin au titre envié de Chevalier. Bethmen et Maÿn n'y avaient pas échappé. Ils avaient été envoyés à la Citadelle sur ordre de leur mère, à l'âge de douze ans. 'Le Gel est une bénédiction,' leur avait dit un des Maîtres au premier jour, 'il vous rappelle que la nuit ne sert qu'au repos, et que les heures éveillées appartiennent à l'Ordre'.

Ils n'avaient depuis lors connu d'autre sommeil, au cours de chaque nuit des quatre trop longues années passées ici. Cauchemars et rêves étaient devenus pour eux des souvenirs d'enfance. Mais depuis plusieurs jours déjà ils luttait contre le Gel un peu plus longtemps chaque soir.

Maÿn chaussa les gants de cuir sombre sur lesquels son grade d'Écuyère d'Épées était indiqué par une broderie en forme de dague. Saisissant alors à son tour la lame à pleines mains, elle se mit à son tour à enlever patiemment les années de crasse accumulée qui scellaient la trappe d'une cire noirâtre.

Ils avaient découvert cette trappe quelques semaines auparavant, et s'étaient contentés au début de laisser chaque nuit un peu d'acide volé aux laboratoires faire le travail à leur place. Mais depuis quelques jours ils s'étaient résolus à enlever cette glu si coriace à la main, en y travaillant chaque nuit plusieurs heures.

Ils se servaient pour cela d'une mauvaise lame volée aux forges de Sainte-Volonté. Ils l'avaient aiguisée de leur mieux sur les aspérités des murs rugueux de leur cellule. Mais le fil était resté épais et la pointe émoussée. Seuls les disciples ayant acquis le titre de Chevalier avaient droit d'être armés au sein de la Citadelle. Novices et Écuyers n'avaient accès aux épées ou aux armes à feu qu'au cours des exercices ou lors d'expéditions à l'extérieur.

Malgré la fatigue et la mauvaise qualité de son outil, Maÿn se consacrait de toutes ses forces à ce pénible labeur qui n'en finissait pas. Il fallait faire vite : en comptant le temps qu'il avait fallu au messenger pour venir jusqu'à Sainte-Volonté pour annoncer la nouvelle, le Voile protégeant Adevārat, capitale de la République, était rompu depuis au moins dix jours. Dix jours, c'était plus qu'assez pour submerger la cité : les Anges devaient être partout.

D'après la conversation que Maÿn avait surprise, la hiérarchie de l'Ordre de la Vie tenait par-dessus tout à ce que cette nouvelle restât confidentielle. Il s'agissait d'éviter tout mouvement de panique parmi les jeunes disciples de Sainte-Volonté, nombre d'entre eux étant originaires d'Adevārat, comme Bethmen et Maÿn, ou des provinces à l'entour.

Mais la Hiérophante n'avait pas songé à fermer le volet de la salle d'audience, ce qui eût pourtant privé Maÿn d'une occasion inopinée de lire sur ses lèvres et celles du messenger venu lui annoncer la nouvelle. Ce talent d'espion était inné chez la jeune fille, mais au demeurant inimaginable une jeune aristocrate.

Si Maÿn et Bethmen avaient cette maturité particulière aux enfants qui n'ont pas eu d'enfance, ce qui les rendait peu susceptibles de céder à un mouvement de panique, ils n'auraient certainement pas non plus la patience d'attendre que la Corruption s'étendît jusqu'à la forteresse isolée où ils effectuaient leur apprentissage.

Les Maîtres de Sainte-Volonté étaient chargés de former les Écuyers et les Chevaliers de l'Ordre de la Vie, l'élite militaire qui constituait la colonne vertébrale de la République et de son vaste Empire. L'Ordre était le fer de lance de la maison princière d'Adevārat, qui s'était donné trois cents ans auparavant la mission de diriger l'humanité infidèle contre le Démon, Ses serviteurs qu'on appelait Anges, et Sa Corruption.

Sainte-Volonté était à la fois une forteresse militaire et la plus prestigieuse école dans tout l'Empire. Ses Maîtres avaient à leur tête depuis toujours celui ou celle qui détenait le titre de Hiérophante des Bâtons, et était membre du Concile de la Main Droite, l'une des

deux plus hautes instances de l'Ordre.

-Mais... Que fais-tu ?

Maÿn releva la tête : Bethmen était sorti de sa transe et la regardait de l'air étonné qu'il avait toujours dans cette situation. Le souvenir de sa vision lui reviendrait plus tard, mais pour l'instant il était inutile de lui en parler.

-Tu vois bien petit frère : j'ai pris la relève, répondit la jeune fille. Tu dois être épuisé : la lame t'est tombée des mains. Repose-toi, petite nature...

De fait, Bethmen ressentait toujours de la fatigue après une vision. Croyant n'avoir eu qu'une simple absence, il alla s'allonger sur son lit étroit sans prendre la peine de relever la pique de sa sœur. Plongeant la main dans une niche profonde creusée dans le mur de leur cellule, il en retira un petit livre à couverture métallique, caché derrière une pile de linge. Mieux valait qu'il lût afin de se tenir éveillé, sinon le Gel s'emparerait de lui jusqu'au matin, et ils avaient encore fort à faire.

Il connaissait le contenu de ce recueil de poèmes par cœur mais le prendre entre ses mains lui procurait toujours un précieux sentiment de victoire. Sorti d'une imprimerie clandestine, ce petit livre était interdit par l'Ordre et ils avaient pourtant réussi à le faire entrer à Sainte-Volonté.

-Aïe ! cria Maÿn.

La lame avait traversé le cuir de son gant et elle s'était blessée au doigt. Bethmen s'approcha d'elle mais elle lui fit signe que la blessure était bénigne. Elle ôta son gant pour lécher la plaie et se mit à rire :

-Tu imagines la tête de Mère si elle voyait ça ?

Bethmen sourit à son tour :

-Elle se dirait sans doute que décidément rien n'aura réussi à faire de toi une vraie patricienne. Ni le fouet ni la...

Il s'interrompit juste à temps. Ce n'était pas le moment de rappeler à sa sœur ce genre de souvenir. Heureusement Maÿn semblait n'avoir pas entendu et se mit à dire d'une voix de fausset, contrefaisant le ton sans réplique de leur mère :

-Abîmer vos mains sur un ouvrage aussi vulgaire, vous perdez la tête Mademoiselle ! Il ne s'agit pas de vous mais de votre statut de patricienne !

Ils se mirent à rire ensemble. L'aversion qu'ils ressentaient à l'égard de leur mère n'avait d'égale que leur mépris de l'Ordre. Leur mère les ayant envoyés à Sainte-Volonté cinq années auparavant, ces deux sentiments se confondaient en une même haine.

Ils détestaient leur mère pour sa froideur et pour les mauvais traitements qu'elle leur avait fait subir douze années durant pour extirper en eux toute volonté rebelle. Ils abhorraient l'Ordre parce qu'il avait condamné à mort leur père, un père qu'ils n'avaient jamais connu.

-Veuillez me pardonner, Mère, reprit Maÿn en levant les yeux au ciel, si j'entache le nom glorieux de mes ancêtres par un labeur aussi ingrat.

-Dans la Guerre Sainte contre la Corruption il n'est pas de tâche noble ou avilissante. Chaque

action, de la plus modeste à la plus grandiose, de la plus odieuse à la plus gratifiante, est un accomplissement qui nous rapproche de la victoire. Il en est de chacun de nos modestes devoirs comme de pierres soigneusement taillées, qui par leur assemblage ordonné deviennent les plus grandioses monuments, cita Bethmen avec une emphase ironique.

Maÿn émit un grognement de mépris et se remit au travail. Bethmen venait de citer le Dogme. Le Dogme rassemblait les écrits des premiers Hiérophantes de l'Ordre de la Vie et servait de directeur de conscience à l'ensemble des Écuyers et Chevaliers de l'Ordre. On leur en avait répété ses innombrables versets tant de fois que ce texte s'était malgré eux gravé dans leur mémoire.

*Huit Couleurs comme huit pétales
D'une rose gorgée de sel par nos larmes
Et le goût de ses épines
Demeurera sur nos langues
Nos bâtons dérisoires devenus torches
Éclaireront les pierres où sont gravés
Les chiffres du testament de la Terre*

C'était par ces mots que commençait le premier Mystère du Dogme. Ils devaient les prononcer chaque matin en se présentant aux Maîtres. S'ils leur avaient paru dénués de sens au début de leur noviciat, ils avaient appris à en comprendre la signification au fur et à mesure de leur initiation à l'art des huit Couleurs.

Le Dogme racontait l'histoire de Méthyl l'ancien, le père spirituel de l'Ordre. Il avait été le premier mortel à comprendre la langue sacrée des Anges. Né au sein d'un peuple corrompu, il avait fui jusqu'en terre infidèle.

Au cours de son exode Méthyl avait créé la magie des Couleurs pour donner à l'humanité infidèle les moyens de lutter à armes égales contre la puissance des Anges et des prêtres qui répandaient la Corruption parmi les hommes. Le Dogme racontait la révolte des mortels contre le Demiurge, l'être mystérieux qui se prétendait créateur de toute chose, et que vénérât l'humanité corrompue.

Le Dogme était avant tout l'histoire d'une métamorphose, que les maîtres de Sainte-Volonté appelaient élévation, mais que Bethmen et Maÿn considéraient comme une aliénation.

Le Dogme symbolisait ainsi à la fois pour eux une insidieuse et continuelle présence parasite dans leur esprit, orientant malgré eux leur pensée, et l'un des mensonges sur lesquels l'Ordre était bâti. Car ils savaient que l'Ordre trompait ceux qu'il était censé protéger : la République et tous les peuples qui lui étaient soumis. Ils le savaient pour des raisons dont ni leur mère ni l'Ordre ne pouvaient se douter.

Ce secret qu'ils partageaient les rendait assez téméraires pour oser à la fois désertir des rangs de l'Ordre et rejoindre une cité qui serait sans doute bientôt assiégée. Adevărat

était la fierté du peuple qui l'avait bâtie et qui y vivait : les Hyrcans, dont faisaient partie les deux adolescents. C'était aussi la capitale d'un Empire qui avait rassemblé sous son autorité la quasi-totalité des nations infidèles, faisant des Hyrcans la première d'entre elles.

Mais pour Bethmen et Maÿn, Adevărat était avant tout la ville où ils avaient passé presque la totalité des douze premières années de leur existence, avant que leur mère les envoyât dans la Marche des Cimes Pourpres, où se trouvait la Citadelle, pour y suivre l'enseignement de l'Ordre.

Leur projet d'évasion, qu'ils mûrissaient depuis leur entrée à la Citadelle, n'avait pourtant été jusqu'alors guère plus qu'une plaisante rêverie, qui leur permettait de mieux supporter la discipline inflexible de l'Ordre et l'enseignement sans réplique du Dogme. La découverte fortuite de cette trappe dans le sol de leur propre cellule avait cependant donné corps à cet espoir.

La Citadelle était très ancienne. Même les Chevaliers-Maîtres qui la dirigeaient n'en connaissaient pas tous les recoins. Elle recelait même des passages secrets, qui dataient d'un autre âge. Les disciples de Sainte-Volonté s'en transmettaient l'emplacement d'année en année, à l'insu de leurs Maîtres.

Cachée sous une dalle, la trappe qui se trouvait dans la cellule de Bethmen et Maÿn n'était en revanche connue de personne. Eux-mêmes ne l'avaient découverte que par hasard. La dalle qui la recouvrait était juste assez fendue sur un de ses coins pour laisser passer une minuscule souris que Maÿn avait surprise un matin à son réveil.

C'était un de ces petits rongeurs grisâtres plus petits qu'une noix dont la Citadelle était infestée. Mais les quelques ouvrages de zoologie qu'abritait la bibliothèque de la Citadelle étaient formels à leur sujet : elles ne creusaient pas de tunnels.

D'un caractère particulièrement opiniâtre, Maÿn ne renonçait jamais à une idée. Desceller la dalle lui avait donné raison cette fois : une trappe se trouvait un pouce en-dessous. Circulaire et percée d'un trou en son centre - par lequel la souris avait dû se faufiler - elle était hélas scellée par la rouille.

La décision de s'évader de la forteresse-école où ils avaient passé cinq ans s'était alors faite sans grande hésitation. Il y avait une part de bravade dans leur choix : ils ne voulaient pas s'avouer - à eux-mêmes mais surtout l'un à l'autre - que leur projet n'avait jamais été qu'une agréable chimère.

Puisque le hasard les mettait au pied du mur, ils relèveraient le défi. Les nouvelles inquiétantes qu'avait surprises Maÿn ne pouvait que les renforcer dans leur décision de rentrer à la capitale, au lieu d'attendre l'inéluctable entre les murs froids de la Citadelle. On les attendait à Adevărat, et c'était là-bas qu'on aurait besoin d'eux lorsque les Anges déferleraient sur l'orgueilleuse cité.

S'enfuir n'était certes pas chose aisée, mais leur acharnement allait enfin porter ses fruits. La trappe serait bientôt dégagée, donnerait certainement sur un des anciens tunnels de siège, et ils pourraient enfin quitter Sainte-Volonté. Ils avaient négocié auprès de

Kéarath, le contremaître des esclaves à la cuisine, suffisamment de vivres pour tenir vingt jours. C'était beaucoup pour la Citadelle, mais c'était peu pour le voyage qu'ils envisageaient.

'Tant pis, cela suffira bien' s'était dit Bethmen, tandis que Kéarath le regardait avec ce sourire à la fois servile et hypocrite que les Barbares issus des peuples nomades insoumis apprenaient lorsqu'on les réduisait en esclavage.

Vingt jours, c'était sans compter que le vieux Kéarath, qui avait été capturé par l'Ordre à douze ans et connaissait les rouages de la Citadelle mieux que personne, leur avait certainement vendu des denrées partiellement avariées. Il avait sans doute deviné leur projet et profitait de ce qu'ils ne pourraient guère prendre de revanche sur lui, une fois en fuite.

Mais pouvait-on sérieusement attendre une quelconque loyauté de ceux qu'on avait fait plier par la force ? 'Tant pis' avait dit elle aussi Maÿn. Toute forme de monnaie étant interdite au sein de Sainte-Volonté, elle avait donné pour cela le petit saphir qu'elle portait à son oreille comme toutes les héritières de leur famille en portaient un jusqu'à leur mariage. 'Je n'ai pas l'intention de me marier un jour' avait-elle ajouté en haussant les épaules. Bethmen savait qu'il en coûtait pourtant à sa sœur de se séparer de ce bijou, mais il n'avait rien osé dire.

Quant à ces fameux tunnels de siège, ils existaient forcément, et une trappe à un niveau aussi bas de la Citadelle ne pouvait avoir d'autre fonction que de conduire à ces anciennes galeries. La trappe était presque dégagée, et ils fausseraient bientôt compagnie à l'Ordre, laissant sans regrets leurs maîtres à leur interminable guerre contre les Anges et la Corruption.

-Attends ! dit soudain Bethmen.

Maÿn s'immobilisa et les deux adolescents prêtèrent l'oreille. Un pas lourd résonnait dans le couloir ; non point le pas d'une personne qui se déplace, mais qui écoute. Bethmen et Maÿn connaissaient ce pas de prédateur à l'affût : c'était celui de Maître Tygalesco, Chevalier des Larmes et des Silences. On disait de lui qu'il pouvait entendre jusqu'au bruit d'une page qu'on tournait, dans chacune des cellules qui s'égrainaient le long des interminables couloirs du dortoir.

Sans lâcher son outil, Maÿn se releva lentement et se glissa dans son lit en dissimulant la lame sous son matelas. Bethmen se pencha pour saisir la dalle qui recouvrait la trappe. Il la replaça ensuite sans le moindre bruit. Sa sœur le regarda faire, toujours étonnée de voir cette étrange magie des Silences se réaliser sous ses yeux. Bethmen manipulait cet art furtif avec beaucoup de talent. Il avait acquis le titre d'Écuyer des Silences et elle s'était toujours reposée sur lui pour tout ce qui relevait de la dissimulation.

Toujours sans un bruit, Bethmen se glissa lui aussi sous la couverture de son lit étroit et leur cellule reprit son aspect réglementaire : une pièce allongée, éclairée par une unique fenêtre grillagée, et deux formes immobiles blotties dans les deux lits de fer placés le long des murs opposés. Les rayons de la Lune s'étendaient à nouveau sur les dalles du sol, et

dessinaient des ombres fixes, que seule la course de la petite planète déplacerait.

Lorsque Tygalesco passa près de leur porte, ils étaient déjà immobiles dans leur lit, comme emportés par le Gel, mais pourtant bien éveillés. Cela ne durerait sans doute qu'un moment : Tygalesco se contentait habituellement d'arpenter les couloirs en écoutant et en regardant, car une simple porte fermée n'arrêtait pas son regard.

Mais cette nuit-là Bethmen et Maÿn entendirent son pas ralentir en arrivant à la hauteur de leur cellule. Puis, sans cesser de marcher, il poussa la porte d'un geste, pourtant fermée à clef, et pénétra dans leur chambre, et la parcourut du regard. Tygalesco avait deux yeux pourpres enchâssés dans une peau sombre et ambrée, dans la pénombre ils ressemblaient à des yeux brillants de fauve.

Mais le Gel ne se troublait pas pour si peu, et les deux adolescents ne bougèrent pas. Le fauve se pencha au chevet du frère, puis de la sœur. Un long moment à chaque fois. Leurs paupières closes ne tremblaient pas et leur respiration avait la régularité qui sied à une personne endormie.

Maÿn sentit le doigt ganté de velours noir du Chevalier se poser sur son front, puis dessiner lentement le contour de son nez et de ses lèvres. Elle combattit le frémissement d'horreur que ce contact faisait naître en elle. Ce n'était pas la première fois qu'un maître de Sainte-Volonté se permettait de la toucher. Qu'ils fussent hommes ou femmes, les maîtres semblaient également intéressés par les courbes de son visage pâle, et ce depuis toujours.

À Adevărat les adultes parlaient souvent de sa beauté, qu'ils qualifiaient d'étrange, voire d'étrangère. Sa mère l'avait d'ailleurs régulièrement envoyée au Grand Hospice, où les Chevaliers du Sang avaient à chaque fois vérifié si elle ne portait pas en elle des traces d'un sang corrompu. Mais l'adolescente avait toujours été jugée de lignée mortelle pure, vierge de toute souillure divine.

Pour déceler en elle d'éventuelles traces de la Corruption, les Chevaliers du Sang avaient eux aussi à chaque fois posé leurs mains sur elle. Si Tygalesco n'avait pas le rang d'un Chevalier du Sang, et n'avait par conséquent pas accès à leurs secrets, il devait cependant lui aussi chercher à lire en elle par ce contact. Comme les autres Chevaliers des huit Couleurs, il semblait la prendre pour un livre grand ouvert, mais qu'il était incapable de déchiffrer.

Maÿn était si habituée à être ainsi traitée qu'elle avait renoncé à comprendre. Ce qui l'étonnait toujours en revanche était le fait que son frère Bethmen, qui pourtant lui ressemblait tant, n'éveillait jamais le même intérêt. On cherchait en elle, jamais en lui. On l'examinait, on la scrutait des yeux et des doigts, mais jamais on ne s'attardait sur son frère.

Cette fois encore, Tygalesco se contenta de la toucher elle, pour lire elle ne savait quoi. Malgré la répugnance que ce contact lui inspirait, elle parvint à rester immobile. Il fallait tenir encore un peu plus, et elle serait bientôt hors d'atteinte de ce mage et de toute la hiérarchie de la Citadelle. Une fois dehors elle ne laisserait plus personne la toucher ainsi.

Il ne porta pas la main sur Bethmen. Ayant achevé de lire en elle ou renoncé à comprendre ce que ses pouvoirs lui permettaient de seulement percevoir, le Chevalier se détourna de Maÿn et frappa dans ses mains pour les réveiller. Les deux jeunes gens entendirent un violent son métallique résonner dans leur tête, comme si un battant de cuivre avait heurté les parois de leur crâne. Ils n'eurent même pas à feindre un réveil en sursaut, car on leur avait appris à bondir sur leurs pieds dès ce signal.

-Nos vies pour l'Ordre et l'Ordre pour la Nation ! dirent en chœur les deux Écuyers aussitôt debout, en s'inclinant les poignets croisés sur la poitrine, poings fermés, comme voulaient l'usage et la discipline.

-Bethmen et Maÿn Hesterayül, la Hiérophante souhaite vous voir, dit seulement Tygalesco.

Sans redresser la tête, les deux adolescents enfilèrent en vitesse leurs bottes et leur manteau d'hiver. Ils s'enfoncèrent sur les oreilles leur capuchon de fourrure sans en ajuster la jugulaire, que venait compléter une longue écharpe blanche qui recouvrait leur cou et toute la moitié inférieure de leur visage. Le vent qui venait s'échouer au flanc des Cimes Pourpres était chargé de sel et de toute la froidure des mers gelées du nord. Il ne fallait pas deux jours pour voir des lèvres sans protection si crevassées que parler en devenait douloureux.

Sitôt prêts, ils suivirent le maître docilement. Ils traversèrent les couloirs des novices, puis les salles d'entraînement où dormaient les armes d'exercice sur leurs linteaux de bois sombre. Les flammes des brûloirs à huile léchaient la pierre des murs et faisaient danser leurs ombres interminables au gré des courants d'air froids que l'hiver parvenait à glisser sous les portes et par les embrasures des fenêtres à vitraux.

Tout en marchant Bethmen ne pouvait s'empêcher de songer à la perte de temps que représentait cette convocation, qui n'avait sans doute pas plus de sens que les précédentes, au cours desquels la Hiérophante leur avait longuement parlé du devoir d'obéissance et de soumission à la nécessaire discipline qu'exigeait la Guerre Sainte.

Sans doute allait-elle encore mentionner leur père Navier Hesterayül, connu pour avoir été un artisan de la Conjuración des Vingt Familles, et le danger que pouvait représenter tout velléité de leur part de suivre l'exemple de leur séditieux géniteur. Pendant ce temps, la trappe ne se dégagerait pas toute seule : il fallait être au moins Chevalier des Chaînes pour faire faire un travail par des créatures invisibles. Car la magie n'échappait pas à ce qui constituait le fondement de la plupart des hiérarchies : que la paresse fût le privilège du sommet de la pyramide.

Maÿn, quant à elle, était surtout concentrée sur l'angoisse indéfinie qui s'emparait d'elle à l'idée de se trouver face à Icélie Persona, maîtresse absolue de la Citadelle. Lorsqu'ils quittèrent le donjon central pour emprunter le chemin de ronde, elle inspira une grande bouffée d'air nocturne, pour desserrer l'étau invisible qui s'était emparé de son ventre. Elle s'était accoutumée à être observée, tâtée, renflée par les maîtres comme Tygalesco, mais le regard perçant de la Hiérophante n'était pas chose à laquelle on pouvait

s'habituer.

Une couche de neige reposait sur les canons installés entre les créneaux, tous tournés vers le sud, vers les Cimes Pourpres, dont les pics ocre défiaient fièrement la neige environnante. Les Anges n'avaient plus attaqué la Citadelle depuis des lustres. Ils se contentaient de ravager sporadiquement les colonies qui l'approvisionnaient, dans l'espoir de la voir s'éteindre d'elle-même. Mais le haut-phare brûlait toujours, au mur nord de la Citadelle, face à la mer, pour guider les navires de la République. La nuit ce brasier brillait comme une étoile et disait fièrement : 'Sainte-Volonté tient toujours'.

Les gardes marchaient de long en large pour se réchauffer. Sous leur turban épais, on ne voyait d'eux que leurs deux yeux, souvent de la couleur violette particulière aux mercenaires recrutés dans les colonies orientales de la République. Dans leurs longs manteaux écarlates et noirs, ils semblaient faire partie de la forteresse qu'ils gardaient, comme les gargouilles cornues qui en ornaient les créneaux et défiaient les Anges de leurs abominables grimaces.

Ils avaient tous près d'eux une lourde arbalète et un fusil en bandoulière. L'arme à feu était pour les Hommes, l'arbalète pour les Anges. Maÿn ne put s'empêcher de penser qu'ils ne rataient jamais une cible sur la neige, et que la portée de ces armes redoutables allait presque jusqu'à la première colonie. Mais comme disait Bethmen : à quoi pouvait bien servir un passage souterrain qui aboutirait au pied des remparts ?

'Et à quoi sert Sainte-Volonté ?' pensa Maÿn en s'engageant sur l'étroit escalier en passerelle qui conduisait à la Tour Claire. C'était entre ses murs grisâtres que résidait la Hiérophante. La Tour Claire était ainsi nommée à cause de la pierre blanche qu'on avait utilisée pour la construire. Mais l'érosion l'avait peu à peu noircie sans vergogne, ne laissant de sa couleur initiale que des ombres grises entre les traînées sombres que la pluie avait creusées. En levant les yeux elle vit que les vitraux des appartements du Hiérophante étaient en effet éclairés par une lumière faible et tremblotante. Icélie Persona était éveillée ; mais dormait-elle jamais ?

Ce fut en franchissant la lourde porte de bronze de la Tour Claire que Bethmen eut le pressentiment qu'il quitterait Sainte-Volonté plus tôt qu'il ne l'avait prévu.

†

Icélie Persona regardait les Cimes Pourpres qui se découpaient sur le ciel nocturne, à la lumière d'une Lune approximative, une Lune veule qui venait de se dissimuler derrière un voile de nuages gris.

La nuit, les villages des Colons en contrebas de la vallée n'étaient plus que des masses sombres endormies. Blottie derrière son rempart de bois, chaque colonie lui faisait l'effet d'un animal craintif, qui attendrait la venue du jour pour oser s'animer à nouveau.

Les Colons redoutaient la nuit plus que tout, car c'était le moment que les Anges choisissaient pour frapper. Ils surgissaient des flancs des montagnes aux heures les plus silencieuses, les plus angoissantes, quand l'air était déjà glacé et l'aube encore loin.

Sainte-Volonté était l'une des plus anciennes Citadelles de l'Ordre. Elle avait été bâtie pour prouver sa puissance, alors qu'il luttait alors au sein de la République pour asseoir sa légitimité. Construire une forteresse de cette taille en un lieu si éloigné de la capitale Adevărat paraissait impossible, surtout aux portes de l'une des Marches les plus dangereuses.

Mais l'Ordre y était parvenu. On avait même été jusqu'à ouvrir des carrières dans la vallée pour arracher à cette terre hostile les pierres gigantesques qui formaient les fondations de Sainte-Volonté, parcourues de ces veines rouges qui étaient la marque distinctive des Cimes Pourpres. Sainte-Volonté était ainsi véritablement née de cette terre conquise.

Cent trente ans après la création de l'Ordre, on mentionnait encore Sainte-Volonté comme une preuve de sa puissance, et de sa légitimité à disposer de toutes les ressources de la République pour combattre les Anges et les peuples qu'ils avaient corrompus. Bâtie par le premier Hiérophante des Bâtons, l'un des fondateurs de l'Ordre, elle semblait avoir même rallongé l'existence du mage, car il avait survécu au chaos des premières années, puis avait lentement vieilli, à la manière de sa création, sans rien perdre de sa force. À sa mort, les autres Hiérophantes de la Main Droite et de la Main Gauche de l'Ordre avaient déjà eu plusieurs successeurs.

Après qu'il s'était enfin éteint, faisant mentir ceux qui l'avaient dit immortel, on l'avait déposé dans la crypte de la Citadelle, sous un gisant d'or, et tous les mages qui avaient le rang de Chevaliers des Bâtons s'étaient rassemblés pour élire l'une d'entre eux, la jeune Icélie Persona, à ce titre qui n'avait encore jamais été partagé.

Ainsi Icélie Persona, deuxième Hiérophante des Bâtons, avait-elle hérité de ce joyau qui n'était alors plus qu'un avant-poste militaire protégeant quelques colonies de pionniers avides, pour la plupart d'anciens malfaiteurs âpres au gain, ignorants et violents.

Lors des premiers succès militaires qui avaient suivi la création de l'Ordre, les armées de la République avaient repoussé les Anges vers le nord, jusqu'en Arlidh, une terre qui avait cédé à la Corruption. L'humanité infidèle avait cru pouvoir détruire le Démon et ses Anges mais le front s'était stabilisé aux environs d'une vieille cité arlidhienne appelée Fenrirstor, qui avait été cent fois prise et perdue par chaque camp.

Dans l'espoir de rompre le front, la flotte avait bravement navigué à travers les mers gelées que l'on croyait infestées de monstres marins pour prendre l'Arlidh à revers par sa côte nord. L'expédition avait été couronnée de succès et Sainte-Volonté se trouvait non loin de la crique où le premier débarquement avait eu lieu. Au sud de Sainte-Volonté, la ligne des Cimes Pourpres, qui devait être la première étape d'une conquête de l'Arlidh, était devenue une frontière avec la Corruption ; une frontière que les exilés de Sainte-Volonté avaient bien du mal à défendre.

L'Arlidh était resté aux mains des Anges et étendait ses plaines fertiles entre Sainte-Volonté et les provinces entourant Adevărat, berceau de la République qui avait depuis étendu son empire partout où les Anges n'avaient pas encore établi le règne du Démon, mais sans jamais parvenir à reprendre Fenrirstor. Seul l'océan liait la forteresse enclavée

à la capitale.

Symbole à la fois d'un échec et d'une réussite, la citadelle formait depuis les novices de l'Ordre, sans doute parce les Bâtons étaient, des huit Couleurs de la Main Droite, celle de la soumission, de l'obéissance et de l'apprentissage ; mais aussi et surtout à cause de son isolement. Fuir Sainte-Volonté, c'était mourir noyé ou se retrouver seul face aux peuples soumis aux Anges, seul face à la Corruption. Au cœur d'une enceinte si bien gardée on disposait de tout le temps et de toute la tranquillité nécessaire pour briser les caractères les plus rebelles.

À cette heure de la nuit, Icélie Persona se sentait toujours tentée d'abandonner son poste, de laisser les Anges et leurs pions à figure humaine déferler des hauteurs des Cimes Pourpres, voire même de rejoindre les Apostats.

Elle se demandait ensuite souvent si ce découragement périodique était un effet de la Corruption mentale, à l'affût des âmes affaiblies ? celle qui ne laissait aucune trace dans le sang mais s'attaquait à l'esprit ? ou si ce n'était que le signe d'une authentique lassitude ?

On frappa à la porte. 'Tygalesco et les deux phénomènes', se dit-elle. Elle leur commanda d'entrer sans détacher son regard des montagnes.

Tygalesco fit entrer les deux Écuyers puis referma soigneusement la porte derrière lui. La maîtresse absolue de Sainte-Volonté leur tournait le dos, et sa frêle silhouette donnait une impression trompeuse de fragilité. Ses cheveux étaient d'une couleur hésitante entre le brun et le bleu sombre et tombaient sur ses reins en une longue natte, tenue par une broche en argent en forme d'araignée, emblème de la famille patricienne à laquelle elle appartenait.

-Voici les deux enfants, votre Majesté, dit Tygalesco.

Il appelait la Hiérophante 'votre Majesté', car elle était Reine, bien que son royaume fût l'une des huit Couleurs sacrées de la Main Droite. La Reine des Bâtons se tourna lentement vers ceux qu'elle avait fait mander et les observa un instant de ses yeux noirs.

Fins, élancés, ils avaient cette grâce éphémère qui n'appartient qu'à l'adolescence. Sangleés dans l'uniforme noir et blanc des Écuyers, ils se tenaient droits et immobiles, au garde-à-vous, comme n'importe quels élèves de Sainte-Volonté. On leur avait appris à dégager cette prestance conquérante et assurée, associée à un respect précis de la discipline, qui devait préserver et accroître l'ascendant que l'Ordre avait acquis sur les institutions rouillées de la République et les familles patriciennes qui la dirigeaient.

Sur leur poitrine se trouvait le galon qui indiquait leur grade dans l'Ordre. Une dague finement brodée sur l'uniforme de Maÿn indiquait son rang d'Écuyères d'Épées. En revanche, Bethmen étant Écuyer des Roses et des Silences, il portait une fleur et une clef à l'endroit du cœur. L'enseignement de la magie n'obéissait à aucune logique préétablie, aussi les Maîtres avaient-ils décidé pour eux comme pour chaque novice par quelles Couleurs ils commenceraient leur éveil. L'intuition des Maîtres avait choisi les Épées pour Maÿn et les Silences puis les Roses pour Bethmen, qui s'était montré plus appliqué que sa sœur.

Hesterayül étant le nom de l'une des plus prestigieuses familles patriciennes d'Adevărat, ces broderies étaient sorties des meilleurs ateliers de la capitale. Leur mère avait même tenu à ce qu'on y ajoutât sous chaque galon, comme le voulait l'usage pour les familles qui en avaient les moyens, un entrelacs de fils lamés d'or formant des mots de la langue sacrée.

Ces mots étaient pris aux versets du premier Mystère. Sous la dague cousue de Maÿn était écrit : *Armée de l'épée dérobée au serpent du vieux jardin*. Bethmen lui portait respectivement pour la clef et la rose : *Je suis venu en silence* et *Le goût de ses épines restera sur ma langue*.

Il n'y avait là rien que de très habituel. Ils ressemblaient à tous les élèves de Sainte-Volonté. Ces deux jeunes aristocrates apparaissaient à la fois tels que l'Ordre et leur statut social le voulait. Ces galons où se mêlaient le mysticisme du Dogme et un signe de richesse aussi ostentatoire semblaient résumer leur double allégeance.

Pourtant ils n'étaient pas des leurs. Icélie le savait mieux que quiconque, mieux en tout cas que ces deux enfants eux-mêmes. Son intuition de mage décelait en eux, à chaque fois qu'elle les voyait, cette *différence*, qui n'avait fait que s'accroître patiemment.

Il y avait d'abord ce que tous pouvaient voir : leurs cheveux d'un gris très clair, parsemé de mèches blanches comme la neige, dont le catogan réglementaire ne diminuait pas l'étrangeté, leurs yeux d'un vert sombre et leur forme en amande. Mais ce n'était rien encore. Il y avait aussi cette ressemblance entre le frère et la sœur.

Même taille, même peau. Mais surtout leurs traits semblaient ne consentir à se distinguer que pour sacrifier à la différenciation sexuelle. Ils semblaient nés d'un unique hermaphrodite, qu'un dieu paresseux ou malicieux aurait sculpté de deux manières différentes. D'infimes variations de la mâchoire, des lèvres, des sourcils permettaient de distinguer le frère de la sœur. Leurs voix étaient identiques, ni féminine ni masculine, parfois même à peine humaine.

Mais cela encore, on s'y habitait. Icélie était l'unique personne de la Citadelle que cette ressemblance inquiétait, car elle était aussi la seule à savoir qu'ils n'étaient pas frère et sœur.

Si elle n'était pas le fait d'un lien du sang, cette ressemblance était la marque d'un lien plus obscur, un lien forgé par des mains inconnues. Bien qu'exempts de toute trace de Corruption, ils portaient entre eux une zone d'ombre, une eau trouble au-dessus de laquelle les Chevaliers de l'Ordre ne pouvaient s'empêcher de se pencher, en vain. Une seule chose leur paraissait certaine : c'était Maÿn qui portait en elle la source qui irriguait ce pays secret.

Icélie, quant à elle, en savait plus sur leur compte que n'importe qui dans tout l'Empire, hormis une seule personne, laquelle était morte depuis seize ans. Pourtant ils restaient une énigme même à ses yeux.

Bethmen et Maÿn avaient chacun le masque impavide que les Écuyers adoptaient tous en sa présence, comme un réflexe de survie face à ses yeux perçants. Mais Icélie pouvait

lire en eux leur insubordination, leur mépris de l'Ordre et de ses traditions, mais aussi leur désir d'évasion.

Chacune des huit Couleurs sur lesquelles reposaient la science magique de l'Ordre avait une signification particulière. Les Bâtons étaient la couleur de la discipline, de la soumission, de l'apprentissage. Le bâton ne pliait pas, il pouvait servir à mesurer ou à corriger l'enfant rebelle, et ce depuis la nuit des temps. De tous les membres de l'Ordre, la Hiérophante des Bâtons savait forcément mieux que quiconque briser un tempérament rebelle. Mais ces deux étrangers étaient irrécupérables.

Quatre années de présence à Sainte-Volonté ne leur avaient manifestement appris qu'à mentir, à dissimuler, et leur désir d'échapper à l'Ordre n'avait pas faibli. Ils avaient su adopter les coutumes et les règles de la Citadelle tout en entretenant leur volonté rebelle, comme un feu caché qu'ils auraient à la fois attisé et protégé.

-Demain, vous quitterez Sainte-Volonté pour vous joindre à l'expédition en cours dans l'archipel volcanique, dit-elle enfin de sa voix claire et autoritaire, et ce pour une durée indéterminée.

Icélie fut agréablement surprise de constater que ses paroles avaient perturbé un instant le calme olympien des deux enfants. Juste une grimace furtive, comme des rides sur une eau lisse, mais un signe néanmoins.

Les îles volcaniques étaient un lieu désolé plus au nord, que Bethmen et Maÿn connaissaient bien pour y avoir subi des entraînements physiques particulièrement éprouvants. La terre y était riche en certains métaux rares que les alchimistes de l'Ordre prisait fort. Il était courant d'envoyer les novices et les Écuyers chercher des veines à flanc de volcan, entre deux coulées de lave. Cela formait à l'endurance et à l'utilisation de la magie pour survivre. La Hiérophante leur expliqua qu'ils se joindraient au ravitaillement qui partait le lendemain.

Tout en parlant, Icélie ne quittait pas des yeux ses deux Écuyers. De toute évidence c'était pour eux une très mauvaise surprise. Avaient-ils quelque chose à craindre dans l'archipel ? Certes ces volcans marins avaient mauvaise réputation et la mission pouvait se révéler dangereuse... Ou bien cela interrompait-il un projet ? d'évasion, par exemple ?

Quoi qu'il en fût, son intuition se révélait juste une fois de plus. Il était temps de les reprendre en main. Une fois dans l'archipel, ces deux-là devraient très vite renoncer à toute velléité d'insubordination. Si doué fût-il, aucun élève ne pouvait y survivre sans ses maîtres.

-Est-ce bien compris ? conclut-elle, sans rien montrer de la satisfaction qu'elle ressentait.

-J'écoute et j'obéis, répondirent en chœur les deux enfants en s'inclinant et en plaçant leurs mains sur les yeux, selon le geste rituel d'hommage réservé aux Hiérophantes.

Puis ils reculèrent de deux pas, toujours inclinés, se redressèrent ensuite lentement et tournèrent les talons pour sortir.

-Maître Tygalesco, un instant, dit Icélie au moment où le Chevalier s'apprêtait à em-

boîter le pas de ses élèves.

Tygalesco fit signe aux deux enfants de l'attendre dehors, puis referma la porte. Debout sur le seuil, Bethmen et Maÿn attendirent que le silence retombât avant d'échanger le moindre regard.

Les appartements de la Hiérophante donnaient sur une salle ronde surplombée par un dôme soutenu par neuf piliers qu'on appelait simplement la Salle Haute. Le moindre pas, le moindre murmure y résonnaient si fort que les disciples de Sainte-Volonté la traversaient le plus lentement possible, tête baissée, comme s'ils ployaient sous le poids de cette voûte d'où les observaient les huit premiers Hiérophantes de la Main Droite.

Leurs portraits peints en haut des piliers contemplaient la Salle Haute où même les ombres semblaient trop bruyantes. Il y en avait un pour chacune des huit Couleurs sacrées : les Chiffres, les Larmes, les Bâtons, les Épées, les Roses, les Silences, les Chaînes et le Sang. Huit magies, huit frontières pour se garder de la Corruption, huit Marches où les combats faisaient rage entre l'Ordre et les Anges, ennemis du genre humain.

Le pilier de la neuvième couleur ne portait aucun portrait. Seul un panneau noir était placé là où le premier Hiérophante de la neuvième magie eût dû se trouver. On avait consciencieusement effacé chaque trace de peinture et les lettres de son nom avaient été cassées au burin. Même les runes décrivant son art avaient été effacées depuis que l'anathème avait été prononcé sur lui par les huit autres fondateurs de la Main Droite.

Les disciples ignoraient jusqu'au nom de la couleur qu'il représentait. Parmi les Chevaliers, ceux qui savaient encore se taisaient. On disait que certains pratiquaient encore cette magie parmi ceux qui le pouvaient encore, mais l'Ordre ne l'enseignait plus. Ainsi les Hiérophantes pensaient qu'elle finirait par disparaître.

La Neuvième Marche était désormais close. Bethmen et Maÿn, comme tous leurs condisciples, savaient seulement que le Concile de la Main Droite avait jugé que la pratique de la couleur qu'il ne fallait désormais plus nommer attirait la Corruption au lieu de la repousser. La Neuvième Marche, qu'on appelait encore la Marche Irréelle, était depuis laissée sans défense.

De la Marche Irréelle Bethmen et Maÿn savaient seulement qu'elle était un gouffre mystérieux et que sa magie n'était que la plus subtile arme de la Corruption pour affaiblir l'Ordre. Une rumeur tenace affirmait même que le Hiérophante maudit et ses successeurs avaient été des Anges à figure humaine, plus retors encore que tous leurs frères, mais surtout infiniment plus habiles, car les Anges n'excellaient guère dans l'art de la dissimulation.

Entrer dans la Salle Haute rappelait toujours aux élèves ce que signifiait la colère de la Main Droite, celle qui tient l'épée, celle qui dirige, celle qui désigne et punit. Mais Bethmen ne manquait jamais de jeter un coup d'œil au panneau noir, comme une preuve d'un fait très simple mais essentiel : l'infailibilité prétendue de l'Ordre pouvait être mise en défaut. Cette fois encore il regarda le portrait vide du Hiérophante maudit pour ne pas perdre courage.

On ne parlait pas en présence des Pères fondateurs, alors Maÿn bougea seulement ses lèvres :

-Il faut partir cette nuit.

-Pas le temps, répondit Bethmen de la même manière.

-En travaillant toute la nuit, si. De toutes façons après il sera trop tard. C'est cette nuit ou jamais.

Bethmen se mordit la lèvre ; sa sœur avait raison pour une fois : c'était cette nuit ou jamais. Kéarath ne les avait certainement pas trahis, sachant trop bien qu'il serait la première victime de sa dénonciation. Cette satanée Hiérophante avait-elle donc réussi à lire leurs pensées ? Ils étaient pourtant passés maîtres dans l'art d'effacer de leur esprit toute pensée subversive en présence de leurs maîtres.

Mais la Reine de Sainte-Volonté gardait souvent une longueur d'avance sur eux. Ce n'était pas la première fois qu'elle étouffait dans l'œuf un de leurs projets. Il ne leur restait que quelques heures pour la prendre de vitesse.

Tygalesco ressortit et ils reprirent le chemin de leur cellule. En repassant devant les Cimes Pourpres, les deux adolescents ne purent s'empêcher de les regarder à nouveau, cette fois avec amertume en lieu d'espoir. Mais tout n'était pas encore perdu. Il leur restait la nuit, une longue nuit d'hiver.

Tygalesco les laissa à la porte de leur cellule, qu'il referma soigneusement. Les deux enfants se regardèrent en silence puis Maÿn s'approcha de la fenêtre. Du point de vue de leur cellule les Cimes Pourpres semblaient si proches. Elle referma le poing et frappa sur les barreaux d'un geste rageur et déterminé.

-Ils n'auront pas raison de nous si facilement, dit-elle sourdement. Nous avons trop attendu, alors nous partirons ce soir. Persona ne nous coupera pas l'herbe sous le pied cette fois. Dans quelques heures nous aurons quitté Sainte-Volonté, que ces mages stupides le veuillent ou non.

Elle alla à son lit, glissa la main sous son oreiller et en tira la lame de fer qui leur avait servi jusqu'alors à dégager la trappe.

-Attends, dit Bethmen en lui prenant le poignet.

-Qu'est-ce que tu fais ? Il n'y a pas de temps à perdre.

-Quand j'ai lâché la lame tout à l'heure... J'ai eu une vision, c'est bien ça ?

Maÿn se rappela cet instant. L'ordre de la Hiérophante lui avait fait tout oublier.

-Tu crois vraiment que c'est le moment d'en parler ?

Elle essaya de se dégager, mais il resserra sa prise :

-Écoute-moi d'abord !

Il semblait sous l'emprise d'une inquiétude aussi forte que soudaine, comme s'il venait de comprendre quelque chose. Maÿn considéra un instant son petit frère avant de répondre. Il avait le regard éperdu qu'elle lui connaissait bien : la vision lui revenait peu à peu à l'esprit.

Il lui avait dit une fois que c'était comme un rêve qui refaisait lentement surface. Ces

images venues de nulle part s'agençaient dans son esprit et prenaient alors mille fois plus d'importance que la réalité sensible. Elles semblaient se nourrir de sa nature anxieuse. C'était certainement le prix à payer pour le don de Prescience.

-Que racontait ta vision ? demanda doucement Maÿn.

-Il pleuvait.

-Il pleuvait ? répéta Maÿn, interloquée.

-Une pluie diluvienne... et les rues désertes d'une cité qui se noie...

Bethmen se tut.

-Eeeet ? demanda sa sœur en l'invitant à être plus précis d'un geste de la main.

-C'est tout, répondit Bethmen, qui paraissait étonné que cette simple évocation ne suffît pas à la curiosité de sa sœur.

Maÿn se passa la main sur les yeux. Les visions de son frère relevaient souvent d'un hermétisme décourageant, et celle-là était de surcroît plus laconique que jamais. Le don de Bethmen s'était pourtant révélé fort utile à d'autres moments, et en de pareilles circonstances une anticipation plus claire de ce qui les attendait eût été particulièrement appréciée.

-Je crois que c'était Adevărat, continua Bethmen. Elle s'enfonçait dans l'océan... lentement... pierre par pierre... Les navires du port coulaient avec elle et je ne voyais plus que leurs mâts...

Maÿn s'approcha de son frère et le prit par les épaules. L'attirant à elle, elle le regarda droit dans les yeux et sa voix se fit plus complice que jamais :

-Tu as peur, petit frère, c'est tout. Tu sais bien que moi aussi. Je sais bien que tes visions se révèlent parfois vraies, puisque c'est comme ça que nous avons trouvé la trappe... Mais parfois elles n'ont aucun sens. C'est seulement ta peur qui parle.

Bethmen regardait les yeux clairs de sa sœur fixés sur les siens. Les images qu'il avait vues s'estompèrent peu à peu dans son esprit, devenant plus floues et perdant de leur substance. Pourtant il ne voulut pas céder tout de suite :

-Il y a de quoi avoir peur, non ? dit-il sur un ton qui trahissait à présent une légère irritation. Admettons que nous parvenions à dégager cette maudite trappe ce soir, que les couloirs mènent au village comme ma vision me le suggérait, que nous puissions traverser le territoire des Colons jusqu'au Grand Huis, pour ensuite traverser l'Arlidh jusqu'à Adevărat... De l'autre côté ils y a les Anges et leurs hordes, les mêmes qui ont écrasé trois légions de l'Ordre !

Maÿn eut envie de lui rétorquer que tous ces dangers ne semblaient pas tant l'impressionner avant cette satanée vision, au lieu de quoi elle répondit calmement :

-Il s'agit seulement de traverser l'Arlidh pendant quelques jours, pas d'en défier les maîtres. Nous n'y resterons que le temps de rejoindre les terres environnant Adevărat. Contrairement à une légion, nous avons une chance de passer inaperçus. J'espère bien ne jamais avoir à me battre là-bas.

-Et s'il le faut ?

La jeune fille leva sous les yeux de son frère la lame que la lumière lunaire paraît d'un éclat froid :

-C'est pour ça qu'ils nous ont formés, non ? !

Elle avait soudainement haussé la voix et ses yeux s'étaient teintés de la couleur violente et dominatrice des Épées. Elle ajouta sur le même ton :

-La Corruption ne se combat pas par le fer ni par le feu, par la pierre ou par l'eau, mais par la force d'âme.

Bethmen laissa s'estomper l'ascendant momentané que sa sœur avait pris sur lui par l'intermédiaire de sa magie et lui répondit d'un ton goguenard :

-Tu cites le Dogme maintenant ?

-Toujours quand il me donne raison.

Bethmen sourit malgré lui et il se mirent à rire ensemble.

-C'est vrai que nous sommes ici depuis trop longtemps, dit Bethmen. Encore un an et nous serons comme eux.

Eux, c'était pour les deux adolescents la foule indistincte des Maîtres de Sainte-Volonté, de l'Ordre dans son ensemble, des Patriciens hyrcans comme leur mère, de leurs condisciples... C'étaient tous ceux qui vénéraient à l'annonciaient le Dogme, qui passaient sous les fourches caudines de l'Ordre, qui ignoraient les secrets qu'on leur avait confiés... et dont le père n'était pas mort sur un échafaud dressé par un décret princier.

Nombre de Patriciens élevaient leurs enfants avec rudesse, et souvent brutalité. Mais les violences de leur mère avaient enfermés les deux enfants dans une solitude blessée, qui les rendait prompts au mépris et parfois à la haine. *Eux* c'était tous ceux à qui ils ne voulaient ressembler pour rien au monde.

-Je te l'ai dit, petit frère, c'est maintenant ou jamais, conclut Maÿn, qui savait qu'au bout du compte son frère finirait par céder, ne fût-ce que pour ne pas la laisser partir seule.

Bethmen regarda à son tour par la fenêtre ; lui aussi avait rêvé des Cimes Pourpres, et de s'éveiller ailleurs qu'entre les murs humides de leur cellule. Mais un autre rêve était venu un instant se superposer à celui-ci : un rêve qui avait été alors bien plus réel, bien plus proche, fait de folie et de peur. Il n'en restait plus rien à présent qu'un arrière-goût sinistre.

-La peur est la pire maladie de l'âme, et l'âme une maladie du corps, cita à nouveau la jeune fille en souriant, comme si elle lisait dans ses pensées.

Tâchant de décortiquer ces sensations confuses, Bethmen finit par ajouter :

-J'ai l'impression que franchir le Voile va nous conduire bien au-delà de ce que nous imaginons...

Le terme "Voile" désignait en principe le rempart immatériel qui entourait Adevărat et interdisait à tout Ange d'entrer dans la capitale, même sous une forme dissimulée. Mais l'usage l'avait étendu à la frontière entre les territoires sous le contrôle de la République, que l'Ordre s'était chargé d'unifier par la force, et ceux qui appartenaient aux Anges.

Cet abus trouvait sans doute son origine dans le fait que fort peu de gens savaient ce qui se trouvait au-delà de la frontière maintenue tant bien que mal par la République. Maÿn et Bethmen eux-mêmes n'en savaient que ce que l'Ordre jugeait profitable aux Écuyers, c'est-à-dire juste assez pour repousser les attaques sporadiques de l'ennemi.

-Forcément, répondit Maÿn. Nous ne savons quasiment rien des Anges qui se trouvent de l'autre côté.

Bethmen eut envie de lui répondre que ce n'étaient pas les Anges qui lui inspiraient cette crainte indistincte, mais qu'était-ce alors ? Il se savait incapable de répondre à cette question, du moins pour l'instant. Acquiesçant de la tête, il se pencha pour ôter à nouveau la dalle sous laquelle se trouvait la trappe.

-Allons-y, dit-il. Khenem a besoin de nous.

†

L'Ange détourné déroula vers sa maîtresse son corps longiligne de faux serpent. Il rampait sur la table de bois qui lui servait de bureau au milieu de papiers éparés.

-Ils appartiennent à l'une des anciennes familles patriciennes, n'est-ce pas ? Les Hesterayül... Même en disgrâce, même en déclin, leur prestige reste considérable.

Icémie porta sa coupe de vin à ses lèvres, c'était un vin amer du Sud, dont la saveur âpre lui faisait oublier un instant le manteau de neige qui recouvrait l'enclave isolée dont elle avait la charge. Puis elle effleura de sa main gantée la tête plate du reptile et répondit :

-Ils croient en effet être les enfants de Navier Hesterayül, répondit-elle, l'un des inspireurs de la Conjuración des Vingt Familles.

-'Ils croient' ? Voudriez-vous dire que c'est faux ?

-Disons que c'est commode ; et ce qui est commode pour l'Ordre est de ce fait gratifié d'une vérité relative.

Icémie était seule dans ses appartements et pouvait parler en toute liberté. C'était un des privilèges de sa position actuelle qu'elle appréciait particulièrement.

L'Ange se lava entre les bras de sa maîtresse, docile et soumis. Aucune indiscretion de sa part n'était à redouter. Asservir des Anges sous des formes affaiblies comme celle d'un animal était l'un des privilèges du Hiérophante des Bâtons et de celui des Chiffres.

Icémie avait capturé celui-ci lorsqu'elle était encore jeune, la plus jeune des Hiérophantes. Il ne l'avait pas quitté depuis. Elle lui avait appris à parler, et même à penser à la manière d'un être humain, et l'Ange s'était peu à peu plié à ses exigences, au point qu'elle en oubliait parfois sa véritable nature. Que cette créature céleste jouât son rôle à la perfection ne devait pas l'égaler au point de lui faire confiance, car Icémie savait que l'Ange attendait son heure et épiait le moindre signe de faiblesse pour se libérer de l'envoûtement qui le maintenait prisonnier.

En attendant, il était utile, très utile.

Icémie ôta son gant, découvrant une main blanche, bien plus pâle que le reste de sa peau, stigmaté assez fréquent chez les mages. Puis elle saisit le cou du serpent comme si elle voulait l'étrangler, et, serrant à peine, dit en fermant lentement les yeux :

-Sinistre énigme de chair, échappée des mains gelées du Démiurge, prête-moi tes yeux !

Le corps reptilien dans lequel était enfermé l'Ange se tordit de douleur. Les mots de la jeune femme s'inscrivaient en lui comme autant de chaînes invisibles. Peu à peu la créature dut se soumettre et Icélie put voir ce que ses yeux humains ne pouvaient voir. Elle vit ce qui se déroulait à des lieues de Sainte-Volonté, au cœur d'Adev rat l'orgueilleuse.

La Lune éclairait les murs blancs du Palais des Princes, et le long de ses galeries marchaient les Patriciens, les épaules couvertes de leurs longs manteaux blancs. Ses informateurs avaient apparemment dit vrai : le Prince les avait tous fait mander pour une session extraordinaire. Les visages parchemin s de ces hommes et femmes sans âge étaient graves et soucieux. De longues rides d'anxiété se creusaient sur leurs traits en dépit des divers  lixirs de jouvence dont ils se gavaient.

Guidant les yeux du monstre selon son intuition, Icélie suivit un groupe de Patriciens portant à l'épaule la Croix de la Vie éternelle, et ses huit branches d'or engagées dans un mouvement qui évoquait celui d'une spirale ou d'un étrange insecte rampant. Ce symbole apparaissait sur les tombes des Hyrcans. Bien que plus ancienne sans doute que le Démiurge lui-même, cette croix était devenue l'emblème de l'Ordre.

Sous leur manteau les Patriciens portaient des habits de cérémonie écarlates et la croix était brodée sur leur épaule droite : ils appartenaient comme elle à la Main Droite. Elle reconnut parmi eux les Hiérophantes des sept autres Couleurs, et surtout Septime Tar nabra  Ap Veylial, le Hiérophante des Chiffres en personne. Elle seule était absente : de par ses attributions, le Hiérophante des Bâtons était le seul qui fût à l'écart de la vie politique de la République, du moins en apparence.

-Si même le Grand Bélier est là, c'est que l'audience est d'importance... soliloqua Icélie.

'Le Grand Bélier' était le sobriquet que les novices donnaient au Hiérophante des Chiffres, et qui faisait partie du jargon de Sainte-Volonté. Tar n bra , le Roi des Chiffres, était aussi l'autorité suprême de la Main Droite. Parmi les huit Couleurs, celle des Chiffres étaient la première, car elle représentait la Loi, devant qui tout devait se plier. Le Hiérophante des Chiffres était considéré comme l'héritier spirituel de Méthyl, et par conséquent le gardien suprême des huit Couleurs.

Nombre de Patriciens étaient membres de l'Ordre, et tous les Hiérophantes étaient le plus souvent issus de familles patriciennes. L'Ordre était né au sein des structures traditionnelles de la République, et avait peu à peu gagné une influence immense, à mesure que se répandait la crainte de voir la Corruption s'étendre aux terres soumises à Adev rat. Face à l'humanité corrompue par celui qu'on appelait en terre infidèle le Démiurge, l'Ordre s'était imposé comme seule alternative.

Déplaçant toujours le point de vue de son prisonnier, Icélie vit enfin la Salle des Cent, où si geait le Prince, homme majestueux et robuste, vêtu d'une armure de mailles que recouvrait une longue cotte d'armes entièrement blanche, mais d'un blanc diff rent de celui des Patriciens, un blanc qui venait du neigefleur. Le neigefleur était une plante étrange qui fleurissait sur les arbres à la manière du gui, et apparaissait si rarement qu'on le consi-

dérait comme un signe de bon augure. Sa fleur s'ouvrait en plein hiver, et tombait au printemps, entière, sans se faner.

Seule la famille princière avait le droit de porter des vêtements tissés du neigefleur, car leur blancheur caractéristique devait symboliser la pureté de l'humanité exempte de toute corruption ; privilège qu'elle ne partageait qu'avec les guerriers de la Garde Prétorienne, dispersés à cet instant dans toute la salle pour veiller sur la sécurité du souverain.

À la droite du Prince s'assit Tarenabraë et à sa gauche la mystérieuse reine de la Main Gauche, qui d'ordinaire ne se montrait pas aux assemblées des Patriciens. Icélie ne l'avait vu qu'une seule fois, mais reconnut immédiatement la Mère Suprême, première des cinq Hiérophantes de la Main Gauche, à sa longue robe entièrement noire, sans aucun ornement. Un voile dissimulait ses cheveux et son visage, et autour de son cou brillait la Senestre, une étoile à cinq branches taillée dans une pierre de Lune. Seule une cape immaculée rappelait qu'elle était aussi patricienne, et la Croix de l'Ordre brillait à son épaule gauche.

La Senestre était la plus précieuse des reliques de l'Ordre. Elle avait appartenu à Méthyl lui-même et c'était lui qui l'avait léguée à la Main Gauche. Le Dogme suggérait que tant qu'elle se trouverait entre des mains humaines, la guerre contre la Corruption ne serait pas perdue. Mais la Main Gauche de l'Ordre était discrète, et souvent même invisible. Ses chevaliers étaient peu nombreux et son rôle véritable obscur. Icélie elle-même ne savait que fort peu de choses à leur sujet, malgré son statut.

Les noms des cinq Couleurs sacrées de la Main gauche lui étaient connus, mais elle ignorait tout de leur signification. Elle savait seulement que ces Couleurs portaient les noms de cinq divinités oubliées. Elle savait cependant une chose : les Chevaliers de la Main Gauche étaient les seuls à connaître les Démons, ces mystérieux esprits que le peuple disait nés des mauvais rêves des anciens dieux. Ils parlaient leur langue et apprenaient à les soumettre à leur volonté. Chacun d'entre eux portait en lui une créature démoniaque qu'il prétendait dominer, comme par l'effet d'une possession inversée. Mais ils ne partageaient pas ce dangereux savoir.

Elle devina - car elle n'avait jamais vu leur visage auparavant - que les quatre Patriciens qui se tenaient derrière la Mère Suprême étaient les quatre autres Hiérophantes de la Main Gauche. Leur teint livide, symptôme du tribut que prélevait la magie sur leur être et qu'ils partageaient avec tous les Chevaliers de l'Ordre, était encore accentué par le noir de leurs habits.

Dans les contes que véhiculaient les traditions populaires des Hyrcans, le noir représentait tout l'univers des possibles, la métamorphose, l'impulsion chaotique de la vie. Le vulgaire avait l'habitude de toucher un objet noir pour se porter chance. Les mères des quartiers les plus pauvres entouraient souvent le front de leurs enfants d'un foulard noir, parce que seule la part hasardeuse et chaotique de la vie pouvait leur sourire et les gratifier d'un sort meilleur que celui que leur accorderaient les règles sociales.

Lorsque la Main Droite avait choisi de se vêtir d'écarlate en mémoire du sang versé

par les glorieux fondateurs de l'Ordre, la Main Gauche avait naturellement choisi de se distinguer par le choix de cette teinte roturière, peut-être motivé par le fait que nombre de ses Chevaliers étaient de basse extraction.

Lorsqu'Icélie vit l'assemblée s'asseoir, elle crut entendre le bruit familier des sièges qu'on déplaçait et le froissement des habits de cérémonie. Depuis la mort de son père, elle avait plusieurs fois assisté à ces assemblées au Palais des Princes en tant que Patricienne, mais jamais en tant que Hiérophante des Bâtons. Mais cette fois elle avait l'intention de s'inviter à la fête.

Seize années durant, elle avait tenu loyalement son rôle. Elle avait docilement accepté et même apprécié l'isolement géographique et politique qui en résultait. Mais ce temps était révolu. Tout d'abord un messenger du Hiérophante des Chiffres était venu lui annoncer de vive voix - suivant l'ancienne coutume - la rupture du Voile protégeant Adevărat, et lui recommandait la plus grande prudence, surtout en ce qui concernait deux de ses Écuyers...

Presque simultanément un illuminé de chez l'ennemi prononçait des mots qu'elle n'avait pas entendus depuis seize ans, des mots qui appartenaient à une Prophétie qu'elle croyait oubliée. C'était à la fois trop et pas assez. Il fallait qu'elle en apprît d'avantage.

Elle était seule à connaître les pouvoirs de cet Ange dont elle avait fait son familier. Nul à Adevărat ne se douterait qu'elle était là elle aussi, comme une spectatrice invisible, sourde à toutes les voix mais dotée d'une vue aussi perçante que celle d'un oiseau de proie.

Le Prince parla le premier. Lisant sur ses lèvres, Icémie comprit qu'il parlait de la capitale, de la peur qui l'avait envahie, de l'ennemi qui avançait chaque jour. Elle devina que sa voix était empreinte de colère. Il accusait, il exigeait, et sa colère s'adressait tout d'abord à l'Ordre.

Puis, sur son injonction, le Seigneur de la Main Droite parla à son tour. Il expliqua et justifia longuement, jusqu'à ce que le Seigneur de la Main Gauche se levât à son tour, pour l'interrompre et dire de ses lèvres qu'elle ne pouvait voir quelques mots qui suffirent à stupéfier le Prince. Une ombre de haine passa sur le visage du Hiérophante des Chiffres. Parmi les mots que prononça ensuite le Prince, Icémie fut convaincue d'avoir lu un nom particulier, qu'elle s'était attendue à voir évoquer.

-Ne fais pas cette tête, Grand Bélier... dit Icémie avec un rictus moqueur. Mentir au Prince est une chose, duper la Main Gauche demande plus d'efforts. Seize ans, c'est très vieux pour un mensonge aussi grave.

La créature s'épuisait, et la vision se faisait de plus en plus imprécise. Icémie rompit le charme et but à nouveau une gorgée de vin, avant de continuer à penser à haute voix :

-Si la Main Gauche lâche le morceau maintenant, c'est que ces deux monstres n'ont rien perdu de leur importance, bien au contraire...

Elle ramena la tête du monstre vers la sienne et s'adressa à lui :

-Il me reste une dernière chose à apprendre. Mais cette fois, c'est à ton savoir que je

vais faire appel.

-Ne vous ai-je pas déjà tout dit ?

-Je ne parle pas des balivernes que tu rabâches sans cesse, je parle de ton savoir sacré d'Ange. Celui-là même que je t'ai contraint d'oublier pour te soumettre à l'envoûtement qui te maintient sous mon pouvoir.

Le serpent se lova sur lui-même en un geste à la fois rapide et compliqué, ramenant les nœuds de son interminable corps vers sa tête plate.

-Le savoir des Anges ne doit jamais être souillé par l'âme des hommes, siffla-t-il. Les parcelles de notre science que vous nous avez déjà dérobées vous ont rendus si rétifs à l'accomplissement de la volonté divine que vous êtes déjà damnés. Elles vous ont permis de fonder le simulacre de magie que vous pratiquez... Mais vous n'avez pas le pouvoir de me contraindre à me souvenir.

-Certes, mais si tu acceptes, tu sais aussi bien que moi que cela représente une opportunité de te libérer de ta servitude. Sauras-tu résister à une telle occasion ?

Le ton sur lequel parlait la Hiérophante s'était chargé d'une nuance mielleuse. Elle prononça le nom véritable de l'ange de sa voix de mage, car aucune voix simplement humaine ne pouvait prononcer la langue sacrée, puis ajouta :

-C'est un jeu : si je te rends ta mémoire, je pourrai aussi lire en toi et apprendre ce que je veux savoir, mais c'est aussi une chance pour toi de te libérer et de me détruire. Acceptes-tu ?

Le serpent la fixa de ses yeux brasillants et arquait lentement son corps en une longue courbe qui semblait se diriger vers le visage de son ennemie. Il murmura ce qui furent ses derniers mots de serviteur :

-Il n'y a décidément pas plus retors que l'esprit d'un humain, même les Démons ont encore beaucoup à apprendre de ceux de ton espèce.

Il acceptait. Icélie eut un sourire de triomphe :

-Je ne sais rien des Démons, hormis leur capacité à s'insinuer dans le corps des mortels pour en prendre le contrôle. En revanche je sais que sans notre esprit retors, vous nous auriez déjà vaincus.

Elle raffermi sa prise, contraignant le monstre à entrouvrir sa gueule. Ses longs crocs lisses et blancs mordaient le vide. Elle changea de ton, comme si elle ne s'adressait plus à lui mais parlait pour elle-même :

-D'ailleurs, certains hérétiques prétendent que vous n'êtes que le reflet de nos cauchemars. Comme nos rêves vous seriez insaisissables et proches à la fois, intimes et inconnus. Il faut un esprit tortueux pour débrouiller un tel écheveau de contradictions, pour se combattre soi-même...

Elle lâcha la tête du serpent et dégaina la dague accrochée à sa ceinture. C'était une lame fine et longue, faite d'un alliage particulier, dont le Hiérophante des Larmes avait le secret. Le métal avait la couleur du fer et semblait parcouru d'étranges veines blanches. Il n'était jamais froid et dégageait en toute circonstance une chaleur sans autre source

apparente que le cœur même du métal, comme s'il était encore en fusion à l'intérieur.

Les doigts de la magicienne tremblaient. De sa main libre, elle dénoua un à un les fils invisibles qui enserraient l'essence immortelle de l'Ange : le *Sefer*, le livre unique sur lequel l'Ancien Dieu avait écrit le rôle de son serviteur. Elle défit les nœuds compliqués qu'elle avait faits elle-même, tandis que l'Ange sentait sa gloire initiale l'envahir à nouveau. À mesure que l'étau se desserrait, l'Ange retrouvait sa vue originelle, et sortait de l'ombre étroite dans laquelle l'avait placée sa maîtresse haïe, cette trop présomptueuse mortelle.

Il sentait renaître en lui les lettres de son nom véritable et résonner dans sa mémoire les échos du verbe divin qui l'avait créé. Ébloui, grisé d'un vertige extatique, il rassembla avec avidité sa haine, sa volonté de tuer, pour abattre sur son odieuse geôlière toute sa force retrouvée.

-Le Bestiaire existe-t-il ?

La voix de la magicienne ne s'adressait pas à lui, elle ne sortait même pas de la bouche de la tortionnaire honnie, car celle-ci n'avait pas prononcé le moindre mot. La Hiérophante lisait le plus vite possible les pages du livre qu'elle avait elle-même rendu à la lumière. Ses yeux bleus et froids déchiffraient les lettres de la langue sacrée aussi vite que le lui permettaient sa dérisoire intelligence de mortelle.

L'Ange aurait pu attendre que son enveloppe corporelle se dissolve pour lui laisser prendre sa forme véritable, par laquelle s'exprimerait toute sa puissance. Il aurait pu attendre de retrouver la gloire et la perfection de son être originel, issu de la volonté pure du Démon.

Mais il fallait avant tout empêcher cette arrogante mortelle de poursuivre plus avant sa lecture.

Le serpent se détendit alors une dernière fois, ses crocs s'allongèrent et sa gueule s'ouvrit pour égorger la Hiérophante, qui semblait toujours absorbée par sa lecture. Mais la magicienne avait attendu ce mouvement. Elle planta la lame qu'elle tenait entre les yeux étincelants du monstre, clouant ainsi dans le bois de la table la tête transpercée de part en part de l'Ange.

Elle avait prononcé simultanément un charme propre à rendre l'Ange mortel, en cette seconde seulement. Mais une seconde avait suffi : la lame avide du poignard avait arraché les pages du *Sefer* et dévoré son essence immortelle. L'Ange détourné avait péri.

La jeune femme tremblait encore. Elle lâcha la poignée de son arme, et se laissa tomber à terre épuisée. Sa tête brûlait comme si elle était prise d'une mauvaise fièvre. Défaillant sa coiffure, elle laissa sa longue chevelure d'ébène tomber librement sur ses épaules, puis posa son front sur le sol froid, comme si elle se prosternait pour remercier le Démon. Cette idée la fit sourire, eu égard au crime qu'elle venait de commettre.

Ce n'était pas la première fois qu'elle tuait un Immortel, mais il était impossible de s'habituer à une telle expérience. Le Dogme ne disait-il pas : *Détruire l'Œuvre divine est un geste plus terrifiant encore que de soumettre sa propre chair à la morsure de l'épée ?* C'était

l'atavique crainte du mortel face à l'Immortel qu'il fallait vaincre.

Icélie se releva et sourit à nouveau, mais cette fois de satisfaction : elle avait lu la réponse à sa question, peut-être à cause de son apparente simplicité. L'Ange ne se doutait sans doute pas qu'une telle question pouvait valoir un tel risque. Il avait tort. Son intuition s'était révélée juste et l'éloignement des deux Hesterayül s'en trouvait d'autant plus justifié.

'Il était temps de toutes manières' songea la jeune femme. 'L'envoûtement allait céder d'un jour à l'autre.'

†

Soulevant ensemble la trappe enfin dégagée, les deux enfants sentirent d'abord la forte odeur d'humidité suintante que dégageaient les parois de l'étroite pièce souterraine qu'ils venaient de découvrir. Le frère et la sœur se regardèrent, puis Bethmen prit la petite lampe à huile orientale de leur cellule et ils passèrent ensemble leur tête à travers la trappe. Ils frissonnaient sous l'effet combiné du froid et de l'excitation, et Maÿn prit la main libre de son frère avant de voir ce à quoi ils ne se seraient jamais attendus.

Ils avaient souvent évoqué ce que cette trappe pouvait dissimuler, d'un étroit conduit vertical conduisant à une oubliette à une grande cave parcourue de piliers majestueux et de voûtes sculptées comme on en voyait à Adevărat. Mais ils avaient toujours imaginé que ce passage secret conduisait soit à une impasse soit à un passage unique vers l'extérieur. Or, à la lumière tremblante de la lampe à huile, ils virent un simple croisement à angle droit de deux couloirs.

-Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ? murmura Maÿn.

Deux anneaux de métal au bord de la trappe confirmaient que cette sortie avait été jadis utilisée, mais il ne restait de l'échelle de corde qu'ils devaient soutenir que des filaments humides et pourris. En se suspendant à une main, Bethmen put descendre, toujours muni de sa lampe. En sentant le sol irrégulier du souterrain sous ses pieds, il ne put s'empêcher de savourer sa victoire : il était *dehors*, de sa seule volonté.

Les murs n'étaient pas de simples murs de carrière, ils avaient été confortés par des étalements de bois dont on pouvait encore voir les restes, puis par de véritables portants de pierre. Les quatre directions semblaient correspondre à celles des quatre points cardinaux, et les quatre couloirs s'élançaient vers la même obscurité opaque.

Après lui avoir passé leurs deux sacs qu'ils avaient cachés dans la paille de leurs lits, Maÿn vint rejoindre son frère et se renoua les cheveux sur la nuque, comme elle faisait toujours avant d'affronter une tâche pénible. Elle désigna une direction de la lame qu'elle tenait encore :

-C'est le sud, non ?

-Ben... c'est la direction de notre fenêtre, donc des Cimes Pourpres, donc...

-Donc le sud ! trancha Maÿn de ce ton catégorique qui agaçait souvent son frère.

-Ce qui est sûr c'est que ce n'est... pas le nord, admit prudemment Bethmen, ignorant le regard noir de sa sœur.

Maÿn effleura les parois de pierre et dit pensivement :

-Les carrières des premiers colons... celles qui ont engendré Sainte-Volonté. À cette époque cette maudite forteresse n'était qu'un fantasme indistinct dans l'esprit de ce fameux Hiérophante qu'on a cru immortel.

Elle referma le poing.

-Il nous a enfermés avec lui, mais c'est fini petit frère ! En avant, et que l'Ordre étouffe sous le poids de ses ors puantes !

Elle s'engagea au pas de course dans la galerie qui était - à n'en point douter - celle du sud, suivie de près par son frère. Les ténèbres parfaites du monde souterrain se refermèrent en silence sur les deux adolescents.

Chapitre 2

Les larmes d'un ciel ennemi

Ils étaient tous rassemblés. Une vingtaine de paires d'yeux d'un jaune pâle luisaient dans l'obscurité, et certains semblaient même palpiter, comme des lucioles en amande. Leurs armes de fer sombre ne renvoyaient pas les rayons de la Lune et aucun d'entre eux n'avait de torches. Seules ces lueurs scintillantes les trahissaient dans la nuit humide et venteuse.

Ils souriaient, car ils sentaient sur leurs lèvres un air chargé d'une eau froide, qui tomberait bientôt du ciel en innombrables gouttes. Ils souriaient, car les chemins deviendraient vite si boueux que les auxiliaires humains des Guerriers-Silhouettes ne pourraient plus se déplacer. L'un d'entre eux sortit une langue longue comme celle d'un reptile et accueillit avec un murmure de satisfaction la première perle d'eau.

Il pleuvait enfin. C'était une de ces trop rares pluies d'hiver.

†

-Je crois que la cité noyée que tu as vue est un avant-goût du cachot humide qui nous attend, dit Maÿn d'un ton rageur.

Ils étaient face à une simple grille rouillée, dont les gonds étaient solidement encastrés dans les parois du couloir. Le mécanisme de la serrure était irrémédiablement coincé par la rouille et devenu impossible à crocheter.

-Si ça peut te faire plaisir, risqua Bethmen, même avec la clef ce serait pareil, le pêne est coincé.

-Voilà en effet qui modifie considérablement mon point de vue : cet échec était inévitable.

-De toutes manières ils nous auraient sans doute rattrapés...

Maÿn donna un violent coup à la grille avec la lame qu'elle tenait :

-Dois-je comprendre que tu renonces déjà ?

Malgré l'air menaçant de sa sœur, Bethmen répondit posément :

-J'aimerais beaucoup passer, mais malheureusement cette grille est matérielle, et je ne suis pas moi-même un pur esprit, ni un contorsionniste assez habile pour me faufiler à travers les barreaux.

Maÿn observa un instant les barreaux, puis regarda son frère des pieds à la tête, d'une manière qui mit celui-ci étrangement mal à l'aise. Elle lui tendit finalement la lame qu'elle tenait, se débarrassa de son sac, et prit la grille à pleines mains. Elle ferma ensuite les yeux. Comprenant son intention, Bethmen s'écria :

-Tu ne vas pas...

-Tais-toi !

Maÿn avait parlé d'une voix qui ressemblait plus à un feulement rageur. Bethmen se tut aussitôt : il connaissait cette voix, car Maÿn l'avait aussi parfois en parlant durant son sommeil. L'entendre lui nouait le cœur. Il avait la sensation que toute la violence rentrée de sa sœur s'exprimait soudain, cette hargne que les traitements particuliers que réservait leur mère à sa fille avaient construite en elle.

Maÿn était Écuyère d'Épées, et cette couleur était celle de la guerre, de la violence pure. Les mains de la jeune fille se durcirent soudain, son cœur battit plus lentement, à un rythme inhumain, celui d'une bête ancienne et formidable. La chair ainsi transformée fit plier le métal rouillé avec un grincement plaintif. Maÿn serrait les dents et les veines saillantes de son visage dessinaient des rides tortueuses à la surface de sa peau. Le sang qui coulait de ses mains se mêla à la rouille du fer, et en un ultime effort silencieux, elle tordit les barreaux tout-à-fait, laissant juste assez d'espace pour qu'ils pussent tous deux se faufiler de l'autre côté.

La jeune fille resta un instant immobile, défit un à un ses doigts de leur prise, comme s'ils s'étaient soudés au métal, puis regarda ses mains ensanglantées et hurla. Le sortilège achevé, il ne restait plus que la douleur. Bethmen se pencha pour prendre sa sœur dans ses bras et commença à bander précautionneusement ses mains blessées avec la charpie qu'ils avaient emmenée.

Maÿn se tut lorsque sa voix se cassa, puis elle versa quelques larmes, elle qui ne pleurait plus depuis longtemps. Elle posa sa tête sur l'épaule de son frère et se détendit totalement pour laisser son corps reprendre des forces, tandis qu'elle laissait la souffrance se dissoudre peu à peu en elle.

Un froid humide les enlaça peu à peu, comme si un génie des glaces s'était faufilé jusqu'à eux par le passage que s'était frayé Maÿn. Quand ils sentirent leurs dents claquer, ils se relevèrent lentement, ankylosés par ce froid soudain. L'air qu'ils expiraient sortait en nuages de buée qui les environnait d'un brouillard éphémère et se mêlait à la brume qui s'étirait en filaments blanchâtres.

Le couloir donnait sur une grotte naturelle, dont les parois s'étendaient en un chaos mystérieux de pierre et de glace. Les jeux d'ombre sur la pierre leur donnaient l'impression que des visages grimaçants tout autour d'eux se penchaient pour les regarder passer. Le sol était irrégulier et glissant, mais en s'appuyant sur les stalagmites de calcaire qui semblaient sortir du sol comme de monstrueux champignons de pierre, Bethmen et Maÿn progressèrent lentement le long d'un chemin qui descendait en pente douce jusqu'à une sortie assez large, mais si basse qu'ils durent ramper pour l'emprunter.

L'extérieur était presque chaud en comparaison de ce petit glacier. Entourés de hauts arbres chargés de neige, ils purent voir la Lune à nouveau, cette Lune qu'ils avaient quittée à la fenêtre de leur cellule.

-Bethmen ! Petit frère... Nous avons réussi !

Ils sortaient d'une grotte à flanc de la vallée, et étaient protégés par les ramures des arbres. Ils étaient forcément dans les forêts qui entouraient Sainte-Volonté et les colonies, c'est-à-dire invisibles pour les guetteurs de la citadelle.

Maÿn quitta le bras de son frère et se mit à tourner sur elle-même en regardant le ciel, comme si toute fatigue l'avait quittée. Prise d'un rire joyeux qu'elle s'efforçait de garder silencieux, elle s'écria à mi-voix, en tendant le poing dans la direction probable de la Citadelle :

-Et que la Hiérophante en crève la gueule ouverte ! "On ne s'évade pas de Sainte-Volonté." Quelle blague !

Bethmen, lui, regardait autour de lui sans y croire. Ils étaient dehors. C'était si incroyable encore quelques heures auparavant qu'il en oubliait d'avoir peur. Mais rien n'était fait encore. Il leur fallait se repérer pour prendre la direction des Cimes Pourpres.

Ils marchèrent ainsi au hasard dans le sens de la descente, titubant comme si leur soudaine liberté les rendait ivres. Les arbres immenses qui les entouraient leur masquaient le paysage. Le hululement de grands hiboux aux ailes blanches accompagnait leur course silencieuse.

Maÿn semblait avoir oublié sa douleur, et prenait appui sur les rochers pour guider sa descente avec plus d'assurance encore que son frère. La blancheur de la neige reflétait généreusement la lumière lunaire qui éclairait leur chemin. Peu à peu la pente se fit moins raide, la forêt plus clairsemée, et ils purent voir la vallée qui s'étendait à leurs pieds.

Loin derrière eux se dressaient Sainte-Volonté et ses ogives noires. Les maisons éparses des colons se succédaient d'un vallon à l'autre, à moitié enfouies sous la neige. Sur leur gauche on voyait le col qui conduisait en Arlidh et la haute muraille qui en condamnait l'accès.

-Le Grand Huis ! s'écria Bethmen. Je ne pensais pas que nous en étions si proches !

Si couvert de neige qu'il semblait faire corps avec la montagne, le premier rempart contre la Corruption était flanqué de deux tours carrées et d'un chemin de ronde protégé par d'épais créneaux. Il était plus épais que les murs de Sainte-Volonté et avait été encastré dans la montagne par les avalanches successives. Au sommet des deux tours flottaient l'étendard de l'Ordre et celui de la République.

Au cours de leur noviciat, les deux adolescents avaient parfois servi en tant que sentinelles au Grand Huis. Ils savaient combien de novices y étaient en service en ce moment même, le regard vers le sud, attendant l'ennemi en claquant des dents. Une fois franchie cette dernière étape, derrière la haute porte de fer, commençait l'inconnu.

Ils ne connaissaient de l'Arlidh que ce que les cartes de Sainte-Volonté en révélaient, ainsi que quelques récits écrits avant que ce pays ne fût atteint par la Corruption. Les plus

récents dataient de cent cinquante ans. Entre cet Arlidh de papier et celui qui les attendait au-delà du Grand Huis la différence risquait de se révéler considérable. Cent cinquante ans semblaient si longs à un adolescent de seize ans qu'ils s'attendaient même à ce que la géographie des cartes qu'ils avaient apprises par cœur, faute de pouvoir les recopier, s'avérât fausse.

Leur brève ivresse s'était dissipée. S'installait à présent une angoisse qu'ils entendaient sourdre en eux comme une rivière souterraine. Les silhouettes sombres des sentinelles se découpaient sur la pierre claire des créneaux, et leurs longues baïonnettes renvoyaient par intermittences des éclats de lumière dans leur direction. Dans leur uniforme sombre, Bethmen et Maÿn savaient qu'ils constituaient une cible parfaite sur la neige, mais il savaient aussi que les sentinelles leur tournaient certainement le dos.

Chaque sentinelle avait le devoir de surveiller une partie de l'horizon devant lui, et n'en détournait guère les yeux. Certains regardaient au loin, d'autres au pied des remparts, mais tous surveillaient le col qui conduisait au sud. Au-delà des Cimes Pourpres, il y avait l'Arlidh, et plus loin encore Adevărat.

Les deux jeunes gens marchèrent d'abord en silence jusqu'au pied de l'une des deux tours. Comme ils s'y étaient attendu, la poterne était laissée sans surveillance. Bethmen sortit de son paquetage deux tiges de métal très fines, qui lui avaient déjà maintes fois servi à l'intérieur de la Citadelle. Ayant réchauffé ses doigts gourds en frottant ses mains l'une contre l'autre, il se mit à l'ouvrage sur le verrou de la porte. Le manque de lumière n'avait guère d'importance en l'occurrence, car le toucher et l'ouïe surtout lui étaient utiles.

Tout à son travail, Bethmen ne sentit pas le vent chargé d'eau qui courait autour d'eux. Ce fut Maÿn qui, levant les yeux vers la Lune, remarqua les nuages dont elle était environnée, la nuit n'était plus noire, mais d'un gris étrangement chatoyant.

-Fichtreström, il va pleuvoir ! C'eût été trop simple... dit-elle dans un murmure outré par ce soudain revirement de fortune.

La bruine devint très vite une pluie dense qui surprit autant les sentinelles que les deux adolescents. Frigorifié, Bethmen acheva son travail sans plus se soucier d'être discret, et se rua à l'intérieur sitôt que les gonds de la porte jouèrent enfin. Claquant des dents, le frère et la sœur entrèrent aussitôt, puis s'ébrouèrent comme deux animaux au pied de l'escalier qui courait le long du mur. Jusque-là tout s'était à peu près déroulé comme prévu.

Un hurlement leur parvint soudainement de l'étage supérieur, puis un bruit de chute qui se rapprocha jusqu'à ce qu'une tête coupée vînt rouler à leurs pieds, la bouche encore entrouverte et les yeux crevés par d'étranges dards d'un métal rouge inconnu. C'était la tête d'une jeune fille et son sang était clair comme de l'eau.

-La Corruption ! s'écria Maÿn. Les Anges attaquent !

Il ne pouvait y avoir aucun doute : si purs qu'ils eussent été de leur vivant, ceux qui mouraient de la main d'un Ange étaient corrompus au même instant. Saisissant sa lame,

Maÿn s'engagea dans l'escalier de toute la force de ses jambes. Arrivant au premier palier, elle vit son premier Ange.

Si grand qu'il devait se tenir courbé, il la fixait de ses six yeux couleur d'acier, faits de mille facettes brillantes, comme ceux d'une mouche, tout en allongeant vers elle un long cou filiforme. Sa peau était d'un gris de plomb. Il n'avait pas de bras, mais deux longues jambes grêles terminées par des crochets. Sa gueule ouverte était hérissée d'une myriade de dards tous semblables à ceux qui étaient enfoncés dans les yeux de la malheureuse sentinelle, comme une vision cauchemardesque d'un brochet monstrueux. Sa langue fendait l'air en sifflant : elle était aussi tranchante que le fil d'un rasoir et aussi souple qu'un fouet. C'était sans doute avec ça qu'il avait décapité la jeune fille.

Maÿn reconnut la légion à laquelle il appartenait : les Morts-Chimères. Ces Anges comptaient parmi les mieux connus de l'Ordre. Leur légion était l'une de celles qui se lançaient régulièrement à l'assaut des colonies. Maÿn parvint à dominer sa peur : elle avait une chance de l'emporter.

Le corps qui correspondait sans doute à la tête qu'ils avaient croisée gisait aux pieds de son adversaire. Les mains tenaient encore une lourde arbalète, destinée sans doute à son meurtrier, mais elle n'avait pas pu tirer à temps. Maÿn savait qu'il ne fallait pas chercher à être plus vif qu'un Mort-Chimère.

Comme la plupart des Anges, ils étaient faits d'âmes mortes, corrompues de leur vivant. Seule la pensée d'une âme vivante était plus rapide que l'amertume d'une âme morte. Alors Maÿn rassembla dans son esprit le plus vite qu'elle put les mots qui la sauveraient, tandis que la langue de l'Ange dirigeait une pointe avide vers son cœur.

Les Anges ne se nourrissaient pas. En revanche, certains d'entre eux, comme les Morts-Chimères, aimaient à feindre une faim dévorante de chair humaine, et tuaient avec des raffinements de cruauté, comme s'ils voulaient donner à leurs victimes l'apparence indifférenciée de morceaux de viandes sur un étal de boucher.

Maÿn fit résonner en son esprit la langue abrupte et rocailleuse de l'Ordre et prononça les mots de la magie des Épées, qui devinrent un filet de fer incandescent s'interposant entre elle et le monstre, détournant du même coup le coup mortel que la langue métallique du monstre lui destinait.

L'Ange émit un sifflement rauque et rageur en voyant le filet se refermer sur lui. Il lui faudrait bien quelques instants pour s'en débarrasser : c'était un répit pour Maÿn. Serrant d'une main tremblante sa lame, elle se força à achever son incantation, bien que les mots fissent saigner ses lèvres et sa gorge comme autant de rasoirs.

-Rends-toi à ta nature passée ! Je disperserai ta chair corrompue en libérant les âmes qui la composent...

Elle entendait les pas de son frère qui grimpait l'escalier derrière elle. Mais ce bruit était lointain et étouffé : la magie des Épées l'avait 'déplacée', comme disaient les maîtres de Sainte-Volonté. Elle et son adversaire n'étaient plus là où se trouvait le corps sans tête de la sentinelle, mais transportés en quelque lieu perdu, le long de la Marche des Épées,

que les adeptes de cette couleur appelaient plus simplement la Frontière.

Nul ne savait si ce lieu mystérieux où un mortel pouvait affronter un Ange à armes égales correspondait à un lieu véritable où la magie des Épées les transportait de ses mains invisibles le temps du combat. Certains croyaient qu'il s'agissait d'une terre vierge, quelque part aux antipodes du monde connu, d'autres qu'il s'agissait d'un univers imaginaire, comme celui dont provenaient les Démons. Maÿn savait seulement qu'entraîner un Ange avec elle dans la Frontière affaiblirait son adversaire, peut-être suffisamment pour le détruire.

Lorsque Bethmen rejoignit sa sœur, ce fut pour constater sa disparition. Là où elle était, il ne pouvait la suivre car seule la magie des Épées donnait accès à la Frontière. Il s'immobilisa alors et écouta : un hurlement inhumain et la rumeur du fer l'avertirent que le combat qui se déroulait aux deux étages supérieurs du Grand Huis n'était pas achevé. Il s'empara de l'arbalète de la morte et l'arma le plus silencieusement possible ; puis il attendit le retour de sa sœur.

Il savait que le vainqueur et le vaincu se rematérialiseraient à l'endroit même où ils avaient disparu. Si l'Ange revenait avec le corps sans vie de Maÿn, il lui faudrait le lui arracher par la force afin de sauver de la Corruption l'âme de sa sœur. Il se mordit les lèvres pour rassembler son courage et bannir l'angoisse qui lui torturait les entrailles. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'endurer cette attente.

Maÿn ne connaissait pas la Frontière, car elle n'avait encore jamais combattu d'Ange. Elle l'avait rêvée souvent cependant, au cours des nuits fiévreuses que connaissaient les Écuyers d'Épées lorsqu'ils apprenaient le conditionnement onirique. Il s'agissait d'une discipline mentale visant à recréer par l'intermédiaire des rêves les conditions d'un combat contre un Ange dans la Frontière.

Mais il ne s'agissait pas d'un rêve cette fois. En cas d'échec elle ne se réveillerait pas sur le sol froid de la Salle des rêves de Sainte-Volonté.

Pour Maÿn et son adversaire, en cette nuit pluvieuse d'hiver, la Frontière prit la forme d'une large tranchée de terre ressemblant au lit d'un fleuve asséché. Il n'y avait pas de Soleil dans ce ciel. On ne voyait jamais d'étoiles dans la Frontière. Maÿn sentit soudain sur tout son corps une chaleur violente, assassine. Ce ciel sans astres l'écrasait.

Le sol avait une couleur ocre qui le faisait paraître rouge. Maÿn ne voyait que les flancs de la tranchée qui s'élevaient de part et d'autre comme deux murailles et le sillon qui serpentait devant elle. En haut de ces deux parois de sable qui s'effriteraient certainement si elle essayait de les escalader, des arbres aux branches nues tendaient leurs bras vers elle.

L'Ange apparut devant elle sous une forme courbée et frêle. S'incarner dans la Frontière l'avait métamorphosé en un être humanoïde sans traits autres que deux yeux gris, mais cette fois pourvue de bras. Le teint pâle, la peau plissée comme un vêtement froissé, il tenait un long coutelas à la main. Sous son front chauve il l'observait de ses petits yeux gris. Maÿn se força à fixer ces yeux gris. Il fallait fixer les yeux de l'adversaire, le dominer

de son regard, car c'était en lisant dans ses yeux qu'elle pourrait anticiper son attaque.

Dans la main droite de l'adolescente la lame était devenue une dague. Ses doigts tremblaient toujours. Elle était accoutumée à la mort artificielle de la magie des Épées. Elle était habituée à la morsure du fer sur sa chair, et cent fois avait senti son cœur s'éteindre. Pour la première fois la vraie mort se présentait à elle. Cette fois le danger était réel, et la mort serait unique. Pourtant cela ressemblait à un cauchemar.

Sans quitter son adversaire des yeux, elle lui tendit sa main gauche et prononça les derniers mots qui devaient clore le sortilège. L'Ange avança sa main malgré lui et une chaîne s'enroula autour de leurs poignets gauches. C'était l'antique manière du duel.

Ils se regardèrent encore sans bouger, chacun jugeant son adversaire. Maÿn se souvint des mots de son maître d'Épées :

-Si vous capturez leur regard, vous aurez la clef de la victoire. Si puissants qu'ils soient, les Anges ont les yeux vides des Immortels. La flamme qui brûle en eux et leur tient lieu d'âme est froide. Égarez-les dans les méandres de votre être que vous-mêmes ne connaissez pas. Entraînez-les dans votre labyrinthe intérieur. Vos yeux peuvent devenir un brasier où ils se brûleront les ailes.

Sans le quitter des yeux, elle laissa vagabonder sa pensée. Des images inattendues lui vinrent à l'esprit et se matérialisèrent autour d'eux sous forme d'étranges arbres sortant du sol. Elle sentit son ennemi tressaillir, à l'autre extrémité de la chaîne. C'était étrange : un Ange ne tremblait pas, car il ne connaissait pas la peur.

Il l'attaqua soudainement au ventre, tout en l'attirant à lui par la chaîne. Ramenant la dague d'un geste vif en parade, elle se servit de sa main pour pivoter sur sa gauche, et tirant à son tour, se retrouva face à son flanc. Elle frappa et sa lame s'enfonça dans la hanche de son ennemi.

Elle vit alors qu'il avait ramené sa lame tout près de sa gorge, mais sans pouvoir achever son geste. Elle vit encore les yeux gris, et n'eut pas le temps de se demander pourquoi il n'avait pas pu l'égorger. Se décalant d'un pas tout en utilisant toujours la chaîne comme dans une danse, elle le frappa encore, cette fois au beau milieu du dos, là où ils étaient le plus vulnérables, là où les ailes prenaient racine.

L'Ange s'immobilisa, comme pétrifié. Il était mort, Maÿn avait gagné.

Elle sentit alors son corps s'enfoncer brusquement dans le sable jusqu'aux genoux. Relevant les yeux vers les arbres aux bras nus, elle comprit ce qui les rendait si étranges : ce qu'elle avait pris pour une ramure s'élevant vers le ciel était en fait des racines. Ces arbres inversés tiraient leur nourriture de ce ciel sans étoiles, tandis que leurs branches s'enfonçaient dans la terre.

-Maÿn, réveille-toi !

Bethmen avait posé la main sur l'épaule de sa sœur.

-Reviens, frangine ! Tu l'as eu !

Il employait rarement ce genre de surnom à son égard. Maÿn sentit son contact, et se retourna : elle le vit derrière elle. Elle le voyait dans la Frontière, et pourtant c'était

impossible, car il était de l'autre côté. Seule la magie des Épées permettait d'atteindre la Frontière.

-Bethmen ! Tu...

Elle s'interrompit : ils étaient bien dans la tour, l'Ange était étendu à ses pieds, aussi mort qu'un Immortel pouvait l'être.

-Je quoi ?

Elle s'était trompée, forcément. Il ne pouvait pas atteindre la Frontière.

-Non, rien...

Sa tête lui faisait si mal qu'elle avait envie de pleurer. Mais son sang n'avait pas coulé. Elle venait de tuer seule son premier Ange et en sortait indemne : c'était rare chez les Écuyers inexpérimentés comme eux.

Ils entendaient encore les rumeurs des combats, les hurlements des sentinelles et les sifflements des Anges, mêlés au martèlement obstiné de la pluie. C'était un vacarme étrange et grotesque à la fois qui résonnait le long des murs courbes de l'escalier. Le danger était toujours là, et la douleur faisait vaciller Maÿn.

Comme si le combat ne le concernait pas, Bethmen s'était agenouillé sur le cadavre de l'Ange qui tombait déjà en putréfaction, et récupérait avec une longue cuiller les six yeux brillants de l'Ange pour les mettre dans un des flacons opaques qu'il avait emmenés avec lui. Il avait volé ce matériel aux laboratoires avant leur départ et c'était celui qu'utilisaient communément ceux qui manipulaient la magie des Roses.

C'était la seconde magie que pratiquait Bethmen, celle qui permettait de retourner les Anges contre le Démon, l'art sinueux de la déviance et de la perversion. Le Dogme disait de cette couleur qu'elle était 'la corruption de la Corruption'. Ses adeptes parvenaient ainsi parfois à utiliser au profit de l'Ordre des reliques des corps des Anges vaincus.

Maÿn s'appuya de ses mains bandées au mur et posa son front sur la pierre froide. Il fallait qu'elle se ressaisît à tout prix. Son imbécile de frère ne se rendait pas compte du sentiment de rage haineuse qu'il allait susciter chez eux en mutilant la dépouille de l'un des leurs.

Bethmen prenait même le temps d'admirer les reflets de la lumière des torches sur les mille facettes de ces étranges perles. Soutenir ainsi le regard désormais inoffensif de l'Ange lui procurait un sentiment de chaleur aussi doux que la confrontation entre l'Ange et sa sœur avait pu être violente et impitoyable.

Il sentit le bout d'une botte appuyer sur ses côtes :

-Relève-toi, fichtreström ! Crois-tu qu'ils te laisseront faire ton marché ?

À contrecœur il referma le flacon et prit le dernier œil dans son poing fermé.

-Approche tes mains.

Surprise, Maÿn obéit. Son frère serra le poing qui tenait l'œil puis lui présenta une paume vide, comme un prestidigitateur de foire, qu'il posa contre les siennes. Elle sentit ses blessures se refermer et la douleur s'évanouir peu à peu. Incrédule, elle défit ses bandages : sa peau était redevenue lisse et aucune trace ne trahissait la blessure qu'elle s'était

faite en tordant les barreaux de la grille.

Sous la peau son sang était toujours lourd et opaque, comme devait l'être celui d'un être humain. Elle avait été soignée par l'essence de l'Ange qu'elle avait vaincu, mais la Corruption n'avait pas pu l'atteindre.

-Je ne savais pas que tu pouvais faire ça, dit-elle, sincèrement émerveillée.

-Moi non plus, mais... j'ai eu comme une vision...

L'idée que son frère osât la traiter comme un sujet d'expérimentation sur la foi d'une de ses visions fumeuses fit brusquement passer Maÿn de l'admiration à la colère. Il avait l'air un peu trop content de lui pour laisser passer ça. Elle allait répondre d'une quelconque répartie cinglante, quand Bethmen mit son doigt sur ses lèvres et lui fit signe d'écouter.

Le combat avait cessé, on n'entendait plus rien. Ni la rumeur des hommes, ni celle des Anges. Seul le bruit incessant de la pluie se faisait encore entendre. S'étaient-ils entre-tués jusqu'au dernier ?

Sans un mot, ils gravirent les degrés qui les séparaient du premier étage de la Tour. C'était une salle ronde où la lumière de la Lune se faufilait par les meurtrières. Une baliste était renversée sur un le cadavre d'un jeune homme qui tenait encore dans son poing fermé le trait qu'il avait voulu charger. Deux hommes gisaient à terre non loin de lui, vêtus du même uniforme clair de la Garde d'Hiver. L'un d'eux avait un fusil à la main, mais les armes à feu n'avaient aucun effet sur les Morts-Chimères.

Aucun autre Ange n'était présent. Tout cela était sans doute l'ouvrage de celui qu'avait affronté Maÿn. Pour entrer, le monstre s'était sans doute faufilé par une meurtrière, glissant comme une anguille son corps difforme et sans épaules.

Il n'était certainement pas entré seul. Mais la salle était vide et les deux adolescents n'entendaient pas le moindre bruit venant de l'escalier qui menait à l'étage supérieur. Où étaient les compagnons du Mort-Chimère ?

Le brasero était renversé, et les braises éparpillées sur le sol rougeoyaient encore. À en juger par les paillasses, ils devaient dormir à six dans cette pièce, les trois autres devaient être aux créneaux. Celui qui ne tenait pas un fusil avait les poignets brisés, et une courte épée entre ses doigts fermés.

En la ramassant, Maÿn sentit que cette arme avait été animée par la même magie que la sienne. Parmi ces trois Gardes il devait y avoir au moins un Écuyer d'Épées, comme elle. Les autres étaient certainement de simples novices.

Maÿn avait beau mépriser l'Ordre pour son dogme simpliste et le haïr pour sa prétention à briser en elle toute velléité d'autonomie, elle se sentit en cet instant solidaire de ces courageux imbéciles, morts pour protéger Sainte-Volonté. Elle et son frère avaient aussi servi au Grand Huis, et eux aussi avaient docilement risqué leur vie ainsi.

La corne de brume de bronze était encore au mur. Les sentinelles n'avaient même pas eu le temps de s'en servir, ce qui signifiait que Sainte-Volonté n'était même pas avertie de ce qui s'était passé. L'attaque avait dû être fulgurante. Maÿn eut le réflexe de tendre

la main vers elle avant de se reprendre : si les Anges étaient encore dans les parages, l'utiliser trahirait leur présence.

Le cœur serré, les deux adolescents se regardèrent un instant en silence, à l'affût du moindre bruit.

La pluie se mit à faiblir, et ils entendirent des voix provenant de l'extérieur. Ils s'approchèrent d'une meurtrière et distinguèrent à la lumière de la Lune de courtes silhouettes fines sur la neige grise de boue et de sang. Ce n'étaient ni des Morts-Chimères ni des hommes. À leurs pieds se trouvait un dernier Mort-Chimère, qui se désintégraît déjà. L'un d'entre eux tenait une lance fichée dans le corps de l'Ange et dit d'une voix sifflante :

-Tout occupés à manger de l'homme, ils ne nous ont même pas vus arriver.

-C'était presque trop facile, reprit un autre.

Les deux adolescents se regardèrent ahuris : ces créatures petites comme des enfants de douze ans parlaient la même langue que les Anges. Les Anges se battaient entre eux ? C'était impossible, inconcevable, absolument contraire au Dogme. Ou alors toutes les créatures parlaient-elles la langue sacrée de l'autre côté ?

-Pose ton épée, fille d'homme.

On venait de leur parler dans leur dos. C'était une voix froide comme la pluie, qui parlait la langue humaine avec un étrange accent. Bethmen et Maÿn firent volte-face et virent deux étranges personnages qui étaient apparus comme par enchantement dans la pièce.

Petits et fins comme de tous jeunes adolescents, ils avaient la peau si pâle que la neige devait paraître grise en comparaison, et de longs cheveux noirs raides et huileux. Leurs yeux étaient si clairs qu'ils semblaient n'être que deux gouttes d'eau. Leurs vêtements étaient faits de pièces de cuir cousues maladroitement les unes aux autres. Ils tenaient chacun une chaîne à la main.

-Ne tente rien, fille de l'Ordre, dit celui qui avait parlé. Nous savons que tu as épuisé ton pouvoir contre le Mort-Chimère.

Malgré cet avertissement, Maÿn commença à murmurer les paroles d'un sortilège. Aussitôt celle des deux créatures qui n'avait pas parlé eut un geste de ses deux mains si vif que Bethmen n'eut même pas le temps de s'interposer. Il vit le corps de sa sœur tressauter comme s'il s'était agi d'un épouvantail et entendit le bruit de son épée tombant à terre.

Une extrémité de la chaîne s'était fichée dans la poitrine de la jeune fille, tandis que la créature en tenait l'autre bout entre ses doigts bleus. Maÿn semblait paralysée, une expression de souffrance ahurie sur le visage.

-Au bout de cette chaîne, dit l'étrange monstre en s'adressant à Bethmen, il y a une main de métal aux doigts tranchants fichée dans sa poitrine. Si je le souhaite, les doigts se refermeront sur son cœur.

-Laissez-la... implora Bethmen. Elle ne tentera plus rien, je vous le promets.

Celui qui tenait la chaîne fit un petit geste du poignet et la main de métal se desserra,

la chaîne se détendit comme un ressort et revint à son propriétaire. Maÿn eut un autre sursaut, puis poussa un gémissement rauque, avant de tomber dans les bras de son frère, évanouie. Bethmen put voir que les lames articulées qui tenaient lieu de doigts à cette main monstrueuse étaient longs et recourbés comme les serres d'un grand rapace.

Pourtant en défaisant le manteau et la chemise de sa sœur, Bethmen vit que c'était une blessure sans plaie, sans lésion visible ni même une goutte de sang. Seul un fin trait rouge marquait l'endroit où l'arme avait frappé.

-Qui êtes-vous ? demanda le jeune garçon.

-Les hommes nous appellent les Elfes de la Pluie.

Si tu t'égares dans les terres corrompues et que la pluie te surprend, prends garde aux Elfes de la Pluie, Chevalier ! N'espère pas les vaincre tant que le Ciel pleure, disait le Dogme. Bethmen pouvait être fier une fois de plus de son exceptionnelle mémoire, qui lui rappelait toujours tout ce qu'il avait pu apprendre sur un sujet, quoique souvent légèrement trop tard, juste assez pour enrager de ne pas s'en être souvenu plus tôt.

En tout cas il s'agissait bien d'Ange, aussi inconcevable que cela pût lui paraître. Ils avaient sans doute attaqué les Morts-Chimères au moment où ceux-ci s'en prenaient au Grand Huis. Mais pourquoi des Anges se battraient-ils entre eux ?

Les gestes des petits êtres étaient impérieux et secs. Malgré leur apparente fragilité, ils paraissaient tout-à-fait assurés de leur supériorité sur ces deux Mortels. Lorsqu'ils lui enjoignirent de les suivre au-dehors, Bethmen obtempéra du mieux qu'il put, tenant toujours sa sœur entre ses bras. Maÿn reprit connaissance en sentant le vent froid sur son visage. Elle ouvrit les yeux et se remit sur ses pieds.

Il avait cessé de pleuvoir, et devant eux s'étendaient une vallée au dessin inconnu, et les lumières d'un village qu'ils ne connaissaient pas. Même les étoiles semblaient différentes. Elle ne vit pas tout d'abord ceux qui les entouraient et, se retournant, s'écria :

-Petit frère ! Nous sommes passés ! Le Grand Huis est derrière nous !

-Ainsi vous souhaitiez franchir la frontière ?

Maÿn grimaça. La voix seule suffisait à raviver la douleur à sa poitrine. L'arrache-cœur des Elfes de la Pluie laissait à la chair qu'il envahissait un douloureux souvenir que même un timbre de voix pouvait rappeler.

Ils étaient dix, peut-être douze, tous aussi frêles et petits, et entouraient les deux adolescents. Certains tenaient à la main un arrache-cœur, d'autres de longues dagues recourbées ou des arbalètes pointées sur leurs prisonniers. Celui qui venait de leur parler avait le visage voilé d'un turban blanc, et s'appuyait sur une épée presque aussi haute que lui.

-Que peuvent bien faire ici deux Écuyers de la grande armée des Infidèles, seuls et sans armes ? demanda-t-il encore, cette fois dans sa langue.

S'étant mis d'instinct dos à dos, les deux adolescents se serrèrent l'un contre l'autre, au centre du cercle que formaient les sinistres petits Anges aux yeux clairs, qui les considéraient attentivement. Ils n'osèrent pas répondre, car mieux valait garder secret le fait que les Écuyers de l'Ordre savaient parler la langue des servants du Demiurge.

-Des espions, sans doute ! dit un autre.

-Des espions en uniforme ? Non, ce sont des déserteurs.

-Ils sont fort jeunes ; ils ont peur et leur chair est encore neuve.

-Ils sont fous aussi : ils croyaient entrer inaperçus en Arlidh. Sans nous les Morts-Chimères les auraient dévorés.

-Où leurs propres sentinelles les auraient capturés ou tués. Il est dangereux de trahir, car on est seul contre tous.

-Ils ont l'air seuls en effet, seuls et inconscients.

Les voix fusaient tout à tour, avec une régularité irrégulière, comme s'ils se donnaient la réplique d'un théâtre criard. Leur peau lisse leur donnait de fait l'apparence de marionnettes. Ils étaient nombreux, vifs et on les devinait cruels.

-Laissez-nous passer... demanda Maÿn d'une voix hésitante. Nous... nous étions là par hasard, nous voulions seulement traverser l'Arlidh...

-Pour rejoindre Adevărat ?

À quoi bon mentir ? Maÿn acquiesça. Il y eut un silence, les Anges échangèrent des regards blafards, puis le concert des petites voix reprit :

-Si les Guerriers-Silhouettes les capturent, ils parleront.

-Ils en diront trop. Ils parleront de nos visages.

-Ils parleront de nos armes, de notre nombre. Les Guerriers-Silhouettes font même parler les morts.

-Ils parleront, il faut les tuer !

-Leur sang mêlé à celui des sentinelles n'éveillera aucun soupçon, versons-le maintenant !

-Mais qui sait pourquoi ils veulent rejoindre Adevărat ?

-Il faudrait le savoir, le savoir avant de les supprimer.

-Ou après, si nous pouvons faire parler leurs âmes.

Celui qui portait un turban les interrompit d'une réplique :

-Mirage saura, Mirage décidera. Le Prince de l'Horreur décidera.

Un murmure d'approbation parcourut la petite troupe.

-Mirage saura !

-Mirage jugera !

Puis ils entonnèrent en chœur, comme un cri de guerre :

-Gloire à Mirage, le Prince de l'Horreur ! Gloire à ceux qui partagent son sang ainsi qu'à ceux qui le verseront !

Ils répétèrent cet étrange hommage plusieurs fois, puis éclatèrent d'un rire rauque, un rire mauvais, tout en levant leurs armes vers le ciel, comme pour en défier les astres qui réapparaissaient à mesure que les nuages se dispersaient.

†

Du haut de sa monture, Icélie Persona regardait les silhouettes des Colons qui s'affairaient à leurs tâches quotidiennes, en contrebas du Grand Huis où elle se trouvait.

L'attaque s'était apparemment arrêtée à ce rempart où la relève n'avait trouvé que des cadavres, et les industriels pionniers des colonies ne déploraient aucune perte. En temps normal, elle eut considéré cela comme une bonne nouvelle, mais cette fois elle avait toutes les raisons de maudire cette venteuse matinée d'hiver.

-La garde d'hiver en faction au Grand Huis a été entièrement exterminée, votre Majesté, lui dit Tygalesco qui venait vers elle de la poterne. Je ne comprends pas ce qui a empêché l'ennemi de poursuivre sa route.

-Et comment se fait-il que nous n'ayons pas été avertis ? demanda la Hiérophante.

-La corne de brume est encore à son clou ; ils n'ont pas eu le temps de s'en servir. D'après la manière dont les sentinelles ont été tuées, je pense que assaillants étaient apparemment des Morts-Chimères, sans doute en petit nombre.

Icélie acquiesça d'un hochement de tête abattu. Les Morts-Chimères pouvaient hélas se montrer particulièrement discrets et rapides. Elle demanda :

-Et vous n'avez trouvé aucune trace de leur passage de ce côté-ci du rempart ?

-C'est inexplicable mais je suis formel : ils n'ont pas franchi le Grand Huis, répondit Tygalesco.

-Ça n'a pas de sens... Massacrer la garde pour s'en repartir aussitôt. Qu'est-ce qui leur a pris ?

Une femme se joignit à eux : Dame Constantinë Iștrați, Chevalier des Épées, des Chaînes et des Chiffres. Sa chevelure toujours voilée d'un châle couleur de fer qui ne laissait voir que l'ovale de son visage, elle avait ce regard perpétuellement préoccupé de ceux qui confondent vertu et code de conduite. Dans l'immensité blanche qui les entourait, sa courte silhouette vêtue de noir et rouge lui donnait une allure de lutin obstiné qu'Icélie eût trouvé cocasse en d'autres circonstances.

-Et vous, Constantinë ? Qu'avez-vous remarqué d'autre ?

Icélie n'aimait guère Iștrați, mais elle savait apprécier à sa juste valeur son don de Double Vue, qu'une pratique rigoureuse de l'art des huit Couleurs avait rendu particulièrement efficace.

-Je décèle deux autres traces que celle des Morts-Chimères, répondit l'interpelée de son ton égal. Deux présences qui n'ont pas laissé de marque dans le corps de nos infortunées sentinelles. L'une est celle des Guerriers-Silhouettes, qui sont venus bien après le combat, l'autre est plus difficile à cerner mais elle est certainement responsable du massacre des Morts-Chimères.

Il y avait une déplaisante nuance de reproche dans sa voix. Iștrați avait toujours plaidé pour un renforcement de la Garde du Grand Huis, alors qu'Icélie voulait réduire ce poste à une simple fonction observatrice. Ce reproche muet était d'autant plus agaçant pour la Hiérophante qu'elle savait qu'un tel événement allait les renforcer l'une et l'autre dans leurs positions contradictoires : Iștrați y verrait sans doute la preuve manifeste qu'il est de très mauvaise stratégie de laisser le Grand Huis sans une garde conséquente, capable de faire face aux hordes venues d'Arlidh, Icélie au contraire y voyait la confirmation

qu'il était criminel de disperser les forces face à l'ennemi et que les sentinelles du Grand Huis devaient se limiter à une troupe réduite au strict minimum, afin de prévenir Sainte-Volonté de l'avance de l'ennemi, du moins lorsque c'était possible.

Mais peu importait à présent. Si des Guerriers-Silhouettes étaient quelque part de l'autre côté du Grand Huis, Sainte-Volonté allait certainement entrer dans une toute nouvelle phase de son histoire, et très probablement la dernière. Les Guerriers-Silhouettes n'attaquaient pas pour harceler, mais pour détruire. Par ailleurs, jamais encore ils ne s'en étaient pris à Sainte-Volonté.

Icélie laissa pendre librement les rênes de son cheval et d'une pression des mollets l'invita à avancer vers les battants ouverts de la porte.

Tygalesco avait senti ses entrailles se nouer en entendant mentionner les Guerriers-Silhouettes. On ne parlait jamais d'eux aux Écuyers, ni même aux Chevaliers débutants, car il était improbable qu'ils en rencontrassent jamais. Si les deux gamins Hesteraÿul étaient, comme tout le laissait supposer, véritablement allés se perdre dans les terres corrompues de l'Arlidh, la présence des Guerriers-Silhouettes rendait leur fugue encore plus suicidaire.

Se tournant vers Iştraşi, qui contemplait les corps des sentinelles alignés sur la neige, avec une immobilité de congère, il demanda :

-Si des Guerriers-Silhouettes sont venus ici cette nuit, pourquoi n'ont-ils pas franchi la porte pour nous attaquer par surprise ?

Sans daigner tourner la tête, Constantinë Iştraşi répartit d'un ton sec :

-Sainte-Volonté n'est pas leur objectif. Ils cherchent autre chose. J'imagine que les Morts-Chimères étaient venus en éclaireurs, et ont supprimé la garde avant d'être à leur tour annihilés. Les Guerriers-Silhouette n'avaient sans doute même pas prévu d'attaquer, du moins pas cette nuit. Ils n'ont même pas franchi cette porte. D'ailleurs, à quoi bon s'attaquer à une forteresse isolée lorsqu'Adevărat est sur le point de tomber ?

Tygalesco ne releva pas ce dernier commentaire. Il était habitué aux airs de Cassandra que se donnait sa camarade voilée. La hiérarchie de l'Ordre faisait d'elle sa supérieure, puisque les Chiffres était la première des huit Couleurs. Il eût été donc déplacé d'exprimer le peu de cas qu'il faisait de ce genre de prédiction pessimiste, mais il n'en pensait pas moins.

Après tout la Double-Vue n'était pas la Prescience. Même si, comme le prétendait la rumeur qui était née en dépit des précautions de la Hiérophante, le Voile d'Adevărat était rompu, le glas de la glorieuse capitale n'avait certainement pas sonné pour autant.

Il repensa aux deux déserteurs. Suivant du regard la crête des Cimes Pourpres qui se découpait fièrement sur le bleu du ciel hivernal, il essaya de distinguer un mouvement, même infime, à la surface de ces géants dormant sous leur gangue de neige et de glace, un signe qui trahirait la présence des deux enfants disparus. Il songea que quelque part se trouvaient aussi les Guerriers-Silhouettes, présence aussi menaçante pour lui que si les montagnes étaient sur le point de s'effondrer sur eux.

Autour d'eux les Écuyers et les Novices attendaient. Ils étaient une centaine, disciplinés, jeunes et habiles au maniement des armes et des sortilèges de l'Ordre. La vue des sentinelles mortes teintait leur regard de haine. Nombreux étaient ceux qui avaient planté leur épée en terre, et s'étaient agenouillés pour réciter la litanie des honneurs funéraires. Entre les mains expertes de l'Ordre, le Dogme était devenu leur seule culture, leur unique référence, et le Dogme leur fournissait un code pour chaque instant de la vie. Le Dogme les préparait à l'épreuve, anticipait la douleur, la peur et le sacrifice.

Pourtant, en entendant ces mots familiers prononcés par ces jeunes gens, Maître Tygallesco eut ce matin-là pour la première fois la sensation qu'ils revêtaient un sens tout autre. Le Dogme renaissait entre leurs lèvres avec une sonorité qui lui était inconnue.

La couleur des Larmes était celle de la souffrance, de cette malédiction qui distingue l'être pensant capable d'apprentissage des créatures végétatives et stupides que devenaient parfois les mortels entre les mains des Anges. Les Larmes alimentaient l'intelligence, la mémoire et le caractère, et le Dogme disait que leur sel donnait à la vie tout son goût.

Son art de Chevalier de cette couleur, qui venait en second selon l'usage après celle des Chiffres, le rendait capable de saisir le langage secret de la souffrance, et à travers les subtiles inflexions de leurs voix, il percevait la douleur qui s'était muée en haine en eux.

Très peu d'entre eux avaient été déjà confrontés à la réalité d'un combat contre les Anges. Mais même aux yeux de ceux-là le spectacle de ces cadavres atrocement mutilés disposés en rang dans la fosse qu'on venait de creuser pour eux, après avoir tenté tant bien que mal de rassembler les morceaux en correspondance, marquait ce jour gris d'un sceau de rage et de haine. Nul mortel ne peut véritablement haïr un Ange. Ce serait comme haïr la dague de l'assassin. Leur haine allait au Dément, ainsi qu'à l'humanité corrompue qui Lui donnait Sa force et prétendait L'empêcher de S'éteindre.

Un vétéran comme lui était accoutumé aux visions d'horreur qui s'attachent aux pas de la Guerre Sainte et aux sentiments de haine qui s'épanouissent sur ce terreau fertile. Même l'impression de cruauté gratuite qui se dégageait de ces corps démembrés n'avait rien pour le surprendre. C'était la guerre. Le Dogme disait même, dans un des passages les plus énigmatiques du chapitre des Roses : *Sans cruauté, la guerre perd tout son sens.*

Et pourtant il avait l'intuition qu'il y avait là quelque chose de nouveau, jusque dans la manière dont le ressentaient les Écuyers. Cette étrange attaque n'était qu'un préambule. Quelque chose se préparait. Mais quoi ?

-Un seuil a été franchi, et vers un lieu inconnu, dit placidement Iştraşi, comme si sa voix se faisait l'écho des craintes du Chevalier des Larmes.

†

Le Dogme n'expliquait pas en détail ce qu'était la Corruption. Il n'en donnait que des images de torture et d'esclavage, qui devaient frapper les esprits. Il parlait de mères séparées de leurs enfants, d'hommes qui perdaient par milliers le don de la parole, et

devenaient peu à peu des bêtes de somme abruties par la douleur, de véritables outils de chair.

Il parlait d'une peur lancinante qui prenait racine au fond de leur âme et croissait comme une mauvaise herbe, une peur que les Anges appelaient Foi. Il parlait de fronts courbés face au Démiurge. La Corruption, pour les Novices, c tait oublier la véritable nature de l'homme, croire en une destinée de l' me après la mort, croire que le Verbe avait précédé la vie.

Mais surtout le Dogme parlait de ces gigantesques Temples que les Anges élevaient à la gloire du Démiurge. Il parlait les montagnes éventrées dont on arrachait la pierre nécessaires à la croissance de ces géants monstrueux qui prétendaient rapprocher les Cieux et la Terre. *Ne romps jamais la ligne de l'horizon, car elle seule nous protège de la malveillance aveugle du Démiurge. Souviens-toi, Homme : tu appartiens à la Terre, et à elle seule.* disaient les tous premiers vers du Dogme.

Les Temples devaient accueillir l'hommage des hommes corrompus, ceux que les Anges appelaient les Fidèles. Ils étaient la demeure des Prêtres, ces hommes traîtres à la cause de l'humanité, qui vendaient l' me de leurs frères au profit de leur abjecte dévotion. Ces Temples, tous les jeunes écuyers de l'Ordre de la Vie les avaient imaginés comme de formidables monstres à demi-vivants, dévorant les foules serviles qui en franchissaient le seuil, mais n'en avaient jamais vu.

Fig s dans une immobilité craintive et muette, surveillant attentivement les faits et gestes de leurs g oliers comme si chaque instant pouvait être décisif, Bethmen et Ma n se tenaient au pied de l'une des immenses colonnes de ce qui devait être un Temple. Pourtant rien n'y semblait adapté à une fréquentation humaine.

Le sol sur lequel ils étaient assis était fait de dalles blanches et lisses, de formes irrégulières, évoquant une toile d'araignée au dessin aléatoire. Malgré eux, leurs yeux suivaient ces lignes insaisissables, et leur esprit trop humain se perdait à chercher un sens à ce désordre.

Les colonnes formaient un cercle dont le périmètre e t aisément circonscrit Sainte-Volonté, et soutenaient un dôme inachevé fait de fer et de verre. Des canaux traversaient le dallage chaotique pour conduire l'eau de pluie qui devait se déverser au printemps et à l'automne au centre de cette gigantesque pièce. Ils n'étaient pour l'instant remplis que de glace et de neige.

Des congères pendaient partout autour d'eux, comme d'innombrables lames dirigées vers la terre. Les canaux allaient se perdre entre les colonnes jusqu'à l'extérieur du Temple. Toute la lumière provenait du dôme ouvert au-dessus d'eux.

Les Elfes attendaient, impassibles. Leur immobilité était celle d'un objet, d'une statue surgie de ce sol nu au pavement irrégulier. Ils étaient ici chez eux, sans aucun doute, et la beauté froide de leurs traits ronds se mêlait parfaitement au dénuement du lieu. Ils observaient leur prise en silence, installés paisiblement sur le rebord d'un canal ou adossés à l'une des colonnes, et semblaient s'amuser de l'angoisse qui se lisait sur les

traits des deux adolescents.

Le Temple était cerné de montagnes si hautes que les deux jeunes gens n'avaient pu voir le Soleil que longtemps après qu'il se fut levé. Ils étaient là sans doute depuis plusieurs heures déjà, mais le temps ne semblait pas s'écouler entre les murs de ce Temple. Il n'y avait nul endroit où s'asseoir, nul endroit où dormir. Il n'y avait que ces étranges canaux gelés.

Les questions sans réponse se succédaient dans l'esprit des deux adolescents.

S'ils avaient compris que ce lieu était ou avait été un Temple, aucune autre des énigmes que ces dernières heures avaient soulevées ne semblait devoir s'éclaircir. Ils ne parvenaient pas à comprendre comment des Anges pouvaient se battre entre eux. Bethmen avait beau fouiller dans les recoins les plus reculés de sa mémoire, il ne retrouvait rien de tel. Contre toute attente, ces Anges ne semblaient pas les considérer comme des ennemis, mais uniquement comme des témoins gênants... Et qui était donc ce Mirage qu'ils semblaient servir ?

Pour ajouter plus encore à leur confusion, ils n'avaient pas oublié que leurs geôliers avaient mentionné le nom des Guerriers-Silhouette. Ils ne savaient que très peu de choses à leur sujet, mais juste assez pour les craindre presque autant que la colère du Demiurge elle-même. Mais sans doute s'étaient-ils trompés... Que viendraient faire des Anges de cette trempe en un lieu si écarté ?

Les Elfes de la Pluie n'avaient même pas pris la peine de ligoter leurs prisonniers. Leurs mains fermées sur leurs arrache-cœurs étaient la meilleure des dissuasions. Recroquevillés l'un contre l'autre au pied de leur colonne, les deux adolescents cherchaient un peu de chaleur dans ce lieu qui paraissait plus froid que l'extérieur.

-Sommes-nous encore dans les Cimes Pourpres à ton avis ? souffla Maÿn à son frère.

-J... Je ne sais pas, répondit Bethmen en claquant des dents. J'ai perdu connaissance pendant le voyage.

-Moi aussi.

Bethmen regarda sa sœur avec étonnement ; il était habitué à ce qu'elle soit beaucoup plus résistante que lui. Il ne l'imaginait pas sombrant dans le sommeil par pur épuisement, même blessée. Maÿn devina les pensées de son frère et haussa les épaules :

-J'ai piqué du nez peu après toi, petit frère. Nous n'avions même pas encore atteint le plateau sur lequel ce Temple a été construit. Je me suis réveillée ici un peu avant toi. Ils ont dû nous porter.

Elle leva les yeux vers le ciel qu'on pouvait voir par l'ouverture du dôme, puis grimaça sous l'effet des contractions de son estomac affamé :

-Voyons le bon côté des choses : nous n'avons peut-être pas pris assez de vivres, mais qu'importe à présent ? Puisque nous avons tout perdu depuis le début.

Elle donna un coup de poing sur la colonne, moitié de rage, moitié pour secouer son corps engourdi.

-Faits prisonniers avant même d'avoir pu entrer en Arlidh ! C'est...

L'un des Elfes quitta alors son immobilité de statue pour s'approcher d'eux. Elle se tut aussitôt. Il les observa de ses yeux bleus comme la glace, dont la clarté était encore accentuée par sa chevelure lourde et raide, d'un noir de jais.

-Vous avez faim, petits d'hommes, dit-il simplement, en utilisant la langue humaine.

Puis il ajouta :

-Il ne faut pas que vous en mourriez, pas avant la venue de notre Prince.

Bethmen pensa qu'ils allaient se remettre à tous parler successivement comme un seul être, mais l'Elfe poursuivit seul :

-Lorsque notre Prince vous verra, il sondera votre âme pour savoir pourquoi deux êtres aussi fragiles que vous souhaitaient entrer en Arlidh.

Il avança sa main et effleura la joue de Maÿn qui se raidit et eut un mouvement de recul.

-Êtes-vous une ruse du Créateur pour nous détruire ?

Bethmen et Maÿn échangèrent un regard ahuri : comment des Anges pouvaient-ils avoir quelque chose à craindre du Démon. N'étaient-ils pas l'expression de Sa volonté ?

L'Ange qui leur parlait n'avait encore jamais vu d'être humain. Lorsqu'un Ange entrait en contact avec l'humanité pour la première fois, il était comme subjugué par l'impossible équilibre entre animal et divin que l'être humain représentait. L'humain était aux yeux d'un Ange comme une sorte d'alliage mystérieux issu du creuset de l'alchimiste suprême. Était-ce pour cela que le Démon avait autrefois désigné l'humanité comme sa plus complexe et plus belle création ?

-Nous ne sommes venus attaquer personne, hasarda Bethmen. Nous sommes seulement... de passage.

Dit de cette manière, ça semblait stupide, mais c'était pourtant ce qui se rapprochait le plus de la vérité. 'Frangin,' lui souffla Maÿn, 'nous portons l'uniforme de l'Ordre, crois-tu vraiment qu'ils avaleront un bobard pareil ? Que penserais-tu d'un Ange qui se dirait "de passage" ?'.

Mais l'Elfe ne parut pas prêter la moindre attention à leurs propos. Il demanda seulement :

-Connaissez-vous la raison de votre existence ?

Sa voix lisse avait pris un ton de la curiosité, peut-être infime, mais réelle. La question était si absurde en un tel moment que les deux enfants ne purent que le regarder bouche bée, sans rien trouver à répondre. Il insista, comme si c'était une question à laquelle il était possible d'apporter une réponse simple et concrète :

-Votre vie si brève a-t-elle un sens ?

À la grande surprise de son frère, Maÿn semblait pétrifiée. N'avait-elle pas quelque répartie caustique en réserve ? Ses lèvres s'étaient tordues en une moue de dégoût. Se disant qu'il devait être insolent à la place de sa sœur, Bethmen répliqua :

-Et qu'en est-il de la vôtre ?

Sans répondre, l'Elfe regarda le jeune garçon un moment, puis le saisit par la nuque. Il

le conduisit ainsi sans le lâcher devant une des congères qui avaient poussé sur le sol du Temple.

L'Ange caressa le bloc de glace, puis le frappa d'un geste vif et précis avec sa dague. Un morceau s'en détacha et l'Elfe désigna du doigt quelque chose qui sommeillait dans cette gangue de glace, et que la cassure venait de révéler. En se penchant, Bethmen vit une étrange fleur dont les longs pétales étaient effilés comme des poignards. Mais leur dessin courbe évoquait autre chose...

-C'est une fleur de cristal, murmura l'Elfe. Elles ne peuvent s'épanouir que dans un temple similaire à celui-ci : un Temple de la Pluie.

-La Pluie a ses temples ?

-On appelle ainsi les temples consacrés à l'Automne. Or nous venons du Pays d'Automne. La beauté de ces fleurs est notre raison d'être.

Bethmen tendit la main vers la fleur et en effleura le calice. Une chaleur s'en dégageait, qui semblait faite de mille insectes rampant sur sa peau, et qui cherchait son cœur.

-Prends garde, mortel !

Bethmen eut un geste de recul. L'Ange saisit la fleur entre ses doigts et ajouta :

-Cette fleur est née du corps d'un Ange, d'un loyal servant dont nous avons privé le Démon. Je puis même te dire qu'elle est née de l'œil sans pupille d'un Ange de la Garde de Fer lorsque nous l'avons détruit. C'est tout ce qui reste de son pouvoir. Ne le laisse pas s'insinuer en toi. Vois-tu, si moi je la touche en revanche...

Il approcha sa main à son tour et Bethmen crut voir les pétales frémir :

-Elle a peur et hurle en silence, et son cri parvient jusqu'au Créateur. Le Créateur souffre pour sa créature, et sa haine à notre rencontre grandit encore un peu plus.

Comme si les paroles de l'Elfe prenaient soudain corps, Bethmen entendit un cri strident qui lui vrilla douloureusement le crâne. L'Ange le lâcha en riant et il se rejeta en arrière, tenant sa tête entre ses mains. Cette souffrance ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu ressentir. Ni blessure, ni brûlure, ni tristesse, elle marquait sa chair et son esprit à la fois.

Cela ne dura qu'un instant. Lorsque la douleur cessa, Bethmen releva les yeux lentement vers la fleur de cristal, inquiet et tremblant comme si sa simple vue pouvait l'atteindre encore une fois. Elle était toujours entre les doigts de l'Elfe qui le fixait de son regard livide.

-Vous... Vous vous consacrez à la destruction des autres Anges ? demanda le jeune homme d'une voix blanche, tandis que sa sœur venait le prendre par les épaules pour le soutenir.

-Pourquoi crois-tu que nous ayons attaqué les Morts-Chimère ? Pour protéger vos dérisoires sentinelles ?

Maÿn avait pris la main de son frère. Elle lui enfonçait ses ongles dans sa paume. C'était ce qu'elle faisait depuis toujours pour lui intimer l'ordre de se taire. Bethmen choisit pourtant de ne pas en tenir compte :

-Mais... mais qui êtes-vous ?

-Nous sommes les larmes du Ciel, petit d'homme. Nous sommes les larmes de honte et de rage du Créateur, et nous le haïssons presque autant qu'il nous hait lui-même. Nous nous nourrissons de la souffrance que lui cause la guerre que nous lui menons depuis qu'il nous a déchus de notre grâce originelle.

Le Dogme mentionnait les Elfes de la Pluie, parlait longuement des Mort-Chimères, de la Garde de Fer et de nombre d'autres légions. Certains passages mentionnaient les Guerriers-Silhouette... Mais rien dans le Dogme, ni même dans les livres qu'ils avaient pu lire à Adevărat avant d'entamer leur noviciat, ne les avait préparés à cela.

-Eh bien quoi ? reprit l'Elfe. Ignorais-tu qu'il est des Anges déchus ?

Chapitre 3

Les Guerriers-Silhouettes

On les appelait ainsi parce que leur visage ne présentait presque aucun trait. On voyait seulement l'arcade sourcilière, et un nez droit. Mais une surface blanche et lisse était là où l'on eût voulu voir les yeux, la bouche, ou les plis du front. Leur longue chevelure rouge semblait composée de lourds fils de lin tressé. Leur habit sombre et ample laissait deviner une forme humanoïde. Hormis leur visage, ils semblaient faits uniquement de tissu et de métal.

Ils avaient la taille de deux hommes, et leurs six ailes déployées, transparentes comme celles d'un insecte, fines et pointues comme celles d'un faucon des falaises, les rendaient plus imposants encore.

Il n'existait aucun Ange plus puissants qu'eux. Ils n'étaient que dix mais ils étaient le fer de lance des légions du Démon. Jamais encore ils n'avaient attaqué une simple forteresse de l'Ordre, dédaignant les proies indignes de leur puissance. Mais ces murs épais renfermaient un inestimable trésor aux yeux du Démon, et c'était ce qu'ils étaient venus chercher.

La colonne de leurs troupes humaines progressait peu à peu vers le Grand Huis, comme un long serpent. Les soldats du Démon étaient sans doute à vingt contre un, car il n'était pas permis d'échouer. Autour d'eux les Prêtres humains surveillaient le flot de leurs recrues. Aucun d'entre eux ne portait d'arme, car ils connaissaient les mots capables de tuer.

La route était étroite et dangereuse, mais les hommes avançaient à grandes enjambées, d'un pas décidé. Leurs habits avaient la teinte claire de la neige, et leur donnaient de loin l'aspect d'une étrange avalanche qui remonterait la pente, comme par un inhabituel caprice de la gravité. Sur les crosses de leurs fusils était gravé le nom du Démon, dans la langue sacrée qu'aucun d'entre eux ne savait lire.

Les Cimes Pourpres soufflaient vers eux un vent glacé, mais la Foi les guidait. Ils accomplissaient le dessein du Créateur, et le sang qu'ils allaient faire couler en Son nom deviendrait un chant de louanges qui s'élèverait jusqu'au Ciel. Bientôt l'humanité infidèle toute entière saurait que ses jours sont comptés. Ceux qui vivaient par-delà le Grand Huis

n'avaient pas le Créateur à leurs côtés. Ils étaient seuls et égarés dans les ténèbres. La mort serait pour eux la révélation de la lumière divine.

Lorsque les premiers d'entre eux virent les neuf tours pointues de Sainte-Volonté se dresser au-dessus de la brume qui avait envahit la vallée, une clameur guerrière s'éleva de toute la troupe, comme un défi lancé aux Infidèles.

†

La Salle Haute observait en silence les fumées turbulentes de l'encens s'élever jusqu'aux portraits des huit Hiérophantes. Les Chevaliers laissaient la peur s'effacer peu à peu en eux en suivant la danse chaotique des filets grisâtres qui s'élevaient des brûloirs. Ils appelaient à eux toutes les ressources de leur pouvoir.

Paumes dirigées vers le haut, leurs mains ouvertes semblaient tendues vers les fondateurs de l'Ordre, pour les implorer de protéger Sainte-Volonté. Tygalesco et Iștrați se tenaient l'un à côté de l'autre. Tandis que le Chevalier-Chantre élevait sa voix grave et puissante vers les Hiérophantes peints, ils échangèrent un regard. Contrairement aux autres Chevaliers, ils savaient ce que venaient chercher les Guerriers-Silhouettes, mais aussi que Sainte-Volonté ne le détenait plus entre ses murs.

Icélie le leur avait confié peu après avoir constaté elle-même le passage des Guerriers-Silhouettes : les deux déserteurs avaient dérobé à Sainte-Volonté ce que la Forteresse avait de plus précieux, ce que les Anges voulaient reprendre à l'Ordre, et à l'humanité infidèle. Lorsque le Hiérophante des Chiffres l'avait confié à Icélie, l'Ordre croyait Sainte-Volonté loin du regard du Démon, et protégée des attaques des Anges. La Main Droite était persuadée que la fracture du Voile protégeant Adevărat était l'unique préoccupation des Guerriers-Silhouettes.

Pour s'assurer même de la discrétion de sa démarche, le Hiérophante des Chiffres n'avait pas informé Icélie de la valeur de ce qu'il lui confiait, car certains Anges, comme les Mains Froides, excellaient à saisir au vol les pensées et les angoisses humaines. Mais elle avait compris d'elle-même, et sans doute trop tard.

Dans quelques heures à peine ils ne resteraient plus d'eux que des corps inanimés dans la neige, et les Prêtres diraient : "Que Dieu les juge". Ou ils deviendraient des prisonniers. Lèvres et paupières soigneusement cousues, mains soudées l'une à l'autre par un des monstrueux maléfices des Prêtres, ils subiraient les supplices dont l'exemple devait inciter à la Foi les hommes corrompus, ceux que les Anges appelaient les Fidèles.

Tygalesco ferma les poings aussi fort qu'il put pour cesser de trembler.

Dans quelques heures la terre les oublierait. Leur nom s'effacerait des mémoires de tous ceux qui les avaient aimés ou connus. Dans quelques heures ils n'auraient jamais existé.

Suffisait-il de paraître aux remparts et de dire : "On nous a dérobé le Bestiaire des Anges, cherchez ailleurs !" ? Tygalesco sourit pour lui-même. Il n'y avait aucune échappatoire. Les Anges et leurs Hordes ne leur feraient pas de quartier.

À l'extérieur, Sainte-Volonté attendait, plus silencieuse que jamais. La bibliothèque, le réfectoire, les salles d'armes, les dortoirs savamment séparés les uns des autres selon les grades des disciples, tout était plongé dans un silence que ne troublaient que les pas rapides des mercenaires levantins. Ils vérifiaient si les charges destinées au sabotage étaient bien placées et contrôlaient l'état des mèches qu'il faudrait allumer lorsque l'ennemi pénétrerait dans la place.

Les cuisines, les ateliers, les laboratoires, les quartiers des esclaves et ceux des Maîtres, tout était désert hormis la Salle Haute. Poussés par la faim, les rats avaient quitté les entrepôts vides et parcouraient en tout sens leur nouveau domaine. Aux créneaux et en haut des huit tours qui soutenaient les remparts les mercenaires avaient armés les canons qui n'avaient plus servi depuis des années.

Dans la Salle Haute, le pas léger d'Icélie se fit entendre. La Hiérophante vint se placer au centre de la salle, et leva ses mains pour se joindre aux Chevaliers dans leur prière. Elle était en armure elle aussi. Il était rare qu'une personne de son statut combattît. Tygalesco et Iştraşi échangèrent à nouveau un regard : perdre l'un des Hiérophantes serait un grave revers pour l'Ordre, bien plus que la chute d'une forteresse aux confins des terres de la République. Sa présence signifiait-elle que Sainte-Volonté allait survivre ?

Icélie attendit que le Chevalier-Chantre eût achevé son chant. Puis elle dégaina lentement son épée ; c'était une lourde épée bâtarde, dont la garde portait les deux bâtons croisés symbolisant sa couleur. Cette croix en sautoir était le sceau du premier Hiérophante des Bâtons : elle symbolisait les barreaux croisés d'une grille, l'interdiction, la ligne à ne pas franchir, le sentiment nécessaire de discipline sans lequel le Dogme affirmait que la loi n'est rien.

Cette arme était le legs de son prédécesseur. Lorsqu'elle l'avait reçue à son couronnement en tant que Reine des Bâtons, Icélie avait senti la force magique contenue dans ce sceau : la signature du mort. Elle avait perçu la rémanence d'une âme trop attachée au pouvoir pour accepter de disparaître. Elle avait parfois cherché un soutien dans cette présence silencieuse, ou quémندé des signes, des directions, comme certains viennent se recueillir sur la tombe d'un parent. Cet objet possédé l'avait aidée à affronter le rôle que l'Ordre lui avait attribué.

Mais si près de la mort, Icélie Persona avait décidé qu'il était temps pour elle de devenir adulte. Au-delà du Dogme et du code d'honneur de l'Ordre, elle avait décidé d'affronter les derniers messagers du Démiurge de sa seule volonté.

Elle parcourut l'assistance d'un regard. Tous les Chevaliers se taisaient et la regardaient attentivement. 'Ils attendent un signe de ma part' se dit Icélie. 'Ils ne vont pas être déçus.'

Sans rien dire, elle jeta en l'air son épée d'un geste ample. Une clameur affolée s'éleva de l'assistance. L'arme tournoya un instant sous le regard impavide des huit fondateurs de l'Ordre, avant de se briser à terre. Quelques-uns des Chevaliers avaient fait un pas en avant sous l'effet de la surprise, mais si grand que fût le respect qu'ils vouaient à une

relique de cette importance, aucun d'entre eux n'était encore assez fou pour essayer de rattraper au vol une arme de cette taille.

La lame se brisa net, et le sceau se rompit sous l'effet du choc, laissant la puissance qu'il contenait se dénouer pour envahir tous ceux qui étaient présents. Chaque Chevalier ressentit une étrange chaleur s'épandre en lui comme si son corps buvait avidement un élixir invisible. Les sortilèges s'échappaient de leur prison de fer et devenaient des pensées et des images qui emplissaient leurs esprits d'un délicieux vertige.

On entendit une longue plainte parcourir la Citadelle. Sainte-Volonté souffrait, car le sceau qui protégeait ses murs venait d'être rompu à jamais ; et le gisant de son fondateur tombait en poussière, sous les regards terrifiés des deux mercenaires qui gardaient la Sainte-Crypte. Khirÿa na Eddhzyg Maü, premier Hiérophante des Bâtons, était enfin parfaitement mort.

-Sainte-Volonté n'existe plus, dit Icélie, sans que sa voix tremblât, malgré l'acte impie qu'elle venait de commettre.

Les yeux brillants, elle riait comme une enfant, tant cela avait été facile. Levant les mains à hauteur de son visage, ses doigts à demi repliés comme si elle s'emparait d'une toile invisible, elle dit aux Chevaliers médusés :

-Mes sœurs, mes frères... Le Démiurge a fixé son regard sur nous. Affrontons Sa colère et Sa haine. Affrontons-Le seuls. Combattons-le en notre nom seulement. Vous qui avez loyalement servi Sainte-Volonté, je vous rends la force dont elle s'est nourrie au cours des années que vous avez passées entre ses murs. Je vous rends ce qu'elle vous a pris.

 tendant les mains vers l'épée brisée comme si elle voulait les réchauffer à un feu de joie, elle rassembla les fils invisibles qui se d nouaient un   un, puis elle alla vers I tra i d'un pas lent mais décidé, comme s'il n'y avait aucune urgence.

Elle ouvrit les doigts de sa main droite et effleura le front de sa subordonnée, qu'elle voyait pour la première fois confuse et d separ e.

-Je te rends le sang que tu as répandu lorsque tu avais dix ans, lorsque tu as voulu mettre fin à tes jours, je te rends le serment que tu as prêté quand tu as repris conscience.

Constantin  I tra i n'était plus seulement d separ e, elle était ahurie. Comment Persona pouvait-elle savoir ? Personne ne savait, sauf peut-être le précédent Hiérophante...

Mais déjà Icélie s'adressait à son voisin, effectuant sur lui le même geste de la main gauche :

-  toi je rends l'espoir qui a animé ton zèle à l'observance de nos lois patriciennes. Je te rends la haine de ta vile extraction, ton désir de prouver ce que tu vaux.

Comme sa voisine, Sert Tygalesco sentit une soudaine chaleur le traverser puis disparaître aussitôt. L'enfant des rues violent qu'il avait été revenait soudainement s'imposer à son esprit, figure ancienne qu'il avait rejetée loin derrière lui pour devenir le disciple de Go rda Tygalesco.

Il sentit s'animer en lui une partie oubliée de sa conscience, tel un paralytique retrouvant la sensation de ses jambes. Il y avait de la douleur dans cet éveil, mais aussi une

euphorie soudaine, ainsi qu'une force à laquelle il avait jadis choisi de renoncer pour obéir.

Icélie leva ses mains et sur son visage se dessina un sourire presque espiègle, comme si elle découvrait, tapi en elle comme un animal discret, un pouvoir dont elle n'avait jusque-là encore jamais soupçonné l'étendue. Elle était véritablement la Hiérophante des Bâtons, et non l'ombre de son trop glorieux prédécesseur. Sainte-Volonté lui appartenait en propre à présent.

Elle appela alors chacun des soixante Chevaliers restants par son nom. À chacun elle rendit ce que Sainte-Volonté leur avait pris, ce qui avait nourri la présence invisible de Khirÿa na Eddhzyg Maü. Qu'ils le voulussent ou non, les Chevaliers furent joints à leurs ombres oubliées, leurs passés grimaçants, leurs hontes et leurs joies, leurs sentiments abandonnés.

Quand chaque Chevalier fût passé entre ses mains, la Reine conclut :

-Désormais, Sainte-Volonté n'est plus que le mur de nos épées levées vers l'ennemi. Sainte-Volonté n'existera que par notre fait.

C'était de l'hérésie, mais sans doute fallait-il le courage d'un hérétique pour affronter les Guerriers-Silhouettes.

-Chevalier-Nautes ! appela Icélie Persona, tout en dégainant cette fois sa propre épée, dissimulée dans un pan de son manteau.

Trois hommes et une femme s'approchèrent. Une broche d'argent en forme de trident épinglée à leur col rappelait leur fonction. Elle leur demanda de sa voix la plus normale, comme s'il s'agissait d'un ordre de routine :

-Les navires sont-ils prêts à partir ?

-Oui, votre Majesté, répondit le plus âgé d'entre eux. Les Écuyers et les Colons qui savent manœuvrer un bateau ont pris les commandes.

-La Colonie est vide, ainsi que la Forteresse ?

-Oui, votre Majesté. Esclaves, Colons, Novices, Écuyers... Tous sont partis. Il ne reste plus que nous, ainsi que les mercenaires. Les navires n'attendent que votre signal pour larguer les amarres, mais...

-Quoi donc ?

-À en juger par l'état du ciel et de la mer un ouragan nous vient du nord, votre Majesté. Je doute qu'ils parviennent à Adevărat ou même à un port intermédiaire.

Icélie réprima un sourire mauvais : l'idée de voir une vague furieuse engloutir les Colons cupides qu'elle avait dû protéger ne lui déplaisait pas. Le Dogme disait : *Que le paysan soit soumis au guerrier, mais que le guerrier protège le paysan, s'il ne veut à son tour devoir se courber vers la glèbe*. Mais ni elle ni aucun des Chevaliers de Sainte-Volonté ne goûterait sans doute plus jamais aux bienfaits de la terre. Quant aux Écuyers et aux Novices...

-S'ils restent ici ils n'ont aucune chance de survie, répondit-elle doucement.

Les quatre Chevaliers-Nautes se regardèrent sans rien répondre. Aucune chance de survie en effet... Aucun d'entre eux ne fuirait pourtant. Il ne s'agissait même plus de

l'Ordre, mais d'un ancien sentiment, qui avait été celui des premiers hommes à s'élever contre le Démiurge et les siens.

Les Fidèles craignaient la mort plus que tout. Pour abolir cette peur en eux ils avaient inventé l'immortalité de l' me et une seconde vie après la mort. Ils vénéraient le Démiurge car ils croyaient se rendre ainsi immortels.

Ne plus craindre la mort ni le néant avait ainsi été la plus ancienne liberté des Infidèles, la toute première qu'ils eussent proclamée. Ils ne fuiraient donc pas. Brandissant son arme dans la direction du Grand Huis, Icélie cria d'une voix forte :

-La Mort n'est pas une étrangère !

  sa suite, les Chevaliers reprirent ensemble l'ancien cri de guerre des premiers temps de l'Ordre, l'épée au clair, regardant dans la direction d'où allait venir l'armée du Démiurge.

-La Mort n'est pas une étrangère !

Ils se firent entendre jusqu'en haut de la Tour Claire, où deux mercenaires hiss rent l'étendard rouge aux côtés de celui de l'Ordre. Aux quatre coins du monde, cette couleur annonçait qu'aucun quartier ne serait accordé ni demandé. C'était également le signal que les trois navires attendaient : la corne de brume du bateau-pilote couvrit le bruit du vent qui annonçait l'ouragan, et les écuyers hiss rent les voiles.

Les trois navires s'élancèrent au large, dangereusement penchés par le vent, tandis que les femmes de la colonie pleuraient leurs biens anéantis, serrant leurs enfants contre elles pour les protéger du froid autant que pour atténuer leur chagrin. Les hommes eux maudissaient le Prince, les Patriciens et l'Ordre, de les condamner ainsi à l'exil par leur faiblesse, et murmuraient des imprécations rageuses dans la direction d'Adev rat.

Les enfants eux ne pleuraient pas et restaient silencieux : ils regardaient les murs blancs de Sainte-Volonté s'éloigner, plus que jamais semblant faire partie de la montagne, dont les drapeaux flottant au vent semblaient être la dernière trace de vie. Les écuyers et Novices qui ne travaillaient pas à la manœuvre gardaient le même silence, désemparés face à leur soudaine liberté.

L'un des enfants des colons quitta les bras de sa mère pour aller tirer la manche d'un  cuyer. Celui-ci portait à sa ceinture la dragonne écarlate et noire indiquant qu'il avait acquis le titre d' cuyer des huit Couleurs, et devait devenir Chevalier à sa promotion suivante. Sans doute l'avait-il instinctivement choisi pour ce signe distinctif, et pour le respect craintif que les autres écuyers lui témoignaient. D'ordinaire le jeune homme l'e t renvoyé d'un geste contenant tout le mépris de la caste des guerriers pour les travailleurs de la terre, mais il n'était pas accoutumé à se trouver sans ses chefs, et sans eux perdait son arrogance.

-Que veux-tu ?

La petite fille lui demanda, avec cet inimitable sérieux des enfants qui ont mûrement réfléchi à une question :

-Tes maîtres vous ont laissés seuls ? Ils vont se battre contre les Anges ?

Sur ces lèvres innocentes, le fait paraissait encore plus incroyable : les maîtres de Sainte-Volonté les avaient laissés *seuls*, livrés à eux-mêmes. Certes, ils leur avaient ordonné de se rendre à Tour Carmine, dès leur arrivée à la capitale, où l'Ordre les placerait aussitôt sous la responsabilité de nouveaux maîtres. Mais l'Ordre n'avait pas coutume de privilégier la confiance sur le contrôle.

Déconcerté, l'Écuyer qui s'était cru si proche de devenir Chevalier répondit seulement :

-Oui, ils nous ont laissés partir.

-À Adevărat aussi il y aura des Anges ?

L'Écuyer sentit un frisson d'horreur le parcourir à cette évocation. Se disant qu'il eût certainement dû commencer par là, il renvoya l'enfant d'un geste impérieux.

†

Jadis le Démoniaque avait conçu Mirage, le Prince de l'Horreur, afin de frapper de terreur ceux qui s'élèveraient contre Lui. À cette époque Il n'aimait pas voir couler le sang, et préférait obtenir la soumission sans avoir à faire preuve de sa force.

Mirage était né de Ses cauchemars, car s'Il ne dormait pas, Il rêvait tout de même. Mirage était un vertige qui entraînait l'âme des mortels dans une spirale infinie, et ne la quittait plus. Il se nourrissait et s'enrichissait de ses peurs. Ainsi il se multipliait, tout en restant un, comme son créateur.

Mais le Démoniaque l'avait mutilé pour l'affaiblir, et finalement le condamner à l'oubli, car Il ne tolérait pas d'auxiliaires trop puissants. La Peur grandissait si vite en ce temps-là qu'elle menaçait de lui échapper. Celui qui savait se scinder tout en restant un fut dispersé par le Démoniaque, et ses membres disjoints acquirent chacun une conscience propre, et chacun conçut pour les autres une telle haine que le Prince de l'Horreur ne pouvait pas espérer les réunir à nouveau.

Lorsque le Mirage que vénéraient les Elfes de la Pluie revint de l'une de ses mystérieuses errances dont même ses fidèles ignoraient tout, et se rendit auprès des deux prisonniers, Bethmen et Maÿn ne virent tout d'abord qu'un ectoplasme informe, qui ne se distinguait pas de la brume matinale.

-Un spectre... murmura Bethmen d'une voix rauque, pâle comme la neige qui les entourait. Leur Prince, ce Mirage... C'est un Archange mort !

Les Elfes de la Pluie avaient salué l'apparition de leur Prince, qu'eux seuls voyaient alors ; et les deux enfants furent tout d'abord fort surpris de les voir saluer sa venue comme eux saluaient un Hiérophante : en courbant la tête et en plaçant leurs mains sur leurs yeux. Maÿn observait la matérialisation progressive de l'Archange déchu, fascinée.

-Ne le regarde pas, petite sœur ! lui dit Bethmen en l'attirant à lui pour lui faire détourner les yeux. Personne ne peut soutenir le regard d'un spectre !

Mais Maÿn le repoussa :

-C'est ce que nous allons voir ! Laisse-moi.

-Ne sois pas stupide, fichtreström ! insista Bethmen d'un ton autoritaire et pressant qu'elle ne lui connaissait pas. As-tu oublié ce que nous a raconté Khenem ? C'était comme regarder quelqu'un l'écorcher vif !

Maÿn n'avait pas oublié. Elle revit l'expression du nomade lorsqu'il leur avait narré sa première et dernière rencontre avec le spectre d'un Ange déchu, et cette fois détourna les yeux à son tour.

Ils entendirent alors une voix, cassée au timbre dissonant, qui donna forme au spectre qui les considérait gravement. Une peur qu'ils n'avaient encore jamais ressentie s'empara des deux enfants au seul son de cette voix. Elle s'enroulait autour de leur cheville comme un serpent plus froid encore que la glace des congères qui les entouraient.

Mirage n'était plus guère qu'un souvenir, que les Elfes de la Pluie faisaient renaître sous leurs yeux. Il n'était plus qu'une ombre. Mais cette ombre allait décider de leur sort.

-Ainsi c'est à cela que ressemble aujourd'hui l'humanité, dit la Voix.

Bethmen et Maÿn regardaient le sol. Face à lui ils se sentaient aussi vulnérables que des enfants sachant à peine marcher. Leurs mains et leurs lèvres tremblaient convulsivement.

Des images de leur enfance au Kahyd, le palais des Hesterayül à Adevărat, venaient frapper à la porte de leur mémoire, avec cette vivacité inquiétante des idées qu'on a chassées si difficilement, et qui semblent tirer leur force des efforts que l'on déploie pour s'en libérer.

Mirage cherchait en eux leur faiblesse : l'enfant triste et silencieux perdu dans les salles trop hautes du Kahyd, qu'on ne parvenait pas à chauffer en hiver. Ils se sentaient aussi fragiles que des insectes face à l'Archange, pourtant la Voix poursuivit en ces termes :

-Il semblerait que les hommes aient changé. Je ne vous ai pas connus si tortueux. Jadis votre âme était un désert que nous parcourions le long des larges routes que la Foi bâtissait pour nous. Nous construisions des cités le long de ces voies pavées de pierre, dont les hauts remparts défendaient la Foi contre les pillards qui venaient à la nuit tombée.

La voix était comme un vent chargé de givre. Maÿn se mordit la lèvre jusqu'au sang pour ne pas claquer des dents. Ses yeux étaient fermés mais une image se formait dans son esprit. Elle voyait malgré elle trois yeux en amande fixés sur elle.

-Je lis en vous comme en un livre ouvert, mais tout est écrit en une langue désormais inconnue, conclut la Voix. Mortels, montrez-moi à présent vos mains.

Maÿn et Bethmen sentirent leurs mains s'ouvrir malgré eux, comme si des aiguilles transperçaient chaque doigt pour les contraindre à les desserrer.

Les deux adolescents l'ignoraient mais c'était un très ancien rituel. Jadis les Anges lisaient dans les paumes des hommes leur histoire et s'assuraient ainsi de leur loyauté, car les hommes n'étaient pas dignes de lever les yeux vers eux. Les membres de l'Ordre eux-mêmes priaient toujours en levant leurs mains ouvertes vers le Ciel, même si leurs prières ne s'adressaient plus au Créateur. Certains rebouteux prétendaient même y lire l'avenir, mais les mains d'un homme ne sauraient révéler que son passé.

Les mains de Maÿn portaient encore l'odeur de son sang qui avait coulé lorsqu'elle

avait tordu les barreaux de la grille, la sensation de la lame qu'elle avait utilisé pour dégager la trappe ou vaincre le Mort-Chimère. Mirage sentit également la chaleur que la main de son frère lui avait laissée. Il vit la trace que les ongles de la jeune fille avaient laissée sur la paume lorsqu'elle avait serré ses poings de rage ou pour renforcer sa détermination. L'Archange vit ces poings menacer l'Ordre et maudire les murs de Sainte-Volonté.

Sur les doigts de Bethmen il vit la trace des innombrables pages qu'il avait tournées et sentit l'odeur de l'encre venue se loger sous ses ongles. Sur cette peau vivait encore la sensation des cheveux de sa sœur qu'il avait caressés à l'insu de celle-ci, et la cendre d'âme qu'il avait recueillie pour la soigner.

En dépit de leur jeune âge leur peau portait déjà les innombrables sillons de la vie chaotique des hommes sans Foi. Les mains de cette fille et de son frère étaient presque aussi complexes que les labyrinthes de leurs âmes, et Mirage ne perçut en eux rien de ce qu'ils étaient vraiment, car eux-mêmes l'ignoraient. Surtout l'Archange ne vit pas ces mains s'emparer de ce qui manquait désormais à Sainte-Volonté.

-Vous-mêmes ne vous y retrouvez plus, constata la Voix. Votre propre âme vous est devenue un mystère.

S'il n'avait pas vu ces enfants l'accomplir, il avait deviné le vol, sans parvenir à comprendre à quel objet de leur maigre bagage il se rapportait.

-Adonai... commença Maïn.

-Étrange, l'interrompit la Voix. Vous n'avez pas oublié l'ancien titre de déférence que les Hommes utilisaient jadis lorsqu'ils s'adressaient à nous. Les hommes avec qui nous partageons ces montagnes sont des infidèles, comme vous, mais eux ne connaissent plus rien de la langue sacrée. Quant aux hommes du Créateur, ils suivent la loi des Cherubim, ceux que vous appelez je crois les Guerriers-Silhouettes, et n'ont plus le droit d'adresser la parole aux Anges. Seuls les Prêtres le peuvent encore, mais les Prêtres sont pires que des chiens, et entre leurs lèvres les mots de la langue sacrée deviennent des aboiements.

-Des infidèles ? Dans les Cimes Pourpres ! ? demanda Bethmen, soudainement tiré de la torpeur dans laquelle la Voix de l'Archange l'avait plongé.

Sa sœur lui prit la main pour lui signifier de se taire, et reprit, en élevant la voix :

-Adonai ! Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous n'appartenons plus à l'Ordre. Nous avons déserté.

Maïn avait alourdi sa voix de fer, du fer des Épées. Il était rare que la magie des Épées s'appliquât à autre chose qu'à la violence, à la chair qu'on déchire ou aux os qui se rompent, mais parfois la voix peut se teinter de violence, et frapper à sa manière.

-Adonai, reprit-elle, sans cesser d'utiliser le peu de pouvoir qui lui restait. Ni les Hiérophantes de l'Ordre ni le Démon n'ont de prise sur nous. Nous sommes des déserteurs. Nous ne sommes ni un piège ni des espions du Démon. Le hasard seul nous a placés sur le chemin de vos guerriers.

L'un des Elfes de la Pluie frappa soudainement Maïn de la chaîne de son arrache-cœur : un coup bref, un simple avertissement, mais assez violent pour projeter la jeune

filles au sol, face contre terre. Bethmen se précipita pour la protéger de son corps, et saisit dans ce mouvement la chaîne qui s'apprêtait à frapper à nouveau, la laissant s'enrouler autour de son poignet. Mais l'Elfe ramena sa chaîne à lui d'un mouvement vif du poignet, comme si celle-ci était plutôt une sorte de serpent qu'un objet inanimé, laissant le poignet de Bethmen écorché comme s'il portait un bracelet de sang.

Maÿn se tenait le visage entre ses mains en gémissant, elle ne saignait pas mais la chaîne avait violemment frappé ses yeux. La Voix reprit :

-N'utilise pas de mots acérés contre moi, petit d'homme, dit la Voix. À quoi veux-tu donc que ta sorcellerie te serve, alors que tu n'as même pas le pouvoir de m'empêcher d'entrer en ton esprit ?

Maÿn se mit à gémir car elle croyait sentir d'anciennes cicatrices se rouvrir sur son visage, ses bras et sa poitrine, en chaque endroit où l'avaient blessée les dards des frelons de leur mère. Maÿn dit alors d'un ton suppliant, malgré la douleur :

-Adonaï ! Relâche du moins mon frère !

Bethmen voulut protester, mais la main de sa sœur se crispa sur la sienne, et la voix du jeune garçon resta nouée quelque part au fond de sa gorge, sans que cette fois nulle magie ne fût à l'œuvre.

-Tu as parlé de hasard, reprit la Voix. Mais pour nous il n'existe que la fatalité ou la providence. Tout ce qui est fortuit est apparu avec vous, les Infidèles, les hommes du chaos, vous qui croyez que le chaos a précédé la loi, que la vie a précédé le Verbe. Si votre venue n'est que le fruit du hasard, alors vous n'êtes qu'une aberration, une illusion qu'il faut dissiper.

En entendant ces mots Bethmen se sentit malgré lui envahi par le sentiment de n'être qu'une fragile erreur de chair et de sang dans ce lieu immuable et froid, où ne vivaient que des Immortels.

-Pour vous laisser la vie sauve il me faut trouver un sens à votre existence, petits d'homme. Il faut que vous me deveniez utiles.

La Voix se tut. Serrés l'un contre l'autre, les deux adolescents attendirent, le regard toujours rivé au sol. Le vent se mit à hurler en passant dans un interstice entre deux congères et lorsqu'il retomba la Voix conclut :

-Vous n'êtes pas un piège du Dément, et votre lien à l'Ordre des hommes sans foi m'indiffère tout autant que la guerre que vous livrent les Cherubim. Mais vous avez peut-être une valeur marchande aux yeux des seuls autres Infidèles que nous connaissons.

†

Saÿul regardait l'étranger avec attention, mais son intuition habituelle, d'ordinaire si prompt à jauger un homme, ses désirs, ses peurs et ses renoncements, se heurtait à cette expression lisse, n'exprimant qu'une distance un peu ironique.

L'homme était inconnu des Telluriens ; c'était un infidèle, comme eux, mais à en juger par son accent et ses cheveux noirs et épais, il venait du Sud, de l'un des protectorats

éloignés de l'Empire hyrcan. Il était assis parmi eux et son habit était celui d'un simple montagnard, comme eux. Même ses armes étaient semblables aux leurs. Malgré son teint sombre d'homme du Sud, il aurait pu passer aisément pour l'un d'entre eux, car il y avait, parmi les ancêtres des Telluriens, des gens venus des quatre coins du monde. Tous avaient fui les conquérants hyrcans et les lois inflexibles de leur étrange République.

Mais quelque chose le rendait plus qu'étranger : insaisissable. Peut-être était-ce cette impression confuse qu'il n'était pas seul, qu'une ombre furtive l'accompagnait en permanence. Saÿul chercha à croiser le regard de sa compagne Ixiom, mais celle-ci était restée en retrait et jouait avec sa dague. Elle semblait se désintéresser de la discussion et ses longs cheveux blonds dénoués formaient un rideau entre elle et son entourage.

Saÿul la connaissait assez pour savoir que cela correspondait chez elle à une attitude de repli sur soi, voire de défense. Ixiom était la seule d'entre eux gratifiée d'une Double-Vue, et la voir réagir ainsi ne présageait décidément rien de bon.

L'étranger avait laissé son sabre et son pistolet à l'entrée de la grotte, et il avait approché ses mains de l'âtre pour les réchauffer. Peut-être n'était-il véritablement qu'un simple alchimiste venu chercher de la cendre d'âme, comme il le prétendait. Après tout il avait montré le sceau de la Guilde et s'était présenté sous un nom qu'il avait eu la politesse de rendre vraisemblable, par égard pour eux : Nsamann Telga. Telga signifiait chauve-souris dans l'un des dialectes du Sud, et c'était un nom parfaitement courant pour un homme de la Guilde du Nombre d'Or, qui se vantait de savoir se diriger là où les gens du commun ne voyaient que ténèbres.

Faille, la cité montagnarde des Telluriens, avait besoin d'or, et la Guilde était son plus riche pourvoyeur en la matière. Saÿul avait un tempérament fier et ombrageux, comme tous les siens. Il se flattait d'être un homme libre, et le chef d'un clan d'hommes libres, à l'abri entre les flancs généreux des Cimes Pourpres. Les sentiers escarpés des Cimes Pourpres protégeaient leur liberté et rendait toute conquête militaire impossible. Entre l'Arlidh et la colonie de Sainte-Volonté, entre les terres du Démiurge et l'Empire des Hyrcans vivait ainsi l'un des derniers peuples libres des montagnes, descendant d'esclaves en fuite, de brigands ou de contrebandiers.

Mais bien peu des Telluriens attachaient beaucoup de valeur à la liberté de mourir de faim ou de maladie, et ni lui ni aucun des Anciens du clan ne serait devenu un Ancien s'il n'avait su relativiser son amour de la liberté en regard des exigences économiques. Faille s'était enrichie de par sa position privilégiée, il eût été stupide de la voir s'appauvrir par un excès d'orgueil.

-Alors, nobles guerriers de Faille, sommes-nous d'accord ? demanda Telga, en tirant une bouffée bleue de sa longue pipe en os.

C'était sans doute ce qui lui donnait cet air imperceptiblement ironique : il savait que les Anciens refuseraient d'abord, pour accepter ensuite. Se faire longtemps prier était ce qui leur restait de leur ancienne dignité. Chaque négociateur de la Guilde savait à l'avance que les Anciens lui opposeraient d'abord une dénégation têtue, accompagnée de

remarques blessantes à l'encontre de la Guilde et de son mercantilisme, pour finalement consentir à la transaction d'un air condescendant. Cela ressemblait à la conquête d'une vertu affectée.

Les Anciens avaient toujours le visage fermé, sauf Saÿul qui ne le quittait pas des yeux. Les Anciens, malgré leur âge avancé, avaient l'aspect de jeunes gens, car les Telluriens ne portaient presque jamais les stigmates de la vieillesse. Ils disaient que c'était la bénédiction accordée à leur lignée par les anciens dieux des Cimes Pourpres. Leur expression ronchon avait de ce fait à la fois l'aspect puéril du visage fermé d'un barbon avare et le rictus boudeur d'un adolescent têtue.

-Crois-tu que Faille soit à votre disposition, ô mangeur d'or ? dit l'une des anciennes, une femme brune qui fixa sur lui un œil unique qui semblait briller dans la pénombre comme celui d'un chat.

Mangeur d'or était l'un des divers noms d'oiseaux que les Telluriens réservaient à leur partenaires commerciaux. Telga retint un sourire. Il savait que les Telluriens d'antan n'avaient jamais besoin d'insultes. Ils refusaient poliment à chaque fois que la Guilde voulait les entraîner au-delà des limites qu'ils s'étaient eux-mêmes fixés. Ils avaient été l'un des derniers peuples infidèles indépendants de l'Empire que la République avait bâti.

Mais Reghina, l'ancien chef, était mort avec ses partisans et avec les derniers hommes libres de Faille, tués d'une main amie, que la Guilde s'était contentée d'armer. Sa mort avait enrichi les Telluriens tout en les gratifiant d'une indépendance désormais factice.

Il eût été tentant de répondre d'une répartie cinglante, mais tout-à-fait déplacé de la part d'un négociateur de la Guilde. Une feinte humilité a de tous temps été l'apanage du marchand, et Telga n'avait pas l'intention de déroger à la règle. Il s'était suffisamment renseigné sur le passé de Faille pour savoir que Freïs, la femme borgne qui venait de s'adresser à lui de si peu courtoise façon, était une ancienne partisane de Reghina et qu'elle devait réellement souffrir du renoncement des Telluriens à leur souveraineté. Il fit donc la réponse qu'on attendait de lui :

-Loin de moi des pensées si arrogantes, noble Freïs. Je sollicite humblement votre aide, au nom de la Guilde, qui est pleinement consciente de la faveur considérable que vous nous feriez en daignant accéder à notre requête. Nous sommes dans l'attente respectueuse du bon vouloir de la nation libre des Cimes Pourpres, en vous priant de nous pardonner notre insistance.

Freïs ne le quitta pas du regard et Telga se demanda si cet œil de cyclope voyait encore, et ce qu'il voyait véritablement. Mais il ne pensa pas à surveiller Ixiom, qui l'observait à la dérobée, entre les mèches dorées de sa chevelure.

-Retire-toi, Nsamann Telga, nous allons en délibérer, conclut Saÿul.

Telga se leva, s'inclina, et sortit de la grotte, sans oublier ses armes que la sentinelle lui rendit. Il descendit précautionneusement le petit escalier taillé dans la roche à flanc de la falaise pour arriver à la terrasse en contrebas, à laquelle aboutissaient plusieurs escaliers

et couloirs des différentes maisons troglodytes de la cité des Telluriens.

S'adossant à la paroi rocheuse, il s'assit sur son bagage personnel, qu'il avait laissé là, et contempla Faille, en attendant que les Anciens décidassent du délai qu'ils jugeraient bienséant d'observer avant de donner leur inéluctable accord.

La cité des Telluriens était construite dans la paroi de deux falaises qui se faisaient face, séparées par un gouffre dont on ne voyait pas le fond. Les deux parois ne présentaient pas une surface régulière et les deux lèvres de la faille pouvaient être séparées de quelques dizaines comme de plusieurs centaines de mètres.

En remontant vers les Cimes Pourpres, la faille se rétrécissait peu à peu jusqu'à disparaître, quelque part non loin du sommet culminant. En suivant le versant de la montagne la faille s'élargissait jusqu'à ressembler aux deux battants d'une porte gigantesque. Les deux parties de Faille étaient liées par des ponts de cordages ou encore, aux endroits où les deux monstres semblaient vouloir se rejoindre, par les branches emmêlées des arbres grimpants qui recouvraient les parois de fleurs pâles à chaque printemps, comme une rémanence de la neige.

Si la magie semblait les avoir quittés aujourd'hui, les Telluriens avaient dû compter des sorciers dans leurs ancêtres, sans quoi ils n'auraient pas pu tailler aussi profondément une roche aussi dure. Ils vivaient à l'abri de leur cité de pierre blanche, inaccessibles autrement que par d'étroits sentiers de montagne. Mais le véritable secret de leur force était ailleurs.

La force de la cité montagnarde résidait encore dans ces êtres fabuleux qu'on appelait Vouivres. C'était sans doute ce qui restait de plus beau à Faille, et ce qui témoignait véritablement d'un passé remarquable. Les Telluriens étaient manifestement les seuls à savoir apprivoiser et s'attacher ces monstres sauriens dotés d'ailes, et capables de porter le poids de trois hommes. Les voir voler avec grâce d'une paroi à l'autre, en d'étranges jeux de poursuites dont elles seules connaissaient les règles était un spectacle dont Telga ne se lassait pas.

Le son clair du *sakus*, la flûte des montagnards, dont tout enfant de Faille apprenait à jouer, rythmait leurs ébats et couvrait la plainte monotone du vent. La Guilde se doutait bien que cet instrument et les complaints mélancoliques que jouaient les enfants des Telluriens tenaient un rôle essentiel dans le dressage des Vouivres, et n'en savait guère plus. Mais c'était sans doute comme pour le reste : il suffisait d'attendre. Le mystère ne résiste guère au temps, et la Guilde croyait avoir l'éternité devant elle.

Nsamann Telga ralluma sa pipe éteinte par le vent en protégeant la flamme de ses mains, en tira une bouffée et s'accorda enfin un large sourire en repensant aux dernières paroles de Saÿul affirmant que les anciens allaient délibérer de l'opportunité d'une transaction commerciale : il suffisait de compter les Vouivres manquantes pour deviner que les guerriers chargés d'aller quérir la cendre d'âme au Temple de la Pluie étaient déjà partis. Saÿul avait dû les envoyer sitôt qu'il avait su qu'une caravane de la Guilde se dirigeait vers Faille.

Sabaoth observait Sainte-Volonté, ses six ailes déployées, prêtes à l'emporter vers la plus haute tour de la Citadelle, celle où flottait l'étendard blasphématoire de l'Ordre des infidèles. Dans sa main apparaîtrait bientôt le glaive de lumière qui faisait de lui l'exécuteur de la colère divine, lui qui avait reçu le privilège de se nommer Sabaoth, *chef des armées*. Il était le premier des Cherubim et avait de par son statut suffisamment d'individualité pour en concevoir, sinon de l'orgueil, du moins une sorte de fierté qui ne le rendait que plus efficace.

Il en arrivait presque à ressentir des émotions humaines, présent du Créateur à sa plus ingrate créature. Il éprouvait la satisfaction de savoir qu'avec Sainte-Volonté serait enfin détruite la menace pesant sur les Anges, l'unique chose qui pourrait peut-être entraîner leur défaite. Sainte-Volonté ne recevrait aucun renfort des autres territoires de la capitale, car celle-ci était bien trop occupée à reconstituer le Voile qui la protégeait, et avait battu le rappel de toutes ses garnisons, croyant que c'était à Adevărat que se jouerait le sort des Infidèles.

Sabaoth ne pouvait pas éprouver la peur, car il était parfait, comme tous les Cherubim. Depuis la disparition du neuvième Hiérophante de l'Ordre, la peur était redevenue l'apanage des mortels. Pourtant quelque chose l'empêchait de jubiler entièrement : la Citadelle avait perdu son aura enchantée, elle semblait ne plus être qu'une coquille vide. La Hiérophante avait-elle renoncé à protéger le Bestiaire ? Ou alors...

Il ne seyait guère à un être de perfection de laisser ce genre d'appréhension infléchir sa volonté. Sabaoth leva sa main vers le ciel et la Lame apparut, comme une déchirure du ciel blanc de l'hiver. Cela ressemblait à un éclair immobile et nul œil humain ne pouvait fixer sa radiance sans se brûler, comme s'il regardait le Soleil. Puis Sabaoth prit son envol, de la manière lente et gracieuse des Anges, suivi par les autres Cherubim.

L'armée des Fidèles avait pris position dans la plaine entourant la Citadelle, et leurs yeux étaient fixés sur les hautes portes de Sainte-Volonté, qui ne pouvaient être ouvertes que par un mécanisme reproduisant la force de trente hommes. Ils attendaient son ordre.

La neige était déjà devenue grise du passage des hommes. Ces mécaniques de chair soigneusement dessinées par le Créateur allaient bientôt verser leur sang. Les gueules noires des canons vomiraient des boulets rougeoyants qui mutileraient, décapiteraient, écraseraient ou simplement rendraient sourds par la force de la détonation ou rompraient les os des corps projetés par le souffle de l'explosion.

Nombres des fidèles qui avaient bravé le froid et les dangers des Cimes Pourpres pour atteindre les remparts de Sainte-Volonté n'avaient pas vingt ans. Ils ne connaissaient rien de la guerre, la vraie. Ils ne connaissaient pas la panique de l'homme quand il découvre pour la première fois la grande foire à violence de la Guerre Sainte.

Mais cela ne comptait pas, car la Foi les guidait. Elle transformerait leur peur en exaltation. Le voisinage de la mort serait pour eux la proximité du Créateur, et ils n'en deviendraient que plus reconnaissants pour la vie qu'ils Lui devaient.

Sainte-Volonté était encerclée, mais ses canons se tenaient étrangement cois, et les créneaux étaient vides. Pourtant Sabaoth savait que la vie n'avait pas encore quitté ces murs. Les balistes étaient inutiles contre des Anges de leur rang, mais pourquoi ne faisaient-ils pas donner le canon contre leurs troupes humaines ?

Allaient-ils apparaître au sommet de la plus haute tour et implorer Sa miséricorde ? Allaient-ils entonner le chant de la soumission au Démon, le chant des repentis, le *Kyrie Eleïson* ? Les prêtres avaient parlé d'un jour de colère, mais ce silence étrange semblait voler au bras armé du Créateur l'objet même de Sa colère.

Les fidèles attendaient toujours, immobiles, dans le vent glacé qui renvoyait vers eux les cendres de la Colonie qui brûlait.

Sabaoth leva son arme et en dirigea la pointe en direction des portes de Sainte-Volonté, qui s'effondrèrent soudainement dans un bruit de tonnerre. Puis il y eut un nouveau silence, et un cri provenant de l'intérieur de la forteresse se fit entendre, un cri de haine et de damnation que les Guerriers-Silhouettes n'avaient pas entendu depuis longtemps.

C'était une parole plus ancienne que l'Ordre lui-même. Prononcée dans la langue sacrée, c'était une parole impossible, inconcevable, dont le sens même était odieux à la langue divine, et qui avait rassemblé les premiers des hommes sans Foi : *Dieu est mort*.

Soixante-trois voix avaient crié l'injure aux cieux. Autant d'épées brandies en avaient scandé les mots. Anges et fidèles virent alors surgir, de la poussière qu'avait soulevée la destruction des portes, les Chevaliers de Sainte-Volonté, rassemblés pour une dernière charge à cheval. En les voyant déferler sur ses troupes, Sabaoth comprit que les scellés de la forteresse avaient été rompus, et que ces cavaliers infernaux étaient gavés de la puissance qui la protégeait jadis.

Les premiers rangs des fidèles tirèrent une première salve à bout portant, dont les balles semblèrent ignorer l'assaillant. Portés par toute la force de leurs montures affolées, les Chevaliers creusaient dans les rangs serrés de leurs ennemis de profondes et sanglantes entailles et semblaient écorcher vive l'armée de Sabaoth, à en juger par les hurlements qui accompagnaient leur progression.

Les épées des cavaliers frappaient sans relâche, comme si elles étaient animées d'une vie propre, et brisaient ce qu'elles rencontraient : le fer des baïonnettes, le bois des fusils, les os et la chair. Les fidèles devaient en frapper un cent fois avant de l'abattre, et la neige devenait aussi rouge que si le ciel l'eût voulue ainsi.

Alors les murs de Sainte-Volonté frémirent, et les canons tonnèrent, chargés par les mercenaires levantins. Les boulets infernaux s'abattirent sur ceux qui venaient encercler la charge en se plaçant entre elle et la muraille. Sainte-Volonté disposait de vingt canons dont les monstrueuses gueules de fonte avaient la forme de lions rugissants. Les griffes invisibles de ces fauves déchiquetaient les fidèles, et le souffle brûlant de leurs gueules emportaient ces vies qui s'étaient mises entre les mains glacées du Démon.

Impassibles, les Guerriers-Silhouettes regardèrent les hommes tuer les hommes un long moment, puis sur un signe de Sabaoth ils s'élancèrent vers les remparts et les frap-

pèrent à la base d'un unique mouvement. De profondes lézardes coururent jusqu'aux créneaux en un instant et les murs de Sainte-Volonté s'effondrèrent, entraînant avec eux canons et canonnières, créant d'un même geste mort et sépulture pour les hommes du désert.

Leur essaim fondit ensuite sur les Chevaliers qui restaient, et disparurent avec leurs proies dans la Frontière, sous les yeux ahuris des fidèles. Un seul cavalier resta alors : Icélie Persona, Reine des Bâtons de la Main Droite. Sa monture venait d'être tuée sous elle et un cercle de baïonnettes s'était formé autour d'elle.

Son habit blanc était écarlate et déchiré en de multiples endroits. Ses bras nus ruisselaient du sang qui coulait encore de la lame de son épée. Une balle était venue se loger dans son œil gauche, et sa chevelure dénouée recouvrait sa blessure à la manière d'un pansement noirâtre de sang. Blessée mortellement à plusieurs reprises, elle était pourtant toujours debout, et sa main désarmée tenait la tête de l'un des Guerriers-Silhouette, dont la beauté pourtant parfaite était figée dans une affreuse expression.

Sabaoth, qui était le seul des siens à ne pas avoir rejoint la Frontière, reconnut ce rictus et ce qu'il signifiait : la magie du neuvième Hiérophante n'était pas morte, puisque même l'une des huit autres Hiérophantes faisait appel à son pouvoir.

Les Anges croyaient que le Verbe avait précédé la vie, que la loi avait précédé le chaos. Ils aimaient l'ordre comme les êtres vivants aimaient l'oxygène. Icélie savait que Sabaoth finirait par se mesurer à elle, car c'était ainsi qu'une bataille devait se dérouler, selon ce que l'élégance et l'harmonie commandaient.

Les pieds fermement campés sur le sol, et son arme levée vers le ciel, comme si elle appelait à elle le châtiment, l'infidèle devenait symbole. Elle devenait un psaume de la langue sacrée chantant la gloire du Créateur. Elle devenait *Satan*, l'Adversaire, juste avant son inexorable défaite.

Sabaoth leva son arme vers elle, mais Icélie disparut dans la Frontière, comme il l'avait anticipé. Il s'évanouit à son tour aux yeux de son armée pour l'affronter. Mais la Frontière lui apparut sous un jour inconnu. Sabaoth, le plus beau et le plus savant des Cherubim, ne reconnut pas le lieu où l'avait entraîné sa proie.

C'était un lieu sans ciel. Sans haut ni bas. Sans lumière et sans ombre. L'infidèle se tenait devant lui. Elle était à sa portée. Aucun mortel ne pouvait espérer lui échapper, et celle-ci ne ferait pas exception. Il alla à elle, son arme dirigée vers le cœur encore battant de sa proie. Là était le siège de son âme immortelle, et le coup qu'il allait porter serait sa damnation éternelle, car il n'était plus temps pour le *Kyrie Eleïson*. La mortelle semblait l'attendre, immobile et sans arme. Ce fut à l'instant de frapper qu'il comprit le piège qu'elle lui avait tendu.

Il se vit soudainement par les yeux de sa proie. Le plus puissant des Archanges levait sur lui son épée de lumière.

Sabaoth porta la main à sa poitrine : il sentit un cœur battre. Il était devenu chair, il était devenu vivant. Lui qui ne connaissait pas la peur se sentit trembler des pieds à la

tête, terrifié à l'idée de devenir l'un des mortels qu'il combattait, de subir comme eux la malédiction du Démiurge.

Où cette sorcière l'avait-elle égaré ? Ce n'était pas la Frontière, mais un piège conçu pour lui, en un lieu inconnu.

Il était perdu dans un méandre de l'ancien chaos, celui qui avait précédé l'existence même du Démiurge... Une souffrance abominable l'envahit, lui qui ne connaissait pas la douleur : l'idée que quelque chose e t existé *avant* le Démiurge n'était qu'un blasph me pour un simple mortel, mais une abjecte torture pour lui.

Il se sentait pris dans la toile invisible d'un maléfice qui l'avait enfermé dans une peau humaine. Assailli de mille sensations et pensées que son esprit ne pouvait comprendre, il poussa un cri de terreur qui détruisit la prison dont la sorcière avait refermé les portes sur lui.

Le bras armé du Démiurge prit la fuite. R apparaissant dans le monde matériel, Sabaoth vit son armée victorieuse. Les Anges avaient chacun capturé l' me désormais damn e de leur proie. Mais son adversaire lui avait échappé. Elle n'était ni dans le monde matériel ni sur la Frontière. Si inconcevable que cela fût, elle avait tout simplement disparu.

Un seul homme avait déjà autrefois suscité en lui cette terreur pour lui échapper. Mais cet homme était mort, tué par les siens, décapité de la main même du Prince d'Adev rat. Il avait tout fait pour qu'il en fût ainsi. Qui était cette femme pour manier un savoir qu'il croyait oublié des Infidèles ?

Au pied des remparts gisaient les corps des mercenaires levantins jetés à bas par les Fidèles. Le pillage avait commencé et les charpentes de la Tour Claire étaient déjà en feu.

Sainte-Volonté était prise. Les Guerriers-Silhouette parcouraient la forteresse en tous sens, ouvraient chaque coffre, chaque porte, abattaient les murs lorsqu'ils cachaient des espaces secrets... en vain.

Sabaoth comprit alors que le Bestiaire des Anges ne se trouvait plus à Sainte-Volonté. Sainte-Volonté n'existait plus, mais ce qu'il était venu reprendre ne s'y trouvait plus.

†

Ma yn regarda ce qui restait de viande séchée dans son paquetage et se prit à penser pour la première fois de sa vie avec une nostalgie inquiétante aux repas qui constituaient l'ordinaire des Novices   Sainte-Volonté. Elle et son frère avaient été condamnés à ce qui s'apparentait plus à un châtiment culinaire qu'à un repas quotidien durant toute la période de leur noviciat. Ma yn était convaincue que la précocité de son frère en matière d'apprentissage était plus due à son ventre qu'à sa tête. Elle-même n'avait-elle pas tout fait pour acquérir au plus vite le titre d'écuyère, afin d'être nourrie enfin décemment ?

L'Ordre croyait qu'il était nécessaire de lutter contre la facilité et l'indolence en mobilisant de manière harmonieuse le corps et l'esprit de ses jeunes recrues. Que ce fût par simple avarice ou par le fait d'un choix délibéré, la nourriture réservée aux Novices ex-

cellait à créer une solidarité de fait entre les fonctions les plus élémentaires du corps et la capacité intellectuelle d'apprentissage du noble art des Couleurs.

-Si j'en arrive à regretter la tambouille des esclaves du bas-quartier, c'est que ça va vraiment mal, murmura la jeune fille par-devers elle.

Un pamphlétaire d'Adevărat avait écrit que cette cuisine unique en son genre était le plus convaincant démenti à l'idée couramment répandue selon laquelle la nature humaine finissait toujours par s'accoutumer à un environnement hostile, tant que les conditions de sa survie étaient réunies. Maÿn se sentit parcourue d'un frisson d'angoisse en songeant qu'il avait peut-être tort en fin de compte.

Les Immortels ne se nourrissent pas à notre manière, mais ils ne vivent pas non plus d'air pur. Ce dont se nourrit un Ange est peut-être son plus précieux secret, car ils craignent la faim plus encore que nous, disait le Dogme. Ce qui était certain, c'était que la nécessité de nourrir leurs prisonniers ne s'imposait manifestement pas aux servants de Mirage.

Maÿn referma son sac et regarda autour d'elle : le Temple n'abritait rien d'autre que ces fleurs monstrueuses figées dans la glace et aucun animal ne venait jamais s'aventurer sur son sol irrégulier.

La jeune fille savait à présent qu'au-delà des colonnes qui soutenaient le dôme il n'y avait que des parois à pic, soit vers les Cimes soit vers la plaine de l'Arlidh. Le Temple était une véritable prison naturelle, il leur était impossible d'en partir à pied.

Après que leur Prince eût décidé de les laisser vivre, les Elfes de la Pluie s'étaient contentés de les ignorer. Lorsqu'ils quittaient le Temple, obéissant à on ne savait quel ordre de leur mystérieux souverain, ils escaladaient les parois à pic avec une agilité inhumaine, comme des araignées à quatre pattes, sans plus se soucier de les surveiller que de les nourrir.

Mirage non plus ne s'était plus adressé à eux depuis leur arrivée. Prisonniers solitaires d'un cachot à ciel ouvert, les deux jeunes gens avaient pour l'instant consacré l'essentiel de leurs forces à ne pas mourir de froid.

La nuit ils n'osaient pas s'endormir, de peur de ne pas se réveiller. Blottis dans une grotte à l'extérieur du Temple, ils attendaient le jour, serrés l'un contre l'autre. Lorsque l'un s'assoupissait, l'autre le réveillait. Le jour ils venaient prendre le plus de soleil possible à l'extérieur, au bord d'un gouffre béant, comme ils le faisaient à présent.

De là on pouvait voir la chaîne des Cimes Pourpres s'étendre sous le regard voilé du Soleil.

Leur état d'épuisement et de nervosité était tel qu'ils ne savaient plus combien de nuits s'étaient écoulées depuis leur arrivée au Temple. À en juger par les vivres qui s'épuisaient rapidement, ils devaient être là depuis environ trois jours...

De rage, pour se réchauffer et oublier la douleur lancinante qui lui contractait l'estomac, Maÿn prit une pierre qu'elle jeta de toutes ces forces vers le ciel. Puis levant ses poings fermés à l'intention de cette réalité si peu conciliante à ses espoirs, la jeune fille cria aux flancs ocres de la montagne :

-Maudit soit le Démiurge et maudit soit le Grand Bélier ! Maudits soient leurs pantins si prompts à s'entr'éventrer, et que leurs entrailles puantes étouffent leur vanité grotesque !

Puis elle ajouta, tandis que la montagne lui répondait :

-Et sois maudite toi aussi, écho : un jour j'aurai le dernier mot, tu verras !

Elle sourit en s'entendant parler ainsi malgré les larmes qui lui montaient aux yeux. Se retenant de s'essuyer les yeux de sa manche à moitié couverte de givre, elle chassa ses larmes du revers de la main et en go ta la saveur salée.

-Tu te souviens de ce que nous avait raconté Tygalesco sur les échelles multiples ? lui demanda Bethmen.

Il était assis non loin d'elle sur un rocher qui dominait l'abîme devant eux, les genoux ramenés vers sa poitrine, recroquevillé comme s'il voulait ressembler à une pierre. Ma n s'approcha :

-Tu veux parler de la leçon des différentes perceptions du temps ?

-Voilà, et te souviens-tu des ellipses ?

-Les moments d'absence qui s'emparent parfois des Anges lorsqu'ils vivent depuis trop longtemps au rythme de la vie humaine ?

Bethmen acquiesça d'un air pédagogique. Ma n pâlit en comprenant :

-Fichtreström, reprit-elle, les raclures... Ils nous font le coup, tu crois ?

Bethmen haussa les épaules :

-Mieux vaut s'attendre au pire.

En être réduite à espérer que les Anges n'oublieraient pas leur existence était presque aussi humiliant qu'en arriver à regretter l'ordinaire du noviciat. Ma n se dit qu'elle et son frère étaient d cidd ment tombés bien bas. Elle s'assit près de lui, et l'attira à elle pour qu'ils se réchauffent mutuellement.

-J'aurais dû insister pour que cet Archange d'opérette te relâche, au moins tu t'en serais sorti.

-Arrête, sans toi je ne m'en sortirai pas ! Toi toute seule à la limite, mais moi...

-Pourquoi dis-tu  a ? Si tu me crois capable de m'en tirer seule, pourquoi pas toi ? Tu me crois plus maligne ou plus solide que toi ?

-Plus solide,  a oui.

Le sous-entendu de cette réponse donna envie   Ma n de mettre sans plus tarder la solidité de son frère à l'épreuve, en commençant par exemple par une mandale soigneusement placée, quelque part au ventre, du côté du foie... Mais après tout c'était elle qui lui avait tendu la perche. Elle répondit calmement :

-Même pas plus solide, frangin. Tu te souviens des moments où mère nous battait ensemble ?

M  par un étrange réflexe, Bethmen baissa aussitôt la tête pour regarder le sol à la simple évocation de ce souvenir.

-Bon, continua Maÿn, j'étais toujours la première à m'évanouir. Je voulais lui tenir tête à tout prix, mais c'était toujours toi qui restais debout le plus longtemps.

Bethmen acquiesça à contre-cœur, comme s'il répugnait à le reconnaître, tandis que sa sœur poursuivait :

-Ça m'a toujours impressionnée, la manière dont tu résistais à sa violence, alors que tu semblais souffrir plus que moi de ses coups. Tu criais du début à la fin.

-C'était pour donner le change.

-Le change ?

Bethmen haussa les épaules et s'expliqua :

-Crois-tu vraiment que je ressentais ses coups avec toute leur puissance ? J'avais cousu une épaisse pièce de cuir sous ma chemise pour me protéger le dos et les reins. Sans ça j'aurais tourné de l'œil au bout de quelques coups.

-Quoi ! ?

La jeune fille se tourna vers son frère, qui soutint son regard en confirmant ce qu'il venait de dire d'un léger hochement de tête. Elle reprit, abasourdie :

-Espèce de roublard... Moi qui admirais ta force de volonté...

Détournant les yeux pour contempler à nouveau l'abîme, Bethmen sortit de la poche de son manteau une petite boîte métallique ronde dont il tira une sorte de berlingot blanc et noir, et reprit, avant de l'avaler :

-Ne joue pas l'étonnée, frangine, je t'en avais parlé, je t'avais même proposé de t'en coudre une aussi, puisque tu méprisais tant les travaux d'aiguille. Mais tu m'avais envoyé promener.

Faisant passer la friandise sous sa langue, il laissa la sensation sucrée envahir son palais, adoucissant temporairement la morsure glacée du vent. Il avait l'air si sûr de lui que Maÿn essaya de s'en rappeler, bien que ses souvenirs d'enfance avant son entrée dans l'Ordre en tant que Novice ne fussent guère plus qu'un livre d'images sans cohérence. Elle se remémora en effet une nuit d'hiver, au cours de laquelle son frère lui avait montré des pièces de cuir sombre qu'il avait dissimulées sous son lit, à la lumière d'une chandelle. Elle ne se souvenait pas de sa réaction mais elle se connaissait suffisamment pour la reconstituer : elle avait dû refuser ce qui lui était certainement apparu comme un déshonneur.

-J'ai invoqué avec une voix tremblante d'indignation la mémoire de notre père, j'imaginais ? dit Maÿn en esquissant l'un des rares sourires d'ironie dirigée contre elle-même dont elle se fendait parfois.

-Quelque chose comme ça. Je me souviens que j'étais très impressionné par ton refus. J'ai d'ailleurs préféré te cacher le fait que j'allais mettre mon projet à exécution pour moi seul, par crainte de ton inflexible jugement. J'ai dû même faire des cauchemars où je voyais le masque funéraire de notre père s'animer pour venir me reprocher ma faiblesse.

-Je croyais que tu ne croyais pas à cette malédiction ?

Bethmen hocha la tête négativement, tout en jouant de la langue avec sa sucrerie.

-À cette époque je croyais tout ce que me disait ma grande sœur, j'y croyais dur comme fer, mais je croyais aussi que si je faisais mine de n'en rien croire, alors ces histoires qui me terrifiaient seraient un peu moins vraies. Mais je croyais tout de même plus fort à la baguette de notre très vénérée mère, et cela m'avait donné le courage de défier la mémoire de notre père et celle des Aînés.

Maÿn se tut et se mit à jouer à déplacer les cailloux avec la pointe de sa botte tout en essayant de repenser à leur vie d'avant, à cette enfance qu'elle avait peu à peu oubliée entre les murs de Sainte-Volonté, la réduisant à quelques épisodes épars.

Les Aînés étaient le nom que s'étaient donnés les Patriciens qui avaient comploté contre l'Ordre et la République lors de ce qu'on avait appelé ensuite la Conjuration des Vingt Familles. Lorsque le complot avait été finalement démasqué, Navier Hesterayül, le chef de la prestigieuse famille Hesterayül Ap Iranaë, qu'ils croyaient être leur père, avait été décapité publiquement avec tous les autres Aînés. On avait alors constaté que tous les conjurés de noble naissance appartenaient exactement à vingt des plus anciennes familles patriciennes de la République.

Ces familles furent dès lors maudites et chacune dut accepter de perdre une part considérable de ses terres, esclaves et titres. Ceux qui avaient échappé à l'ire princière et à la justice de l'Ordre durent redoubler de zèle et de docilité pour prouver leur loyauté et laver l'opprobre du complot. Aux brimades légales et matérielles, au mépris et à la défiance des autres familles patriciennes, s'ajouta une malédiction mystérieuse.

Selon les traditions d'Adevārat, un masque mortuaire était fait juste à l'instant de la mort de chaque membre de la famille. Ce masque était ensuite décoré de la main des proches et placé aux murs de la demeure familiale. Les décorations comprenaient souvent des inscriptions runiques destinées à l'enseignement des générations suivantes. Ces reliques funéraires, sans contredire formellement le Dogme qui niait toute vie après la mort, permettait de faire vivre le souvenir des anciens.

Navier Hesterayül n'avait pas échappé à la règle. Cependant, étant données les circonstances particulières de sa mort, le masque funéraire n'avait pas été fait par la famille, comme le voulait l'usage, mais par les bourreaux eux-mêmes. Les inscriptions runiques avaient été rédigées par des Chevaliers de l'Ordre, et contenaient un avertissement à l'intention des esprits rebelles.

Mais peu à peu les inscriptions avaient inexplicablement changé. Certains disaient qu'un survivant de la Conjuration encore présent dans le Kahyd, le palais des Hesterayül, avait réécrit une épitaphe plus conforme à ses vœux. Les esclaves chuchotaient cependant que l'esprit du conspirateur hantait le masque, en modifiait l'aspect selon son caprice. Quelques-uns juraient même l'avoir vu grimacer à leur intention, voire que ses lèvres bougeaient parfois, comme pour dire quelque chose.

Ces rumeurs avaient beaucoup impressionné les deux orphelins du complot. Pourtant ni Bethmen ni Maÿn n'avaient pu constater de leurs yeux ce genre de manifestation, malgré de longues heures de patience occupées à observer le masque durant la nuit, ser-

rés l'un contre l'autre sous leur couverture commune. Assis dans le grand escalier qui conduisait au grand hall où le masque de leur père putatif se trouvait, ils attendaient un signe de celui qui était censé avoir passé peu après leur naissance.

De ce père inconnu ils ne surent au début que fort peu de choses. Certains des vieux esclaves qui l'avaient connu enfant ou adolescent mentionnèrent son caractère ombreux et indompté. Rebelle, il l'était sans doute depuis sa naissance et avait connu autant qu'eux sinon plus les châtiments corporels ou mentaux par lesquels la vieille aristocratie d'Adevărat transmettait ses valeurs et sa conception de l'honneur à sa progéniture. Mais personne dans leur famille ou parmi la domesticité du Kahyd ne leur parla de l'origine ni de l'histoire de la Conjuración, encore moins du rôle qu'y avait joué leur père. C'était un traître qui n'avait agi que sous l'emprise de la Corruption et de son ambition personnelle.

Bien qu'ils eussent le même âge, le tempérament rebelle de Mañn s'était affirmé très tôt, et elle avait été la première à souffrir des convictions de la jeune veuve de Navier Hesterayül en matière d'éducation. C'était donc elle qui très tôt avait cherché réconfort en l'image de ce père qui n'avait pas hésité à défier la République et le tout-puissant Ordre. Si leur mère et leurs précepteurs ne parlaient de lui qu'en mal, cela en faisait un allié de choix.

Le prestige paradoxal que conférait à Navier Hesterayül sa mort infamante en avait fait une référence pour Mañn qui s'était mise à s'inventer ce père providentiel. Elle s'était construit ainsi peu à peu une fierté secrète de partager le sang de ce héros, qui atténuait le mépris d'elle-même que lui inspirait la haine qu'elle éprouvait pour sa mère.

La petite fille têtue avait donc inventé nombre d'histoires qui venaient combler les immenses lacunes de l'histoire de leur père. Elle ne croyait pas mentir : puisque l'esprit de son père hantait encore le Kahyd, n'était-il pas naturel qu'il vînt suggérer à sa fille les merveilleux et terrifiants contes qui lui permettraient d'honorer sa mémoire comme il le méritait ?

Voyant l'emprise qu'elle pouvait avoir sur son frère par l'intermédiaire de ces contes, elle s'était sans doute laissée aller à les rendre de plus en plus effrayants. Sa verve imaginative était même allée jusqu'à inventer les compagnons d'infortune de leur père, ces fameux Aînés qui avaient eux aussi causé le déshonneur de leur famille... jusqu'à ce que se présentât à eux l'un des rares Aînés ayant survécu à la répression.

Ils avaient alors appris ensemble par cet homme, qu'ils connaissaient sous le nom de Khenem, la véritable histoire des Aînés, alors que les spectres de leur enfance commençaient à se dissiper. Cette rencontre avait façonné leurs dernières années à Adevărat et donné à leur tempérament rebelle une dimension beaucoup plus concrète et dangereuse.

Mañn n'avait encore jamais repensé à la mythologie qu'elle avait créée avant cette rencontre, et qui avait eu apparemment tant d'influence sur son frère. Elle reprit :

-Alors je te terrifiais avec ces histoires qui, à moi, me donnaient au contraire la force de résister ?

Bethmen parut hésiter, mais répondit tranquillement, sans cesser de fixer la crevasse

à leurs pieds :

-Je crois même que tu tirais ta force aussi de l'effroi que tu me causais.

Il y eut un long silence. Tout le temps passé entre les murs de Sainte-Volonté les avait tendus vers leur volonté commune de ne pas devenir ce qu'on attendait d'eux. Ils n'avaient guère consacré de temps à discuter de ce qu'ils étaient véritablement, ni des années de l'enfance où se forgent les traits de caractère et les angoisses.

Qu'allaient-ils retrouver à Adevărat de ce passé ? Ce qui les avait finalement décidés à désertir pour pouvoir rejoindre la capitale avant sa chute existait-il encore ? L'Agora avait-elle subi le même sort que les Aînés, et les ouvrages de leur bibliothèque secrète avaient-ils été victimes d'un autodafé comme ceux qui ponctuaient l'histoire de l'Ordre ?

Voyant que son frère tenait toujours dans sa main la petite boîte métallique qu'il avait achetée à Kéarath, qui contrôlait tout l'approvisionnement de Sainte-Volonté en dépit de son statut d'esclave, elle tendit la sienne et lui demanda un berlingot, alors qu'elle détestait d'habitude tout ce qui était trop sucré.

Laissant la friandise clandestine fondre sur sa langue, elle regarda ses mains roidies par le froid qui se recroquevillaient comme deux insectes morts, et ajouta, comme si elle se parlait à elle-même :

-Quoi qu'il en soit, réelle ou imaginaire, toute la gloire passée de notre noble père Navier Hesterayül ne nous aidera pas à quitter ce maudit nid d'aigle. Il nous faudrait des ailes ou des...

Elle s'interrompit brusquement. Bethmen, qui sentait le froid l'engourdir un peu plus à chaque instant, avait fermé les yeux, et songeait que cette fois nul subterfuge à base de cuir ne le sauverait. Il ne vit pas ce qui causait la stupéfaction de sa sœur.

-Fichtreström ! continua Maÿn d'un ton qui exprimait le complet ahurissement. Il y a quoi dans tes gâtes-dents ? Tu es certain que ce n'est que du sucre ? Ce ne serait pas un truc pour te donner des visions ? Ou alors Kéarath aurait confondu ta commande et celle de cet imbécile de Jéladh ?

Jéladh était un jeune garçon devenu novice en même temps qu'eux qui, s'il avait assimilé l'enseignement de l'Ordre dénonçant les mensonges éhontés qu'étaient l'immortalité de l'âme et son devenir dans un prétendu au-delà, n'en avait pas pour autant renoncé aux paradis artificiels, dont il vantait volontiers le caractère parfaitement tangible. Il était typiquement le genre de personnage qui servait de cible aux sarcasmes quotidiens de Maÿn. Mais l'évocation de ce nom parut à Bethmen si incongrue dans le contexte où ils se trouvaient, qu'il secoua la chape de plomb qui s'abattait sur lui pour rouvrir les yeux.

-Tu vois ce que je vois ? demanda Maÿn d'un ton inquiet.

Cinq formes se tenaient entre ciel et terre devant eux, et s'approchaient à grande vitesse, portés par de gigantesques ailes qui tenaient de la chauve-souris par leur forme, et de la libellule par leur semi-transparence.

-Il y a des hommes dessus... dit Bethmen. Elles sont un corps de serpent on dirait, et des griffes...

-Et la crinière blanche autour de leur visage... tu l'as vue ? Ça leur donne une apparence humaine...

Rapprocher ces étranges monstres volants d'être humains était aberrant à première vue, mais Bethmen ne put s'empêcher de leur trouver en effet une allure familière.

-Ce ne sont pas des Anges ? demanda Maÿn, cherchant l'assentiment de son frère, sans parvenir à détacher son regard de ce vol à la fois gracieux et effrayant.

-Non, répondit Bethmen qui remettait lentement sa cervelle en marche. Je crois que ce sont des Vouivres...

-Des Vouivres ? Mais ça n'existe pas !

Bethmen prit un autre berlingot et parut réfléchir intensément, sous le regard inquiet de sa sœur, qui attendait du savoir encyclopédique de son frère une analyse à la fois claire, concise et rassurante. Les Vouivres n'existaient que dans les contes pour enfants, ou lorsqu'il s'agissait de les inciter à finir leur soupe ou de les décourager de toute expédition secrète vers le pot de confiture de myrtilles situé en haut de l'étagère.

Hochant la tête d'un air savant, Bethmen conclut sur un ton inspiré :

-Tu dois avoir raison, ce sont les berlingots.

Et il tendit la boîte à sa sœur tandis que l'air déplacé par les ailes des Vouivres venait leur fouetter le visage et secouer le givre qui s'était déposé sur les longues mèches de leurs cheveux gris.

Chapitre 4

Cendre d'âme

La pluie et le vent incessants avait chassé les badauds des rues d'Adevărat. En d'autres circonstances le Prince eût apprécié de voir sa capitale silencieuse. L'un de ses ancêtres avait jadis ordonné l'évacuation de la ville pour jouir du luxe de s'y trouver enfin seul. S'il n'avait pas le tempérament despotique et capricieux de son aïeul, il aimait beaucoup les moments exceptionnels où la capitale de la République se taisait, où le grouillement continu de cette fourmilière humaine cessait. Les hivers les plus rigoureux lui avaient offert des aubes blafardes qui lui avaient laissé une inimitable impression de paix.

Mais ce silence était un silence de guerre et de haine, et semblait n'être là que pour rendre le déchaînement qui allait suivre encore plus violent. Le contempler ne lui procurait qu'un sentiment d'angoisse poisseuse.

À en juger par l'inhabituelle tranquillité de la cité ces derniers temps, il lui semblait qu'Adevărat toute entière partageait cette angoisse. Même aux heures ordinairement les plus laborieuses, les rues ne se remplissaient guère. On n'entendait même plus le cri des porteurs d'eau. Mais peut-être était-ce parce que cette pluie incessante les rendait inutiles. Les volets restaient clos. Les passants ne s'attardaient jamais. Adevărat l'exubérante était devenue muette et immobile. Adevărat la bigarrée était devenue aussi grise que la pluie.

Le Voile était rompu. Les gens du commun l'ignoraient, mais ils devaient le ressentir. Il se tourna vers la Tour Carmine, le siège de la Main Droite. C'était une gigantesque tour de pierre écarlate, à laquelle étaient liées, par huit longues digues, huit tours de taille plus modeste, pour chacune des huit Couleurs. Depuis la destruction de la neuvième tour qui avait suivi le bannissement de la neuvième couleur, Tour Carmine ressemblait ainsi au cœur d'une gigantesque araignée.

Et c'était cette araignée qui avait tissé le Voile. La Main Droite de l'Ordre l'avait créé, mais la Main Gauche avait annoncé qu'il avait cédé. C'était aussi la Main Gauche qui lui avait révélé que les jumeaux Hesterayül étaient encore en vie, malgré les ordres qu'il avait donnés, dix-sept années auparavant.

Il songea à l'expression de rage contenue qui était passée sur le visage du Hiérophante des Chiffres à l'instant où la Mère Suprême avait prononcé le nom de la famille Heste-

rayül. C'était un nom déjà maudit, mais il n'aurait jamais imaginé qu'il pût un jour se trouver à l'origine de la chute d'Adevărat. La prophétie de la Main Gauche, du moins la partie qu'il en connaissait, était sur le point de se réaliser.

Dix-sept ans s'étaient écoulés depuis cette fameuse nuit d'été où la Mère Suprême avait lancé son sinistre avertissement devant l'assemblée des Patriciens. Elle s'était gravé dans sa mémoire malgré le peu de cas que l'assistance en avait alors fait. Lorsqu'il avait appris quelques mois plus tard que deux enfants avaient été recueillis par deux Chevaliers de l'Ordre dans des circonstances étrangement semblables, à mille lieues l'un de l'autre, et que ces enfants s'étaient avérés être aussi proches que deux jumeaux, les mots de la Mère Suprême lui étaient revenus en mémoire, lourds d'une importance nouvelle.

De cette prophétie il avait su par des voies détournées que la Mère n'en avait révélé que la moitié, et il n'avait pas oublié les termes qu'elle avait employés devant l'Assemblée :

Cette nuit sont nés deux enfants étranges
Qui tueront le Dogme et ceux qui l'honorent.
Pire abomination que les Anges
Dieu les craindra car ils sont Sa mort.
Ils sont notre fin irrémédiable
Ils sont Sa création échappée
L'un à l'autre parfaitement semblables
Et cependant l'un à l'autre étrangers.

Si les termes de cette prédiction lui avait paru plus hermétiques encore que d'habitude, s'il avait été surpris d'entendre que cette menace concernait le sort de l'Ordre et du Dogme tout autant que celui du Demiurge - que la Mère Suprême avait désigné sous son ancien nom comme pour ajouter à la confusion que créait ses paroles - il n'était pas homme à laisser ce genre de phénomène en liberté. Il avait aussitôt donné l'ordre de leur élimination, ce qui ne devait en principe présenter nulle difficulté, puisqu'ils étaient déjà entre les mains de deux Chevaliers.

L'Ordre s'était alors engagé à supprimer ces enfants sans délai. Pourtant, dix-sept années plus tard, ils vivaient toujours. Le Hiérophante des Chiffres s'était justifié en expliquant que, les deux enfants ayant été identifiés comme des êtres humains et non comme les monstres que laissaient supposer la prophétie, il avait cru à une erreur. Fallait-il en conclure qu'il avait sous-estimé la menace qu'ils représentaient ? Au point même d'omettre de lui rapporter ce changement de décision ? Ou bien comptait-il les utiliser contre lui, le Prince, qui incarnait la loi toute-puissante d'Adevărat, lumière des civilisations ?

La Main Droite n'avait-elle pas toujours convoité le trône ? Officiellement l'Ordre servait la République, et le Prince était à sa tête comme il était à la tête des institutions

d'Adevărat et de son empire. Mais son titre de Grand Maître de l'Ordre était purement honorifique. Il ne pratiquait aucune des deux magies de l'Ordre, car la loi le voulait ainsi, et savait que la loyauté des Chevaliers ne lui était acquise que tant qu'il n'empiétait pas sur les privilèges et prérogatives de l'Ordre.

Les Árnyékolás Ap Knighy, la famille patricienne à laquelle il appartenait, avait acquis le titre princier à la faveur d'une ancienne guerre. Depuis l'Assemblée avait toujours élu l'aîné des enfants du Prince précédent à la mort de son père. Une dynastie de fait s'était imposée, car les Patriciens savaient que cette famille jouissait d'un prestige immense auprès du peuple. N'était-il pas naturel que cette dynastie tombât elle aussi en obsolescence pour être chassée par un pouvoir plus fort ? La guerre qui avait conduit les Árnyékolás au pouvoir s'était faite contre les hommes... Que pouvait-il contre les armées du Démon ?

La Main Droite lui avait désobéi. Le Grand Bélier - car il utilisait lui aussi ce surnom depuis qu'un jeune Écuyer le lui avait rapporté - s'était prosterné à ses pieds et avait imploré son pardon en jurant de réparer au plus vite sa coupable négligence. À cet instant il s'était demandé ce qu'il adviendrait s'il refusait d'accorder le pardon et ordonnait la destitution et l'incarcération du félon.

Mais il n'avait pas eu le courage de jouer le tout pour le tout, afin de savoir qui véritablement gouvernait Adevărat. Il avait pardonné. Sans doute son ancêtre Imogahen Árnyékolás, devenu le premier des Princes après sa victoire sur les envahisseurs Khôms, eût-il châtié lui-même l'insolent sur l'heure. Mais Imogahen le Fort, comme le surnommait le peuple, n'affrontait pas des adversaires qui ne craignaient pas les balles de ses fusils.

Passant ses doigts dans sa chevelure trempée par la pluie, il dit à mi-voix, comme s'il s'adressait à la cité :

-Pardonne-moi Adevărat, le courage des Árnyékolás ne suffit plus à te protéger. Nous avons besoin des Mages à présent. Je dépends d'eux comme ils dépendent de moi pour l'or qu'ils prennent dans tes coffres.

Il savait que le peuple n'aimait guère les Patriciens, et haïssait l'Ordre presque autant qu'il le craignait. Sans lui l'Ordre perdrait toute légitimité. Regardant la silhouette de la Tour Carmine qui se découpait de l'autre côté du port, il murmura :

-Mais je te tiens comme tu me tiens, Grand Bélier. Tu n'oseras pas me désobéir une seconde fois, tu n'oseras pas mettre à nouveau ma clémence à l'épreuve.

Les deux têtes de ces enfants de malheur seraient bientôt déposées à ses pieds. La missive ordonnant leur mise à mort était déjà partie et cette fameuse Icémie Persona, si jeune pour son statut, obéirait sans délai pour prouver qu'elle ne manquait pas de l'intransigeance qu'exigeait sa charge. Il n'y avait aucune raison d'en douter.

Quelque peu tranquilisé, il quitta la terrasse et entra se sécher près de l'âtre. C'était un feu discret et domestiqué, séparé des rayonnages de la bibliothèque où il se trouvait par deux volets de métal sur lesquels rampaient des dragons à deux têtes, l'emblème de la maison princière. Mais tandis que son regard était happé par la danse turbulente de

la flamme, le Prince sentit un obscur sentiment de panique l'envahir. Il vit les flammes lécher la surface des volets pour s'échapper de l'âtre. Il vit mille brasiers dévorer le ventre de la Cité, allumés par le feu céleste du Démon revenu.

Il entendit les poutres craquer, les plafonds s'effondrer, le fer des toits fondre et se rompre pour s'abattre sur les citoyens en fuite. Il vit l'antique malédiction du Démon portée par les épées des quatre Anges maudits, exécuteurs de Sa colère contre Ses créatures infidèles.

La terreur qui s'était emparée de lui était si forte qu'une idée folle s'imposa à son esprit, effaçant toute autre pensée : ne plus voir. Il saisit la dague qu'il portait à sa ceinture pour s'en crever les yeux, mais une voix claire l'interrompit :

-Eyal !

Une seule personne l'appelait par son prénom : cette voix familière le tira de la transe dans laquelle il était plongé. Le Prince lâcha son arme et enfouit sa tête entre ses mains, vacillant encore sous le poids du sortilège. Tendant la main au hasard, il sentit le contact chaleureux de celle de sa concubine et s'appuya contre elle. Elle l'attira au creux de son épaule et colla son corps contre le sien. De sa main droite elle ramena autour des épaules de son amant un pan de sa longue cape de velours azur lamé d'or et l'étreignit.

Le Prince se détendit peu à peu et passa sa main dans les longues boucles noires de celle qui était devenue sa compagne un an auparavant, tout en s'imprégnant de sa chaleur. Comme cela arrivait fréquemment, cette jeune femme était de fort vile extraction, et ne devait sa fulgurante ascension qu'à son envoûtante beauté. Du moins c'était l'opinion la plus communément répandue à son sujet. En réalité cette jeune femme, qui semblait n'avoir jamais eu d'enfance, était douée d'une qualité bien supérieure à sa beauté : elle avait le don d'Empathie, fort rare chez les Infidèles. Elle pouvait lire les pensées de ceux dont elle croisait le regard.

À cette étrange bénédiction elle avait ajouté l'intelligence d'user de son don avec une prudente parcimonie, et toujours à bon escient. Car si un tel don est rare, son existence n'est pas inconnue. Elle ne l'avait révélé qu'au Prince lui-même, peut-être dans l'égarement d'une flamme animée par son averse amour du luxe, ou plus vraisemblablement par simple bravade.

Elle avait gravi un à un les degrés de l'échelle sociale par une suite de mouvements calculés et de paris dangereux. Ne pouvant plus espérer désormais accéder à un rang supérieur à celui qu'elle occupait à présent, elle n'en avait pas perdu pour autant le goût du risque. Et une fois de plus elle avait gagné son pari : le Prince avait préféré mettre ce dangereux talent à profit plutôt que de se débarrasser de cette femme capable de lire ses pensées.

Plus que tous les autres, les murs du Palais des Princes ont des oreilles. Certaines familles patriciennes, désireuses de débarrasser la République de cette intrigante pour la sauvegarde du bien commun, minimisaient cet atout, arguant du fait que le poison ou la dynamite ne pensaient pas, et qu'on ne croisait pas le regard de l'assassin qui vient tran-

cher la gorge de sa victime dans son sommeil. Las ! Une chance insolente avait jusqu'alors protégé la roturière.

-Reinette... demanda le Prince en tournant la tête de son amante vers lui. Vous savez déjà, j'imagine ?

Elle avait acquis le nom de Reinette au cours de son enfance dans les lupanars de la République, sans doute en raison de son premier emploi en tant que dégrasseuse aux bains chauds de Notre-Dame-des-Soupirs. Elle l'avait conservé malgré l'indignité d'un tel surnom, et semblait apprécier fort l'ironie de sa seconde signification, étant donnée sa position actuelle.

Reinette lui sourit du sourire que la petite fille maltraitée s'était accordé lorsqu'elle avait dérobé les clefs d'un marchand trop pressé, avant de quitter pour toujours l'enfer humide que la maqurelle des Soupirs gouvernait d'une main de fer. Elle avait très vite appris que le sourire était une arme fort utile pour séduire ou humilier ; mais elle avait jusqu'alors réservé ce sourire-là à son seul miroir.

-Oui, Eyal, je lis en vous plus aisément encore qu'à l'ordinaire.

Le Prince referma ses doigts qui s'étaient pris dans la chevelure de jais et tira la tête de la jeune femme en arrière, découvrant ainsi sa gorge décorée d'un pentacle d'or blanc offert par la Mère Suprême, qui reproduisait le dessin de la Senestre. Le fait qu'elle en sût sans doute plus sur lui que lui-même inspirait au Prince une sorte de haine fascinée pour son bel objet qui semblait n'avoir jamais peur de rien, et certainement pas de lui, sans doute parce qu'elle lisait en lui qu'il ne lui ferait pas de mal.

Serrant son poing jusqu'à lui faire mal, il la renversa encore en arrière, tenant sa taille serrée contre lui de son autre main. Elle eut un petit gémissement étouffé, dont l'intonation avait une ambiguïté parfaitement dosée entre plaisir et douleur, entre résistance et abandon. Mais le Prince était accoutumé à ces artifices de courtisane. Ce qui le dépassait, c'était ce sourire ; ce sourire qui ne quittait pas les lèvres de cette maudite sorcière.

Elle murmura, d'une voix qui ne tremblait ni de peur ni de volupté :

-Je suis à vous, Eyal. Vous pouvez me briser comme un enfant casse ses jouets. Je suis à vous, mon corps et mon âme vous appartiennent.

Le Prince relâcha lentement sa prise :

-Puisque vous savez si bien lire en mon esprit, qu'avez-vous vu ?

En se redressant, Reinette regarda à nouveau son Prince : elle ne souriait plus.

-Je vous ai vu fuir un être sans visage, né de la chaleur de la nuit. Je vous ai vu succomber à un poison qui s'infiltrait en vous comme l'eau de cette pluie noie notre peu à peu notre cité.

Le Prince eut une grimace qui pouvait ressembler à un sourire. Reinette lisait souvent les pensées à la manière d'images symboliques plus ou moins explicites. S'entendre ainsi décrire ses pensées sous la forme de métaphores oniriques avait quelque chose d'amusant et de perturbant à la fois, mais toujours instructif.

Il appréciait plus qu'il ne l'eût volontiers admis ce talent de son amante. Il aimait

notamment la faire assister à certaines de ses audiences, parfois en secret, parfois ouvertement, pour l'entendre raconter ensuite les pensées qu'elle avait lues chez ses interlocuteurs. Par ailleurs l'efficacité exceptionnelle que ce don lui conférait dans l'accomplissement de ses devoirs de concubine suffisait à le rendre plaisant à ses yeux.

Pour répondre à son regard humblement interrogateur, il entreprit de lui expliquer la signification des images qu'elle avait vues, car elles se rapportaient à des éléments de sa psyché qu'elle ignorait :

-Cet être sans visage, comme vous dites ma chère, c'est la manière dont je me représentais un cauchemar lorsque j'étais enfant. Le neuvième Hiérophante qui était alors en place m'enseignait qu'ils étaient une voie possible de la Corruption, et qu'il fallait apprendre à dominer ses propres rêves, car ils pouvaient devenir une arme mortelle entre les mains de l'ennemi.

Il s'écarta de Reinette et s'assit à la table de bois blanc qui servait habituellement aux réunions du Haut-Conseil qui l'assistait dans son rôle. La jeune femme ramassa la dague restée à terre et s'approcha de son maître pour lui en prendre doucement le fourreau, glissé dans sa ceinture. Elle rengaina ensuite l'arme qui avait failli précipiter la succession de l'aîné des fils du Prince, celui qui la regardait toujours comme un élément malheureusement périssable du patrimoine.

Posant la dague au-dessus de l'âtre, elle servit à son maître un peu du vin qu'elle lui avait apporté. C'était un vin aux couleurs chatoyantes, dans lequel nageaient de minuscules lucioles dont on ne voyait qu'un petit éclat de lumière. Elles naissaient puis s'éteignaient aussitôt comme un feu d'artifice. C'était un breuvage fort rare des pays nomades de l'ouest, qui devait être une surprise pour son amant. Mais le Prince ne toucha pas au verre de cristal qu'elle lui avait servi.

Sa main tremblait encore. Elle le vit serrer le poing et se mettre à en mordre la première phalange jusqu'au sang. Il avait peur : nul besoin de faire appel à son don pour le sentir. Elle ne l'avait jamais vu dans un tel état. Cela dépassait la terreur qu'il avait ressentie un instant auparavant. C'était une peur patiente qui s'infiltrait en lui comme l'eau dans les murs de la cité.

Cette peur rémanente, sans objet précis, elle l'avait lue ces derniers jours chez les domestiques, les courtisans, et même parmi la Garde Prétorienne. Mais pas encore chez le Prince, et le voir ainsi lui faisait du mal. Elle aimait cet homme comme elle aimait le luxe, l'or et le pouvoir : d'un amour profond et sincère.

Posant ses mains sur ses épaules elle l'étreignit à nouveau, mais il restait immobile et raide, fixant le ciel à travers les vitraux de la pièce.

-Ils ont voulu me tuer, me tuer de ma propre main. Ils m'ont plongé dans un rêve éveillé... Savez-vous le nom que donnait le neuvième Hiérophante à ces envoûtements ? Les cages...

Elle lut en son esprit l'image d'une cellule close, sans porte ni fenêtre, murée sans le moindre interstice.

-Ces maléfices utilisent notre peur comme une arme contre nous-mêmes... continua le Prince, d'une voix qui trahissait son agitation intérieure. L'une des légions du Démiurge avait créé cette immonde sorcellerie, jusqu'à ce qu'enfin l'Archange qui la commandait soit déchu, et la Marche Irréelle close.

-Mirage... prononça Reinette, qui n'avait pas cessé d'écouter l'esprit autant que la voix du Prince.

-Mirage, acquiesça le Prince. Il a subi le supplice de l'arrachage des ailes. Sa sorcellerie avait été oubliée, mais le Démiurge a un nouvel Archange de la Peur.

Il détourna son regard du ciel pour regarder à nouveau les toits de la ville.

-À présent je comprends mieux cette ambiance de peur qui règne sur Adevărat. Ces maléfices se sont répandus à travers la cité comme une horde de rats invisibles, porteurs de la pire des pestes. N'avez-vous pas lu les traces de cette malédiction autour de vous ?

-Si Monseigneur, acquiesça Reinette. Je ne pensais pas qu'elle vous atteindrait. Mais je l'ai lue en eux comme je la lis en vous.

-Et que pouvez-vous lire d'autre en moi ?

Elle répondit alors de manière laconique, sans recourir à aucune métaphore :

-Ils ont franchi la Marche Irréelle.

Il caressa le visage de son amante sans rien dire. À quoi bon acquiescer ? Elle ne savait pas la portée des mots qu'elle prononçait. Aussi y avait-il quelque chose d'étonnamment paisible à l'entendre parler ainsi de ce qui annonçait peut-être la fin d'Adevărat et de l'humanité infidèle. Il lui fit signe de continuer :

-Mirage est déchu, poursuivit-elle, et la Légion des mille esprits de Sa Colère dissoute, mais les Anges ont pu rouvrir la Marche et la franchir malgré cela. Et la neuvième couleur n'est plus là pour nous protéger.

Le Prince restant silencieux, elle poursuivit d'un ton égal :

-Et vous craignez à présent que l'Ordre ait banni le remède plutôt que le mal.

Le Prince regarda sa main sanglante et dit :

-J'ai tué moi-même le seul homme qui savait défendre la Marche Irréelle, si toutefois c'était un homme. Personne aujourd'hui n'est capable de la reconquérir.

Sans véritablement saisir toute la portée des mots qu'elle prononçait, Reinette conclut alors :

-Ce qui signifie que... le Voile ne pourra pas être reconstitué. Il est perdu à tout jamais.

†

Seule la magie des Chiffres ou celle du Sang permettaient de distinguer de manière certaine la marque de la Corruption chez un être humain. Mais il n'en fallait pas tant aux deux enfants pour voir que ces trois montagnards étaient vierges de toute corruption. On pouvait lire dans leurs yeux le tremblement inquiet qui agite les âmes des hommes qui ne marchent pas à l'ombre d'une entité toute-puissante.

Sur leurs habits de cuir et d'étoffe blanche couraient des broderies noires qui suivaient des motifs géométriques fort réguliers. Bethmen se dit que cet amour des formes parfaites

n'est jamais aussi fort que chez ceux qui vivent dans le chaos des pierres levées par les mouvements de la terre puis indéfiniment érodées par la pluie et le vent. Ils étaient voilés, comme les mercenaires levantins, mais avaient écarté leurs masques de toile pour leur parler.

-Que faites-vous ici ? leur avait demandé le premier d'entre eux, en ramenant sa main vers la crosse du fusil qu'il portait en bandoulière.

Maÿn s'était relevée et avait répondu d'une voix un peu chuintante, à cause du berlingot, et de ce fait un peu moins fièrement qu'elle l'eût souhaité :

-H'es Jelfes de la Pluie nous jont cap'surés.

Bethmen, moins étonné que sa sœur de cette apparition soudaine, avait pensé à recrachter son berlingot avant d'ajouter :

-Que cet uniforme ne vous offense pas, nobles guerriers des montagnes, nous sommes des déserteurs de l'Ordre de la Vie.

-Sainte-Volonté ? avait demandé le deuxième.

Bethmen s'était incliné :

-Rien n'échappe au regard acéré de l'aigle des Cimes Pourpres.

Sans relever la flatterie, les trois hommes avaient pris la direction du Temple sans rien ajouter. Deux d'entre eux portaient un lourd coffre de bois clair. Ils étaient arrivés sur les cinq créatures volantes, qui s'étaient posées avec grâce et observaient à présent les deux enfants avec curiosité, à présent qu'ils étaient à nouveau seuls.

Maÿn sentait que cette curiosité n'avait rien de gastronomique, et que ce regard mi-humain, mi-reptile, n'était pas dépourvu même d'une étrange bienveillance, presque maternelle. Leur visage et le haut de leur corps pouvait évoquer une femme, mais c'était paradoxalement par leurs attributs monstrueux que s'exprimait cette bienveillance. En effet, leur manière d'étendre leurs ailes pour les protéger du vent évoquait l'oiseau protégeant ses petits.

Les deux adolescents n'avaient pas osé interroger les nouveaux venus, ni les suivre à l'intérieur du Temple dans lequel ils étaient entrés. Maÿn avait songé un instant les prévenir que le Temple était habité. Mais ils le savaient, naturellement. Ils étaient même venus pour voir les maîtres du Temple, et sans doute traiter avec eux... Maÿn n'était plus à une nouvelle découverte près, aussi elle avala ce qui restait du bonbon (car elle avait horreur du gaspillage) et se retourna vers son frère :

-Dis-moi, petit frère, je ne te savais pas si obséquieux. Qu'est-ce que c'était que ce numéro de courtisan mal dégrossi ? Si tu te changes en carpette, tu pourras peut-être me servir de matelas ?

Bethmen avait toujours trouvé sa sœur très belle, sauf lorsque ce sourire moqueur, qu'il ne connaissait que trop bien, venait déformer ses traits. Certains de ses condisciples masculins à Sainte-Volonté trouvaient ce sourire de garce attirant, mais Bethmen avait plutôt envie de gifler sa sœur comme on secoue un linge pour le défroisser.

-Que veux-tu, petite sœur, répondit-il sur le même ton obséquieux qui avait choqué

Maÿn, tout le monde ne manie pas aussi bien que toi l'éloquence si particulière du berlingot sur la langue.

L'une des Vouivres émit alors un cri étrange, qui ressemblait à un rire mélodieux.

-Nos querelles prêtent à rire, semble-t-il observa Maÿn. Mais sérieusement : pourquoi leur parler ainsi ?

-Ce sont des Telluriens, et nous portons l'uniforme de l'Ordre. La croix de la vie éternelle que nous portons à notre col est pour eux un symbole de haine et de mort.

Si elle n'avait jamais présenté les mêmes dispositions pour l'étude de l'histoire ancienne que son frère, Maÿn était comme lui douée d'une très bonne mémoire. Elle se rappela les textes narrant les anciennes guerres qui avaient opposé l'Ordre aux tribus libres des montagnes dont les Telluriens étaient les derniers représentants.

-Nous sommes en pays ennemi, je sais bien... dit-elle. Les Vouivres ont d'ailleurs contribué à faire échouer les tentatives de conquête des Cimes Pourpres avant même que Sainte-Volonté soit achevée, si mes souvenirs sont exacts. Mais crois-tu vraiment que leur parler avec ce genre de déférence changera quoi que ce soit ?

-Disons qu'il vaut mieux les caresser dans le sens du poil. Si nos livres disent vrai, ils sont d'une fierté très chatouilleuse. Et s'ils ne craignent pas Mirage et ses maudits acolytes, autant qu'ils soient le mieux disposés possible à notre égard.

Maÿn haussa les épaules tout en tendant la main pour obtenir un second berlingot :

-N'en fais pas trop non plus, cela pourrait les offenser tout autant.

Alors qu'il ouvrait la boîte contenant les friandises, une langue fourchue se glissa le long de son épaule et vint en prendre un sous son nez, comme s'il se fût agit d'un tentacule squameux. Surpris, les deux enfants observèrent le monstre avaler la petite pyramide sucrée.

-Ce sont bien des monstres féminins, dit Bethmen, elles sont attirées par le sucre, comme les abeilles.

-Les ouvrières sont asexuées, répliqua Maÿn. Et toi-même ne sembles pas les détester.

-Ah mais cela n'a rien à voir, rétorqua Bethmen d'un ton docte, en en prenant un autre pour lui. Je ne suis pas particulièrement friand de ces mielleries ; en fait c'est uniquement pour toi que je les ai emportées.

-En ce cas...

Maÿn s'empara de la boîte d'un geste vif et en versa le contenu dans sa paume. Elle les jeta un à un aux monstres qui les attrapèrent au vol en faisant claquer leurs interminables langues comme des fouets. Puis elle prit le dernier qu'elle laissa un instant en équilibre sur sa langue, avant de l'avalier, sous le regard désespéré de son très cher frère.

-Et bien quoi ? C'était pour moi, non ?

Tout en savourant le caillou sucré qui fondait sur leur langue, les Vouivres ne cessaient d'observer ces étranges enfants qui trouvaient encore la force de se chamailler si près du ciel et si près de la mort, tandis que leur sort se décidait entre les murs en ruines du Temple de la Pluie.

Lorsqu'une fleur de cristal se fanait, il ne restait plus d'elle qu'une très fine poussière incolore, que les alchimistes de la Guilde du Nombre d'Or appelaient *cendre d'âme*, car ils croyaient qu'on y retrouvait la force des âmes humaines que l'Ange avait dévorées pour sa survie.

Si l'existence des fleurs de cristal était inconnue de l'Ordre, la Guilde en revanche utilisait cet ingrédient exceptionnel depuis longtemps. La Guilde protégeait ses secrets avec un soin jaloux, et celui de la cendre d'âme n'était pas le moins bien gardé.

Cette poussière si précieuse aux yeux des alchimistes n'avait aucune valeur pour Mirage et les siens. Les Telluriens n'avaient rien dont des Anges déchus pussent avoir besoin, hormis leurs mains.

Séparés du Démiurge, les Anges ne savaient plus rien cr  er ni plus rien construire. Le coffre que les trois guerriers de Faille avaient apport   contenait les objets qu'avaient imagin  s Mirage, mais qu'une main d'Ange ne pouvait cr  er.

Mirage ne se montrait jamais aux Telluriens, mais ceux-ci ressentaient sa pr  sence sit  t qu'ils franchissaient le seuil circulaire du Temple. La sc  ne   tait invariablement la m  me : les Elfes de la Pluie les attendaient, impavides, immobiles comme les cong  res qui les entouraient. Ils semblaient toujours savoir quand les Telluriens devaient venir.

La cendre d'  me   tait toujours    leurs pieds, en un tas informe o   se trouvaient m  l  es mille histoires, mille destins diff  rents, o   l'  me humaine n'  tait plus qu'un sel rare. Il appartenait toujours aux Telluriens de la recueillir le pr  cieux ingr  dient dans les flacons de m  tal qu'ils avaient apport  s avec eux    cette intention. Ils prenaient des gants pour cela, et rempla  aient leur voile pour   viter d'en inhaler la moindre particule. Tout contact direct avec la cendre d'  me   tait trop dangereux : l'on se trouvait aussit  t assailli par une multitude d'images de ces vies pass  es et par les hurlements stridents des   mes enferm  es, qu'on   tait absolument seul    entendre, et qui ne cessaient jamais.

Mais cette fois il y avait une nouvelle marchandise que les Elfes de la Pluie souhaitent   changer contre les outils. Apr  s qu'il eurent fait l'inventaire de ce que contenait le coffre, avec la minutie m  thodique qui leur   tait coutum  re, et qui avait le don d'exasp  rer les Telluriens    chaque   change, celui d'entre eux qui traitait avec les gens de Faille leur dit simplement :

-Nous ne vous donnerons que la moiti   de la quantit   habituelle de ce que vous appelez cendre d'  me.

-Quoi ? protesta le premier des trois Telluriens. En ce cas nous reprenons la moiti   de notre cargaison !

-Non.

Ce "non" ne souffrait aucune r  plique. L'Ange fixait sur le montagnard ses petits yeux clairs et froids et son visage livide n'avait aucune expression qu'un mortel p  t lire. Ixiom, la compagne de Say  l, lui avait dit une fois : "Est-ce qu'une   p  e a une expression ? Si tu regardes sa lame tu verras seulement le reflet de ton propre visage. Ce sont des machines,

rien de plus."

-Vous emporterez les deux enfants de Sainte-Volonté, continua l'Ange.

Le Tellurien allait protester encore, mais l'un de ses deux compagnons posa une main sur son bras pour lui demander de se taire, et demanda seulement :

-Sinon ?

-Sinon nous réduirons leurs âmes en cendre et la mêlerons à celle que nous tirons des fleurs de cristal. La malédiction à laquelle vous avez échappée jusqu'à présent vous rattrapera.

Les trois guerriers de Faille eurent un geste de recul : comment pouvait-il savoir cela ?

†

-Non, décidément, martela le Capitaine Zager en hochant la tête, ce n'est pas le genre d'événements dont Adevărat et les provinces à l'entour ont besoin en ce moment.

Il désigna d'un geste ample les réfugiés arrivés de Sainte-Volonté.

On les avait rassemblés sous les arcades du marché d'hiver d'Adevărat, grelottants de froid. Ils restaient silencieux, à peine entendait-on parfois le cri d'un nourrisson, tout de suite couvert par le chant tremblotant de la pluie sur les toits de verre qui laissaient filtrer une lumière grise. Le verre était brisé à un endroit, et la pluie s'y engouffrait avec voracité, comme un symbole de la rupture du Voile qui rendait les provinces princières vulnérables, et par voie de conséquences la cité elle-même.

Adevărat la Vraie, l'Unique, le joyau de l'humanité libre. Adevărat qui ne savait que faire de ses colons qu'elle avait envoyé au loin conquérir des terres pour sa plus grande gloire. Ces colons n'étaient pas censés revenir, surtout pour annoncer que Sainte-Volonté était tombée.

La mer avait choisi d'épargner ce seul navire, qui avait fini par rejoindre la capitale. Le Capitaine Zager, Chevalier des Épées et Capitaine du Port, devait décider pour elle, Adevărat la Grande, la Généreuse. Du haut de son étalon alezan, qui tuait le temps en mordillant la courroie de son collier de chasse, il devait décider du sort de ces rescapés indésirables, qui n'avaient pas eu le bon goût de mourir en martyrs.

-Heureusement que le Port est désert, sans quoi ils ne seraient pas passés inaperçus, continua-t-il à l'adresse de son interlocuteur.

-On peut dire en tous cas qu'ils ont eu de la chance d'arriver ici malgré les tempêtes, répondit celui-ci. D'une certaine manière un naufrage eût été beaucoup plus simple, non ?

Cet interlocuteur se nommait Pesadel Ap Ország, Maître des Phares et Chevalier de la Main Gauche de l'Ordre. Le Capitaine Zager partageait avec lui toute l'autorité sur l'administration portuaire, en vertu d'accords fort anciens pour préserver l'équilibre du jeu d'influences entre les deux branches de l'Ordre.

Également juché sur un cheval, et tapotant sa botte du long fouet métallique qui lui tenait lieu d'instrument éducatif à l'intention de ses subordonnés, Pesadel Ap Ország ne parlait certainement pas de naufrage en vain. Le Capitaine Zager connaissait son absence

totale de considération pour la vie et savait qu'à l'instar de tous les Chevaliers de la Main Gauche, son partenaire avait un démon tapi en lui.

Les Chevaliers de la Main Gauche tiraient leurs pouvoirs de cette présence démoniaque en eux, qu'ils étaient censés dominer... théoriquement. Ils désignaient eux-mêmes cet hôte sous le terme de démon-reflet, mais on disait souvent que c'étaient eux qui n'étaient plus qu'un reflet d'humanité, un simulacre au service du démon qui les hantait. Des cinq principes démoniaques à l'œuvre chez le démon-reflet du Maître des Phares, Zager s'était laissé dire que celui qui avait nom Nergal, et représentait à la fois la violence et la torture, devait être le plus puissant.

-Il s'en faut de peu pour qu'un navire sombre corps et biens, continua Pesadel. Une vague de trop, une simple erreur de manœuvre... Toutes ces vies sauvées, cela tient du miracle.

-Un miracle, oui, acquiesça distraitemment Zager.

-Un miracle qui ne demande qu'à rester inconnu.

Pesadel adressa un signe de tête à son premier lieutenant, et les Sentinelles des Phares firent glisser leur fusil de leur épaule. Les rescapés se relevèrent en entendant le bruit des chiens qu'on armait et poussèrent des exclamations de surprise mêlée d'horreur. Un jeune homme quitta le groupe pour s'adresser aux deux officiers :

-Mais... Mais c'est la Hiérophante elle-même qui nous a ordonné de fuir ! Vous avez vu son sceau !

Il n'était qu'un jeune homme mais portait déjà la dragonne noire et rouge des bacheliers. Zager se demanda si ce jeune Chevalier en puissance avait encore en lui suffisamment de pouvoir pour échapper au nettoyage. À en juger par les stigmates qu'il portait sur son visage, il était épuisé par la traversée dont ils avaient réchappé, par ce qu'il avait déjà dû faire pour que l'ouragan épargnât leur navire.

Zager regarda le sceau que le jeune garçon lui avait donné. C'était bien celui d'Icémie Persona : l'araignée rampante de sa Maison, barrée du bâton indiquant sa charge. Le sceau pouvait disparaître lui aussi au large de la cité. Mais il fallait être certain qu'aucun n'en réchappât, et Zager avait trop l'expérience de son métier pour ne pas se méfier de ce dont étaient parfois capables les gens désespérés.

Renvoyant le sceau à l'Écuyer et se contenta de dire :

-Sépare les Novices et les Écuyers des colons, et vite.

-J'écoute et j'obéis, répondit le jeune garçon en effectuant le salut rituel.

Tandis qu'il rejoignait le groupe des rescapés, Zager dit à son voisin :

-Nombre des Novices et des Écuyers sont issus d'une famille patricienne. Peut-être avez-vous vous même un parent parmi eux...

Zager s'interrompt. Les lois complexes de l'héritage variaient d'une famille patricienne à l'autre, mais une chose restait toujours vraie : en cas d'appartenance commune à l'Ordre, la Main Gauche se servait après la Main Droite. Évoquer la présence d'un frère ou une cousine quelconque ne pouvait probablement qu'inciter plus encore Pesadel à

recourir à une solution radicale.

-Ceux qui appartiennent à l'Ordre relèvent tous de la Main Droite : par conséquent je m'en charge, reprit-il en haussant le ton. Je vous laisse les colons. Disposez-en comme bon vous semble.

Pesadel acquiesça d'un sourire vaguement ironique. Un pamphlétaire anonyme avait écrit que la Main Gauche servait à faire couler le sang qui risquait de souiller la Main Droite. Zager n'aimait pas donner raison aux plumitifs de cet acabit mais il était soulagé de ne pas avoir à s'occuper des civils tout en abandonnant un os à ronger à la Main Gauche.

Le bachelier revint vers eux, suivi du groupe compact des membres de l'Ordre, tandis que colons suivaient sans un mot les Sentinelles des Phares qui les emmenaient hors du marché couvert. La plupart d'entre eux n'avaient jamais quitté la vallée de Sainte-Volonté, et aucun n'avait jamais vu la capitale. En marchant dans les rues interminables de la cité, ils contemplaient, de l'œil hagard et désespéré de ceux qui ont tout perdu, les clochers, les hautes demeures, les jardins suspendus des familles patriciennes.

Les colons ne connaissaient de l'Ordre que Sainte-Volonté, et ne savaient de la Main gauche que les rumeurs affreuses qui circulaient à son sujet. Les Chevaliers de la Main Gauche avaient toujours existé, et s'étaient rendus indispensables à la survie de l'Ordre. Mais en raison de leur faible nombre, et du fait qu'ils étaient principalement présents à Adevărat, ils n'étaient souvent connus qu'à la façon d'une obscure légende parmi les peuples soumis à la République.

Mais pour eux cette légende deviendrait très vite une cruelle réalité. Resté seul avec ses hommes et les survivants qu'il avait choisis, le Capitaine se demanda s'il existait une manière désinvolte et rassurante d'annoncer la perte du Hiérophante de la troisième couleur à ses supérieurs.

-Nous sommes tous à vos ordres, Chevalier, dit le bachelier. Vingt-six Écuyers et trente Novices.

Il ne lui avait pas demandé de les recenser, mais puisque ce jeune freluquet semblait vouloir faire du zèle, il apprécierait certainement l'insigne privilège d'annoncer lui-même aux Hiérophantes la perte de l'un des leurs, pensa Zager.

Il ignorait cependant que ce jeune homme portait une nouvelle d'importance plus grande encore, sous la forme d'une lettre rédigée par Constantină Iștrați, et soigneusement à l'abri dans l'un des petit étui cylindrique étanche utilisés couramment pour le transport des missives de l'Ordre.

†

L'une des premières choses que l'Ordre enseignait aux Novices était le silence. Le Dogme ne disait-il pas : *Contre le vacarme incessant des cantiques que les Anges chantent pour louer le Démiurge, le Silence fut la première arme des Infidèles*. Et en un lieu où l'on apprenait la magie, les mots se devaient d'autant plus d'être utilisés selon des codes précis. La couleur des Silences était donc la première à laquelle les jeunes novices étaient confrontés.

Les protocoles de prise de parole venaient soutenir et confirmer la hiérarchie entre novices, Écuyers et Chevaliers, jusqu'au Hiérophante. Mais la règle la plus élémentaire était de toujours se taire dans le doute. Ne pas questionner, ne pas discuter.

Instinctivement, Bethmen et Maÿn obéirent à cette règle lorsque les trois Telluriens sortirent finalement du Temple et leur firent signe de les suivre.

Sans un mot ils les aidèrent à charger les lourdes fioles de métal sur les harnais des Vouivres qui dodelinaient de leur tête monstrueusement humaine pour secouer la fine couche de neige que le vent déposait sur leurs écailles. Celui qui leur avait parlé en premier avait un *sakus* glissé dans sa ceinture comme s'il se fût agi d'une arme. Il s'assit sur le promontoire qu'occupaient les deux enfants à leur arrivée, et se mit à en jouer tandis que le chargement se faisait.

Bethmen et Maÿn ignoraient tout du pouvoir de cet instrument sur les Vouivres et échangèrent un regard perplexe face à l'étrangeté de la situation. Était-ce bien l'endroit pour jouer de la musique ? La petite mélodie si pleine d'humaine mélancolie s'élevait au-dessus des gémissements obstinés du vent, au pied des ruines d'un Temple sans doute aussi ancien que le Démiurge. Ils ne remarquèrent pas que les Vouivres plissaient leurs yeux comme pour mieux profiter de l'instant.

-Comment vous appelez-vous, *Kutyak* ?

Kutyak était un mot de la langue sacrée sur laquelle se fondait la magie des huit Couleurs. Ce mot se rapportait au mépris que les peuples insoumis avaient ressenti pour l'Ordre lors de sa formation. Il faisait allusion à la fonction première de ceux qui avaient fondé l'Ordre : ils étaient alors officiers de la Garde Prétorienne, chargée de protéger le Prince. *Kutyak* signifiait approximativement "mercenaires", ou plus simplement "chiens".

Maÿn eut un haut-le-corps en entendant ce mot, mais elle savait que l'usage était parfois si profondément ancré que l'appellation restait, alors que ceux qui l'employaient ignoraient souvent son sens originel. Celui qui venait de parler n'avait peut-être nulle intention de les offenser.

-Bethmen et Maÿn Hesterayül, répondit Bethmen. Nous sommes d'Adevărat.

-Vous aussi ?

-Comment ça nous aussi ? demanda Bethmen.

Mais l'homme se contenta de hausser les épaules sans répondre et lui mit entre les bras deux lourdes fioles dont le poids faillit lui faire perdre l'équilibre. À la hauteur où ils étaient, toute chute serait sans aucun doute mortelle ; c'était rassurant car il abhorrait l'idée d'une longue agonie, mais tout de même... Bethmen ravala sa curiosité et fixa péniblement son lourd chargement au harnais de la Vouivre qui l'observait et semblait s'amuser de ses difficultés.

-Qu'y a-t-il dans ces flacons ? demanda Maÿn qui en portait également. Ils sont lourds comme le ciel.

Lourd comme le ciel était une expression typique d'Adevărat, mais le montagnard ne parut pas surpris et répondit :

-Bien plus encore, *Kutya*. Il n'y a rien de plus lourd que la cendre d'âme.

En entendant cela, Maÿn lâcha le colis qu'elle tenait et fit un bond en arrière, comme foudroyée. Soutenant son regard horrifié, l'homme ajouta :

-Tu ne seras pas contaminée, le flacon est étanche.

C'était bien la première fois que Bethmen voyait sa sœur incapable de prononcer un mot. Elle semblait même avoir du mal à respirer.

-Holà, les déserteurs ! dit l'homme au sakus, qui venait de cesser de jouer et s'apprêtait à enfourcher sa monture. Vous voulez peut-être que nous vous laissions ici ?

Bethmen saisit sa sœur par le bras et murmura à son oreille un charme des Silences afin qu'elle n'entendît plus le vacarme de la colère, qui prenait beaucoup trop d'ampleur en son esprit. Il la sentit se détendre et caressa un instant ses cheveux, puis se pencha pour ramasser le colis qu'elle avait lâché. Il sentit qu'elle le suivait du regard et l'entendit murmurer :

-Tu savais ?

Bethmen acquiesça :

-Je t'expliquerai.

Elle semblait si choquée qu'elle ne protesta pas quand les Telluriens les ligotèrent au harnais comme ils l'avaient fait de leur chargement. Celui qui portait le sakus leur expliqua que c'étaient ainsi qu'ils apprenaient à leurs enfants à voler sur le dos d'une Vouivre. Il ajouta laconiquement que ceux qui croyaient pouvoir apprendre sur le tas comment se tenir sur ces animaux au vol si chaotique ne disposaient en général que de quelques trop courtes secondes en chute libre pour constater le peu de pertinence de leur choix.

Une fois leurs âmes mortes et vivantes chargées, les trois guerriers de Faille firent chacun signe à leur monture de les aider à monter sur leur dos. Les Vouivres tendirent alors leur main griffue pour servir d'appui au pied de leur cavalier. Une fois installés, ils crièrent l'ordre de s'envoler, sans se servir d'aucune rêne, car ce n'était pas ainsi qu'on se faisait obéir de ces monstres.

Serrant les dents pour ne pas crier, Bethmen se cramponna de toutes ses forces à ses liens tandis que la bête se dressait soudainement de toute sa hauteur et déployait ses longues ailes membraneuses. Les Vouivres marchèrent alors de manière presque humaine vers le bord du précipice, et se laissèrent tomber en avant.

Il y eut d'abord la chute, vertigineuse vers les rochers en contrebas, vers les aiguilles de glace qui se dressaient vers le ciel comme les dents d'un dragon mort, Bethmen s'entendit hurler de terreur avant de sentir la portance des ailes du monstre ralentir leur chute. Les Vouivres commencèrent à battre des ailes lentement, et se mirent à planer entre les parois de la Faille.

Celle qui portait Bethmen se mit à rire - si du moins il s'agissait bien d'un rire ? - tandis qu'elle se frayait un chemin entre les mâchoires du ravin. Elle et ses quatre compagnes suivaient en ligne celle qui était en tête et semblaient prendre plaisir à frôler les parois du gouffre, à contourner les obstacles au dernier instant dans cette chute qui n'en finissait

pas.

Longtemps après que le froid eut paralysé les deux enfants, malgré la fourrure que les Telluriens leur avaient donnée pour les protéger, ils virent enfin la cité des Telluriens. Ils ne virent tout d'abord que les ponts de corde tendus entre la paroi sud et la paroi nord, entre lesquels les Vouivres se faufilèrent aisément. Puis ils remarquèrent les maisons verticales accrochées comme du lierre au-dessus du vide, dont les façades se mêlaient à la paroi.

Ils devinèrent les pièces creusées dans la roche là où elle était tendre, ou encore là où l'eau des neiges et des pluies mêlées à l'acidité des épines des arbres avait patiemment creusé des grottes naturelles. Des deux côtés de chaque entrée étaient sculptés des colonnes sur lesquelles étaient gravés les symboles de la famille qui y vivait. Mais peu de foyers étaient encore allumés : la population de Faille diminuait inexorablement d'année en année.

Le vol des Vouivres s'était fait beaucoup plus lent depuis qu'ils avaient atteint Faille. Elles semblaient danser avec le vent, et restaient dans un état de quasi-lévitiation, suspendues par des fils invisibles entre les ponts de cordage. Puis elles se dispersèrent et vinrent se poser l'une après l'autre sur une étroite corniche qui servait de seuil à une entrée.

Plus haute et plus large que les autres, cette entrée était flanquée de deux cariatides à-demi nues, au visage entièrement voilé par une cagoule ne laissant voir que les yeux. Dans la lumière vacillante des lampes à huile accrochées aux parois de la caverne par des chaînes de fer, une femme au visage voilé de la même manière que les cariatides les accueillit d'un vague geste de bienvenue.

-Salut à toi Oréjane, Maîtresse des Vouivres ! dit à son intention celui des trois guerriers qui tenait le sakus.

-La paix soit avec toi, Minhéa, lui répondit Oréjane de sa voix changée par le voile qu'elle portait.

Puis elle ajouta, d'un ton suave et aimant, à l'intention des Vouivres :

-Heureuse de vous revoir, mes filles bien-aimées.

En descendant de leurs montures, les trois guerriers remarquèrent la présence de la blonde Ixiom auprès de la Maîtresse des Vouivres. Les yeux d'habitude noirs de la jeune compagne de leur chef Saÿul brillaient d'un éclat saphir. Celui qui portait le sakus ne put retenir une grimace de contrariété : elle utilisait la Double-Vue.

Rien ne mettait plus mal à l'aise les Telluriens que ce regard qu'on devinait même sans le croiser. Le rayonnement de la lumière peut créer une sensation de chaleur, mais lorsque les yeux d'Ixiom se paraient de cette couleur bleutée ils semblaient à l'inverse arracher un peu de chaleur à tout ce sur quoi ils se posaient. Comme tous les dons surnaturels, le don de Double-Vue s'était affirmé très tôt chez Ixiom, et elle avait appris à l'affiner peu à peu, à tel point qu'il devenait impossible de lui mentir.

La Double-Vue n'était pas l'Empathie, et si Ixiom pouvait savoir si la personne en face d'elle était sincère ou non, elle n'en devinait pas pour autant ses pensées. Il n'en fallait

cependant pas autant pour comprendre que sa présence irritait Minhéa et ses deux compagnons. Elle avait pris l'habitude de venir accueillir les guerriers revenant d'une expédition à l'extérieur pour vérifier s'ils ne portaient pas en eux des ferments de Corruption. Son rôle inquisiteur l'avait ainsi rendue particulièrement impopulaire, car les Telluriens se croyaient tous immunisés à la Corruption.

Un don comme celui de la Double-Vue n'était de manière générale jamais très apprécié. Il suscitait au mieux la méfiance, au pire la haine, et faisait de la personne douée un solitaire. Malheureusement il était difficile pour un enfant de cacher un tel secret, car il ne comprenait souvent que trop tard que tous ne voyaient pas ce que le don lui révélait. Lorsque la mère d'Ixiom l'avait mise en garde contre ce don, Faille savait déjà que les yeux noirs de la petite fille blonde en voyaient trop lorsqu'ils viraient au bleu sombre.

Elle n'avait pas eu d'amis et hormis Sayül, qui semblait l'avoir choisie précisément pour ce don, aucun homme ne l'avait approchée, car ils craignaient son regard trop perspicace. Mais on s'habitue à la méfiance, à la solitude et même à la haine. Elle avait donc très vite cessé de vouloir se faire pardonner son don et s'était construite dans le mépris du clan auquel elle appartenait. Elle avait même appris à retirer une certaine satisfaction des regards craintifs et haineux que lui lançaient les Telluriens, ou de les voir baisser les yeux pour ne pas croiser les siens.

Mais cette fois elle s'intéressa surtout aux deux silhouettes inanimées qui furent déchargées avec la cendre d'âme. Les deux adolescents avaient perdu connaissance et leurs lèvres étaient blanchies par le froid. En les voyant étendus côte à côte entre les Vouivres, dont une avait gardé une aile déployée pour les protéger du vent venant du gouffre, Ixiom fut aussitôt frappée par leur ressemblance. Par son seul don de Double-Vue elle perçut l'ombre de ce domaine secret qui avait tant intrigué les Chevaliers de l'Ordre.

Ils étaient humains, cela ne faisait aucun doute, et sans la moindre trace de Corruption en eux. Elle s'accroupit et se pencha vers eux pour vérifier s'ils étaient blessés. Les trois guerriers avaient traité ces deux colis avec beaucoup moins de délicatesse que le reste de leur chargement. Oréjane s'approcha elle aussi, les considéra avec étonnement et demanda à Minhéa :

-Étrange prise... Ils étaient au Temple de la Pluie ?

-Prisonniers des Elfes... Les faces-de-lèpre ont exigé que Faille les rachète. Ces deux Kutyak nous ont coûté la moitié du paiement habituel ! répondit Minhéa, dont la colère n'avait été qu'attisée par la morsure du vent, tout en défaisant les courroies du harnais de l'une des Vouivres. Belle prise en vérité : ils ne sont même pas capables de tenir sur leurs jambes !

-Je crois qu'ils sont à la fois gelés, et paralysés par la peur, dit Oréjane en tâtant la joue de Maÿn. Ils ont dû s'évanouir pendant le vol.

-Ce doit être au moment où ils ont cessé de hurler comme des écorchés.

-Et toi Minhéa ? intervint Ixiom calmement. Tu es resté sans doute silencieux et digne pendant ton premier vol sur une Vouivre ?

Minhėja avait un caractère impulsif et peu enclin à la relativisation de son point de vue. Il se retourna brusquement vers Ixiom, prêt à la corriger d'un vigoureux soufflet de son gant de cuir renforcé de métal, mais Oréjane posa sa main sur son bras et lui dit du même ton à la fois doux et ferme qu'elle eût employé pour calmer une Vouivre enragée :

-Paix, Minhėja. Tu sais bien que ça n'est malheureusement pas la première fois que les Elfes nous obligent à racheter leurs prisonniers.

Elle jeta à nouveau un regard aux uniformes des deux Écuyers, et surtout à la croix de la vie éternelle brodée sur leur col qui lui en rappelait une autre, tatouée au fer rouge sur ses lèvres. Le châtiment de la marque sur les esclaves qui avaient tenté de s'enfuir avait été interdite par un édit princier, mais l'Ordre la pratiquait toujours dans les protectorats ou les colonies éloignés de la capitale.

Nettoyant de la main le givre qui s'était déposé sur leurs galons elle découvrit la rose et la clef brodées qui ornait la poitrine de celui qui devait être le garçon, et la dague sur celle qui, à n'en pas douter, était bien une poitrine de jeune fille. Elle n'avait pas vu ces symboles depuis son enfance mais n'en avait jamais oublié la signification. Surprise, elle ajouta :

-Mais c'est bien la première fois qu'il s'agit d'Écuyers... Nous pourrions en tirer un bon prix auprès du mangeur d'or s'ils appartiennent à une famille patricienne.

Minhėja parut s'adoucir en entendant ces mots. S'adressant à Ixiom sans la regarder, il lui dit :

-Préviens Sayül, Ixiom. En attendant je les conduis à la souffrière.

Faute de mieux, une ancienne souffrière leur tenait lieu de prison. Sans ajouter le moindre mot, Ixiom quitta l'entrepôt pour emprunter un pont de cordes conduisant à la maison de Sayül. Elle savait qu'il l'attendait, et que l'air confiné de sa demeure était déjà saturé par l'odeur entêtante de l'alcool de menthe que le mangeur d'or devait lui avoir ramené comme de coutume.

Lorsque Minhėja et les siens eurent achevé le rangement des harnais et l'entreposage des précieux flacons au fond de la salle que gardaient les courageuses cariatides, ils partirent en silence après un signe de tête à Oréjane. Cette caverne était aussi l'autel des Vouivres et la plupart des Telluriens ne tenaient guère à s'y attarder.

Restée seule avec les Vouivres, Oréjane se souleva une tenture ocre pour entrer dans ce qui était sa modeste demeure : une salle ronde, sans aération, qui ne contenait guère que son hamac et un coffre de bois. Ce fut dans ce coffre qu'elle prit un long sakus de bois noir. C'était elle qui apprenait aux enfants de Faille à en jouer, mais aucun de ses élèves ne connaissait l'air qu'elle s'apprêtait à jouer. Elle ne le transmettrait qu'à celui ou celle qui deviendrait maître ou maîtresse des Vouivres après elle.

Les Vouivres l'accompagnèrent tout au fond de leur autel, là où nul ne pourrait les voir, là où nul hormis Oréjane ne s'aventurerait jamais. Elle s'assit sur une pierre à peu près plate, au centre d'une haute salle qui était le résultat d'un éboulement, et porta le sakus à ses lèvres. Les Vouivres l'entourèrent et leur souffle chaud l'enveloppa peu à peu.

Elle joua une mélodie douce et nostalgique, mais qui n'était pas empreinte de l'habituelle mélancolie que le sakus excellait à exprimer. Cela ressemblait à une berceuse, à une invitation au rêve. Les Vouivres replièrent leurs ailes et fermèrent les yeux pour mieux écouter. Hormis Oréjane, nul ne verrait rien du mystère qui allait s'opérer.

†

Sarvenaz Hesterayül avait horreur d'agir en hâte. Cela lui rappelait son passé de jeune fille de noblesse inférieure. Parmi les avantages qu'elle avait retenus de la promotion sociale que constituait son entrée dans la famille Hesterayül, le luxe de faire attendre tenait une place de choix. Mais la Chancellerie de la Main Droite n'adapterait sans doute pas ses échéanciers à son emploi du temps.

Elle qui n'aimait guère la sobriété vestimentaire allait devoir revêtir la tenue traditionnelle des patriciens lorsqu'ils avaient affaire aux institutions officielles. Le long manteau blanc ne brillait ni par son originalité ni par sa sophistication. L'habit écarlate indiquant son appartenance à l'ordre était un peu trop sombre à son goût, et d'une rigueur toute militaire.

De par le prestige et l'ancienneté de leur famille, les Hesterayül avaient le privilège de porter le blason de leur famille apposé à la croix de la vie éternelle brodée sur l'épaule de leur manteau. C'était cependant une maigre consolation car l'aigle de sable sur champ d'argent était d'une affligeante rectitude et témoignait manifestement des manières de barbares encore peu dégrossis qu'avaient dû être les Hesterayül au moment de l'anoblissement de leur maison. Sans parler de ces bottes si désespérément masculines et fonctionnelles, qui par leur talon trop court lui rendaient sa taille réelle de manière tout à fait impertinente.

Même la vision sur sa poitrine des deux cœurs et des deux bâtons croisés faits de fils d'or qui indiquaient son rang de Chevalier des Bâtons et du Sang n'avait rien pour lui plaire, car ses titres avaient été grassement payés et n'étaient guère mérités. Sarvenaz faisait partie de ces membres de l'Ordre qui n'avaient pas effectué leur apprentissage à Sainte-Volonté et avaient acquis leurs titres auprès d'un Chevalier des Chiffres en difficulté financière.

Si elle maîtrisait assez correctement l'art des Bâtons pour soumettre les volontés des inférieurs, la complexe magie du Sang, qui permettait de soigner et de préserver l'intégrité du corps lui était juste assez familière pour lui permettre de refermer les blessures que ses méthodes pédagogiques infligeaient jadis à ses enfants, lorsqu'ils étaient encore présents. Sarvenaz ne s'intéressait guère qu'à ce qui lui semblait avoir une application immédiate dans le cadre de sa vie de patricienne.

La véritable magie sur laquelle elle avait toujours compté était celle de sa peau de pêche, de ses cheveux soyeux qui tombaient en cascades sur ses hanches et de ses grands yeux noirs aux cils interminables. Chose essentielle pour les goûts des Patriciens d'Adevărat, elle avait des lèvres charnues et des doigts longs et fins dont elle se servait à merveille

pour jouer de l'orgue ou du clavecin. C'était d'ailleurs ainsi qu'elle avait séduit Navier Hesterayül, ce qui lui avait permis de s'en faire épouser, au grand dam des nombreuses candidates, toutes tentées comme elles par le prestige que représentait le nom des Hesterayül Ap Iranaë.

Tout en regardant ses deux servantes ajuster sa ceinture et son épée, qui n'était jamais sortie de son fourreau, hormis pour en corriger du plat quelque manant, elle se prit à songer à la jeune fille naïve qu'elle avait été jadis.

Tout semblait si simple alors à son cœur de candide adolescente en fleur : il suffisait d'utiliser les talents dont la nature l'avait généreusement gratifiée pour acquérir le statut qu'elle méritait, par la grâce de noces avantageuses. Lorsque la demande en mariage de Navier Hesterayül lui était parvenue, elle avait cru avoir réussi au-delà même de ses espérances. Las ! Fut-ce le fait d'une malédiction lancée par une rivale furieuse ? Rien ne s'était déroulé ensuite comme elle l'avait imaginé.

Le seul point noir qu'elle avait alors vu chez son époux Navier était sa jeunesse. Elle n'eut cependant pas à le déplorer, puisqu'il mourut prématurément, lui laissant ainsi le patrimoine qu'elle avait convoité. En revanche, elle s'était assez vite rendu compte que le décès de son époux ne la rendrait pas pour autant maîtresse en sa demeure. Toute sa belle-famille lui en voulait de ce qu'ils considéraient comme une mésalliance et même les domestiques l'avaient toisée de haut à son arrivée au Kahyd.

Navier lui avait toujours paru très épris d'elle, mais il l'avait cependant tenue à l'écart de tous les secrets du Kahyd et notamment de la Conjuración à laquelle il avait eu le malheur de s'associer. En un sens elle lui était reconnaissante de cette dernière attention : cela lui avait évité de partager son sort. Il l'avait finalement gardée comme un bel objet qu'il s'était offert, sans rien partager avec elle de sa véritable vie. Il appréciait sa compagnie, sa présence, son corps, mais sans doute ne se faisait-il aucune illusion sur la nature de leur relation.

Étant tout sauf stupide, elle avait assez vite compris après sa mort qu'il l'avait utilisée comme une diversion. Le scandale de cette mésalliance lui permettait de détourner l'attention de ses activités subversives. Son nom apparaissait sur les lèvres des intrigants de palais, et non sur les rapports de la Milice d'Adevārat. Encore aujourd'hui tout un pan de la vie de la maison Hesterayül lui échappait. Officiellement l'Ordre avait supprimé tous les complices de Navier et saisi tout ce qui se rapportait à la Conjuración des Vingt, mais elle savait que le Kahyd lui dissimulait toujours son vrai visage.

Comble de malchance, l'Ordre s'était subitement intéressé à elle à la suite de cette lamentable affaire, et n'avait cessé depuis de faire pression sur elle pour l'impliquer dans de dangereuses intrigues. Que lui voulaient-ils encore ? Sans doute s'agissait-il de Bethmen et Maÿn : ces deux gamins imbéciles n'en faisaient jamais d'autre.

-Faudra-t-il fermer le manteau d'une fibule d'or, ma Dame ? demanda la plus jeune des deux servantes de sa voix de petite fille.

Interrompue dans ses pensées, Sarvenaz se regarda un instant dans le miroir, tandis

que l'autre servante tressait ses longs cheveux en une natte serrée, selon le protocole de l'Ordre, ce qui la privait de la parure naturelle qu'était la luxuriance soyeuse de sa chevelure.

'Tant pis.' se dit-elle en soupirant et en faisant signe à ses servantes de la laisser. Après tout, même un accoutrement aussi grotesque ne pouvait véritablement faire de tort à sa beauté. Elle évita de sourire, cependant, car elle avait horreur de voir se creuser dans ce mouvement les premières rides de l'âge. Mais la vieillesse était une antique malédiction du Démiurge, et même la magie du Sang n'y pouvait rien.

S'étant parée de son voile, elle descendit le grand escalier qui conduisait au hall d'entrée, en échangeant un regard avec le masque de son époux, dont l'expression figée semblait traversée par une ombre d'ironie. Les gardes s'inclinèrent à son passage et firent jouer les verrous de la grande porte, qui donnait sur le jardin intérieur du Kahyd. Mais elle ne reconnut pas sa voiture ni son cocher habituels en s'engageant sur le perron, suivie par l'un des gardes, qui la protégeait de la pluie par une ombrelle.

C'était un fiacre tout-à-fait modeste, auquel étaient attelés deux chevaux puissants mais peu esthétiques. Sur la porte du fiacre était peint l'emblème de la Milice : une dague dont la garde était un œil. Un homme l'attendait à la porte du fiacre et plusieurs cavaliers l'entouraient. Elle n'eut même pas le temps de demander à ses gardes la signification de tout ceci. L'officier qui l'attendait s'avança et la salua en claquant ses talons, d'égal à égal.

Sarvenaz eut le réflexe de vérifier les galons du jeune homme avant de s'indigner de son manque de respect à son égard. Il portait deux yeux et deux poignards croisés à sa poitrine, ce qui signifiait qu'il était Chevalier des Larmes et des Épées. Tous les officiers de la Milice étaient membres de l'Ordre et nombre d'entre eux étaient affiliés à ces deux Couleurs. Le Hiérophante des Larmes lui-même était aussi le chef de la Milice. C'était sans doute pour cela qu'on retrouvait presque exactement les mêmes symboles sur l'emblème de la police secrète d'Adevărat.

Quoi qu'il en fût, Sarvenaz dut réfréner son mouvement d'humeur. S'il s'adressait à elle non pas en tant qu'officier de la Milice à une patricienne mais d'un Chevalier à un autre, il était d'un rang supérieur au sien. Peut-être s'attendait-il même à ce qu'elle le saluât en revanche selon le geste habituel des poignets croisés...

Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir à ce sujet et lui dit d'un ton sec, tout en ouvrant la porte du fiacre :

-Ma Dame Sarvenaz Hesterayül Ap Iranaë ? Veuillez pardonner cette intrusion. Je suis chargé de vous conduire à Tour Carmine.

Les vieilles lois d'Adevărat stipulaient que les demeures des familles patriciennes à l'intérieur de la cité étaient sous la seule responsabilité de la famille concernée, et qu'aucun organe de la République n'avait le droit ne fût-ce que d'y entrer, à moins d'une dérogation exceptionnelle du Prince. Mais la Milice était déjà entrée au Kahyd et se considérait apparemment investie d'une autorisation d'accès permanente.

Sarvenaz hésita une seconde. Si la Main Droite venait la chercher jusque devant chez

elle, mieux valait obéir sans discuter. Ravalant sa susceptibilité de parvenue, elle entra dans le fiacre. L'officier s'installa devant elle puis referma la porte. L'équipage se mit en route aussitôt, et au gravier des allées du jardin intérieur succédèrent bientôt les pavés des rues encaissées d'Adevărat.

L'officier gardait ses mains fermées sur son sabre qu'il avait posé sur ses genoux, et la regardait fixement, avec la même attention que si elle avait été un objet précieux dont il avait la responsabilité. Agacée par ce regard scrutateur, elle ramena son voile sur son visage et regarda la ville défiler autour d'elle par les fenêtres du fiacre.

Ils s'étaient engagés sur les quais et roulaient à tombeau ouvert vers Tour Carmine, qui dressait sa majestueuse silhouette au milieu du brouillard. Une pâle éclaircie se leva sur la ville. Sarvenaz se laissa bercer par la succession des mâts des innombrables navires tandis que la pluie cessait peu à peu. Le port était désert, lui aussi, et parmi les rares personnes qu'elle aperçut elle remarqua une forme encapuchonnée qui empruntait une passerelle pour débarquer d'un navire marchand.

Elle vit des mains de femme enlever la capuche et un visage qui ne lui était pas inconnu apparut. Où avait-elle déjà vu cette femme ? Elle se rapprocha de la vitre et vit que cette femme s'était immobilisée et suivait le fiacre du regard. Un coup de vent défit le ruban qui tenait ses cheveux et Sarvenaz vit se dénouer une longue chevelure bleutée.

Cette couleur était rare, car elle n'apparaissait que chez ceux qui étaient nés trop près du Pays-Labyrinthe, très loin au sud d'Adevărat, aux confins de l'Empire. Elle n'avait vue une telle chevelure que chez une seule femme... Essayant de rassembler ses souvenirs, elle se mordit la lèvre, désireuse de concentrer son esprit sur autre chose que sur l'audience qui allait se dérouler. Elle chercha un moment, puis revit soudainement la scène de l'exécution de son époux.

Les Hiérophantes de l'ordre étaient tous présents, ils se tenaient debout à même les planches de l'échafaud qu'on avait dressé pour décapiter les Conjurés de noble extraction. Les autres avaient été pendus auparavant, les honneurs de l'épée étant réservés au sang des patriciens. La présence des Hiérophantes pour un événement de cette importance était une tradition. Il faudrait même ensuite qu'ils trempent leurs mains dans le sang des condamnés, afin d'endosser symboliquement la responsabilité de l'acte.

Sarvenaz avait détourné son regard de son époux qu'on conduisait au billot, pour observer ces mains qui allaient se teindre du sang des Hesterayül sans pourtant avoir à manier la lourde épée du bourreau. Elle les avait regardées tout le long de cette pénible cérémonie, même lorsqu'elle s'était mise à pleurer sans comprendre pourquoi, même lorsque le bruit du fer s'abattant une seconde fois pour trancher le cou trop raide de son époux lui avait donné un haut-le-cœur.

Parmi ces mains il y en avait deux pâles et délicates, sans aucune ride, crispées l'une sur l'autre. Elle avait relevé son regard et avait vu une jeune fille dont la longue chevelure, dénouée malgré le code vestimentaire de l'Ordre, avait exactement ces reflets bleutés. Voir une si jeune fille Hiérophante l'avait suffisamment marquée pour qu'elle s'en souvînt

encore ce jour-là.

Sarvenaz fut interrompue dans ses réflexions par les cahots qui agitèrent le fiacre tandis qu'il s'engageait dans le passage de la Tour des Chaînes pour emprunter la digue du même nom jusqu'à Tour Carmine. Les portes conduisant à la digue étaient closes et l'équipage dut s'arrêter. Les sabots des chevaux résonnèrent fortement sous la voûte du chemin qui traversait la tour, et le premier des cavaliers qui précédaient le fiacre dut crier le code de son ordre pour se faire entendre des gardes.

La couleur des Chaînes était celle de l'unité, de l'union des forces tendues vers un but unique et de ce fait la Tour des Chaînes était le passage obligé de tous ceux qui se rendaient au siège de la Main Droite. Il importait de vérifier que chacun agissait selon le rôle qui lui était dévolu. Un Chevalier des Chaînes, reconnaissable aux arabesques entrelacées qui lui servaient de galon, s'avança et frappa à la vitre du fiacre.

L'officier qui accompagnait Sarvenaz ouvrit la porte et lui présenta un disque de métal de la taille d'une large pièce, sur lequel étaient gravées quelques runes que Sarvenaz n'eut pas besoin de lire, car l'officier prononça les paroles qu'elles représentaient :

-Nous sommes la pensée première de la Main Droite.

Comme la plupart des Mages de l'Ordre, la voix de l'officier changeait lorsqu'il parlait la langue sacrée, mais Sarvenaz n'avait jamais entendu une voix humaine se muer en un tel feulement de bête fauve. Elle distingua néanmoins les mots de cette phrase et pâlit en en saisissant le sens. Cela signifiait que l'Ordre émanait directement du Concile des huit Hiérophantes. Le Chevalier portier eut aussitôt un mouvement de recul et referma la porte.

On leur ouvrit les portes, et le fiacre s'élança sur la digue. Malgré son talent consommé pour la dissimulation Sarvenaz ne parvenait pas à masquer le sentiment de panique qui l'envahissait. La convocation émanait directement des huit Rois Mages, ceux-là même qui avaient trempé leurs mains dans le sang de son époux. Son esprit fut traversé d'une pensée folle : se jeter dans l'eau glacée de la Mer qui venait lécher les pieds de la digue.

Comme s'il devinait ses pensées, l'officier lui saisit la main et enfonça ses doigts dans sa chair. Sarvenaz eut la sensation que cinq clous chauffés au rouge venaient de s'enfoncer dans la paume de sa main. Elle voulut hurler mais le cri resta coincé dans sa gorge, et commença à l'étouffer. L'officier la relâcha et lui dit, sur ton impassible qui contrastait avec sa voix de bête furieuse :

-Tu ne leur échapperas pas. Abandonne ici tout espoir.

Et dans un assourdissant bruit de fer, les herses gardant le seuil de la tour écarlate se levèrent l'une après l'autre pour les laisser entrer.

Chapitre 5

La folie nécessaire

-Vous pouvez cesser de saluer, Sarvenaz Hesterayül, dit l'un des deux huissiers qui l'encadraient.

Sarvenaz était pliée en deux, les mains sur ses yeux, et serait bien restée ainsi. Essayant de maîtriser sa peur elle se redressa et ouvrit les yeux pour voir les huit Hiérophantes installés devant elle, assis à une longue table de bois sur laquelle étaient posés des chandeliers d'argent. Ils étaient dans l'une des salles d'audience de Tour Carmine, attenante à la salle où délibérait le Concile.

Le sommet de Tour Carmine, où elle se trouvait à présent, était éclairé par de très longs vitraux dont les teintes multicolores lui donnaient le vertige. Les huit Rois lui apparaissaient dans une semi-obscurité comme huit silhouettes sombres assises derrière cette table presque nue, tandis qu'elle se tenait debout face à eux, sur le marbre froid et lisse du sol. Elle remarqua que la jeune Hiérophante qu'elle avait vue lors de l'exécution de son époux était absente.

Septime Tarenabraë, le Hiérophante des Chiffres, se tenait au milieu de la table, ses mains gantées de cuir écarlate jointes dans un geste d'attente. Sarvenaz ne l'avait vu que rarement mais elle n'avait pas oublié cette peau parcheminée, parfaitement imberbe, ce crâne chauve et ces oreilles longues et pointues. Le nez camus avait la forme du bec d'un rapace, et ses yeux si clairs qu'ils en paraissaient gris donnaient à son regard une étrange fixité.

Sarvenaz savait qu'il était inutile d'essayer de lui mentir, même par omission, car il savait jauger à la perfection le degré de sincérité de son interlocuteur mieux encore que par le don d'Empathie. La couleur des Chiffres n'était-elle pas celle des lois et de la vérité, conçue pour commander et diriger toutes les autres Couleurs sacrées en leur indiquant le droit chemin ?

Ils étaient tous les huit vêtus avec la même austérité. Sept hommes et une femme, la Hiérophante du Sang. Ils ne portaient aucun galon, aucune décoration. Leur habit écarlate était en apparence similaire à la tenue de cérémonie de n'importe quel Chevalier. Mais le moindre novice de l'Ordre les reconnaîtrait au premier regard. La couleur sur laquelle ils

régnaient avaient tant imprégné leur esprit qu'elle se reflétait dans leur gestes, leur regard. Il semblait émaner d'eux une aura ensorcelée, comme s'ils étaient possédés par une présence spirituelle supérieure, particulièrement chez ceux qui exerçaient cette fonction depuis longtemps, comme Tarenabraë.

-Icélie Persona Ap Masçadaÿl, Reine des Bâtons, ne pourra être présente, commença Tarenabraë. Sa couleur sera ici représentée par le troisième Coryphée.

Il désigna son voisin de gauche, qui en effet n'avait rien d'un Hiérophante. C'était un homme d'âge mûr aux cheveux noirs qui portait à son cou le pendentif de platine qui reproduisait le dessin de la croix de la vie éternelle, l'attribut des Coryphées, *maîtres du chœur*. Ce titre désignait les rares membres de l'Ordre qui étaient parvenus à acquérir le titre de Chevalier dans chacune des huit Couleurs, et pouvaient ainsi légitimement prétendre à celui de Hiérophante, de même qu'il fallait être Écuyer des huit Couleurs avant de devenir Chevalier. Les huit premiers d'entre eux étaient considérés comme les vice-rois de la Main Droite et les Bâtons avait le rang de troisième couleur.

Sarvenaz ne put s'empêcher de songer que si elle était absente de cette audience, la Reine des Bâtons était peut-être véritablement la femme qu'elle avait aperçue sur le port avant d'arriver ici. Elle n'eut cependant pas le temps d'y songer car aussitôt Nakba Itayöl, le Hiérophante des Larmes, s'adressa à elle :

-Sarvenaz Hesterayül, ce qui sera dit ici ne devra en aucun cas sortir de ces murs. En êtes-vous bien consciente ?

-Oui, votre Majesté.

Exception confirmant la règle, le Roi des Larmes n'était pas issu d'une famille patricienne et semblait avoir conservé de son origine roturière des manières fastidieuses de comptable. Il parlait d'une voix monocorde, articulant patiemment chaque syllabe comme pour s'assurer qu'il serait bien compris. Son visage sans âge semblait figé dans une expression de distance ironique qui lui était destinée. Il s'adressait à elle d'un parvenu à une autre, en tant que chef de la Milice qui avait fouillé sa demeure de fond en comble et soumis son intimité au sans-gêne de ses soudards.

-Vous avez bien dans votre domesticité un certain Khenem Khouÿbé ? demanda-t-il en faisant mine de consulter des papiers déposés devant lui, d'un ton presque anodin.

-Euh... oui, votre Majesté, répondit Sarvenaz, interloquée. Il travaille aux archives du Kahyd, je crois...

Son interlocuteur eut un sourire : c'était bien une réponse de parvenue issue de la petite noblesse. Une véritable patricienne eût répondu qu'elle ignorait les noms de la plupart de ses domestiques, hormis ceux qui étaient directement à son service.

-C'est un Khôm, n'est-ce pas ?

-C'est-à-dire que... J'imagine que oui, votre Majesté. Avec un nom pareil...

Son numéro de jolie idiote était certes bien rodé. En d'autres circonstances, Itayöl eût pris plaisir à jouer quelques minutes avec sa proie, la laissant s'enfermer dans ses faux-semblants. Mais ils n'avaient pas de temps à perdre : ils avaient reçu le matin même l'an-

nonce de la reddition de Neașteptat, ville frontière qui se trouvait désormais de l'autre côté du front. De plus, trente autres cas de Corruption, apparus dans Adevărat même, avaient dû être éradiqués pendant la nuit, preuve que ce qui restait du Voile s'affaiblissait de jour en jour.

Tarenabraë frappa donc du plat de la main sur la table :

-Il suffit, Chevalier ! Pourquoi avoir engagé un Khôm ?

Sarvenaz sursauta comme si c'était elle qui avait reçu le coup et balbutia, tremblante :

-Je... C'est-à-dire... Je pensais qu'engager un paria comme lui en ferait un serviteur fidèle... et éviterait qu'il se solidarise avec le reste de la domesticité, qui m'était hostile...

Itayöl reprit, avec un sourire à la fois condescendant et ironique :

-Certes, que valent cent ans de guerre en regard de ce genre de priorité ?

Les Khôms étaient les descendants d'un peuple disparu dont la magie avait été autrefois fort crainte des citoyens d'Adevărat. Quatre cents ans plus tôt, les Khôms avaient surgi de l'horizon à bord de gigantesques navires et avaient semé la terreur dans la cité et partout en Hyrcanie. Cent ans plus tard c'était au tour des Hyrcans de fouler la terre aride de Khôme. L'Empire qui devait soumettre tous les peuples infidèles était né.

D'après les légendes de cette lointaine guerre, les sorciers Khôms savaient tuer par un simple cauchemar et pouvaient réduire en poussière la chair de ceux qu'ils blessaient. Ils se disaient les enfants des douze heures de la nuit et savaient parler aux morts. Mais du souvenir de leurs maléfices il ne restait plus guère que des contes pour enfants. Khôme n'avait laissé à ses vainqueurs qu'une terre brûlée et quelques ruines éparses dans un désert peuplé uniquement par de monstrueuses créatures reptiliennes. Aucun des prisonniers Khôms n'avait jamais révélé quoi que ce fût sur ce mystère. Le souvenir de cette guerre devint celui d'un mauvais rêve.

Les derniers Khôms d'Adevărat étaient en fait les descendants des captifs de guerre, qui avaient été réduits en esclavage. Si nombre d'entre eux avaient été affranchis, aucun d'entre eux n'avait jamais accédé à la citoyenneté ; et ceux qui portaient encore un nom dont la consonance rappelait les envahisseurs haïs faisaient encore l'objet d'une méfiance presque viscérale. Pourtant, la plupart des Hyrcans ne savaient rien de précis au sujet de cette guerre.

Mais tout cela relevait d'une histoire bien plus ancienne que l'Ordre. Sarvenaz ne se fût jamais attendue à ce que le Concile de la Main Droite la questionnât au sujet d'un domestique aussi insignifiant. Car Khenem Khouÿbé était, en dépit de ses origines si marginales, à l'image de n'importe quel domestique à ses yeux. Servile, obséquieux à vous en donner la nausée, hypocrite et voleur minable, c'était un être saumâtre et méprisable qui sans nul doute ne cherchait qu'à se faire pardonner le hasard de sa naissance par un redoublement de banalité.

Sarvenaz avait raison : on ne l'avait pas faite venir pour lui reprocher d'avoir engagé un Khôm à son service, bien qu'Itayöl eût toujours été partisan d'une solution radicale à leur égard, afin de supprimer une fois pour tous les fantômes du passé, ce qui, étant

donné les talents particuliers que l'Histoire prêtait aux anciens Khôms, était à prendre au sens propre comme au sens figuré. À la droite d'Itayöl intervint alors, Clair Carracal, le Hiérophante des Silences, d'un ton engageant, qui évoquait le maître d'école s'adressant à son élève :

-Savez-vous ce que signifie Khenem Khouÿbé dans leur langue, Sarvenaz ?

C'était un homme aux yeux sombres, d'apparence jeune, et portant de longs cheveux plus noirs que les siens, négligemment attachés en catogan à la nuque. Il tenait entre ses mains une montre d'or dont il faisait jouer machinalement le fermoir. Baissant les yeux vers les mains pâles de son interlocuteur pour ne pas croiser son regard, elle hocha la tête négativement.

-Cela signifie : *rejoindre l'ombre*. Cela vous évoque-t-il quelque chose ?

L'image de son époux sur l'échafaud s'imposa à nouveau à l'esprit de Sarvenaz. Navier s'était adressé à ses juges et leur avait dit dans la langue sacrée... Sans s'en rendre compte, elle prononça à mi-voix ce qu'elle avait alors entendu :

-*Notre colère rejoindra l'ombre, et l'ombre vous dévorera.*

Carracal approuva d'un sourire presque complice, dévoilant ses dents jusqu'à des canines fines et pointues. Sans savoir pourquoi Sarvenaz songea au surnom que donnaient les Écuyers à ce titre : le roi muride. Le Roi des Silences semblait en effet si bien informé de tout ce qui se déroulait dans la capitale qu'on disait que les rats étaient ses espions.

-Je n'avais jusqu'alors prêté aucune attention à la sémantique des noms de votre domesticité et si peu de gens connaissent encore la langue de Khôme... également parmi les Khôms eux-mêmes d'ailleurs ! ajouta-t-il toujours de son ton docte et posé qui contrastait avec le regard de rage froide de Tarenabraë. Un nom pareil... ce ne saurait être qu'un nom d'emprunt, n'est-ce pas ? Même pour un Khôm.

Où l'emmenaient-ils ? Ils l'observaient tous comme si elle possédait la réponse à une énigme dont elle ignorait même les termes. Pourquoi le destin s'acharnait-il tant à la placer toujours au centre d'un jeu qui la dépassait ? Fallait-il toujours l'entraîner vers les coulisses du spectacle, elle qui se satisfaisait très bien des apparences ?

-Le plus ironique est que cet homme n'a rien d'un Khôm, conclut Carracal.

Sa voix venait de prendre un ton sinistre et avait perdu toute la fausse jovialité du début.

-Bien que né à Adevărat, c'est aussi un étranger cependant. Il est issu des peuples nomades qui nous ont donné tant de fil à retordre il y a de cela quelques dizaines d'années. Ce sont eux dont les chamans connaissent eux aussi la langue sacrée et qui se désignent sous le terme d'Emberok.

Sarvenaz eut un haut-le-corps. On racontait d'abominables contes au sujet des Emberok.

Ces nomades avaient été vaincus par la République au terme d'une guerre longue et cruelle, et les survivants dispersés à l'état de fugitifs ou d'esclaves. Quelques rares individus avaient été intégrés aux forces de l'Empire. Ils comptaient jadis parmi eux les

mystérieux Ékils, ces chamans qui étaient les seuls Infidèles capables de manipuler la langue sacrée, hormis les membres de la Main Droite.

Les Ékils prétendaient suivre eux aussi l'enseignement de Méthyl, et accusaient les mages hyrcans d'avoir perverti son héritage. Ils avaient par conséquent toujours refusé de se soumettre à la République. Emberok signifiait 'hommes' dans la langue sacrée, car ces nomades se considéraient comme l'incarnation de la pureté du sang humain face à la Corruption qu'ils combattaient avec autant de ferveur que l'Ordre avant leur défaite.

L'Ordre avait veillé à supprimer tous ces rivaux potentiels mais la simple évocation de ce peuple suscitait toujours peur et répulsion à Adevărat.

Nombre des récits les plus effrayants à leur sujet concernaient Finom Kez Őszvillàg, le Chaman-Empereur qui avait uni les différentes tribus de son peuple sous son autorité. Il avait par exemple l'habitude de dévorer les mains coupées de ses adversaires sous leurs yeux, afin d'acquérir leur force. Mais d'après les vétérans, cette coutume n'avait rien d'exceptionnel.

Après s'être accordé un instant pour apprécier la manière dont les traits de Sarvenaz s'étaient soudainement figés, Carracal poursuivit, impitoyable :

-C'est même un Őszvillàg, un descendant direct de la tribu impériale, et j'ose espérer que son nom ne vous est pas devenu inconnu : Idegen Őszvillàg.

En entendant ce nom Sarvenaz eut la sensation que son dos se couvrait de givre. En dépit des deux huissiers qui la retinrent aussitôt, elle se porta vers les Hiérophantes, essayant de se prosterner à leurs pieds, puis plaçant ses mains sur sa nuque, s'inclina dans la position rituelle pour implorer le pardon d'un supérieur, tout en balbutiant :

-Je l'ignorais ! Je ne me suis jamais doutée de rien, je n'ai jamais même pensé vous désobéir, je... je ne suis coupable que de négligence et de bêtise, mais je n'ai pas trahi ! Pitié Messeigneurs !

Elle pleurait à présent, et c'étaient les larmes les plus sincères qu'elle avait versées depuis longtemps. Toujours à moitié prosternée, elle ânonnait comme un psaume, d'une voix déclinante :

-Épargnez-moi, épargnez-moi, épargnez-moi...

Tarenabraë dit alors, de ses lèvres déformées dans un rictus de mépris :

-Je me réjouis de voir que vous n'avez pas oublié qui est Idegen Őszvillàg, et je devine que vous n'avez pas oublié non plus pourquoi lui moins que personne ne devait en aucun cas pouvoir approcher de près ou de loin les deux enfants que nous vous avions confiés.

Non, Sarvenaz n'avait rien oublié de cette aube froide d'automne où une jeune femme, portant l'insigne d'un simple Chevalier des Bâtons et dissimulée sous un ample manteau trempé par la pluie, s'était présentée à sa porte, quelques mois à peine après la mort de son époux. Sous ce manteau, étroitement langés et dormant si profondément qu'ils avaient dû être drogués, se trouvaient deux enfants que la jeune veuve qu'elle était allait devoir faire passer pour les siens.

De la jeune femme, venue sans la moindre escorte, elle ne se rappelait qu'une longue

chevelure noire défaite, aux reflets étrangement bleutés. Tout le haut de son visage était caché par l'ombre que lui faisait la capuche de son manteau, qu'elle n'avait pas ôtée. Sarvenaz avait observé deux lèvres fines lui expliquer que l'ordre émanait du Hiérophante des Chiffres en personne et qu'elle devait s'assurer par-dessus tout que les deux enfants n'eussent jamais connaissance du fait qu'ils étaient adoptés.

'Un déserteur de la Main Gauche, nommé Idegen Őszvillàg tentera peut-être de s'approcher d'eux' avait ajouté la messagère. ' Il sait mieux que personne que ces enfants ne sont pas les vôtres, car il est celui qui a recueilli la petite fille. Il croit sans doute ces enfants morts, mais en aucun cas il ne doit entrer en contact avec eux.'

-Par le sang pur de Méthyl, intervint Itayöl, comment cet homme a-t-il pu s'introduire en votre demeure sous la couverture d'un simple domestique ?

On ne jurait pas en vain par le nom de Méthyl, celui qui avait retourné la langue sacrée comme une arme contre les Anges, pour la sauvegarde des incroyants. Il était d'usage de prononcer ce nom avec humilité et vénération. Mais Itayöl était manifestement fort désagréablement surpris de constater qu'un médiocre démoniste de la Main Gauche, roturier et étranger de surcroît, avait pu cacher sa véritable nature seize années durant à une patricienne portant un nom aussi prestigieux que celui des Hesterayül, eût-elle acquis ce titre par mésalliance.

Pour rendre l'affront plus grave encore, Sarvenaz disposait en principe, en tant que Chevalier du Sang, de moyens magiques pour distinguer aisément chez un homme la trace de la possession démoniaque qui distinguait la Main Gauche. Mais elle n'avait même pas pris la peine d'utiliser ce genre de sortilèges sur cet insignifiant archiviste. Fallait-il avouer de plus qu'elle maîtrisait fort mal l'art du Sang ? Par pur réflexe de menteuse chevronnée, car la présence de Tarenabraë rendait ce genre de faux-semblant inutile, elle préféra ne pas rapporter ce détail :

-Co... Comme je croyais qu'il était Khôm... Je... Je ne me suis doutée de rien. J'étais bien loin de me douter qu'il pouvait ne fût-ce que faire partie de l'Ordre...

-Et il vous paraissait insensé qu'on pût chercher à se faire passer pour un Khôm sans en être un ? demanda Itayöl.

Être Khôm était si infamant à Adevărat que tous ceux qui partageaient de près ou de loin le sang des envahisseurs maudits se devaient de porter un nom de Khôme dont la sonorité révélerait aussitôt ce lignage honni. Que l'on souhaitât se placer au niveau d'un paria de cet espèce était effectivement inconcevable pour Sarvenaz. Elle ne put qu'acquiescer lamentablement de la tête. Elle pensa même à ajouter pour sa défense qu'un Chevalier de la Main Gauche du rang d'Idegen Őszvillàg avait les moyens de gagner sa confiance par un ensorcellement démoniaque, mais mieux valait montrer les signes de la soumission la plus totale, et ne pas chercher de justification. L'erreur était immense, la faute impardonnable.

-J'implore votre miséricorde, Messeigneurs, dit-elle, pour ma coupable négligence. Néanmoins je sais que Bethmen et Maÿn se croient les enfants de mon époux Navier.

Öszvillàg n'a rien pu leur dire au sujet de leur véritable origine.

Elle releva les yeux et essaya d'observer Tarenabraë à la dérobée. 'Lisez en moi, par pitié' se dit-elle, 'constatez que je dis vrai'. Il fit signe à Itayöl qui se pencha vers lui et ils échangèrent à voix basse quelques paroles. La seule femme de ses huit juges, la Hiérophante du Sang, dont elle ne connaissait même pas le nom, s'adressa alors à elle en ôtant ses lunettes cerclées d'or pour les nettoyer :

-Je ne vous remets pas, Hesterayül. Vous portez d'après vos galons le titre de Chevalier du Sang, mais je ne me souviens pas que vous m'ayez été présentée lors de votre séjour au Grand Hospice.

C'était une femme relativement jeune, mais dont les cheveux avaient déjà une teinte grise. Sa peau portait d'étranges traces sur la moitié gauche de son visage. Elle avait été frappée de la main d'un Archange au cou mais avait inexplicablement survécu. Depuis la blessure qu'elle cachait soigneusement sous un col de velours écarlate ne s'était jamais refermée. Les traces évoquaient des racines noirâtres courant sous sa peau livide qui semblaient s'étendre peu à peu. Les parties de son visage contaminées semblaient paralysées et son œil gauche restait fixé sur Sarvenaz, comme s'il était fait de verre.

-Ma Dame Hesterayül n'a pas étudié à Sainte-Volonté, répondit le Coryphée qui remplaçait Icémie. Je doute qu'elle ait jamais mis le pied au Grand Hospice.

La coutume voulait en effet que toute personne adoubée Chevalier du Sang à Sainte-Volonté fût ensuite présentée au Grand Hospice d'Adevärat, qui était sous l'administration directe de la Hiérophante. Certaines ficelles de l'art du Sang n'étaient enseignées qu'à ceux qui restaient ensuite pour y travailler quelques mois, ce que faisaient la plupart des Chevaliers du Sang sortis de Sainte-Volonté.

-Voilà qui est regrettable, reprit la Reine du Sang tout en rechaussant ses lunettes. Vous y eussiez appris à percevoir une présence démoniaque d'un simple regard. Quoi qu'il en soit, il vous faudra désormais redoubler de vigilance à l'égard de votre entourage immédiat, Hesterayül. Öszvillàg croit vous avoir jouée, il est essentiel qu'il se croie encore en sécurité, d'ici à ce que vos enfants putatifs regagnent votre demeure.

-Ils ont encore au minimum une année d'études... osa Sarvenaz, qui sentait son cœur battre à nouveau à un rythme normal, à mesure qu'elle prenait conscience de ce que son sort n'était pas fixé. Ils avaient encore besoin d'elle.

-Il est à craindre qu'il se présentent prochainement à votre porte, reprit le Coryphée. Sainte-Volonté est tombée il y a de cela une semaine.

-Tombée ! ? s'écria Sarvenaz, se sentant à nouveau envahie par la panique.

-Les Anges ont frappé en force, Sabaoth lui-même s'est déplacé. La Marche des Cimes Pourpres n'est plus et Icémie Persona est selon toute vraisemblance morte ou corrompue. Écuyers et Novices ont été évacués avant leur arrivée, mais la plupart ont été emportés par une violente tempête. Un seul navire est parvenu à Adevärat. Vos enfants ne s'y trouvaient pas.

"Alors qui était cette femme sur le port ?" se demanda Sarvenaz, qui ne parvenait dé-

cidément pas à chasser de son esprit l'image de cette silhouette la suivant du regard.

-Nous avons tout d'abord pensé que l'océan garderait le secret de Bethmen et Maÿn Hesterayül, intervint Tarenabraë. Mais le jeune Bachelier qui avait survécu pour nous raconter ce drame nous donna alors une missive rédigée de la main de notre infortunée Hiérophante des Bâtons. Vos enfants ont déserté la veille même de la chute de Sainte-Volonté.

-Déserté! ? s'écria à nouveau Sarvenaz. Ah les vermines !

À son ton de voix affolé venait de s'ajouter un accent d'exaspération haineuse. Ces deux maudites vipères avaient encore trouvé un ingénieux et improbable moyen de lui rendre la vie impossible ! Qu'ils viennent donc à sa porte, elle saurait les recevoir comme ils le méritaient, ces monstres ingrats !

-Vous n'en ferez rien ma Dame, dit Tarenabraë d'un ton qui trahissait également un net agacement de sa part.

Sarvenaz se raidit soudain. Surtout ne pas oublier qui lisait ses pensées !

-De par votre appartenance à la petite noblesse bourgeoise, et votre ardent désir de nous complaire pour racheter les crimes de feu votre époux Navier ainsi que de prouver votre loyauté à la République et à l'Ordre, le choix s'est naturellement porté vers vous, pour maintenir ces enfants dans l'ignorance de leur origine tout en les gardant en un cadre aisément contrôlable.

Il avait volontairement omis le fait que le peu d'intérêt de Sarvenaz pour la magie rendait peu probable qu'elle vînt à trahir leurs intérêts pour s'intéresser personnellement au mystère que représentaient ces deux créatures.

-C'est même vous qui les avez nommés Bethmen et Maÿn. Vous ne vous êtes cependant pas montrée digne de notre confiance, continua-t-il. Non seulement vous avez laissé s'infiltrer Őszvillàg, mais vous avez échoué à les rendre dociles.

-J'ai tout fait pour les briser, dit Sarvenaz, regardant à nouveau ses pieds. Je les croyais matés, ces sales petits hypocrites. Mais ils ont le Diable au corps.

Acquiesçant de la tête, Tarenabraë ajouta laconiquement :

-Vous ne croyez pas si bien dire.

Avant que Sarvenaz eût pu se demander ce que signifiait cette dernière réplique, Itayöl s'adressa à nouveau à elle :

-Puisque vous avez brillé par votre inaction et votre bêtise jusqu'à présent, vous êtes priée de poursuivre sur cette lancée. Agissez comme si de rien n'était. Nous ne vous tenons informée de tout cela que pour nous assurer que vous ne fassiez aucune découverte tardive qui serait tout à fait importune maintenant. Si tout se déroule comme prévu, j'espère que nous n'aurons pas à faire appel à vous.

-Mais si Bethmen et Maÿn reviennent, dois-je vous prévenir ?

-Ne prenez pas cette peine, ma Dame, intervint Carracal. Nous sommes déjà dans la place.

-Ah... Oui, naturellement, répondit Sarvenaz qui se sentait stupide. Ne serait-il pas

préférable que je sache qui travaille pour vous, afin de...

-Les rats, ma Dame, répondit Carracal en la gratifiant à nouveau de son sourire carnassier. Si vous avez quoi que ce soit à nous communiquer, adressez-vous aux rats de votre maison. Leur réponse vous paraîtra sans doute lapidaire, mais ce sont des agents loyaux et efficaces.

-Si nos agents sur place doivent se faire connaître de vous, conclut Itayöl, ils le feront d'une manière qui ne laissera aucune place au doute. Des questions ?

Sarvenaz répondit négativement, et sur un geste de Tarenabraë les huissiers la reconduisirent. Ce ne fut qu'en sentant à nouveau sur son visage le froid aigu de la brise du dehors qu'elle se rappela de ce que lui avait dit Carracal : le faux nom d'Öszvilläg signifiait 'rejoindre l'ombre', et il avait suggéré un rapport avec les derniers mots de Navier. Mais si elle comprenait que ce Chevalier eût voulu se rapprocher de l'enfant qu'il avait découvert, quel rapport pouvait-il y avoir entre ce déserteur et son époux, lequel qui était mort bien avant qu'on lui apportât ces deux monstres déguisés en nourrissons ?

À moins que... Sarvenaz se mordit la main pour éviter de penser à ce qui lui venait à l'esprit. Elle était encore en présence de l'Officier qui déployait le marchepied du fiacre pour elle... Et son regard vitreux trahissait peut-être l'emprise de l'un de ces sortilèges qui permettaient de prendre le contrôle mental d'une autre personne. L'entrevue avec Tarenabraë n'était probablement pas encore achevée.

†

-Maÿn ! Réveille-toi, réveille-toi par pitié ! criait Bethmen, tout en essayant d'empêcher sa sœur de se débattre furieusement en la tenant serrée contre lui.

Maÿn ouvrit brusquement les yeux, s'immobilisa et dit d'une voix cassée par les hurlements que son cauchemar lui avaient inspirés, mais soudainement plus posée :

-Je ne veux pas... Pas la cage, petit frère. Lâche-moi, il faut que sorte de là, sinon les frelons vont me dévorer.

Même réveillée, Maÿn mettait toujours quelques instant à quitter définitivement son mauvais rêve. Immobile et apparemment tranquilisée, son imagination restait prisonnière du monde qu'elle venait de quitter. Elle prononçait ce genre de phrases d'un ton étrangement calme, comme si sa voix ignorait le sens des ses paroles.

-Ya pas de frelons, je te jure, répondit Bethmen de son ton le plus rassurant. Aucun frelon... Tu es avec moi à Faille, la cité des Telluriens, dans la maison de Sayül, leur chef. Ils nous gardent prisonniers. Nous avons déserté de Sainte-Volonté il y a une semaine...

-Mais je ne veux pas, petit frère ! reprit obstinément Maÿn. Plus jamais la cage ! Plus jamais...

Bethmen défit lentement son étreinte sans répondre, tandis que sa sœur se détendait peu à peu, et émergeait lentement de son rêve :

-C'était... C'était un cauchemar, hein ?

Bethmen acquiesçant, elle poursuivit, comme une incantation, prenant sa tête entre ses mains :

-Un cauchemar, une illusion, je n'étais pas dans cette foutue cage, j'ai rêvé... Calme-toi Maÿn.

Bethmen lui caressait doucement ses cheveux couleur de cendre tout en regardant ses yeux qu'elle tenait grand ouverts comme si elle craignait de se rendormir. Elle était en nage malgré le froid ambiant, et il ramena sur elle les peaux et les épaisses couvertures de laine qu'on leur avait données, pour éviter de la voir grelotter.

Un bruit de verrou se fit entendre, puis une main écarta la tenture qui servait de porte à la pièce où ils se trouvaient. Ixiom apparut, ses longs cheveux encore emmêlés, tenant une lampe à la main. Elle les regarda un moment et dit d'un ton où perçait une lassitude certaine :

-Bethmen, si tu veux égorger ta sœur pendant son sommeil, essaie de réussir ton coup, qu'on ne l'entende plus. Sinon Sayül va lui faire regretter que son rêve ne soit pas vrai.

Sachant que Maÿn était encore incapable de s'expliquer à ce stade, il se redressa sur son séant et s'excusa du mieux qu'il put. Maÿn n'avait cessé de faire ces cauchemars depuis leur arrivée à Faille. N'étant plus sous l'influence de Sainte-Volonté, ils avaient cessé d'être soumis au Gel, et réapprenaient en quelque sorte à dormir. Malheureusement pour Maÿn, cet apprentissage semblait passer par des rêves assez terrifiants pour la faire hurler et se débattre en tous sens comme une démente, au grand dam de tous ceux qui dormaient à proximité, comme Ixiom et Sayül, chez qui ils se trouvaient.

-Le jour se lève dans trois heures, dit simplement Ixiom. Qu'elle nous laisse au moins roupiller jusque-là.

Rabaissant la tenture, elle les quitta et poussa derrière elle le verrou de la grille qui les maintenait prisonniers. L'obscurité se referma à nouveau sur eux. Bethmen prit la boîte d'allumettes qui se trouvait dans sa poche versa un peu d'eau d'une gourde dans une lampe à acétylène qu'on leur avait donnée, et alluma le tout. Le halo de lumière révéla le dessin chaotique des parois de la grotte où on les avait enfermés.

Maÿn lui tournait le dos. Elle se mit à suivre du doigt les nervures de la pierre, comme pour se raccrocher à la réalité du monde matériel.

-Encore la cage ? demanda Bethmen.

Maÿn acquiesça :

-Toujours la même chose. Mère me tient par la main si fort qu'elle me l'écrase, cherche sa clef de l'autre main pour ouvrir la cage. Les frelons bourdonnent à l'intérieur. Je les vois, je les entends. Avec leurs pattes, leur dard recourbé... J'essaie de me débattre, puis elle me dit, comme chaque fois...

-'Ne résiste pas ! Comment oses-tu essayer de te soustraire à ta punition ?' dit Bethmen qui commençait à connaître cette histoire par cœur.

-Et juste avant d'ouvrir la porte et de me jeter à l'intérieur elle me donne la couverture sous laquelle je dois me cacher pour me protéger de leurs piqûres. Je dois rester complètement emmitouflée dedans, mais elle est trop petite et m'empêche de respirer.

Bethmen eût aimé la rassurer en lui disant que ce n'était qu'un rêve. Malheureusement

c'était aussi une réalité. C'était l'un des châtiments que leur mère inventive avait imaginés pour mater sa fille lorsque le fouet s'avérait insuffisant. Lui y avait toujours échappé, mais il avait à chaque fois vu sa sœur sortir de la cage terrorisée au point de ne plus parler pendant un mois. Les cauchemars, quant à eux, duraient plus longtemps. Parfois elle était à nouveau condamnée à la cage avant d'avoir eu le temps de s'en remettre.

C'était sa souffrance, c'était son domaine, et il n'y avait pas accès. Lorsque sa sœur lui en parlait, il ressentait une sorte de culpabilité larvée mêlée d'une sorte de crainte. Quel effet ce genre de traitement avait pu avoir sur le caractère de Maÿn ?

Parmi les innombrables versets du Dogme qu'ils avaient dû apprendre par cœur, un passage du chapitre des Larmes l'avait particulièrement marqué, car il faisait écho aux craintes qu'il avait ressenties par rapport au tempérament lunatique et violent de sa sœur : *La souffrance n'est pas toujours un apprentissage. Sans le travail de l'intelligence elle se résume à une sinistre œuvre de mutilation de votre esprit. Prenez garde, Infidèles ! La douleur bâtit de hautes murailles et vous interdit de découvrir les marches encore inexplorées de votre chaos intérieur. Elle vous rendra aveugles et sourds, et muera votre voix en un feulement animal. Elle vous circonscrit à ce que vous croyez savoir de vous-mêmes et vous rendra peu à peu méconnaissables.*

Bethmen ne craignait rien tant que la perspective de voir sa sœur se transformer jusqu'à s'éloigner définitivement de lui. Il l'avait vue grandir avec ses cauchemars sans jamais pouvoir rien faire pour soulager sa folie. Car il s'agissait pour lui d'une démence. Enfant, il l'imaginait tapie dans l'ombre, attendant son heure pour dévorer définitivement l'esprit de sa sœur, attendant le coup qui la ferait définitivement basculer de l'autre côté, dans un lieu inconnu où il ne pourrait pas la suivre.

Cette hantise de son enfance s'imposait à nouveau à lui avec assez de force pour balayer d'un geste toutes les pensées raisonnables que l'âge pouvait lui apporter. Après tout étaient-ils rien d'autre que des adolescents en fuite ? Pour se tranquilliser, il se mit à fixer la danse de la flamme de la lampe qu'il venait d'allumer.

-Mais cette fois il y avait un autre rêve, reprit Maÿn. J'ai vu autre chose.

-Autre chose ? demanda Bethmen, surpris, mais sans quitter des yeux la flamme.

-Tout autre chose, oui... répondit Maÿn d'un ton étonnement calme. Dis-moi, petit frère, tu n'as jamais tué personne, n'est-ce pas ? Je veux dire... jamais d'être humain ?

Bethmen se raidit soudain, et inconsciemment s'écarta d'elle.

-Non... répondit-il d'un ton inquiet. Mais pourquoi ?

-Parce que j'ai rêvé que je tuais quelqu'un.

-Qui ? se força à demander Bethmen, car il eût sans nul doute préféré faire semblant de n'avoir rien entendu.

-Me souviens plus... répondit Maÿn en baillant.

Il y eut un silence qui parut fort long à Bethmen, puis elle ajouta :

-Peut-être notre mère. Je crois que je tuais la personne qui nous a donné la vie... ou quelqu'un qui lui était proche. C'était horrible.

-Horrible ? s'étonna Bethmen, qui était habitué à entendre sa sœur évoquer le matri-

cide avec des yeux brillants une certaine tendresse dans la voix.

Maÿn acquiesça, puis se retourna et étendit sa main pour prendre celle de son frère, alors qu'elle n'était guère coutumière de ce genre de geste affectueux. Elle avait les doigts si froids que Bethmen ne put s'empêcher de les couvrir de ses propres mains.

-Tu sais quoi ? J'en viens à regretter le Gel.

-Le Gel, toi ?

-Et bien , oui... Moi. J'ai peur de mes rêves, maintenant... J'aimerais sombrer comme avant, m'oublier totalement dans cette torpeur blanche. C'était lorsque mes songes étaient riches et féconds que j'aimais rêver. Maintenant j'essaie de dormir le moins de temps possible, puisque mes rêves ne sont plus que cette spirale qui m'enferme un peu plus à chaque fois.

Malheureusement Bethmen ne comprit pas ce que signifiait cette dernière phrase. Il n'osa pas demander, et prit les deux mains glacées de Maÿn pour les frotter dans les siennes. Venant de l'extérieur, on entendait le sifflement du vent qui se mêlait à la complainte du sakus. Oréjane jouait seule face à l'aube qu'elle voyait poindre vers l'aval de la faille, là où la montagne rejoignait la mer.

Les deux enfants se levèrent pour aller soulever la tenture qui leur tenait lieu de porte. Une grille verrouillée les séparait d'une salle qui s'ouvrait sur l'extérieur par une large fenêtre rectangulaire, admirablement bien taillée par les bâtisseurs de Faille. Une trappe dans le sol permettait de communiquer avec le reste de la demeure et plusieurs jarres d'argile assez spacieuses pour les accueillir l'un et l'autre peuplaient l'endroit de toute leur encombrante taille. La lumière de l'aube donnait au calcaire de pâles reflets rouges.

-Comment ont-ils fait pour apporter les jarres ici ? se demanda tout haut Bethmen, en jetant un regard incrédule à la trappe.

Maÿn fut prise d'un irrésistible rire dont la sonorité claire et joyeuse offrit un surprenant contrepoint à la mélancolie matinale du sakus. Sans comprendre pourquoi, Bethmen se mit à rire lui aussi jusqu'à ce que l'air leur manquât. Ils n'avaient pas ri depuis leur évasion, et cet instant les réchauffa tout autant que s'ils s'étaient approchés d'un feu.

-Fichtreström, tu es incroyable, petit frère ! dit Maÿn malgré son hoquet. Nous voilà prisonniers depuis quatre jours dans cette maudite cité, sans la moindre idée de ce que l'avenir nous réserve et tu t'interroges au sujet de ces...

-Attends ! l'interrompit Bethmen.

Quelqu'un faisait jouer les gonds de la trappe. La blonde Ixiom apparut à nouveau, tenant un sac contenant quelques vivres pour les deux prisonniers. Elle referma la trappe derrière elle, puis ouvrit la grille. Elle ne portait pas d'armes apparente mais ils savaient que chacune de ses bottes cachait un long couteau effilé.

-Venez, leur dit-elle en les invitant de la main à sortir. Je n'arrive pas à me rendormir, vous allez partager mon repas.

Ixiom semblait ne jamais sourire, mais ils distinguèrent à la lueur de l'aube un vague dessin amical sur ses lèvres. Après avoir échangé un rapide regard, ils sortirent et s'instal-

lèrent avec elle sur le banc de pierre qui se trouvait en-dessous de la fenêtre. Elle sortit de son sac du poisson frais, des champignons, du pain et de petits fromages ronds. La farine était une denrée rare à Faille et c'était la première fois depuis leur évasion qu'ils purent goûter à la saveur d'un pain chaud venant d'être cuit.

Ramassant de la main de la neige sur le rebord de la fenêtre pour en remplir sa gourde, Ixiom leur dit, tandis qu'ils dévoraient en silence :

-Je ne suis pas censée vous apporter ce genre de denrées, alors pas un mot.

Maÿn fut tentée de demander ce que cachait cette apparente gentillesse à leur égard, mais se tut, en partie parce qu'une jeune fille bien élevée comme elle ne parlait pas la bouche pleine, mais aussi parce que si elle haïssait les Telluriens en bloc pour les maintenir reclus et pour leur commerce de cendre d'âme, elle se sentait cependant désarmée face à Ixiom, et ne parvenait pas à la détester comme les autres. Il y avait en elle une mélancolie qui la touchait sans qu'elle comprît pourquoi.

À leur arrivée Sayül avait donné l'ordre de les réchauffer, de les nourrir, puis de les enfermer dans sa propre demeure. C'était une tradition de naguère, qui remontait à Reghina : le chef du clan avait la responsabilité des prisonniers. Ixiom avait alors été chargée naturellement de s'occuper d'eux, c'est-à-dire essentiellement de leur apporter une maigre ration quotidienne de farine de poisson, moulue à partir des truites que les Telluriens pêchaient dans leurs torrents.

À peine revenus à eux, les deux prisonniers avaient été pris d'une forte fièvre qui les avait placés dans un état second. Maÿn avait cru au début que ces cauchemars avaient été apportés par cette fièvre. Mais la fièvre s'était dissipée au deuxième jour, et les cauchemars n'en étaient devenus que plus longs et plus précis, comme si son esprit à nouveau clair pouvait en apprécier enfin toutes les nuances qu'avait soigneusement choisies son imagination tortionnaire.

Dans cet enfer moite qu'était la fièvre, les mains froides d'Ixiom plaçant des tissus plein de neige sur leurs fronts brûlants avaient été d'un trop grand secours pour qu'ils pussent s'empêcher de lui faire partiellement confiance. Le don de Double-Vue de la jeune femme, dont ils ignoraient l'existence, y était certainement aussi pour quelque chose, car ses yeux perçants la leur rendaient trop proche pour qu'ils pussent la haïr, à l'inverse de nombre des Telluriens. Elle ne les appelait jamais *Kutyak*, mais peut-être ignorait-elle tout simplement ce surnom.

La sensation de faim qui les tenaillait depuis leur départ se dissipait enfin. Ixiom les regardait manger à la dérobée. Leur uniforme et leurs cheveux gris commençaient à porter les traces blanchâtres que laissait le calcaire ; ils paraissaient si fragiles qu'il lui était difficile de les imaginer faussant compagnie à l'Ordre pour affronter les Cimes Pourpres. Mais au-delà de cette vulnérabilité son don de Double-Vue percevait en eux une force indéfinissable, unique en son genre.

Elle épiait les moindres mouvements de Maÿn comme s'ils étaient les lettres d'une histoire mystérieuse cachée au cœur de la chair de la jeune fille. Mais depuis quatre jours

qu'elle l'observait, elle n'avait jamais réussi à affiner la vision que lui conférait son don. Bethmen ne lui était pas plus explicite. La lumière qu'elle croyait voir chez Maÿn se reflétait chez lui d'une manière plus discrète mais il lui paraissait évident qu'ils étaient indissociables. Elle était le conte, il était la voix qui le dirait peut-être un jour.

-Qu'allez-vous faire de nous ? lui demanda Maÿn, l'interrompant dans ses réflexions.

La jeune fille la regardait droit dans les yeux, les sourcils froncés comme si elle voulait affirmer qu'un bon repas ne la rendrait pas plus docile, quoique le mouvement de sa langue pour chercher un morceau de fromage au coin de sa bouche contredît quelque peu la gravité de son expression. Ixiom soutint son regard calmement et répondit seulement :

-Je crois que les Anciens n'en savent rien eux-mêmes. Si ça ne tenait qu'à eux, ils se débarrasseraient de vous en vous revendant à l'Alchimiste. Mais il est dans leurs habitudes de laisser toute transaction commerciale traîner le plus possible en longueur.

-Vous... Vous vendez des êtres humains ? demanda Bethmen.

-En principe, non. Mais au prix où ils vous ont achetés... répondit Ixiom avec un geste vague. De plus, nombre des Telluriens descendent de fugitifs issus de peuples réduits en esclavage par les vôtres.

Elle saisit le revers du col de Bethmen où se trouvait brodée la Croix de la vie éternelle et ajouta :

-Cette croix, certains d'entre eux la portent encore, gravée au fer rouge dans leur chair. Crois-moi, gamin : nombreux sont ceux ici qui vous auraient volontiers abandonnés aux Elfes de la Pluie, ou vous laisseraient sans remords crever de faim ici, et viendraient sans doute constater chaque jour avec plaisir les progrès de la mort sur vos corps décharnés. Je les crois peu susceptibles de vous pardonner les supplices de vos compères.

Bethmen eut une grimace. S'il fallait en croire les quelques traités de politique à l'intention des gouverneurs des protectorats de la République - où plus encore que partout ailleurs l'Ordre seul interprétait la Loi - les humiliations réservées aux peuples vaincus relevaient parfois d'une cruauté tout à fait suffisante pour inspirer un désir de vengeance encore vivace un ou deux siècles plus tard. Bethmen songea à mentionner en guise de réplique certaines coutumes abjectes des vaincus. Mû par un instinct très sûr, il s'abstint cependant : mieux valait ne pas leur donner d'idées.

-Mais... Pourquoi nous avoir sauvés, alors ? s'étonna Maÿn sous le regard consterné de son frère, que l'incapacité de sa sœur à envisager l'altruisme autrement qu'en tant que vue de l'esprit désespérait parfois.

Ixiom parut hésiter, puis elle haussa les épaules et répondit :

-À cause de Reghina.

-Qui est-ce ?

-Un de leurs anciens chefs. Il leur a dit avant de mourir assassiné que faire le commerce de cendre d'âme les rendrait aussi inhumains et stupides que les Anges, que ces âmes détruites finiraient par hanter nos songes.

-Et c'est le cas ? demanda Bethmen, en essayant de ne pas remarquer qu'une fois de

plus le réel cédait à cette agaçante manie de donner raison au cynisme de sa sœur.

-Jusqu'à présent, non. La cendre d'âme que nous vendons à la Guilde est issue de l'essence même d'Anges qui ont été détruits. Nous n'avons pas pris part à leur destruction. Mais ces derniers temps les cauchemars s'allongent, et les gens de Faille craignent leur propre sommeil.

-Mais si vous les aviez laissés nous tuer, nos âmes vous auraient hantés, poursuivis et acculés à la folie ?

-C'est du moins ce qu'ils craignaient.

-Et avec raison, conclut Maÿn d'une voix sinistre et menaçante, étrangement sépulcrale.

Elle se détourna pour s'accouder à la fenêtre et observer le lent éveil de Faille, tandis qu'un vent matinal venait agiter en tous sens ses longs cheveux. Ils n'avaient pas quitté leur geôle depuis quatre jours et pouvaient enfin contempler le dessin chaotique des demeures perchées de la cité montagnarde. Des volets de bois s'ouvraient et des femmes accrochaient à l'extérieur de leur fenêtre des mobiles faits de bâtonnets de bois, de morceaux de métal et même de guirlandes de papier blanc couverts d'inscriptions illisibles.

-À quoi servent ces harpes éoliennes ? demanda Maÿn.

-Je ne sais pas trop... répondit Ixiom. C'est pour complaire aux esprits du gouffre.

Les esprits du gouffre. Maÿn eut un bref sourire en songeant que ce genre de ferveur animiste était strictement défendue par le Dogme, car cela représentait *les prémices de la Foi et la forme la plus anodine de la Corruption*. Elle songea aussi que le sentiment de mépris que ce genre de pratique superstitieuse éveillait en elle prouvait que le Dogme l'avait sans doute plus profondément marquée qu'elle ne l'admettrait jamais. Mais c'était une pensée trop désagréable pour s'y attarder, et pour la chasser de son esprit, elle demanda à brûle-pourpoint :

-Comment se fait-il que tu parles des Telluriens comme d'étrangers ?

Ixiom avait sorti une pierre à aiguiser de sa ceinture et s'apprêtait à l'utiliser sur l'un de ses couteaux en attendant le lever du jour et celui de Sayül. Elle s'interrompit et regarda la jeune fille un moment, avant de répondre :

-Parce que je ne suis pas née ici, et parce que je ne me suis jamais sentie des leurs.

-Alors d'où viens-tu ?

-De Fenrirstor.

-Fenrirstor ! ? intervint Bethmen. Mais c'est... C'est en Arlidh !

-Au pied du Mont Lidh, répondit calmement Ixiom, en reprenant sa tâche là où elle l'avait laissée. Eh oui mes agneaux, je suis née de l'autre côté. Mais rassurez-vous, ni moi ni ma mère ne portons la moindre trace de Corruption à notre arrivée ici. On nous a tranché les veines pour voir si notre sang avait bien l'épaisseur et l'écarlate du sang pur.

Elle leur montra son poignet gauche barré d'une longue cicatrice transversale. La magie du Sang permettait de percevoir la Corruption sous toutes ses formes, et sans avoir à blesser quiconque, mais la saignée était le seul moyen dont disposaient ceux qui n'avaient

pas accès à cet art. Maÿn et Bethmen n'étant ni l'un ni l'autre ne fût-ce qu'Écuyers de Sang, titre qu'ils eussent normalement acquis à Sainte-Volonté au cours des années suivantes, eux non plus ne disposaient guère d'autre moyen pour détecter une trace de Corruption en eux-mêmes.

-Vous vous demandez pourquoi nous n'en avons pas fait autant sur vous ? demanda Ixiom comme si elle lisait leurs pensées.

Désireux d'éviter de donner ce genre d'idées à leurs geôliers, les deux enfants nièrent de façon fort convaincante. Ixiom se mit à rire et leur expliqua que son don de Double-Vue était mille fois plus efficace que cette rudimentaire méthode de boucher.

-Telga, l'alchimiste d'Adevārat qui est ici en ce moment, m'a dit que j'avais l'œil plus perçant qu'un Chevalier du Sang. De fait, je sens même la trace évanescence de Corruption que les Elfes de la Pluie ont laissé sur vous.

-Sur nous ? sursauta Maÿn.

-Sois tranquille, petite fille. Vous avez le don qui permet de résister à la Corruption : la force de maîtriser la folie nécessaire.

S'il y avait une chose que Maÿn haïssait autant que sa mère, c'était d'être appelée "petite fille". Mais, à la grande surprise de Bethmen qui avait déjà discrètement saisi sa sœur par le coude pour lui éviter un geste irréparable, Maÿn se contenta de demander d'une voix qui cachait mal son irritation, ce qu'était 'la folie nécessaire', car l'apposition de ces deux termes avait une saveur toute particulière pour elle.

-Il faut être fou pour faire ce que vous avez fait jusqu'ici, expliqua Ixiom. Mais votre témérité n'obscurcit pas votre vision et votre raison demeure. La folie est un espoir et un mauvais refuge. Vous savez garder l'espoir tout en évitant le refuge, car tout refuge peut devenir une autre prison pour le fugitif. C'est cet espoir insensé d'un ailleurs improbable, ce désir de voir au-delà du renoncement que j'appelle la folie nécessaire.

-Nécessaire à quoi ? demanda Bethmen.

Ixiom cessa d'aiguiser son couteau et posa son doigt sur sa tempe :

-À la survie de ça.

-Et en quoi cela nous protège de la Corruption ? demanda Maÿn, d'une voix intriguée mais qu'elle voulait sceptique. Et d'ailleurs, qu'est-ce que la Corruption, pour toi, puisque tu la détectes si aisément ?

À la grande surprise des deux adolescents, Ixiom la montagnarde illettrée leur répondit le plus simplement du monde, comme si elle exprimait une pure évidence :

-La marque de la transformation de la vie par l'action du Démon. Les Anges sont la pire forme de Corruption car ils sont sa création toute pure. Les prêtres ont été détruits puis partiellement reconstruits par la grâce, et les Fidèles subissent tous le toucher du Démon. C'est cela la Corruption. Mais ne le savez-vous pas mieux que moi, puisque l'Ordre est censée la combattre ?

Ixiom avait posé cette question sans la moindre ironie. Cependant, encore sous le choc d'une réponse si simple à la question qui ne trouvait en principe de véritable réponse que

si l'on atteignait le rang de Chevalier du Sang, les deux jeunes gens se regardèrent sans répondre, puis Bethmen demanda, soudainement avide d'en entendre plus :

-Alors la Foi vient vraiment d'un contact avec le Démiurge ?

-Non, la Foi vient de là, reprit Ixiom en effleurant à nouveau sa tempe. La Foi est humaine et n'est pas porteuse de Corruption en elle-même. Mais lorsque la Foi transforme la folie nécessaire en folie toute pure, alors le Démiurge peut s'emparer de l'esprit et la Corruption envahit l'être.

Ixiom prit soudainement conscience de l'impact que ses paroles avaient sur ses interlocuteurs. Jamais encore ses propos à ce sujet n'avaient été l'objet d'une telle attention. Craignant d'en avoir dit trop, sans savoir exactement en quoi, elle se leva, reprit le sac qu'elle avait apporté et coupa court à l'entretien en leur enjoignant de regagner leur cellule.

Tandis que les deux enfants s'exécutaient, leurs visages se refermèrent sur une expression de haine silencieuse, plus convenable à un prisonnier. Ixiom ne s'en sentit que soulagée : cela coupait court à de nouvelles questions. Il n'entra t certes pas dans ses projets d'aggraver encore sa relation au clan par une complicité avec deux membres de l'Ordre qui était l'objet de toutes les haines locales, mûries patiemment comme un vin amer. Qu'on lui e t confié leur garde était certainement une manière d'éprouver sa loyauté.

-Fichtreström ! jura Bethmen une fois qu'ils furent à nouveau seuls. Quelle gale cette fille ! Juste au moment où  a devenait intéressant !

Surprise d'entendre son frère reprendre son juron préféré, Ma yn lui fit signe de se taire en souriant. Bethmen se tut aussitôt. Elle avait arboré ce même sourire la nuit où elle lui avait confié la modification tout à fait innovante qu'elle avait apporté à l'escalier étroit qui conduisait aux appartements de leur maître d'armes au Kahyd.

Si Ma yn n'avait jamais répliqué aux sévices que leur faisait subir sa mère, elle n'avait en revanche jamais hésité à se venger, de toutes les manières imaginables, de tous les autres qui avaient porté la main sur elle. Le vieux maître d'armes était mort de sa chute. Bethmen n'avait pas oublié qu'aucune ombre n'était passée sur ce sourire lorsque Ma yn l'avait appris, aussi ne trouvait-il pas cette soudaine manifestation de joie maligne de bon augure.

-Elle n'en sait sans doute pas beaucoup plus, petit frère, dit Ma yn à voix basse, devant la cause de l'inquiétude de Bethmen. Elle est un peu comme ces chamans des peuples nomades qui vénéraient les neuf Couleurs comme des totems : elle a une vision, mais ne sait pas vraiment de quoi elle parle.

-Tout de même ! objecta Bethmen. La Corruption ne serait que la marque de l'arrogance du Démiurge cherchant à prouver son rôle de Créateur, et ne pourrait atteindre que ceux qui l'acceptent ! Imagine la tête de Khenem quand il apprendra ça.

-S'il l'apprend jamais. Pour l'instant nous sommes enterrés vivants ici. Donc, quel sera notre prochain objectif petit frère ?

Un doigt s'agitant de fort docte manière point  vers son frère, elle imitait justement

un tic de langage de leur ancien maître d'armes, lorsqu'il leur faisait le récit interminable des campagnes coloniales sous prétexte de leur enseigner la stratégie militaire.

-Fouter le camp ? Mettre les voiles ? Aller voir ailleurs s'ils n'y sont pas ?

-Ça fait un peu réchauffé, mais oui ; puisque nous passons d'une détention à une autre... 'Le refuge peut devenir une nouvelle prison pour le fugitif'.

-Il y a du mieux tout de même : cette fois ils pensent à nous nourrir.

-On engraisse aussi le bétail avant de le vendre, et cette soudaine amélioration de notre ordinaire ne me dit rien qui vaille. Les négociations d'usage avec l'alchimiste sont sans doute en passe d'être conclues.

Tomber entre les mains de l'alchimiste impliquait une captivité qui pouvait durer plusieurs années. Cela s'était vu à plusieurs reprises. De par ses innombrables contacts, la Guilde du Nombre d'Or excellait à verser rançon pour les captifs, et à négocier leur rapatriement, tirant en général un joli bénéfice de la transaction. On pouvait mesurer l'avarice ou la pauvreté des familles au temps que passait le captif entre les mains de la Guilde.

Si pauvreté était un mot fort mal adapté à la condition de leur mère, et avarice peu représentatif de ses traits de caractère dominants, Bethmen et Maÿn doutaient fort qu'elle nourrit suffisamment d'intérêt à leur endroit pour se hâter de conclure ce genre de démarche.

À n'en pas douter il leur fallait fuir sans tarder, de la même manière qu'ils avaient quitté Sainte-Volonté. En écartant la tenture qui cachait la grille pour laisser un peu de la lumière du matin entrer dans leur geôle, Maÿn dit du ton insouciant qui leur donnait parfois du courage :

-À force d'agir dans l'urgence et la précipitation, quelque chose en sortira. Et cette fois j'ai mon idée...

†

Imogahen le Fort était décapité. Sa tête de bronze gisait en débris sur le sol de la Place des Victoires. Au sommet de la colonne, qui supportait le corps désormais sans tête de la statue qu'on avait érigée à sa mort, se tenait l'Ange. Dans la lumière naissante d'un jour clair ses longues ailes sombres membraneuses comme celles d'un vampire avaient un éclat métallique. Il tenait à la main la hache avec laquelle il avait décollé l'effigie du sauveur légendaire d'Adevărat.

Il était vêtu d'un bliable blanc comme neige, et de sa capuche sortait un museau de chien aux lèvres retroussées sur des crocs démesurés. C'était un Brise-Mémoire de la Légion des Eaux Amères, et il était venu dire aux citoyens de l'orgueilleuse Adevărat que le Voile ne les protégeait plus.

Il leva la main, et un vent se leva soudainement, chargé des cendres de la Grande Bibliothèque de Neaşteptat où étaient conservés les écrits de Méthyl, le créateur des neuf Couleurs, depuis plus d'un siècle. Une fine poussière noire se déposa sur le dôme du Palais des Princes. Ceux qui avaient osé ouvrir leur fenêtre pour contempler l'Ennemi

sentirent sur leurs lèvres le goût de l'encre brûlée. Les armées du Démiurge se rapprochaient.

Un vieil homme qui s'était penché à sa fenêtre vit le livre qu'il tenait s'enflammer soudainement. Le Brise-Mémoire condamnait de son regard enflammé tous les écrits qui ne chantaient pas les louanges du Démiurge. Le Brise-Mémoire pouvait faire oublier aux hommes leur propre langage. Il était venu effacer l'ignoble histoire des Infidèles.

Un bruit de cavalcade se fit entendre dans les rues de la cité, plus silencieuses que jamais. Débouchant d'une rue étroite, un escadron à cheval envahit la place et entoura l'intrus. L'Ange resta immobile comme s'il était devenu lui aussi une statue. Celui qui commandait l'escouade cria un ordre dans la langue sacrée, car il était inutile d'essayer de parler une langue mortelle en présence d'un Brise-Mémoire, on n'eût entendu que des grognements animaux.

Vingt épées sortirent au clair en un mouvement presque simultané. La hache du Brise-Mémoire s'éleva lentement dans l'air et ses ailes frémirent. Il pouvait en détruire plusieurs avant même de recevoir le premier coup, car ses ailes de chauve-souris le rendaient insaisissable.

Soudain quatre cavaliers sortirent du groupe pour galoper en cercle autour de la colonne où l'Ange se trouvait toujours. Leur épée était dans son fourreau mais ils faisaient tournoyer au-dessus de leurs têtes de longs grappins faits d'une longue chaîne terminée par trois crocs plus effilés que les griffes d'un fauve.

Le Brise-Mémoire se figea soudainement : il n'entendait plus que le sifflement de ces chaînes. Il reconnaissait le dessin de ces abominables hameçons, il écouta le chant plaintif des chaînes tournoyantes : le supplice de l'arrachage des ailes, la condamnation du Démiurge. Les quatre blasphémateurs étaient Chevaliers des Roses et ils avaient détourné le sens de ce châtiment contre lui. Ces mêmes chaînes avaient été trempées à la souffrance et à l'humiliation d'autres Anges et en tiraient leur pouvoir.

Nous déchirerons tes ailes comme un enfants cruel fait d'un insecte, nous nous gaverons de ta souffrance et de ta haine. L'incantation des quatre cavaliers envahissait l'air tout autour de lui, et leurs voix accompagnaient le sifflement des chaînes.

Submergé par un sentiment qui lui était inconnu : la colère, l'Ange ne voyait plus que ces quatre damnés et leur danse innommable. Il en oublia les autres cavaliers qui semblaient attendre qu'il tombât dans le piège, ainsi que la ville, et les mille yeux des citoyens terrifiés qui l'observaient par les interstices des volets. Certains s'étaient ouvert une veine de leur poignet droit, selon un vieux rituel de la Couleur du Sang qui voulait que la libation d'un sang non corrompu vînt en aide à ceux qui devaient affronter les porteurs de la Corruption.

Il en oublia même qu'il était venu montrer aux Infidèles que le Voile n'existait plus, et que les Anges pouvaient pénétrer cette cité, parcourir son ciel et ses innombrables rues qui n'avaient pas connu le pas de l'envahisseur depuis quatre siècles.

L'Ange déploya ses ailes et leva son arme pour châtier les blasphémateurs, pour d'un

même geste rompre leurs membres et détruire leur âme. En un instant il fondit sur l'un des quatre cavaliers et le frappa au cou. Nul n'entendit le craquement de sa colonne vertébrale qui se rompit avec le même bruit de déchirement que s'il s'était agi de bois trop vert. Trois grappins s'enfoncèrent dans les ailes de l'Ange pour en lacérer le tissu si étrangement fragile avec un bruit de crissement insupportable, qui couvrait tous les autres.

La douleur était si forte que l'Ange chercha à se dégager en s'élevant vers le ciel, tandis que les trois Chevaliers des Larmes restants tiraient chacun dans une direction opposée de toute la force de leur monture. Sous l'effet de cet écartèlement les ailes se déchirèrent et l'Ange tomba à terre, au pied de la colonne, près de la tête de la statue qu'il avait décapitée. Il n'avait pas poussé le moindre cri, car un Ange ne hurlait pas de douleur.

Le Brise-Mémoire ne put se relever, car la haine des Infidèles le submergea. Piétinant le corps de leur infortuné camarade, les Chevaliers portant l'épée ou la lance courte le frappèrent chacun à leur tour, le privant un peu plus à chaque instant de sa force. Si aucun de ces coups ne pouvait le détruire, car ils n'étaient pas donnés dans la Frontière, ils l'affaiblissaient jusqu'à rompre sa volonté, par la vertu de la Couleur des Larmes.

Lorsqu'il fut enfin immobile, enfin brisé, le seul des Chevaliers qui n'avait pas encore frappé mit pied à terre et s'avança. À la fureur de la mêlée avait succédé un terrible silence. L'Ange savait qu'il ne pouvait pas mourir, car aucun de ces Infidèles n'avait le pouvoir de l'entraîner malgré lui dans la Frontière. Il savait aussi que la Hiérophante des Bâtons n'était plus et qu'elle seule avait le pouvoir de l'asservir.

Pourtant le Chevalier s'avançait avec assurance. Il portait la croix de la vie éternelle sur son col, comme les autres, mais un pentacle ornait sa poitrine en lieu et place de galons correspondants aux huit Couleurs. C'était un Chevalier de la Main Gauche, sans grade apparent, car la Main Gauche n'avait aucun Écuyer, et ne distinguait ses Chevaliers d'aucun signe extérieur. L'homme était jeune, et ses longs cheveux noirs rendaient son teint clair presque livide. Deux chaînes d'or allaient des coins de ses paupières aux coins de ses lèvres, formant deux courbes évoquant les défenses d'un sanglier. Cet or planté dans sa chair l'aidait à dominer le démon qui le hantait, et dont il tirait son pouvoir.

L'Ange comprit alors que les Infidèles pouvaient le tuer sans avoir recours à l'art des Épées. Le démon qu'il percevait en cet homme connaissait le secret de la seule arme qui pouvait le détruire hors de la Frontière, celle qui le condamnerait au néant et à l'oubli comme il avait condamné les mémoires de ceux qu'il avait frappés.

Ce Chevalier anonyme en apparence n'était autre que l'un des cinq Hiérophantes de la Main Gauche, l'un des quatre fils spirituels de la Mère Suprême. Il avait oublié son propre nom, et répondait à celui du principe démoniaque qu'il incarnait : Nergal, le gardien du feu sombre, le tortionnaire, le prince des violences. Arrivé près de l'Ange il soutint son regard à la fois profond et vide, leva le long bâton de bois blanc qu'il tenait à la main, et prononça dans la langue ténébreuse de la Main Gauche, qui était elle aussi issue de la langue divine, des mots abominables. Ceux qui l'entendirent crurent que leurs propres entrailles leur annonçaient leur mort.

L'invocation fit apparaître une flamme noire à l'extrémité du bâton, qui devint aussitôt une torche brillant d'un éclat ténébreux qui semblait avaler lumière et couleurs. Le Brise-Mémoire, voulut appeler le Démon à lui, mais en vain. Les lames des Chevaliers l'avaient privé même de la parole. Lorsque Nergal planta en lui la torche il sentit son corps s'embraser avec autant d'horreur et de souffrance que s'il avait été mortel.

Malgré les chaînes qui le retenaient encore, malgré ses ailes rompues qui n'étaient plus que lambeaux, il s'éleva à nouveau dans le ciel pour hurler sa souffrance vers le ciel et se consuma entièrement sous les yeux fascinés des citoyens qui avaient osé regarder jusqu'à la fin. Lorsque le brasier noir s'éteignit, une poussière de cendre blanche comme du givre se déposa sur les toits d'Adevărat.

Et la pluie se remit à tomber sur la cité qui n'était pas encore vaincue.

†

Le fard ne suffisait plus à cacher les profondes cernes qui creusaient ses yeux. Sarvenaz se mirait dans la glace de sa coiffeuse et croyait voir pour la première fois des rides naissantes au coin de ses yeux, comme si l'angoisse qui la tenait éveillée malgré elle pendant la nuit avait hâté la venue des marques de l'âge, qui avaient pourtant jusqu'alors eut le bon goût de se faire fort discrètes. L'art du Sang et de multiples drogues lui avaient longtemps permis d'entretenir une jeunesse apparente, mais le temps des échappatoires était apparemment révolu.

Sarvenaz partageait l'appréhension craintive de tous les Hyrcans pour les signes de la vieillesse ainsi que ceux de la maladie, pour tout ce qui rapprochait de la mort. Cette peur était née au cours de l'invasion des Khôms, au cours de laquelle les défunts s'étaient parfois relevés pour se retourner contre les leurs, et elle se doublait d'une seconde plus récente, et surtout inavouable : et si l'Enfer dont parlaient les Fidèles était réel ?

Tandis que sa camériste brossait son interminable chevelure avec dévotion, elle essaya de se concentrer sur ses yeux, qui n'avaient en rien perdu de leur éclat. Ils avaient toujours cette lueur langoureuse qui donnait de la vérité à toutes ses affectations. Ils pouvaient brûler d'amour, de colère, ou n'exprimer que le plus profond mépris. Maÿn lui avait dit une fois, alors qu'elle savait à peine parler : 'Vos yeux sont des brasiers, Mère, et vous voulez me jeter dedans'.

Maÿn. Bethmen. Ces petits monstres semblaient prendre d'autant plus de place qu'ils étaient insaisissables, absents. Inaccessibles au fouet ou à la cage. Le Concile lui avait ordonné de faire comme si de rien n'était, mais c'était impossible. Elle avait d'abord tenté de faire abstraction de ce qu'elle avait appris, et ne s'était même pas rendue aux archives pour y voir Idegen Öszvillàg dans son rôle de poussiéreux larbin. Mais ce répit avait été de courte durée : ils pouvaient revenir, et chaque jour rendait leur retour plus probable.

Elle devait se montrer prête, mais à quoi ? L'espion de la milice ne s'était même pas encore manifesté à elle. Elle avait pourtant scruté en chacun une trace de la magie des huit Couleurs, utilisant ses pouvoirs de Chevalier du Sang avec une application qui lui était peu coutumière. En vain. Se pouvait-il que l'espion fût un simple novice ?

Elle agita la main comme si elle voulait chasser ces pensées comme un insecte importun, puis posa son front sur son poing fermé. 'Tout ce que je désire, c'est dormir' dit-elle dans un soupir.

-Ma Dame, vous avez dit quelque chose ? demanda la camériste, soudainement arrachée à la contemplation béate des cheveux de sa maîtresse.

-Non, rien, répondit Sarvenaz, presque heureuse d'être interrompue par la voix ingénue de la servante. Cesse donc avec mes cheveux, fais venir ma parfumeuse.

Elle trouvait une faible consolation dans la succession des dérisoires tâches quotidiennes qui meublaient ses journées de patriciennes, aussi multipliait-elle les préparatifs à son apparition en public. Elle n'était pourtant pas censée quitter le Kahyd aujourd'hui : son carnet mondain était désespérément vide. On entendait le bruit du canon jusque chez elle et les patriciens étaient sur le départ, tandis que leur jeunesse mourrait au front. Le cœur n'était guère à la fête, ou bien, et c'était sans doute plus probable, la Milice avait donné l'ordre de la tenir à l'écart de tout événement de la sorte, car cette inhabituelle solitude datait de sa convocation à Tour Carmine.

Elle entendit un pas derrière elle : la parfumeuse avait dû ouvrir la porte en silence. Relevant la tête elle vit une silhouette inconnue se découper derrière elle dans le miroir, vêtue d'un long manteau trempé par la pluie. Presque aussi outrée que surprise, elle voulut se retourner pour voir l'impudente qui osait se présenter à elle ainsi accoutrée, mais le contact froid d'un canon de pistolet sur sa nuque l'immobilisa soudain.

-Pas un geste, pas un bruit, Sarvenaz Hesterayül, ou je vous envoie rejoindre feu votre époux.

Elle eût reconnu cette voix entre mille : c'était celle de la jeune femme qui lui avait apporté ces deux maudites pièces de lard qu'elle avait dû élever comme ses propres enfants.

Chapitre 6

À nos portes

L'intruse ne portait pas l'uniforme de l'Ordre. Elle était vêtue d'une longue tunique d'un bleu très sombre, fendue en quatre endroits jusqu'à la taille à la manière d'une cotte d'armes. Elle portait en-dessous un habit de cuir roux, et de hautes bottes de cavalier. Ce cuir rougeâtre ne se trouvait que dans les colonies installées aux portes du Pays-Labyrinthe. Ôtant son manteau gris sans cesser de viser Sarvenaz, l'étrangère dévoila son visage et les reflets bleus de sa longue chevelure.

-Mais vous êtes...

-Icélie Persona Ap Masçadaÿl, anciennement Hiérophante des Bâtons, répondit la jeune femme, dont les mains fines étaient bien celles qu'elle avait vues au jour de la mort de son époux.

Déposant négligemment son épée et sa cape trempée sur le bras d'un fauteuil, elle s'installa sur un autre et dit en souriant à Sarvenaz :

-Je sais. Ils me tiennent sans doute pour morte, mais soyez tranquille je suis aussi vivante que les deux dernières fois où nous nous sommes rencontrées : lors de l'exécution de votre époux Navier et lorsque j'ai frappé à votre porte pour vous apporter vos deux enfants Bethmen et Maÿn. Et je crois que vous m'avez vue une troisième fois sur le port, il y a quelques jours, lorsqu'un fiacre de la Milice vous conduisait à Tour Carmine.

-Ma parfumeuse va venir...

-Non, non, non, répondit tranquillement Icélie, comme si elle corrigeait une faute d'orthographe. Votre camériste n'est allée nulle part.

Kheliy dit-elle alors dans la langue de Méthyl, d'une voix impérieuse et basse. Dans la langue sacrée ce mot évoquait un récipient vide, et en l'entendant ainsi Sarvenaz se sentit agitée d'un tremblement inquiet, parce qu'elle n'avait encore jamais entendu prononcer un tel mot pour utiliser la magie des Couleurs. Sa camériste entra alors, le regard fixe, et à peine plus vide que d'ordinaire. Elle se dirigea vers Icélie et s'arrêta devant elle, les bras joints devant elle, le menton sur sa poitrine.

Son attitude était celle d'un parfait domestique, et à part dans ses yeux éteints on ne pouvait déceler la trace de la magie des Bâtons, qui pourtant était manifestement à

l'œuvre. Si Sarvenaz avait encore des doutes au sujet de l'identité de cette femme, cela suffisait amplement à les dissiper. Icélie donna son arme à la servante envoûtée, qui la pointa sur sa maîtresse sans le moindre tremblement, prête à tirer, elle qui n'avait certainement jamais tenu d'arme de sa vie.

-Elle ne se souviendra de rien, aussi nous pouvons parler en toute tranquillité, conclut Icélie en ôtant ses gants. Il va de soi qu'elle exécutera ma menace si vous vous laissez aller à la tentation de m'échapper ou d'appeler à l'aide.

Elle déposa ses gants là où elle avait laissé son manteau et son épée, et ajouta tout en replaçant ses cheveux sur sa nuque d'un geste machinal :

-Ce serait stupide, de toutes manières, car je suis ici pour vous aider.

-M'aider!? s'étonna Sarvenaz, chez qui ce genre de préambule éveillait toujours un surcroît de méfiance.

-Prenez-le comme une manière polie de dire que nous avons des intérêts que je crois convergents.

Cédant alors à un brusque accès de sincérité, Sarvenaz se leva et dit, en mettant autant de rage possible dans sa voix sans l'élever :

-Assez avec vos énigmes! Mon seul intérêt est de mener tranquillement ma vie! Dites-moi tout de suite ce que vous attendez de moi et sans détours!

Le sourire d'Icélie se figea. Elle se leva lentement, en regardant Sarvenaz dans les yeux, qui ne put détacher son regard de celui de l'ancienne Hiérophante. Les yeux noirs de la Reine des Bâtons devenue apostat par sa désertion semblaient envahir l'air autour d'elle et enchaînaient les yeux de la parvenue, comme si leur couleur également noire n'était qu'un reflet des siens. Icélie baissa les yeux lentement, forçant ainsi Sarvenaz à se mettre à genoux, comme sous le poids de deux bâtons invisibles posés sur ses épaules.

-N'oublie pas qui je suis, Sarvenaz Earl! dit Icélie, en articulant soigneusement le nom de jeune fille de son interlocutrice, qui fleurait bon la petite noblesse commerçante. Mon nom est Icélie Persona Ap Maşcadaýl et le sang de celui qui soumit jadis les Marches du Pays-Labyrinthe coule dans mes veines. Dis-toi bien qu'à l'instant où ces deux enfants ont franchi le seuil de cette demeure maudite, ta vie ne pouvait plus être ce havre de futilité que tu t'étais patiemment construit. J'étais prête à te traiter dignement, mais je vois que l'ancien dicton féodal dit vrai : *Oignez vilain, il vous poindra. Poignez vilain, il vous oindra.*

Sarvenaz pleurait, mais elle répondit avec un accent de défi dans la voix, ses yeux toujours paralysés :

-Je suis accoutumée au mépris des patriciens. Je ne suis pas de votre sang et ne le serai jamais. Mais vous croyez-vous encore digne du vôtre, vous qui faites croire à votre propre mort?

Surprise par cet répartie insolente, Icélie rompit le charme et tendit sa main à Sarvenaz. Interdite, celle-ci l'accepta et se releva. Il y eut un moment de silence. Sarvenaz gardait les yeux baissés tandis qu'on entendait au loin tonner les canons de la forteresse Loyauté, dernier rempart de la République avant les faubourgs de la cité, que l'armée des Fidèles

avait atteint durant la nuit.

-Nous avons à parler de beaucoup de choses, Sarvenaz. Tout d'abord tu vas me cacher ici, tant que le Concile me croit morte.

Ahurie, Sarvenaz mentionna le ou les espions du Concile, mais Icémie répliqua qu'elle ne craignait pas le roi muride. Sarvenaz demanda à quoi pouvait servir de la cacher alors que la cité allait tomber d'un instant à l'autre. Icémie se détourna et marcha à la fenêtre en hochant la tête négativement :

-Je connais l'Ordre : ils sont plus habiles que ça. Ils ont laissé l'Ennemi avancer jusqu'à Loyauté pour mieux le repousser ensuite. Adevărat n'est pas prête de tomber, car le Démiurge poursuit un but autrement plus essentiel à ses yeux que notre cité. Crois-moi, Sarvenaz, le Prophète ne tiendra pas de sitôt la tête du Prince entre ses doigts malingres.

Sarvenaz eut un mouvement de frayeur, car on ne mentionnait jamais le Prophète. Il était le maître absolu des contrées corrompues, le premier des prêtres, plus proche qu'aucun autre mortel du Démiurge. On ne savait même pas s'il fallait le compter parmi les immortels ou si ce titre avait désigné différents élus à travers le temps. Le canon de l'arme braquée sur elle s'abaissa, et Icémie lui dit, tandis qu'elle se demandait si elle allait ou non crier au secours :

-J'ai toujours été fidèle à l'Ordre, Sarvenaz. Si j'ai attiré sur moi le déshonneur de l'apostasie c'est pour des raisons qui sont bien au-delà de nos destins individuels, le mien, le tien, et même celui de ces deux enfants de personne et de nulle part. L'Ordre que j'ai servi de toute mon âme toute ma vie durant t'a déjà condamnée, et ne t'a laissée vivre que parce que tu leur es encore utile. Mais sitôt qu'ils se seront emparés de tes rejetons adoptifs, ils te supprimeront par acquis de conscience. Tu pourrais avoir appris entre-temps un secret tout à fait inadapté à ce rôle de simple intrigante ignorante que tu aspires tant à tenir. Il n'y a que sur moi que tu puisses compter à présent. Si tu m'es loyale, je te donne ma parole que tu n'auras pas à le regretter.

Sans que l'ancienne Hiérophante eût fait le moindre geste ni prononcé une parole, la camériste replaça le pistolet qu'elle tenait dans sa gaine et sortit du même pas mécanique qu'elle avait emprunté pour sortir. Elle referma la porte derrière elle, rendue à sa conscience, et prête à aller chercher la parfumeuse. Sarvenaz se rassit en silence, plus accablée que jamais.

-Je vois que tu as la sagesse d'accepter, dit Icémie en se rasseyant devant elle. Quand ta parfumeuse sera là, tu ordonneras que l'on t'apporte une collation, car j'ai grand faim. Puis je te parlerai un peu de ces enfants que ni moi ni toi n'avons pu soumettre, et ne pouvions soumettre, de ce que croit savoir le Concile sur leur compte, et peut-être même de ce que je suis sans doute seule à savoir, avec peut-être Idegen Őszvillág, le Chevalier de la Main gauche qui a trouvé Maÿn le jour même où j'ai trouvé Bethmen, en deux lieux aussi éloignés qu'il est possible.

Interprétant à tort l'expression de Sarvenaz, elle ajouta, avec un geste négligent de la main :

-Tes domestiques ne me verront et ne m'entendront que si je les y autorise. Il est aisé de paraître invisible à ceux qui passent leur vie les yeux baissés. Il te suffira de m'ignorer en leur présence.

-Ce n'est pas ça... articula péniblement Sarvenaz. Idegen Ószvillàg est ici...

-Quoi ! ?

Icémie se releva soudainement et prit le visage de Sarvenaz dans sa main droite, qu'elle maintint tourné vers elle, comme si cette nouvelle la privait de ses moyens magiques.

-Sous un faux nom... J'ignorais qui il était jusqu'à ce que le Concile m'en fît part ! s'empressa d'ajouter Sarvenaz.

-Idegen est ici ! ? Et depuis quand ?

-Depuis le début...

En deux mots, Sarvenaz expliqua l'imposture dont elle avait été victime. Icémie la lâcha, se rassit et réfléchit un instant en silence, ses mains jointes devant sa bouche. La parfumeuse entra alors, apportant les huiles dont elle allait oindre sa maîtresse. Comme Icémie l'avait prédit, elle parut ne même pas la voir, et comme par hasard tous ses gestes semblaient éviter systématiquement tout contact avec l'ancienne Hiérophante. Sarvenaz se réinstalla à sa coiffeuse et la domestique délaça sa robe de nuit pour découvrir ses épaules et sa poitrine, puis relever ses cheveux en un chignon fort haut, avant de s'enduire les mains d'onguent parfumé.

Lorsqu'elle commença à masser le cou de Sarvenaz, elle ne parut pas non plus entendre Icémie qui s'adressait à son reflet dans le miroir :

-Une pièce de plus sur l'échiquier, en somme. Il va nous falloir redoubler de prudence, Sarvenaz. Je connaissais bien Idegen avant qu'il devînt apostat, et ce n'est pas un adversaire à considérer à la légère.

'Apostat ?' se demanda Sarvenaz. 'Mais alors il n'agit pas pour le compte de la Main Gauche ?' Puis elle se souvint qu'Icémie, alors qu'elle s'était faite passer pour un simple Chevalier des Bâtons, lors de ce jour funeste où elle lui avait apporté les enfants et transmis les consignes de l'Ordre, avait parlé d'Ószvillàg comme d'un 'déserteur', ce qui était presque équivalent. 'Apostat' supposait quelque trahison bien plus grave que la simple désertion, mais l'Ordre appliquait généreusement ce terme au-delà de son acception première, jugeant qu'un déserteur avait nécessairement quelque crime inavouable contre la Guerre Sainte à se reprocher.

-Ordonne qu'on t'apporte sans tarder la collation dont j'ai parlé. Je ne réfléchis jamais bien le ventre vide.

Sarvenaz s'exécuta aussitôt, et elle put constater qu'Icémie pouvait même manger dans le couvert dressé pour elle sans que les servantes venues l'habiller ne s'en étonnassent. Une fois parée de satin, de soie et de velours, Sarvenaz congédia ses habilleuses et vint s'asseoir à la table où Icémie dégustait des raisins blancs, pelés et dénoyautés avec soin par les marmitons des cuisines, les reliefs d'un poulet entier devant elle.

-Je n'ai pas aussi bien mangé depuis longtemps, dit simplement Icémie, qui paraissait à

nouveau aussi sûre d'elle qu'au début de l'entretien. L'ordinaire de Sainte-Volonté laisse décidément fort à désirer.

-Comment se fait-il que vous connaissiez Öszvillàg ? demanda Sarvenaz, puisqu'elles étaient à nouveau seules. Je croyais que les deux branches de l'Ordre s'ignoraient.

Icémie eut une sorte de rire amusé, et prit dans chacune de ses mains un raisin, puis agita sa Main Droite comme une marionnette, en disant d'une voix de fausset :

-Je suis la Main Droite ! Je prends tribut d'un raisin au nom de l'Ordre, car je suis la Loi ! Mais j'ignore absolument ce fait la Main Gauche !

Puis elle se livra au même manège de l'autre main :

-Mille grâces, Noble Dame, je suis la Main Gauche ! J'ai volé un raisin mais c'est normal, car je suis la mauvaise main ! N'accusez point la Main Droite de ce forfait, c'est moi qu'il faut haïr !

Puis elle avala les deux raisins en les portant à sa bouche simultanément. Jugeant au regard ahuri de Sarvenaz, sans doute - il était vrai - peu habituée à voir une ex-Hiérophante jouer au montreur de foire, que cette métaphore douteuse relevait, contre toute attente, d'un hermétisme trop sophistiqué, elle s'expliqua ainsi :

-Si nos arts et nos lois diffèrent, nous sommes les branches d'un arbre unique, Sarvenaz. Si tu avais acquis ton titre de Chevalier autrement que par la faveur de l'or, tu saurais que les Chevaliers de la Main Gauche comblent admirablement bien les lacunes de notre art. Ils sont très peu nombreux, car peu d'hommes peuvent ou osent endurer l'épreuve de la possession démoniaque, mais ils sont comme notre ombre. Mais revenons à notre Idegén : lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, j'étais alors l'une des Coryphées, et j'avais la charge des colonies qui bordaient le Pays-Labyrinthe. Ces contrées étaient certes dangereuses, mais on n'y rencontrait jamais d'Ange, car les peuples insoumis étaient infidèles comme nous. Pourtant, il y a environ seize ans, un Ange fort étrange y a croisé mon chemin, et c'est alors que j'ai trouvé ton fils adoptif, événement qui a changé définitivement le cours de ma vie.

Elle marqua une pause dans son récit pour se servir en vin, en observa un instant la robe et continua avec un accent de nostalgie dans la voix :

-J'étais très jeune alors, presque aussi jeune que ce vin, et comme lui j'étais un peu amère.

-Amère ? s'étonna Sarvenaz.

Icémie but une gorgée et répondit en regardant la pluie tomber :

-Amère d'être cantonnée à commander une garnison coloniale, alors que j'étais sortie directement Coryphée de Sainte-Volonté. Je pensais obtenir une charge importante à Adevărat, mais l'Ordre m'avait envoyée là où jadis ma lignée avait acquis ses titres de gloire. Le Pays-Labyrinthe est un désert montagneux où seuls les cailloux poussent, selon d'étranges formes qui évoquent le chaos d'un dédale construit par l'homme. Les contrées qui l'entourent ne sont guère plus avenantes : des montagnes couvertes d'une maigre végétation, et des mines, surtout des mines. Innombrables, sales, souillées de la misère

et du sang des esclaves qui y travaillent et y meurent, elles semblaient ne jamais devoir s'épuiser. Mais ma famille était sur le déclin, et certains clans rivaux avaient tout fait pour m'écarter des charges importantes. J'étais furieuse d'avoir été ainsi limogée avant même d'avoir prouvé ma valeur.

L'ancienne Hiérophante n'avait jamais été très bavarde. Cette histoire était enfouie en elle et fort peu nombreux étaient ceux qui en connaissaient les détails. Elle ne l'avait pas partagée avec ses rares amis, et encore moins avec les amants qu'elle avait eu. Mais sans doute avait-elle laissé trop d'elle-même dans son combat contre Sabaoth pour se soucier encore de garder le secret. Cette femme, si différente d'elle, lui paraissait étrangement proche, peut-être parce qu'elle avait élevé les deux enfants dont l'existence et les actions avaient bouleversé sa vie.

En dépit du souverain mépris qu'elle avait toujours ressenti pour les intrigantes oisives comme Sarvenaz, celle-ci, et surtout sa demeure, étaient désormais le dernier lien qui pouvait ramener les fugitifs à elle. Icélie avait besoin de la veuve Hesterayül pour réussir.

-Je vais te raconter un épisode peu connu de notre histoire coloniale, Sarvenaz, dit-elle d'un ton pensif, les yeux fixés sur son verre.

Les souvenirs affluaient en masse depuis qu'elle avait entamé son récit, et elle le poursuivit avec un ton presque volubile, comme pour s'en libérer :

-Au sein du Pays-Labyrinthe vivaient depuis des générations les Cighans, un peuple mystérieux composé d'hommes aptes à survivre dans ce désert. Ils nous accusaient de profaner leurs montagnes par notre activité minière. Obstinement rebelles à la colonisation, ils étaient la plaie des colonies dont j'avais la charge.

-Alors Bethmen était l'un d'entre eux ? demanda Sarvenaz tandis qu'Icélie s'interrompait pour boire une gorgée de vin. Rien d'étonnant à ce qu'il soit incorrigible...

-Ne brûle pas les étapes, Sarvenaz, reprit l'ancienne Hiérophante d'un ton sec. Si Bethmen n'avait été qu'un simple Cighan, il serait mort cette année-là, comme les autres.

Elle reposa le verre et fit osciller un instant le niveau du vin dans le cristal, d'un air absent, plongée dans ses souvenirs.

-Les autres ? murmura Sarvenaz.

Icélie releva les yeux vers elle et poursuivit sans répondre :

-Les Cighans n'étaient jamais parvenus à nous rejeter à la mer, comme ils l'espéraient, mais ils nous harcelaient comme des insectes, s'attaquant à des groupes isolés ou par les traits mortels de franc-tireurs insaisissables. Ils n'avaient quasiment pas d'armes à feu, hormis quelques méchants fusils de contrebande. Mais leurs arcs portaient loin et leurs traits étaient enduits de cent poisons dont ils avaient le secret et contre lesquels ni médecine ni magie ne pouvaient rien.

Ayant trempé son doigt dans le vin, elle observa ensuite la goutte rouge sombre qui s'était formée sur sa peau, avant de continuer :

-Il en fallait à peine plus pour tuer un adulte... Les effets de leurs poisons étaient si

imprévisibles que nombre de mes hommes ont préféré mettre fin à leurs jours plutôt que d'attendre une maladie inconnue mais sans doute atroce et à coup sûr fatale. En matière de réplique, j'organisais des supplices spectaculaires pour les rares prisonniers que nous faisions. Mais je savais que cela ne ferait que renforcer leur détermination aussi me fallait-il arracher le mal par la racine en recourant à ce que la Main Gauche appellerait une solution 'radicale'.

Voyant l'expression de son interlocutrice, Icémie crut devoir ajouter :

-Je sais qu'il est en principe inadmissible de priver l'Empire d'une force de travail potentielle et que l'extermination est souvent dommageable à la tenue de la Guerre Sainte, mais les Cighans étaient des enragés réfractaires à toute forme de valorisation économique.

Ce dernier terme n'étant sans doute pas adapté au champ sémantique usuel de Sarvenaz, elle précisa :

-Je veux dire qu'ils ne constitueraient jamais une force de travail docile. Pour soumettre un Cighan, il fallait risquer la vie de dix des nôtres. J'étais alors à la fois Gouverneur de la Province et localement la tête de l'Ordre, car j'étais la seule Coryphée. Autant dire que j'avais tout pouvoir.

On frappa à la porte, et une servante vint débarrasser le couvert, sans s'étonner de le voir dressé en vis-à-vis de sa maîtresse. Icémie continua sans se troubler :

-Je leur ai donc tendu un piège, dans l'espoir d'en capturer suffisamment pour disposer de l'un d'entre eux qui parlerait notre langue. Jusqu'à présent il m'avait été impossible d'arracher une information valable de nos rares prisonniers. Une rumeur prétendait que certains de nos esclaves en fuite avait trouvé refuge auprès d'eux, c'est parmi eux que je comptais trouver un interprète.

-Vous rendrez-vous aux jardins aujourd'hui, ma Dame ? demanda la servante.

L'une des tâches quotidiennes de Dame Sarvenaz Hesterayül consistait en la maintenance de luxueux jardins, façon très patricienne de montrer l'étendue de sa richesse avec toute l'ostentation que le bon goût autorisait. Sur ordre d'Icémie, elle répondit qu'elle s'y rendrait dans un instant. L'ex-Hiérophante continua :

-Une chose par-dessus tout éveillait leur colère : le forage de puits de sondage en vue de l'exploitation de nouveaux filons dans les montagnes, à tel point que le gouverneur précédent n'osait plus en faire. J'ai mis sur place une expédition dans un coin encore inexploré, propice à les faire sortir de leurs gonds. Les premiers jours j'ai cru qu'ils avaient compris : aucune attaque n'a eu lieu, mais j'ai poursuivi néanmoins la mascarade, résolue à aller jusqu'au bout. Je ne sais s'ils ont fini par y croire ou si nous voir profaner leurs chères montagnes les a poussé à bout, mais une nuit ils ont enfin mordu à l'hameçon.

Sarvenaz sentit à nouveau malgré elle ses yeux attirés par ceux d'Icémie. Forcée de soutenir le regard de l'ancienne Reine des Bâtons, elle crut voir ses lèvres animées d'un léger tremblement, comme si les mots commençaient à lui coûter. Icémie poursuivit, d'une voix qui paraissait en effet un peu moins assurée :

-Ils étaient en force, comme je l'avais prévu, et certains de nos esclaves étaient en effet parmi eux, sans doute pour les conseiller. Ils avaient méjugé de nos forces, car ils n'avaient jamais eu affaire à un Coryphée. Cette bataille nocturne, qui s'apparenta assez vite à une sorte de partie de chasse, fut pour moi la première occasion de mesurer toute l'étendue des pouvoirs que me conféraient les huit Couleurs.

Elle posa sur la table à plat ses mains qui avaient paru si fines à Sarvenaz mais qui lui semblèrent soudainement parcourues de mille crevasses imperceptibles, comme si l'art des Couleurs n'avait pas seulement rendu sa peau du teint livide si commun aux mages de son niveau, mais l'avait aussi marquée de fines blessures au dessin arachnéen.

-J'étais grisée... poursuivit Icémie, en regardant elle aussi ses mains.

L'évocation de ces souvenirs lui était étrangement douloureuse, comme si un remords profondément enfoui en elle faisait soudainement surface, à présent qu'elle avait quitté les structures de l'Ordre.

-Ils ont fini par parler, bien sûr... J'avais avec moi toutes les ressources des Larmes et des Bâtons combinés. Je les ai brisés avec méthode, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'une mémoire. Les Khôms croient que l'esprit est séparé entre son passé et son avenir, entre mémoire et volonté. Je crois que cela n'a jamais été aussi vrai que cette fois-là.

Icémie ferma les poings et les plaça sur ses paupières. Elle resta ainsi un long moment. Un tremblement glacé parcourait son corps. Elle n'eût jamais imaginé que l'évocation de ce souvenir pût lui inspirer la nausée qu'elle ressentait en cet instant. Était-ce parce qu'elle était devenue un Apostat ? Était-ce parce qu'elle agissait enfin selon sa seule volonté qu'elle devait aussi affronter ses actes seule ?

Elle avait déserté de l'Ordre de la Vie, et n'était plus sans lui qu'une criminelle.

Dans le chapitre des Chaînes, le Dogme disait : *La Guerre Sainte contre la Corruption est semblable à la lutte du corps contre une infection mortelle. Elle se conduit avec intransigeance et détermination. N'hésite pas à passer la chaîne au cou de ceux dont l'esprit n'accepte pas la nécessité de notre lutte, car leur lâcheté pourrait nous être fatale. Si leur esprit t'échappe, alors que leurs mains t'appartiennent par les fers que tu leurs auras imposés. Apprends à faire couler le sang lorsqu'il le faut. Ne te laisse jamais aller à croire que c'est un crime, car le seul véritable crime serait de laisser se rompre l'unité et vaincre l'infection.*

Mais elle avait trahi le Dogme, et il ne serait plus jamais là pour apaiser ses craintes. Elle se souvint que ces mêmes mots lui étaient venus à l'esprit lorsqu'elle avait investi la petite ville des Cighans.

Ils l'avaient appelé Icare, en référence à une lointaine légende qu'elle avait oubliée. Le Pays-Labyrinthe cachait en son sein quelques rares lieux fertiles où la vie pouvait s'épanouir grâce à des sources souterraines. Icare était l'un de ceux-là, ceint de roches gigantesques qui ressemblaient à de formidables gardiens de pierre monstrueux et grimaçants. Icare était une enclave verte et rouge dans un univers désespérément blanc. C'était ce lieu insolite qu'elle avait affronté en se figurant être un médecin perçant un abcès.

L'épée qui reposait sur le fauteuil ne devait jamais lui servir autant que ce jour-là. Elle

avait tiré toutes ses cartouches et se frayait un chemin par la vigueur de son bras qui devenait lourd à force de frapper. Elle avait même cessé d'utiliser toute magie et tranchait la gorge de tous les Cighans qui croisaient son chemin. Toutes les issues de la petite ville du désert avaient été bloquées et le cercle de ses troupes se refermait peu à peu. Pas un seul des insoumis ne devait survivre, et l'honneur de l'Empire serait sauf.

Mais tout cela ne concernait pas Sarvenaz Hesterayül. Cela ne concernait même plus l'Ordre. Elle essaya de concentrer sa mémoire sur l'instant qu'elle cherchait, et se vit ôtant sa lame du corps d'une femme qu'elle avait transpercée avec l'enfant qu'elle tenait, sa botte posée sur son ventre, qui en contenait manifestement un autre.

-Nous les avons surpris dans leur repaire, reprit-elle. Il fallait éradiquer la menace, venger les humiliations que cet ennemi invisible nous avaient infligées. Le mot d'ordre était simple : pas de prisonniers.

En prononçant cet implacable mot d'ordre, sa voix semblait avoir retrouvé sa superbe, et ses yeux leur fixité dominatrice. Seule sa main, crispée sur le verre qu'elle venait de reprendre, trahissait encore son trouble.

Elle but une gorgée de vin, puis referma le poing sur le cristal qui se brisa d'un bruit net. Sarvenaz poussa un petit cri étouffé. Du sang mêlé de vin coulait sur le poignet et l'avant-bras d'Icélie, mais celle-ci ne semblait pas s'en émouvoir.

-Il fallait les écraser jusqu'au dernier, dit-elle de sa voix redevenue calme et puissante.

Elle ouvrit le poing à nouveau et les plaies ouvertes dans sa paume se refermèrent d'elles-mêmes, rejetant les éclats de cristal qui y étaient enfoncés.

-J'étais en première ligne pour motiver mes troupes. J'ai combattu jusqu'au soir. À la nuit tombée, lorsque tout semblait fini... je l'ai vu.

-Qui... ? murmura Sarvenaz.

-L'Ange.

Il était soudainement réapparu dans sa mémoire. Elle relevait les yeux du visage de la femme cighane qu'elle venait de tuer et qui semblait l'observer encore de son regard fixe et clair. Le voile noir qu'elle portait comme tous les Cighans ne laissait voir d'elle que ces deux pierres grises qui brillaient dans la pénombre de la pièce. C'était en relevant les yeux qu'elle avait aperçu la petite fille vêtue de blanc.

-Sa chevelure aussi rouge que le rubis tombait à ses pieds, continua Icélie. Ses yeux avaient la couleur de l'or en fusion et elle semblait pleurer des larmes du même métal.

-Pleurer ? l'interrompit Sarvenaz, stupéfaite. Êtes-vous certaine qu'il se soit agi d'un Ange ?

Seuls les enfants des Hommes pleurent. Disait le premier verset du chapitre des Larmes. Même le dernier des esclaves de l'Empire savait cela. Mais l'ancienne Hiérophante ne s'était pas trompée. Son ton se durcit :

-Crois-tu que je ne sache pas reconnaître un Ange quand j'en vois un ? Je n'en ai jamais vu de pareil et je suis certaine que, hormis ce maudit Öszvillàg, nul mortel n'en a jamais vu de semblable, car, non content de pleurer, il *respirait*.

-Il imitait le mouvement de la respiration ? demanda Sarvenaz, de plus en plus ahurie.

-Non. Il respirait parce qu'il en avait *besoin*. Cet Ange était aussi vulnérable que la petite fille qu'il semblait être. Je le sais car je l'ai étranglé de mes propres mains.

Elle leva ses mains devant elle et Sarvenaz, qui en avait admiré la finesse, imagina ces longs doigts se refermer sur le cou pâle d'une petite fille.

-Étrange, n'est-ce pas ? Voir un Ange respirer m'avait plongé dans une sorte de panique et je crois que je ne voulais même pas la tuer, mais seulement faire cesser cette aberration en l'empêchant de poursuivre cette odieuse mascarade. Cela ressemblait à une forme particulièrement aboutie de corruption. Pourtant c'est l'opposé même de la corruption : rapprocher l'ange de l'humain plutôt que l'inverse.

Le simulacre de petite fille n'avait même pas cherché à fuir ni à se défendre. Il lui avait seulement parlé dans la langue sacrée pour lui dire : "Épargne l'enfant". Même à l'instant de sa... mort, puisque c'était peut-être le terme le plus adapté, il n'avait pas lâché le corps qu'il tenait.

Anticipant les questions qui se formaient dans l'esprit de Sarvenaz, Icélie se borna à ajouter :

-Non, je n'ai jamais pu éclaircir le mystère de cet être improbable ni de sa présence parmi les Cighans. Hormis l'enfant que cet Ange tenait entre ses bras, il n'y eut pas le moindre survivant. Et pour la première et dernière fois de ma vie, j'ai regretté que les sorciers de Khôme aient disparu, et avec eux leurs talents de nécromanciens.

-Et l'enfant... ?

-Devint votre fils Bethmen.

Sarvenaz se leva sous l'effet de la surprise. C'était donc *ça* qu'on lui avait confié ? Rien d'étonnant en vérité à ce qu'il fût devenu un tel monstre ! Trouvé dans une ville d'insoumis et entre les bras d'un Ange ! Le mystère de cette histoire lui paraissait parfaitement insignifiant en regard de l'irresponsabilité dont l'Ordre avait fait preuve en laissant vivre une si mauvaise graine.

Devinant les pensées de son auditrice, Icélie eut un sourire ironique et se borna à lui faire signe de se rasseoir. À quoi bon lui dire que l'enfant était vierge de toute corruption, n'était manifestement pas Cighan, et surtout dégageait cette aura fascinante pour un mage ? Que ni elle ni aucun Chevalier de son niveau n'eût pu se résoudre à le supprimer ?

Icélie savait qu'il n'était jamais souhaitable de justifier ses actions auprès de ceux dont on attendait le cas échéant une obéissance aveugle. Mieux valait habituer sans tarder cette jeune femme à respecter l'arbitraire de ses décisions, si elle voulait acquérir un solide ascendant sur elle.

Ramenant son récit à ce qui en avait constitué l'origine, elle reprit, une fois Sarvenaz à nouveau sagement assise devant elle :

-Nous voilà enfin à Idegen Ószvillåg. Ce même jour, le douze floréal de l'an sept cent quatre, à Chamsenahar, un lieu aussi éloigné qu'on peut l'être du Pays-Labyrinthe, dans la Marche des Routes Fortifiées, un Chevalier de la Main Gauche du nom d'Idegen Ószvillåg

a trouvé un Ange en tous points semblable à celui que j'avais vu.

Icélie saisit le poignet de Sarvenaz et le serra comme si elle voulait mobiliser par là toute son attention :

-Comprends-moi bien, Sarvenaz : ce n'était pas un Ange identique, mais c'était *le même*, présent en deux lieux à la fois. Et parmi les Anges seuls les plus puissants ont ce pouvoir : ceux qu'on nomme les Archanges. Ainsi cette créature qui s'était laissée détruire sans combattre était pourtant l'un des plus précieux auxiliaires du Démon. Lequel ? Je l'ignore. C'est un mystère que je n'ai toujours pas éclairci... Mais devine ce que tenait dans ses bras le double que tua Idegen Öszvillag ?

-Un second enfant... balbutia Sarvenaz.

-Une petite fille qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au nourrisson que j'avais recueilli, reprit Icélie en souriant. Je vous laisse deviner qui est aujourd'hui cette petite fille...

Sarvenaz pâlit. L'homme qui l'espionnait depuis seize ans était donc celui par qui Maÿn était arrivée dans sa vie. Combien d'éléments de son environnement se révéleraient encore liés à cette histoire dont les enjeux la dépassaient ? Est-ce que sa camériste était en réalité membre de la Garde Noire, pour compliquer encore plus cet écheveau d'énigmes ? Ou est-ce que son chat allait se mettre à lui parler pour lui révéler qu'il était en fait un agent des Alchimistes admirablement bien infiltré ?

-Si c'était lui qui avait trouvé cette peste de Maÿn, pourquoi m'avoir recommandé de l'empêcher d'accéder à elle ? demanda-t-elle.

-Chaque chose en son temps, répondit Icélie. Disons seulement que quelques semaines après que j'aie trouvé Bethmen, Idegen s'est présenté à ma porte, chargé par l'Ordre de comparer son expérience à la mienne, pour confirmer leur similitude, mais surtout de s'assurer que l'enfant serait remis à l'Ordre. C'est alors que je l'ai rencontré, et une étrange complicité s'est nouée entre nous de par cette aventure insolite que nous étions les seuls à avoir vécue. Il m'a accompagnée à Adevărat, et peu après il s'est avéré qu'il était un traître à l'Ordre de longue date.

Khenem Khouÿbé, *rejoindre l'ombre*. Sarvenaz se souvint que Carracal avait très nettement suggéré un lien entre lui et son défunt époux. Floréal de l'an sept cent quatre... c'était quelques mois avant l'exécution de Navier.

-Cela avait-il un rapport avec la Conjuración des Vingt ?

Icélie sourit et dit en se relevant :

-Trop de perspicacité nuit au teint, ma chère amie. Nous en reparlerons peut-être ultérieurement. En attendant vous allez vous rendre à vos jardins en oubliant ma présence ici. Vous ne me verrez plus pendant quelques temps, mais soyez néanmoins assurée de ma présence...

Elle reprenait les effets qu'elle avait laissés sur le fauteuil quand Sarvenaz l'interrompit :

-Une seule question, votre Majesté...

-Je ne suis plus Hiérophante, Sarvenaz, répondit Icémie sans se retourner. Appelle moi juste *Nagy*, comme si j'étais seulement ton aînée au sein de l'Ordre. Mais pose ta question.

-Qu'est-ce qui rend mes faux enfants si importants ? Pourquoi l'Ordre ne les a-t-il pas gardés enfermés à Tour Carmine ?

-Il y a des choses qu'on détruit en les enfermant, Sarvenaz, répondit Icémie en se retournant vers elle. Mais la vraie raison est certainement que le Concile ignorait alors toute l'étendue de leur importance. D'ailleurs ils n'ont encore aujourd'hui probablement qu'une intuition de la vérité, que je suis sans doute la seule à connaître, depuis que je l'ai lue dans le *Sefer* d'un Ange.

Elle n'avait plus envie de parler aussi désigna-t-elle la porte à Sarvenaz, qui sortit sans un mot pour se rendre aux jardins. La pluie avait cessé et une timide éclaircie rendait aux fleurs leur éclat.

Sarvenaz Hesterayül devait s'en réjouir, car elle n'était pas censée avoir de plus importants soucis que la tenue de son jardin. Elle se para d'un sourire de satisfaction et emprunta l'allée des ormes d'un pas tranquille. Lorsque Eýggil, le jeune aide du jardinier, s'inclina devant elle en lui souhaitant le bonjour, elle l'ignora avec la même impassibilité que d'habitude, et rien dans son attitude ne trahissait son inquiétude.

†

-Ce qui est intolérable chez toi, c'est ta franchise sans à-propos. Tu vois bien qu'il s'agit d'une entreprise délicate, hasardeuse, alors fais un effort ! Aie au moins la courtoisie de feindre une inébranlable foi en l'issue favorable de cette tentative, sans quoi tu vas me faire perdre mes moyens !

Tout en parlant Maýn battait la mesure de ses propos sur la poitrine de son frère de la flûte noire qu'elle tenait. C'était le sakus d'Oréjane, qu'elle était allée chercher dans le coffre de celle-ci à la faveur de la magie des Silences qui leur permettait de ne pas se faire entendre. Prenant appui sur la paroi de l'antre aux Vouivres où ils se trouvaient, Bethmen répondit, d'un ton qui confirmait son impertinent scepticisme :

-Si incroyable que cela paraisse, je n'ai pas encore tout-à-fait renoncé à te raisonner quand tu t'apprêtes à commettre une nouvelle *cataclydiotie*. Je dois être particulièrement opiniâtre, mais ça nous fait un point commun.

'Cataclydiotie' était un néologisme propre à Bethmen qui avait éprouvé le besoin, étant enfant, d'inventer un terme adapté au comportement téméraire de sa sœur et aux catastrophes que son audace pouvait entraîner. Il lui avait paru indispensable de remédier aux carences d'une langue qui n'avait certainement pas pu anticiper un phénomène comme Maýn. Cette contribution à l'évolution sémantique n'avait hélas jamais été appréciée par l'intéressée, dont le visage se ferma aussitôt.

-Ce n'est pas la cage que tu risques, cette fois, Maýn, reprit Bethmen, plus sérieusement.

-Pourquoi m'as-tu accompagnée alors ?

-Mais parce que tu ne m'en avais rien dit ! s'écria le jeune garçon. Je t'ai fait confiance quand tu m'as dit que tu avais ton idée... Ce qui prouve que je ne retiens jamais la leçon, au passage. À vrai dire j'étais curieux de savoir comment tu comptais t'y prendre, mais ça ! C'est tout bonnement insensé, même pour toi !

Il ne craignait pas d'élever la voix, malgré Oréjane qui dormait à côté, car la magie de Bethmen rendait le monde extérieur sourd à leurs paroles ainsi qu'à leurs pas. Maÿn caressa la flûte et répliqua pourtant à voix basse :

-Tu m'as souvent dit ça, Bethmen. Je crois même que tu m'as toujours dit ça. Mais je sais que cette fois comme les autres, je vais m'en sortir, je vais *nous* en sortir.

Bethmen ne sut que répondre. C'était vrai : Maÿn avait toujours agi comme si elle était indestructible, et avait parfois été servie par une chance insolente dans ses entreprises les plus téméraires. Mais contrairement à elle il voyait cette chance comme une sorte de malédiction, car elle l'empêchait de prendre la véritable mesure du danger et la poussait de plus en plus loin, comme si un mauvais génie s'était attaché à ses pas pour la perdre, un jour où la chance lui ferait soudainement défaut.

-Je sais ce que tu penses, petit frère, continua Maÿn, en relevant les yeux vers lui. Je sais que je n'ai jamais joué d'une flûte, et certainement pas de cet instrument qui est propre aux Telluriens. Je sais que même si nous parvenons à nous faire obéir d'une Vouivre rien ne nous dit que nous saurons tenir sur son dos, ni qu'elle pourra nous emmener jusqu'à Adevărat. Je sais tout cela, et pourtant je vais essayer... parce que je sais que je peux réussir. Il y a quelque chose... quelque chose qui va nous sauver. Je le sais.

-Tu le *sais* ?

-Tu te souviens du combat contre le Mort-Chimère ?

Bethmen acquiesça, les sourcils froncés. Les propos de sa sœur le déconcertaient de plus en plus.

-Tu m'as soignée sans savoir toi-même comment, n'est-ce pas ? Et bien c'est pareil.

Elle s'approcha de lui jusqu'à ce que leurs nez se frôlent. Ses yeux avaient un éclat qu'il ne reconnaissait pas. C'était bien elle pourtant, toujours aussi imprévisible, aussi chaotique, et pourtant à chaque fois déterminée, d'une pugnacité qui confinait à la démence. Elle se croyait irréductible et l'était peut-être. Les dards des frelons n'avaient laissé aucune trace sur la peau de son visage, son dos et ses reins étaient toujours redevenus lisses malgré le fouet.

Soudain Maÿn passa sa main dans la chevelure de Bethmen et l'attira à elle pour coller ses lèvres aux siennes. Ce fut un baiser bref, qui avait un léger goût de sang, car elle s'était coupé la langue.

-Tu es folle ? demanda Bethmen, ahuri, lorsqu'elle s'éloigna de lui.

Avec un sourire indéfinissable, Maÿn prit la direction du fond de l'ancre, vers les ténèbres où reposaient les Vouivres. La main sur sa bouche, Bethmen lui cria :

-Mais... Qu'est-ce que ça signifie ?

-Il faudra m'accompagner pour le savoir, Bethmen ! Qui m'aime me suive !

Elle décrocha une des lanternes du mur et l'alluma. Lorsqu'il vit la silhouette de sa sœur disparaître à un tournant de la caverne Bethmen prit lui aussi une lanterne et lui emboîta le pas. Ils s'enfoncèrent ensemble dans une haute galerie qui conduisait à une haute salle circulaire. La salle était vide, mais une galerie beaucoup plus petite, à taille humaine, s'ouvrait à un endroit de la paroi.

-Mais... Où sont-elles ? se demanda Bethmen à haute voix.

Chaque nuit les Vouivres s'enfonçaient dans cette galerie, et devaient aboutir nécessairement là où ils se trouvaient. Des écailles sur le sol le confirmaient d'ailleurs. Mais la salle était vide, et le passage étroit qu'ils voyaient était bien trop bas et trop étroit pour laisser passer un seul des monstres ailés qu'ils avaient vus.

S'approchant de cette galerie, Maÿn murmura quelque chose comme : 'J'en étais certaine !', puis laissa le sakus d'Oréjane tomber à terre, avant de s'y enfoncer de son pas rapide et impatient.

-La flûte, Maÿn ! cria Bethmen alors qu'elle avait déjà disparu.

-Je ne sais pas en jouer de toutes manières ! lui répondit une voix déjà lointaine.

Bethmen n'eut pas à courir longtemps, car Maÿn avait très vite rencontré une grille fermée.

-Une de plus, frangin ! dit joyeusement la jeune fille. Tes talents de perceur de plafonds vont à nouveau être mis à contribution.

Cette serrure résista aussi peu que celle qui les tenait enfermés dans la demeure de Sayül et Ixiom. Toujours protégés par le charme qui les rendait silencieux, ils continuèrent à avancer, laissant la grille béante derrière eux.

-Pourquoi nos tentatives d'évasions doivent-elles toujours passer par un couloir étroit et obscur ? s'enquit Bethmen.

-Parce que chacune de nos évasions est une renaissance, petit frère, répondit Maÿn en riant. À chaque fois c'est une revanche contre l'Ordre, contre notre très vénérée Mère, contre les bourreaux qui ont décapité notre père, contre la cité qui nous a humiliés et asservis aux exigences de son interminable guerre... et contre la Guerre Sainte elle-même !

Elle jubilait comme une enfant, comme si la galerie conduisait directement aux sous-sols du Kahyd et que Khenem les attendait avec les habituelles pâtisseries aux amandes qu'il leur achetait parfois pour les accueillir aux archives. Il y étaient restés parfois des heures pour échapper aux domestiques ou à la colère de leur mère, là où personne ne descendait jamais, hormis le poussiéreux Khenem. Elle ressentait la même excitation inquiète qu'au moment de leur évasion de Sainte-Volonté, mais Bethmen avait un funeste pressentiment qui s'accroissait à chaque pas.

Soudain le vertige qu'il connaissait bien s'empara de lui. Sa vision devenait floue, et sa démarche titubante, des images s'imposaient à son esprit et remplaçaient celles que ses yeux étaient censés voir. La Prescience n'avait que faire de la lumière, ni des bruits de leurs pas ou du contact des matières qui l'entouraient, ni du goût de sang sur sa bouche ou de l'odeur de calcaire des murs. La Prescience se substituait à l'ouvrage fidèle et loyal

de ses sens. Le temps lui échappait pour mêler passé, présent et futur sans vergogne en un écheveau inextricable.

Il trébucha et sa tête heurta la paroi assez violemment pour le faire tomber à genoux. Tandis qu'il se massait le crâne, il vit une première scène distinctement. Il savait que les autres la suivraient sans rime ni raison, à la manière d'un théâtre de marionnette animé par les mains d'un fou. Ce visage qui se penchait sur lui était celui de son père. Il n'avait jamais vu son père, et les tableaux de Navier Hesterayül avaient tous été brûlés après son exécution, mais cet homme avait la figure qu'il lui avait imaginée. Ses bras étaient ouverts et il appelait à lui ses enfants.

Pourtant Bethmen ne voulait pas le rejoindre. Étant enfant il s'était imaginé mille fois donner l'accolade à son père, qui lui expliquait qu'un autre homme avait été exécuté à sa place. Mais cet étranger lui voulait du mal, cet étranger voulait les réduire à néant, lui et sa sœur, car il n'était pas leur père, mais leur *créateur*.

-Les voilà ! s'écria Maÿn interrompant sa vision de sa voix claire.

Bethmen revint à lui. Il avait accompagné sa sœur mécaniquement jusqu'à une autre salle souterraine, qui n'avait pas été taillée par la main de l'homme mais patiemment créée par l'érosion. Des formes endormies reposaient sur des nattes sur le sol irrégulier, sous les stalactites qui veillaient sur leur sommeil comme de longues épées de Damoclès. Ces silhouettes étendues étaient humaines, et n'avaient rien des monstres reptiliens qu'ils avaient vus.

-Fichtreström ! Je m'attendais bien à quelque chose... mais ça ! s'écria Maÿn, qui agitait sa lanterne en tous sens pour mieux les voir.

-Ce sont toutes des femmes... murmura Bethmen, ahuri.

Les Vouivres n'avaient plus le corps monstrueux que les deux adolescents avaient vus. Parfaitement humaines d'apparence, elles dormaient et leurs visages détendus par le sommeil avaient la beauté de n'importe quelle femme. Leurs corps nus couverts de peaux dans lesquelles elles dormaient tremblaient par intermittences sous l'effet du froid. Leur longue chevelure était blanchie par le calcaire et alourdie d'argile. Rien dans leur peau ou la forme de leurs corps ne laissait deviner les monstres qu'elles devenaient sous l'effet de la musique mélancolique des Telluriens.

-Quel crime ont-elles pu commettre pour se retrouver prisonnières de cet aspect monstrueux ? demanda Maÿn en sortant de sa ceinture le pistolet que Bethmen avait volé en s'introduisant au chevet d'Ixiom et Sayül.

-Depuis quand y a-t-il un lien quelconque entre crime et châtiment ? *La justice est une chimère de l'homme, inconnue du monde sensible. La justice n'appartient qu'à la pensée et non à la vie.*

-Et depuis quand crois-tu au Dogme ?

-S'il y a un précepte auquel je croie parmi tous ceux dont on nous a gavés c'est bien celui-là, ne t'en déplaie.

Maÿn fit de vagues moulinets avec son arme à feu comme pour dissiper une discus-

sion stérile (ce qui fit bondir Bethmen hors de portée de ce petit canon d'acier au trajet erratique) et concéda d'un ton faussement lassé, tant la vision des femmes endormies la captivait :

-À défaut de justification cherchons la cause, petit frère... Il n'y a que des femmes qui soient concernées par cette malédiction... Quel mystère distingue donc l'homme et la femme ?

-Tu veux un dessin ?

Sans prêter attention aux sarcasmes de son frère, elle s'approcha de l'une des femmes et écarta de la pointe du canon de son arme les peaux dont elle était couverte.

-Mais tu vas la réveiller ! s'écria Bethmen. Le charme ne les prive pas du toucher !

-Si mon intuition est bonne, je crois qu'elle resterait endormie même si je devais lui ouvrir le ventre. Et à propos d'ouvrir le ventre... Regarde.

En effet la femme dormait toujours, et aussi profondément que si elle avait été soumise au Gel. Son ventre nu laissait voir une longue cicatrice verticale, qui témoignait d'un art médical manifestement rudimentaire et peu soucieux du bien-être de ses patients, voire même de leur survie.

-C'est de la boucherie, constata Bethmen. Même un barbare ferait mieux, ils l'ont traitée comme du bétail. Et en plus il y a...

Il eut un violent mouvement de recul.

-Une trace de Corruption, hein ? s'enquit Maÿn.

-Aussi évidente que si son sang avait la couleur de l'eau ! Nul besoin d'être Chevalier ou même Écuyer du Sang pour s'en rendre compte. Pourtant elle n'est pas corrompue dans sa chair, mais...

-Dans ses rêves, Bethmen. Plus précisément dans le passé qui inspire ses rêves.

-Ses rêves ? Mais...

Bethmen prit sa sœur par les épaules et la força à le regarder :

-Arrête avec tes énigmes, et explique-toi !

Se tournant vers lui pour le regarder dans les yeux, Maÿn répondit :

-Quand Mirage, Monsieur le Prince de l'Horreur, s'est amusé à gambader dans mon esprit et a regretté la claire époque où mon monde intérieur lui serait apparu sous la forme d'un jardin bien entretenu, avec des allées de gravier, comme celui de notre chère mère, il a joué avec mes peurs, mais il m'a appris quelque chose à son insu, quelque chose que je lui ai volé.

-Tu as... *volé* un Ange déchu ?

L'inquiétude qui transparaissait dans le ton de Bethmen était certainement suscitée par la crainte de voir la mégalomanie s'ajouter aux idiosyncrasies de sa sœur plutôt que par la perspective d'une vengeance de Mirage. Mais Maÿn poursuivit, imperturbable :

-Je l'ai compris ici, au cours d'une de ces nuits où mes cauchemars me réveillaient en sursaut tous les quarts d'heure. Je lui ai volé le souvenir de l'ennemi qu'il redoutait le plus, celui qui a entraîné sa chute.

-Son ennemi... Tu veux parler d'un autre Ange ?

-Non, du neuvième Hiérophante.

Chose rare, elle avait rendu son frère muet, aussi poursuivit-elle :

-J'ai ainsi compris quelle était la Couleur maudite, et la magie qu'elle renfermait, et sans savoir comment, je crois pouvoir l'utiliser.

Comme Bethmen semblait retrouver la parole, elle l'interrompit d'un geste :

-Je sais ce que tu vas me dire, mais cette magie n'a rien à voir avec la Corruption. C'était une magie de la peur et du remède à la peur : les rêves. Je crois que la Marche Irréelle était justement le monde des rêves, et c'était là que Mirage s'attaquait à nous avant sa chute. C'est également là qu'il a été défait par le neuvième Hiérophante, qui n'avait rien d'un Ange dissimulé.

Bethmen avait toujours douté de l'accusation qui portait sur ce mystérieux neuvième Hiérophante, ne fût-ce que parce que Navier Hesteryül et la Conjuración des Vingt avait été estampillée de la même manière. Crier à la Corruption était depuis toujours la meilleure arme de l'Ordre pour justifier ses actes.

Mais quant à croire que Maÿn eût pu comprendre la vraie nature de la neuvième Couleur... c'était une autre affaire. Pourtant un ouvrage que le vieux Khenem lui avait fait lire sur l'histoire d'Adevărat vint ajouter du crédit aux élucubrations de sa sœur, en lui rappelant un épisode particulièrement étrange du règne du Prince Eyal, qui n'était alors qu'un jeune homme.

-Le décret des Somnambules... dit-il à mi-voix.

-Quoi ? s'étonna Maÿn, qui ne s'était certes pas attendu à ce que l'incrédulité de son frère se manifestât par ces mots.

-Si ce que tu dis est vrai, cela expliquerait le décret des Somnambules ! Un peu avant la décapitation du dernier des neuvièmes Hiérophantes, de la main même du Prince Eyal, un décret princier stipulait que toute forme de somnambulisme, voire le simple fait de parler dans son sommeil, devait être dénoncé à l'Ordre comme un nouveau signe de Corruption. Ce décret a été abrogé quelques années plus tard.

L'historique des lois d'Adevărat était le genre de sujet que Maÿn se fût félicitée d'ignorer, si elle avait seulement eu l'idée que ce genre d'ouvrage pût exister. Mais là elle savourait sa victoire. Elle avait craint de voir Bethmen au mieux la traiter de folle, au pire la croire teintée par la Corruption. Mais au contraire il y croyait. Son frère Bethmen y croyait assez pour chercher un argument 'raisonnable' qui l'autoriserait à y croire.

-Je regrette de ne pas t'en avoir parlé avant, dit-elle en souriant, mais je viens seulement de le comprendre cette nuit, c'est pour ça que...

-Alors les Ékils avaient raison ! continuait Bethmen, sans l'écouter.

-Les quoi ! ?

-C'est le nom que donnaient les peuples nomades à leurs chamans, ceux qui voyaient les neuf Couleurs sacrées comme des Totems inséparables, dont l'union seule pouvait nous protéger contre la Corruption... Et comme par hasard le démantèlement de l'empire

nomade a coïncidé avec le bannissement de la neuvième Couleur. Il y a sans doute un lien entre les Ékils et le dernier des Hiérophantes du Cauchemar.

-Qu'as-tu dit ? l'interrompit Maÿn. Le Hiérophante du Cauchemar ?

-Et bien oui... répliqua Bethmen, interloqué par l'expression inquisitrice de Maÿn. La Couleur du Cauchemar, comme celle du Sang, des Silences...

-Mais comment peux-tu savoir ça ? Je ne t'en ai encore rien dit.

-Ça coule de source, frangine. Tu as parlé de rêves, de peur, d'où Cauchemar. *Lidérc-nyomás*.

-Tu peux répéter ?

Bethmen répéta le nom qu'il venait de prononcer, étonné par ses propres paroles, car c'était un mot de la langue sacrée qu'il n'avait jamais entendu, et qui pourtant lui était venu aux lèvres comme s'il le connaissait depuis toujours.

-Tu as raison, dit-il, ça ne coule pas de source.

-C'est ce nom qui m'est apparu à l'esprit dans mes rêves : le nom sacré de la neuvième Couleur.

-Tu as dû le prononcer dans ton sommeil et je l'ai retenu inconsciemment... expliqua maladroitement Bethmen.

C'était peu convaincant. Bethmen ignorait lui-même comment ce nom lui était venu à l'esprit, de même qu'il ignorait pourquoi il ajoutait foi à ce que lui avait révélé Maÿn. Il lui semblait qu'une voix parlait en lui, la même voix qui se manifestait à lui par son don de Prescience ou qui avait guidé sa main lorsqu'il avait soigné sa sœur avec les restes du Mort-Chimère qu'elle avait vaincu. Maÿn n'insista pas, car elle voyait que Bethmen était sincère. Elle prit sa main et lui demanda de fermer les yeux.

-Tu verras ce que j'ai vu moi-même dans les rêves tourmentés de cette malheureuse, tu verras son crime.

Était-ce le pouvoir de la Couleur maudite ? Bethmen se sentit soudain assailli par un flot chaotique de scènes silencieuses, comme celles qui se déroulent en rêve.

Maÿn l'entraîna dans le cauchemar de la Vouivre.

Il vit des visages qui exprimaient à la fois l'horreur et la honte. Ces visages étaient ceux de Telluriens, et parmi eux Bethmen reconnut celui de Sayül, alors qu'il n'était qu'adolescent. Ils venaient de conclure un marché innommable. Leurs yeux sombres étaient baissés et ils courbaient la tête.

Ils étaient dans l'enceinte du Temple de la Pluie, et Bethmen comprit que c'était avec Mirage qu'ils venaient de négocier cet accord abject qui les révoltait. Ils allaient vendre autre chose que de simples outils, cette fois ils sacrifieraient la chair de leur chair.

Une seconde vision se forma dans l'esprit de Bethmen. Il vit une jeune Tellurienne maintenue au sol par des Elfes de la Pluie. Il les vit ouvrant son ventre pour en extraire une créature qui ressemblait à une chrysalide blanche de la taille d'un nouveau-né. Il vit la chrysalide à peine libérée déployer ses membres et grandir à vue d'œil pour devenir un Elfe de la Pluie, tel que ceux qui peuplaient ce temple oublié.

Puis la jeune fille se métamorphosa à son tour, car ceux qui l'avaient sacrifiée ne la verraient plus jamais comme l'une d'entre eux. Elle et ses compagnes d'infortune avaient enfanté la Corruption malgré elles. Elle devaient être punies pour le crime dont elles étaient victimes.

Je ferai d'elles des monstres par lesquels vous volerez jusqu'à moi. Je leur donnerai la puissance et l'apparence des Vouivres que vous avez perdues. Je leur donnerai les ailes que je n'ai plus, en remerciement de leur corps que je vous dois, et qui m'a servi de matrice. Pour chacun de mes enfants que vous me donnerez, je vous donnerai une Vouivre. Elles oublieront qui elles sont et ne reviendront femmes que par le sommeil, lorsque leurs souvenirs leur reviendront sous forme de rêves.

Ainsi avait parlé Mirage, et il avait tenu parole.

Maÿn lâcha la main de son frère. Un long moment s'écoula avant que Bethmen pût rouvrir les yeux.

C'était donc ça le secret des Telluriens, la vraie nature des Vouivres ? Des jeunes filles vendues à Mirage pour porter ses serviteurs maudits...

De chacun de ces viols naissaient deux monstres, la mère devenait Vouivre et l'enfant l'un de ces Anges déchus qu'on appelait les Elfes de la Pluie. Ces magnifiques monstres qui étaient l'orgueil de Faille étaient le fruit d'un commerce plus odieux que celui de la cendre d'âmes.

Voilà ce que Bethmen apprit par le rêve de cette malheureuse. Comme une ultime malédiction, elle et ses compagnes d'infortune revivaient en rêve leur abominable passé.

La nausée que ressentait Bethmen était si forte qu'il se crut près de vomir.

Se passant les mains sur le visage, il repensa à l'attitude perpétuellement craintive et méfiante des Telluriens. *Le remords est un poison qui ne te rendra que plus inquiet et plus mauvais*, disait le Dogme. Mais quelle importance ? Voir un Ange sortir du ventre d'une femme, venir au monde autrement que de la seule volonté du Démon... Voir un Ange naître, fût-il déchu, voilà qui n'avait aucun sens.

Maÿn prit la main de son frère :

-Tu as vu n'est-ce pas ?

Bethmen put seulement acquiescer de la tête.

-Leurs cauchemars se sont mêlés aux miens, poursuivit la jeune fille, c'est comme ça que j'ai compris...

Elle se tenait à lui autant qu'elle le soutenait. Ils éprouvaient tous deux une sensation de vertige, car l'un et l'autre avaient l'intuition qu'il ne s'agissait que des premières étapes d'un voyage fort différent de celui qu'ils avaient prévu, et que l'écheveau n'était pas encore dévidé.

-Je crois que la mélodie mélancolique de leurs flûtes relève de la même magie que celle que je viens d'utiliser, dit Maÿn pour les ramener à des préoccupations plus immédiates. Voilà pourquoi je savais que je pourrais en contrôler une. Cette musique les envoûte en chassant ces rêves qui leur font horreur, mais je puis aller plus loin encore, sans avoir à

mettre à l'épreuve mes talents artistiques malheureusement inexistants.

-Plus loin ? Tu veux dire... Jusqu'à Adevărat ?

Souriante, Maÿn acquiesça et prononça dans la langue sacrée des mots que Bethmen eut du mal à distinguer, car elle les murmurait le plus bas possible, et ils n'étaient plus qu'un souffle. Sans ouvrir les yeux, sans se réveiller, la jeune femme se redressa et se mit debout. Grisée par ce pouvoir qu'elle découvrait en elle avec presque autant d'étonnement que Bethmen, elle s'engagea dans la galerie qui les avaient conduits ici. La somnambule la suivit, toujours nue, mais elle ne tremblait pas malgré le froid.

En arrivant à la salle haute où elle avait laissé le sakus d'Oréjane, Maÿn lui commanda de s'arrêter. Puis elle vint lui parler à l'oreille, sans que Bethmen pût l'entendre. Les paroles de la Couleur maudite lui venaient comme si elles les lisait dans un livre ouvert.

Mirage n'eût jamais dû essayer d'entrer dans son esprit, car elle l'avait égaré dans le labyrinthe de sa folie. C'était finalement elle qui avait lu en lui les pages dispersées de son *Sefer*, où étaient gravés les mots du Cauchemar, comme une blessure toujours ouverte.

Elle y avait lu que le Démoniaque l'avait créé pour frapper l'ennemi de stupeur, afin d'amener l'humanité infidèle à se rendre sans combattre. Au-delà de la peur horrifiée que l'Ange déchu lui avait infligée, elle avait compris qu'il n'était plus rien, parce que le dernier des Hiérophantes du Cauchemar l'avait vaincu, non pas de sa propre main, mais en attirant sur lui la colère de son créateur.

Car l'art oublié du Cauchemar rendait les Anges faillibles.

Réveille-toi, commanda finalement Maÿn, et la jeune femme ouvrit les yeux. Aussitôt son corps se transforma sous le regard fasciné des deux adolescents. La Vouivre déploya ses ailes, déplia son long corps serpentin, et son visage de femme se fondit dans son apparence monstrueuse. Puis elle se tourna vers eux, obéissante.

Bethmen et Maÿn échangèrent un regard. Il leur semblait à l'un et l'autre qu'il y avait quelque chose d'infâme dans le fait de détourner à leur profit l'odieuse malédiction que les Telluriens avaient infligée à cette femme.

Les Patriciens d'Adevărat enseignaient dès le plus jeune âge à leurs enfants le respect d'une hiérarchie complexe des êtres humains, qui allait du Prince au dernier des esclaves Khôms. Mais l'humanité corrompue n'avait aucune place dans cette succession de castes, car il ne s'agissait que d'une sorte de vermine que tous se devaient d'écraser. Les lois d'Adevărat distinguaient les Patriciens, les Citoyens, les Communs, les Esclaves et enfin les Insoumis, et de subtils calculs permettaient d'établir des rapports de proportion entre les valeurs des vies humaines, selon leur caste d'origine et leur rôle dans la cité.

Certes, Bethmen et Maÿn n'avaient jamais accordé beaucoup de crédit à une hiérarchie qui plaçait leur mère au voisinage de son sommet. Mais jamais encore ils ne s'étaient interrogés sur leur droit à utiliser pleinement un être que cette hiérarchie leur désignait comme inférieur.

-C'est ça ou l'Alchimiste, murmura Bethmen.

Eýggil Leaux marchait lentement malgré la pluie battante qui inondait les quais. Sa longue cape ne le protégeait plus guère, mais il n'avait véritablement aucune envie de se hâter. Entre le Kahyd et la Prison, le trajet à pied qu'il devait faire était finalement l'un de ses rares moments de liberté. Les dockers du port, qui s'abritaient dans les grands entrepôts en attendant de reprendre leur travail, détournaient les yeux en le voyant passer et faisaient de la main droite le signe des cornes pour éloigner le mauvais œil.

Le simple fait de voir le pentacle de la Main Gauche cousu sur sa cape, apposé à la croix de la vie éternelle, suffisait à constituer un mauvais présage pour le peuple. Chaque branche était consacrée à l'un des cinq principes démoniaques et s'ils étaient incapables de lire la langue ténébreuse, les gens du commun connaissaient les cinq noms sinistres qui y étaient brodés, hérités d'un monde plus ancien même que celui des premiers Hyrcans. Ces noms sonnaient comme les cris de bêtes fauves.

Il y avait Tiamat, la Mère Suprême et ses quatre enfants : Ereshkigal la Reine-Esclave, Bêlit-Séri le Scribe, Nergal le Tortionnaire et Namtarou le Vagabond. Ces titres étant également utilisés par les cinq Hiérophantes de la Main Gauche, cela suffisait à créer les rumeurs les plus effrayantes à leur sujet.

Ainsi le peuple craignait la Main Gauche comme la faim ou la maladie, car elle lui semblait aussi odieuse et aussi inévitable. Mais Eýggil ne le regrettait pas, car cette peur que la simple vue du pentacle éveillait lui permettait de passer sain et sauf dans les quartiers les plus mal famés de la cité, comme les quais qui conduisaient à l'Antichambre, la prison la plus dure d'Adevărat.

L'Antichambre était aussi le contrepont de Tour Carmine. La Main Gauche en avait acquis le contrôle et y avait élu résidence. C'était de plus entre ses murs noirâtres que les rares novices de la Main Gauche apprenaient l'art ténébreux.

Construite sur une île rocailleuse dans la baie d'Adevărat, c'était à l'origine un bain réservé aux criminels contre le Prince et la République. À marée haute, l'eau venait lécher les lucarnes des cellules les plus basses, et noyait celles qui étaient conçues pour. Il y avait une grande variété de cellules inondables qui se distinguaient toutes par la hauteur maximale qu'y atteignait le niveau de l'eau, créant ainsi une variété de supplices à l'intention des pensionnaires les moins coopératifs.

Les Hyrcans croyaient que le nom d'Antichambre faisait référence au fait que ces geôles conduisaient nécessairement à la folie puis à la mort. Mais pour les Chevaliers de la Main Gauche, ce terme était lié aux innombrables passages vers les dimensions démoniaques que la Prison recelait, passages qui étaient alimentés par la souffrance de ceux qui y étaient enfermés. Telles étaient les exigences de l'art ténébreux.

Mais pour Eýggil, l'Antichambre était le lieu où il avait grandi, et les cris de douleur ou de désespoir des prisonniers lui étaient aussi familiers que le chant du coq au paysan. En arrivant à la berge des passeurs, il n'eut qu'à lever sa main gauche où brillait la chevalière qui indiquait son appartenance à la famille Leaux pour voir aussitôt les sentinelles s'effacer devant lui. Le Chevalier qui était de garde souffla aussitôt dans son sifflet

de cuivre pour prévenir l'équipage de la goélette réservée aux gens de marque pour se rendre à l'Antichambre.

Eýggil appréciait le pouvoir sous toutes ses formes, y compris celle de quelques valets s'agitant en tous sens pour rendre son attente moins longue. Le pouvoir était naturel aux Leaux, car ils étaient une famille patricienne puissante et surtout fort riche. Eýggil regrettait seulement que sa famille eût préféré intégrer l'Ordre par sa branche obscure, et vendu ses palais pour venir s'installer à l'Antichambre.

Il n'avait jamais aimé vivre au seuil des innombrables univers intangibles que hantaient les Démons. Être un Chevalier de la Main Gauche impliquait une intimité permanente avec ces créatures monstrueuses. Par le démon-reflet qu'il portait en lui d'abord, mais également par l'apprentissage de la manière de les soumettre. Il fallait les aimer comme un chasseur peut aimer les fauves.

Ils étaient multiples et changeants comme les mondes instables dont ils venaient. À la fois monstres et mauvais esprits, ils pouvaient prendre une forme matérielle ou s'emparer du corps d'un mortel. Les cinq Couleurs démoniaques étaient vivantes en eux. Elles devenaient chair ou esprit. Elles alimentaient leur existence.

C'était ce qu'Eýggil redoutait chez eux : ils semblaient être les véritables héritiers des cinq principes démoniaques, et plus proches d'eux que n'importe quel mortel. Il se demandait souvent qui dominait l'autre, de la Main Gauche et d'eux, que sa mère appelait les *Enfants de l'Abîme*, avec une inquiétante nuance de tendresse dans la voix. À qui appartenait finalement l'art ténébreux ?

Face aux Anges la limite de l'Ordre était clairement tracée. On l'appelait la corruption. Mais les Démons étaient différents. Comme la plupart des Chevaliers de la main Gauche Eýggil avait appris à ne les voir que comme des pantins qu'on animerait par cinq fils, chacun portant le nom de l'une des couleurs démoniaques. Or il n'y avait rien de plus effrayant pour Eýggil que d'imaginer un pantin agissant de son propre chef, voire tirant sur ces fils pour échanger les rôles.

Le jeune homme enviait les Chevaliers de la Main Droite et l'apparente simplicité de leur sacerdoce.

Mais si les traditions capricieuses et chaotiques de la Main Gauche connaissaient ne fût-ce qu'une loi constante, c'était celle de l'obéissance aveugle aux aînés. Contrairement à la Main Droite, les titres se transmettaient presque toujours par les liens du sang, et les rapports hiérarchiques se doublaient souvent d'une relation familiale. Eýggil était destiné à servir la Main Gauche avant même sa naissance.

Une fois monté à bord, il se défit de sa cape et alla se caler confortablement sur les coussins d'un banc de la cabine réservée aux passagers de marque. Il ferma les yeux et se laissa bercer un moment par le roulis et les cris des matelots qui larguaient les amarres.

Si, comme sa mère le désirait, il la remplaçait à la tête de la Main Gauche, et devenait ainsi le chef des Leaux, pourrait-il ordonner que la famille revienne s'installer à terre ?

Rien n'était moins sûr. Au cours des périodes de troubles le peuple s'en prenait tou-

jours à la Main Gauche et les cinq familles patriciennes qui se transmettaient depuis toujours les titres des cinq Hiérophantes subissaient toujours les affronts de la foule en colère. L'Antichambre était une retraite salubre pour nombre des patriciens affiliés à la Main Gauche. Que ce fût également une prison dont personne ne s'évadait jamais conférait à cette situation un brin d'ironie tout-à-fait savoureux au goût des mages de l'art ténébreux.

Mais Eýggil n'appréciait guère ce type d'humour, bien que sa mère l'eût très tôt initié aux mécanismes de pensée retors et contradictoires qu'exigeait la pratique de la magie démoniaque. Comment pouvait-elle l'avoir désigné comme son successeur ? N'ayant pas la possibilité, comme les disciples de Sainte-Volonté, de se laisser aller au Gel, il ne chercha même pas le sommeil.

Puisque la Main Droite avait commis l'erreur de maudire la neuvième de ses Couleurs, mieux valait de toutes manières ne rien céder au sommeil de superflu, car les rêves étaient devenus dangereux : les *cages* s'y étaient multipliées en même temps que la chute de la Marche Irréelle avait permis aux Anges de rompre le Voile.

Lorsqu'il posa le pied sur l'escalier qui s'enfonçait dans l'eau et conduisait aux portes de fer de l'Antichambre, il eut la surprise de voir sa mère qui l'attendait. La Mère Suprême, toujours parée de l'éternel voile blanc qui cachait les difformités de son visage nées de sa maladie, se tenait au seuil de l'entrée principale, protégée comme lui par un long manteau sombre.

Celle qui s'était jadis appelée Liliane Leaux Ap Orgel, celle qui l'avait enfantée, était depuis longtemps Tiamat, le premier des cinq principes démoniaques, celui qui symbolisait à la fois le chaos primordial, les forces créatrices rétives aux lois dérisoires qu'inventaient l'esprit humain. Le démon-reflet qu'elle portait en elle était le plus puissant qui existât au sein de la Main Gauche.

Tous les Chevaliers l'appelaient Mère, et elle s'adressait toujours à eux en retour par des "mon fils" ou "ma fille". Bien qu'étant l'un de ses enfants biologiques, Eýggil n'avait pas la sensation que ces termes revêtaient plus de sens lorsque lui et Tiamat les utilisaient.

-Vous revenez du Kahyd, n'est-ce pas mon cher fils ? demanda Tiamat.

Eýggil acquiesça en s'inclinant, les mains posées sur les yeux. La Mère Suprême lui fit signe de la suivre. Ils traversèrent la galerie principale, sous les herses levées et les ouvertures sombres des assommoirs qui se succédaient, témoins d'un autre âge, comme si le temps ne s'écoulait pas de la même manière dans cette prison.

La cour était comme toujours peuplée de prisonniers, qui traînaient leurs chaînes sur les dalles de la prison dans un crissement monotone.

Grelottant de froid, ils présentaient tous le même aspect décharné et les mêmes traces des mauvais traitements de leurs geôliers. Ils marchaient en cercle autour du bâtiment central, que les Chevaliers appelaient le Palais-Chimère, parce que c'était une demeure infiniment plus vaste que ce que l'œil pouvait donner à croire.

Tiamat prit son fils par les épaules et lui demanda tout en marchant vers l'entrée du Palais-Chimère :

-Vous paraissez inquiet. Sarvenaz Hesterayül se douterait-elle de quelque chose ?

-Je ne crois pas, Mère. Elle m'accorde moins d'attention qu'aux pucerons de ses rosiers. Elle doit s'attendre à ce que l'espion du Concile appartienne à la Main Droite, et cherche en vain quelqu'un autour d'elle qui pratiquerait l'art des huit Couleurs. En revanche je sens une présence à ses côtés.

-Őszvillàg peut-être ?

-Non. C'est quelqu'un qui est arrivé au Kahyd ces derniers jours, quelqu'un que personne n'a vu entrer.

-Et que vous dit Ereshkigal à ce sujet ?

-Que les dalles blanches du Kahyd boiront bientôt mon sang.

Ereshkigal était le nom de la Reine-Esclave des Abysses, l'épouse maudite de Nergal le guerrier tortionnaire, reine de la folie, de la pensée et des visions vraies ou fausses de l'avenir. Comme Tiamat ou Nergal, c'était à la fois le nom de l'un des cinq principes présents en chaque démon et celui du Hiérophante qui lui correspondait. Tiamat ne parlait pas cette fois du Hiérophante, mais de ce que les pouvoirs d'Ereshkigal accessibles au démon-reflet de son fils avaient pu lui apprendre.

Elle se garda de rien laisser paraître de l'angoisse qui l'avait parcourue en entendant cette prédiction. Mieux valait traiter par le mépris ce genre de vision trop catégorique pour être vraie. Après tout selon la géométrie traditionnelle du pentacle de la Main Gauche, la branche d'Ereshkigal était toujours représentée voisine de celle de Bêlit-Séri, le scribe, gardien des illusions et des mensonges. Et la tradition était un expédient commode face à l'inconnu.

Les sentinelles s'inclinèrent pour les laisser entrer dans le Palais-Chimère. Sitôt franchi le seuil de l'étrange demeure de la Main Gauche, tous les bruits venant de l'extérieur se turent. C'était le seul lieu terrestre où l'Ordre tolérait la présence de Démons, et ceux-ci détestaient par dessus-tout l'incessant vacarme des hommes.

En entrant au Palais-Chimère, un profane de voyait rien d'autre qu'une succession de salles hautes, désespérément vides hormis des rayonnages de bois chargés de grimoires, et quelques pupitres auxquels on ne pouvait que se tenir debout, qui accompagnaient les piliers massifs qui soutenaient la voûte du toit.

S'il était observateur, il remarquait les lettres d'or encastrées dans la pierre des murs, des piliers et du sol. L'or était un poison pour les Démons, et renforçait considérablement la puissance des innombrables sortilèges utilisés pour contenir leur puissance. Mais un détail entre tous trahissait la vraie nature du lieu.

Il suffisait de prêter attention aux chandelles placées sur les gigantesques lustres et candélabres qui illuminaient la pièce, pourtant éclairée de jour par des vitraux clairs. Les filets de fumée qui s'en échappaient semblaient danser au mépris des lois de la convection naturelle. Certains venaient ramper au sol, et suivaient parfois le pas du promeneur. D'autres s'élevaient en spirales régulières pour former un nœud coulant autour d'une tête penchée sur un pupitre. D'autres encore se séparaient en cent branches successives

comme de petits arbres gris.

Il fallait être maudit -ou gratifié, selon le point de vue- par la possession démoniaque pour voir les innombrables méandres et les redoutables hôtes de ce lieu unique au monde.

Comme tous les Novices de la Main Gauche, Eýggil avait cru qu'on lui énucléait les yeux la première fois que ces dimensions insoupçonnées lui étaient apparues. C'était la première épreuve. Mais être capable de les voir sans devenir fou ne suffisait pas. Les Novices qui franchissaient cette étape pouvaient ensuite se perdre à tout jamais dans les chemins abyssaux qui serpentaient selon des boucles entrelacées à l'infini. C'était leur tracé tortueux que révélaient les jeux de la fumée.

Accueillis par un Démon qui avait appris à sourire de ses trois têtes avec presque autant d'obséquiosité que trois serviteurs humains, Tiamat et son fils empruntèrent l'un de ces chemins pour parvenir à leur demeure, dissimulée quelque part entre les replis invisibles de cet espace froissé comme une étoffe neuve.

Le choix de renoncer à leurs demeures terrestres avait certes placés les Leaux Ap Orgel au-delà de toute tentative de cambriolage, mais les avait condamnés à oublier ce que le mot *ailleurs* pouvait signifier une fois entrés.

S'étant défait de son manteau, Eýggil s'installa auprès de sa mère dans le siège de bois noir qui lui était réservé, dans la grande salle du palais. Un repas venait d'être servi à leur intention et attendait dans des plats d'argent. Les murs blancs qui les entouraient étaient décorés de mosaïques aux couleurs vives pour compenser l'absence de fenêtres. Dans ce palais invisible de l'extérieur, un mur cachait toujours une nouvelle pièce, et de nouveaux murs.

Aucune torche ne brûlait, aucune lampe n'était allumée, mais une lumière blanche était partout présente et il n'y avait aucune ombre.

Comme la plupart des membres de sa famille, Eýggil était né ici, et ne s'y sentait aucunement prisonnier. Il s'y était même toujours senti à l'abri. Il savait que des parcelles d'or avaient été mêlées à leur repas, afin de les renforcer encore contre leur démon-reflet, et le goût du métal précieux le tranquillisait habituellement. Mais l'angoisse qui lui nouait l'estomac le rendait incapable de faire honneur à ce repas : qui était ce nouvel hôte invisible du Kahyd, apparemment destiné à le tuer ?

Il regarda sa mère ôter son voile et le ramener sur ses cheveux. Les traces familières de sa maladie étaient toujours là, dévorant la moitié de son visage et l'obligeant à maintenir son œil gauche mi-clos en permanence. Eýggil savait qu'elle avait appris avec le temps à dormir sans pouvoir le fermer mais il se sentit soudainement écœuré. Pourquoi l'art ténébreux détruisait-il ainsi ceux qui le pratiquaient ? Pourquoi était-il lui aussi condamné à ce sacerdoce infâme ?

Il avait pourtant lutté pour en arriver là. Tolérer la possession démoniaque ne mettait pas les Novices qui en étaient capables à l'abri des créatures qu'ils devaient apprendre à dominer. Un échec en la matière se révélait souvent fatal. Seuls les plus doués des Novices accédaient au rang de Chevalier. Pour comble d'ironie, Eýggil avait vu certains d'entre

eux mourir d'une banale infection de poitrine due à l'insalubrité du lieu.

Devenu Chevalier, Eýggil avait eu la sensation de s'éveiller enfin d'un mauvais rêve, d'avoir couru pour échapper à la mort et la folie pour fuir par l'unique porte de sortie qui lui restait. Certains condisciples d'Eýggil avaient fui l'Antichambre durant leur noviciat. Mais le démon-reflet était comme une maladie incurable que seul l'art ténébreux pouvait rendre supportable, et ils n'avaient fait que se précipiter vers l'abîme qu'ils fuyaient.

Eýggil savait qu'il n'y aurait désormais pour lui point de salut hors des rangs de la Main Gauche. Lorsqu'un de ses enfants la reniait la Mère Suprême se contentait de le faire savoir et d'attendre. Tôt ou tard le Chevalier disgracié, privé de la protection des siens, tomberait sous les coups des innombrables ennemis que s'étaient faits la Main Gauche.

Eýggil s'était parfois enhardi à la prier de le l'aider à quitter l'Ordre pour suivre une autre voie, en vain.

Elle lui avait à chaque fois répondu que l'art ténébreux s'apprenait forcément à contre-cœur ; qu'il était fondé sur la contradiction, sur l'incompatibilité.

Ceux qui aimaient le pratiquer n'étaient que des fous sans cervelle, envoûtés par leur démon intérieur. Un Chevalier de la Main gauche *devait* haïr cette présence en lui et le pouvoir qui l'accompagnait, et plus grande serait sa répulsion pour cet art, plus grande aussi en serait sa maîtrise.

Tiamat avait choisi Eýggil pour lui succéder, bien qu'il fût un homme et que son titre n'eût été occupé jusqu'alors que par des femmes, précisément parce que de tous ces enfants il était celui dont le caractère le disposait le moins à cette tâche.

Eýggil ne s'habituerait jamais à ce rôle et ne s'y plairait jamais, et selon la logique si particulière à la Main Gauche cela faisait de lui le meilleur candidat. Un Hiérophante de la Main Gauche ne pouvait se permettre de tomber sous l'influence de son démon-reflet.

Ainsi Eýggil savait qu'il ne pourrait convaincre sa mère de renoncer à ses ambitions à son sujet qu'en feignant de commencer à apprécier son sort. Mais à supposer qu'elle se laissât abuser, elle chercherait aussitôt à le supprimer.

Et s'il fuyait ? Aurait-elle le cœur de renier son propre fils ? D'ordinaire, Eýggil évitait toujours de trop réfléchir à cette question.

Mais aujourd'hui plus que jamais il craignait la mort, celle que semblait annoncer cette présence fantôme au Kahyd.

Tiamat détestait toute présence de domesticité, ce qui était un travers rare chez les Patriciens. Elle prit donc la peine de servir elle-même son fils, comme n'importe quelle femme du peuple, bien qu'une femme du peuple n'eût sans aucun doute pas rempli une assiette de champignons-parleurs, car c'était un met fort rare. Elle se servit ensuite elle-même, et commença à manger.

-Vous devriez y goûter, mon cher fils, dit-elle en pointant sur lui sa fourchette. Il n'y a rien de tel pour développer les visions d'Ereshkigal.

-Voudriez-vous que j'aie de ma mort prochaine une idée plus claire ?

Le ton d'Eýggil était étonnamment sec, mais Tiamat détourna le regard et continua

à manger sans répondre. Il eût été superflu de répondre que cette vision annonçait un avenir possible, et constituait une anticipation profitable d'un péril imminent, car Eýggil était censé le savoir, même s'il faisait semblant de l'oublier. Elle se contenta d'ajouter :

-Ne commettez par l'erreur de craindre ces visions, trop de nos Chevaliers ont payé de leur vie ce genre de couardise. Il ne tient qu'à vous d'empêcher cette prédiction de se réaliser. Rien n'est écrit, mon cher fils. Le fait même de savoir ce que la destinée nous réserve permet de mieux lutter contre elle.

-En diriez-vous autant de la Prophétie concernant le Livre de Chair et ces deux enfants ?

Tiamat n'était pas accoutumée à ce genre de provocation de la part d'Eýggil. Mais elle ne voulut pas y céder.

-Je sais que nous avons encore une chance d'infléchir le cours des choses, répondit-elle calmement.

-Est-ce pour cela que vous avez préféré ne révéler à la Main Droite que la moitié de la Prophétie, les privant par là-même peut-être des moyens de réussir ? Mais peut-être souhaitez-vous orchestrer leur échec...

Perdant soudainement son calme, Tiamat frappa du plat de sa main sur la table avec colère :

-Taisez-vous, Eýggil ! Ils ont eu seize années entières pour agir ! La seconde partie de la Prophétie est bien trop hermétique pour ces incapables.

-Des incapables dont vous exécutez les ordres, au péril de la vie de votre propre fils.

Eýggil soutint le regard de sa mère. Malgré sa puissance, dont il avait eu maintes fois l'occasion d'apprécier l'étendue, il n'avait jamais eu peur d'elle.

-Pourquoi ces reproches, Eýggil ? Auriez-vous oublié que le danger fait partie de votre apprentissage ?

Pour toute réponse, Eýggil ne put que hocher la tête négativement. Mais ne voulant pas laisser à sa mère le dernier mot, il lui demanda en quoi la Main Droite méritait d'être jugée 'incapable'.

-Parce que la Main Droite s'est mutilée elle-même en supprimant Feyen Hadelqamal, répondit-elle.

C'était le nom du dernier Hiérophante du Cauchemar. Tiamat avait toujours jugé en son for intérieur le bannissement de la neuvième Couleur comme une impardonnable erreur.

-Ne fut-ce point également de votre fait, Mère ? Vous étiez déjà Tiamat alors.

L'impertinente clairvoyance de son fils rappela à Tiamat le jour où le Prince Eyal, encore très jeune, avait tué Feyen Hadelqamal, et prononcé l'anathème sur la couleur qu'il représentait, au point que trente ans plus tard on avait oublié jusqu'à son nom et sa signification.

Feyen avait été emprisonné la veille dans l'une des geôles du Palais Princier. On l'avait conduit face au Prince, aux Hiérophantes des deux branches de l'Ordre et à l'assemblée

plénière des Patriciens. Étroitement enchaîné, il avait de plus les mains brisées et la langue coupée pour l'empêcher d'utiliser ses pouvoirs. Le Hiérophante des Épées avait alors tendu au Prince un long sabre à lame courbe qui ne devait servir qu'une fois.

Hadelqamal avait regardé autour de lui, implorant une aide, et Tiamat se souvint qu'elle avait été étrangement émue par ce regard de bête aux abois. Un vrai Patricien se devait de regarder la mort en face, mais Hadelqamal ne semblait guère préoccupé de se montrer digne du sang qui coulait dans ses veines.

Le Prince s'était approché de lui et avait dit à l'intention de l'assemblée qu'il avait convoquée : 'Voyez jusqu'où peut arriver la Corruption !'. Il avait plongé son sabre dans la chair du prisonnier, qui le regardait sans comprendre.

Deux magnifiques ailes s'étaient alors déployées dans le dos du dernier Hiérophante du Cauchemar, et tous avaient été convaincus de la vérité de cette incroyable révélation : un ange était parvenu à s'infiltrer au sein même de l'Ordre ! Il n'en était rien pourtant, et Tiamat le savait.

-Savez-vous, mon cher fils, qu'à l'instant de sa mort, la voix de Feyen Hadelqamal s'est fait entendre malgré sa langue coupée ?

-Et qu'a-t-elle dit ?

-'Vous êtes devenus le simple reflet de ce que vous deviez combattre'.

Eyggil songea que sans doute une telle offense méritait la mort, et trouva naturel que l'Ordre se défit d'un élément si peu respectueux.

-Il est vrai que j'ai toujours été loyale à leur égard en dépit de leurs erreurs successives, continua Tiamat. Lorsqu'ils ont privé l'Ordre du dernier gardien de la Marche Iréelle, lorsqu'ils ont définitivement affaibli le Voile par le bannissement de la neuvième Couleur, lorsqu'ils ont réduit à néant les Ékils, les chamans nomades, nos plus anciens alliés, sous le prétexte fallacieux que constituait leur empereur, ce fou qui dévorait les mains de ses ennemis... Jamais je n'ai parlé contre la Main Droite.

Elle s'interrompit pour boire un verre d'une eau très froide, presque glacée, et reprit avec un accent de colère dans la voix :

-Mais je n'ai plus de patience, leur dernière faute est trop grave. Puisqu'ils ont choisi de négliger délibérément la menace que représentent Bethmen et Maÿn Hesterayül pour nous tous, et ce malgré ma mise en garde, il nous faut veiller nous-mêmes à l'élimination de cette menace.

Posant sa main sur l'épaule de son fils, elle conclut :

-Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes pour sauver l'Ordre et la République, désormais. Aussi votre présence au Kahyd s'avère indispensable. À moins que...

Sans achever sa phrase, Tiamat s'essuya la bouche et ramena son voile sur son visage.

-Venez, Eyggil, votre mission au Kahyd va peut-être prendre fin aujourd'hui même.

Elle se leva dans un bruissement d'étoffe froissée, et lui tendit sa main. Surpris, et n'osant rien dire de peur de se rendre compte qu'il avait mal compris, le jeune mage soutint sa mère pour descendre l'escalier qui venait d'apparaître à leurs pieds, comme si

le sol s'était ouvert sous leurs pas.

Ils descendirent ainsi dans une salle ronde, parfaitement vide, hormis quelques candélabres disposés contre les murs, et des chaises de bois décorées de l'emblème ancestral des Leaux : une chimère mi-licorne mi serpent. Une douzaine de portes se succédaient sur le mur circulaire qui les entourait, toutes semblables comme si leur bois venait du même arbre, et qui ne pouvaient s'ouvrir que de l'extérieur.

Eýggil connaissait la fonction de ce lieu que sa mère appelait la salle des ubiquités. Il s'empessa de donner à sa mère une longue baguette de métal accrochée au mur. Tiamat frappa un unique coup à l'une des portes, en prononçant un nom dans la langue ténébreuse, qu'Eýggil identifia comme un nom de mage, mais qui lui était inconnu. On entendit un pas venant de l'autre côté de la porte, suivi par le bruit d'un verrou qu'on faisait glisser, et un homme apparut derrière la porte, mais sans en franchir le seuil.

Il était vêtu d'habits de cuir et de fourrure à la manière des marchands itinérants et ne portait aucun insigne de l'Ordre. Son visage était caché par la capuche de son manteau, et il dégageait une odeur de sel. Tiamat lui fit signe d'entrer, il avança d'un pas et s'inclina, ses mains sur ses yeux :

-Ma vie pour l'Ordre, et l'Ordre pour la Nation ! Permettez-moi de vous saluer, ô Mère Suprême.

-Je vous salue également, mon cher fils. Où en sont les choses à Faille ?

-Les deux enfants étaient à portée de ma main, ô Mère Suprême, mais les Telluriens les ont perdus. Ils sont partis vraisemblablement sur les ailes de l'une de leurs Vouivres.

-Une Vouivre ? s'étonna Tiamat. Ils ont réussi à contrôler une Vouivre ?

-Les Telluriens n'en reviennent pas non plus, mais c'est la seule explication valable. Veuillez me pardonner, Mère Suprême, j'ai échoué.

-Ne perdez pas votre temps dans des requêtes inutiles. Au moins nous savons à présent qu'il s'agit bien d'eux. Je doute que des adolescents ordinaires soient capables d'apprendre comment contrôler une Vouivre en l'espace de quelques jours.

Elle ajouta à l'intention d'Eýggil :

-Je regrette, mon cher fils, mais sur les ailes d'une Vouivre l'hypothèse de leur venue au Kahyd gagne en crédibilité. Je ne vous retiens pas plus longtemps, Telga...

-Ô Mère Suprême, attendez ! Qu'en est-il de l'avancée des armées du Démiurge ?

-Ils sont à nos portes.

Chapitre 7

Les lettres interdites

C'était une nuit sans Lune, et les étoiles étaient pâles et absentes. L'obscurité protégeait le vol affolé d'une Vouivre égarée loin de Faille. Le corps blessé de plusieurs plombs brûlants, perdant un sang aussi rouge que celui d'un être humain, elle volait de toutes ses forces, car rien ne lui importait plus que d'atteindre le dôme doré qu'elle pouvait voir à l'horizon malgré l'obscurité. Mais elle volait déjà si bas que sa queue effleurait la cime des hauts cyprès qui bordaient les champs de l'Arlidh, et les deux enfants qu'elle portait lui paraissaient un peu plus lourds à chaque instant.

Soudain quelques lumières apparurent au sol devant elle, en même temps que le bruit de la respiration mécanique d'un formidable animal de métal qui courait le long d'un chemin qui serpentait entre les champs couverts de neige. Le nuage blanc de son haleine envoyait vers eux un vent chargé d'une épaisse vapeur d'eau qui se condensait sur ses écailles et la peau membraneuse de ses ailes.

- Un chemin de fer ! s'exclama Maÿn. Nous sommes sauvés petit frère !

Bethmen ne répondit rien, il était trop occupé à claquer des dents. Les fourrures prises aux Telluriens étaient trempées et ne les protégeaient plus guère du froid.

Maÿn ordonna à la Vouivre de descendre pour survoler les wagons du train qui grossissait de plus en plus. Elle avait été terrifiée par son premier vol, mais celui-ci lui donnait une merveilleuse sensation d'invulnérabilité, peut-être parce que cette fois elle contrôlait le vol de la créature.

S'envoler pour échapper à sa cage était un rêve d'enfance trop précieux à la petite fille qu'elle avait été pour laisser un stupide sentiment de prudence gâcher un tel instant. Elle savourait le vent glacé, la course effrénée du sol sous le ventre de la Vouivre. Les villes qu'ils avaient survolées semblaient aussi dérisoires que leurs remparts inutiles. C'était trop beau pour se laisser aller à la peur.

Lorsque la Vouivre fut assez proche pour qu'elle pût distinguer les contours exacts des wagons, elle songea que décidément la chance leur souriait : c'était un train de marchandises. À en juger par sa direction, il se rendait à...

-Bethmen ! Où va-t-il à ton avis ?

Sans hésiter, il répondit comme si c'était une évidence, tout en essayant de maîtriser le tremblement de sa mâchoire :

-Fenrirstor ! Nous... avons été déviés vers l'est... mais cette ville est proche de la frontière.

'Si la frontière est encore là' pensa Maÿn. Mais peu importait, car c'était la bonne direction. Elle ne savait pas comment ils franchiraient ensuite la ligne de front entre les terres corrompues de l'Arlidh et les provinces à l'entour d'Adevărat, mais après tout les événements de ces derniers jours semblaient prouver la futilité de tout plan établi à l'avance. De toutes manières, la Vouivre ne tiendrait guère plus longtemps. Sur ses ordres, la créature se mit à descendre en planant pour se placer juste au-dessus de l'un des wagons de queue.

Se détachant du harnais qu'ils avaient maladroitement posé sur leur monture, ils se suspendirent chacun d'un côté aux courroies, leurs jambes dans le vide, à deux mètres à peine au-dessus du toit mouillé par la pluie, sur lequel les semelles de cuir de leurs bottes ne manqueraient pas de glisser. La forme bombée du toit rendait leur chute encore plus probable, mais ils pouvaient espérer se rattraper aux poignées d'une trappe fermée, située un peu en avant par rapport à eux.

-C'est l'instant de vérité, petit frère ! cria Maÿn. Nous allons voir si l'homme descend vraiment du singe !

Elle cria à l'intention de la Vouivre un ordre qui la fit se rapprocher de la trappe en un mouvement descendant, juste avant de reprendre de la hauteur et lorsqu'ils se crurent aussi proches que possible du toit, les deux enfants lâchèrent prise.

Le toit de métal rouillé se révéla si glissant à l'instant du choc que leurs chevilles n'eurent guère le temps d'amortir le choc. Ils heurtèrent la tôle la tête la première, comme une personne qui glisse sur du givre. Il n'y eut pas de bruit d'os cassé, mais Maÿn ne put attraper la poignée de la trappe et se retourna les ongles en essayant désespérément de s'accrocher au toit. Elle put finalement se retenir à la gouttière de toutes ses forces.

Elle tenta aussitôt de remonter sur le toit, mais les semelles de ses bottes ne trouvaient aucun appui sur la paroi extérieure du wagon. Bethmen, qui lui avait réussi à se rattraper à la poignée de la trappe, parvint à se hisser à la force des bras et, sans cesser de s'y cramponner d'une main, tira sa sœur par le col jusqu'à ce qu'elle pût saisir à son tour la prise à laquelle il se tenait. La Vouivre blessée, quant à elle, avait déjà disparu dans la nuit.

En se tenant couchés de tout leur long sur la tôle trempée et sans lâcher prise, ils purent trouver un équilibre précaire et le mirent à profit pour ouvrir la trappe et se glisser dans le wagon en la refermant derrière eux.

Bethmen alluma la petite lanterne qu'il avait dans son paquetage. Comme ils s'y étaient attendus, il n'y avait que des caisses de bois empilées les unes sur les autres. Un rapide tour du propriétaire leur confirma qu'ils étaient seuls avec les boîtes de conserve contenues dans les caisses.

-Une veine de farfadet cornard ! dit Maÿn en ouvrant une avec son couteau. Nos réserves étaient presque épuisées, mais on dirait que c'est notre jour -ou plutôt nuit- de chance !

-Qu'y a-t-il au menu ? demanda Bethmen en accrochant la lanterne à mi-hauteur du mur, juste au-dessus de l'abri qu'ils s'étaient aménagé entre les caisses.

-Euh... Quelque chose de gras et salé... Bah, même froid ça ne peut pas être pire que l'ordinaire des Novices à Sainte-Volonté.

Blottis ensemble sous la couverture qu'ils avaient volée aux Telluriens, ils mangèrent avec précipitation jusqu'à l'écoeurement, comme pour compenser le soudain épuisement qui venait de s'abattre sur eux, à présent qu'ils n'avaient plus qu'à se laisser porter pour les heures à venir.

Une fois rassasiés, ils restèrent un long moment immobiles les yeux fixés sur la porte coulissante du wagon. Il y avait derrière cette porte l'Arlidh, qu'ils n'avaient vu que du ciel, et qui ne se distinguait guère pour l'instant du monde qu'ils connaissaient.

-Combien de temps jusqu'à Fenrirstor à ton avis ? demanda Maÿn.

-Assez pour dormir un peu, répondit Bethmen en haussant les épaules.

-Paaarfait, dit la jeune fille en bâillant. J'ai déjà failli tomber de la Vouivre tant j'étais épuisée.

Elle s'étendit sur le dos et plaça ses mains en appui-tête. Bethmen resta un instant à regarder leurs ombres bouger le long des murs au rythme auquel les cahots du train agitaient la lanterne, puis il lui demanda :

-La Vouivre... Crois-tu qu'elle s'en sortira ?

-C'est précisément la question que j'évite de me poser, petit frère. J'imagine que si je voulais te mentir je te dirai qu'elle est robuste et qu'elle connaît sans doute le chemin du retour. Si je voulais te consoler par une justification fallacieuse je te dirais que la mort lui sera une délivrance... Mais je vais me montrer aussi impitoyablement honnête que toi : elle va crever par notre faute.

Le ton agressif de Maÿn révélait le malaise qu'elle ressentait elle aussi. Durant les quatre jours qu'avait duré leur voyage sur le dos de la Vouivre, ils avaient partagé leurs vivres avec elle, et à chaque fois qu'ils s'étaient arrêtés pour dormir, ils l'avaient soigneusement enveloppée de la peau d'ours qui lui servait de couverture à Faille. Certes, c'était certainement tout autant par souci de ne pas trop la voir sous sa forme humaine que pour la protéger du froid.

Ils avaient tout fait pour oublier qu'elle était humaine, et pourtant ils avaient l'un et l'autre le sentiment d'avoir conduit une innocente à l'échafaud. Tirée par un soldat du Démiurge contre un monstre hideux, la balle avait frappé une infortunée jeune femme. À l'heure de sa mort, son corps reprendrait-il son aspect d'origine ?

Sans rien répondre aux propos de sa sœur, Bethmen regarda ses mains, comme si elles étaient souillées du sang de la malheureuse créature.

-C'est toi même qui l'as dit, petit frère : c'était ça ou tomber entre les pattes de ces ca-

fards d'Alchimistes, continua Maÿn. C'est comme cette histoire de cendre d'âme... Quand j'ai compris que les Telluriens faisaient commerce de la cendre d'âme j'ai été révoltée au plus haut point, mais sans ça nous ne serions jamais sortis du Temple de la Pluie. Si les Telluriens étaient restés loyaux à leur ancien chef, qui sait ce que Mirage aurait fait de nous ?

-Puisque nous avons profité indirectement d'un crime, autant mettre la main à la pâte ? C'est ça ?

-Si nous avions pu agir autrement, tu sais bien que nous aurions tout fait pour. Mais s'il faut tuer encore pour aller jusqu'à Adevărat, je n'hésiterai pas.

Le ton inflexible sur lequel venait de parler sa sœur glaça soudainement Bethmen, car c'était celui de Sarvenaz Hesterayül. Mais il ne répondit rien, parce qu'il ressentait tout autant qu'elle l'impérieux désir de retrouver Adevărat. En quelques jours le monde s'était révélé à eux sous un jour fort inattendu, et le sens de leur voyage prenait une toute autre tournure.

Mais au fait : pourquoi étaient-ils partis ? Ces quelques jours paraissaient avoir duré des années, et Bethmen se rendit compte que la raison initiale de leur périple lui était devenue presque secondaire.

Il s'agissait pourtant du grand secret qu'ils partageaient avec Khenem l'archiviste, de ce qui leur avait donné la force d'affronter la discipline de l'Ordre, eux qui n'étaient gouvernés ni par l'obéissance ni par l'ambition : les livres interdits.

Hormis Khenem et eux, nul ne se rendait jamais dans la cave des archives du Kahyd, et c'était là qu'ils avaient accumulé patiemment d'innombrables ouvrages que l'Ordre avait mis à l'Index ou qui étaient tout simplement tombés dans l'oubli parce que l'Empire ne s'intéressait guère à la quadrature du cercle ou à l'histoire des peuples qu'il avait vaincus.

Durant leur enfance, lui et sa sœur avaient dévoré ces livres en secret, cachés au beau milieu de la poussière des archives. Ils avaient suivi les récits des voyages des aventuriers qui s'étaient perdus dans des contrées lointaines, avant que l'Empire n'y entrât. Ils avaient lu les contes étranges que se transmettaient les peuples qui n'utilisaient pas l'écriture, et le savoir de ceux dont l'Ordre avait incendié les bibliothèques.

Ils avaient aussi découvert que l'Ordre s'était même attaqué à la parole des Hyrcans, comme il avait choisi d'expurger ses rangs de la présence de leur père. Ils avaient aussi appris la véritable histoire de l'Agora, l'organisation clandestine que l'Ordre avait désignée sous le terme de Conjuración des Vingt, et à laquelle Khenem avait appartenu.

Ce château de papier, qui sentait l'amande et le beurre des biscuits que leur offrait toujours Khenem, était leur havre imprenable, qu'ils rejoignaient à la première occasion. Même si Maÿn s'était peu à peu désintéressée de la lecture au cours de sa onzième année, ce secret était resté le fondement de leur complicité.

Il ne s'agissait pas seulement de sauver ce que la Milice n'avait pas trouvé de la bibliothèque secrète de leur père, ni tous les ouvrages qu'ils avaient eux-mêmes sauvés de la destruction en aidant Khenem à les sortir de la fange du Quartier-Peste d'Adevărat.

Le Quartier-Peste était là où la Milice n'allait presque jamais, et quelques-uns de ses plus astucieux commerçants avaient conservé des livres interdits dans l'espoir de les revendre à prix d'or. Ce trésor que les deux enfants avaient enrichi en se frottant à la population interlope des parias et des contrebandiers était surtout leur plus belle révolte.

Ils eussent abandonné sans remords au glaive vengeur des Archanges l'Ordre et la société patricienne d'Adevărat qu'incarnait leur mère Sarvenaz, mais ces livres étaient pour eux en revanche l'une des dernières choses qui valaient encore la peine d'être sauvées. Qu'ils n'eussent aucune idée de la manière dont ils s'y prendraient pour sauver leurs livres interdits ne constituait pas pour l'esprit d'un adolescent une raison valable de renoncer. Outre cette idée assez folle pour leur plaire, ils avaient obéi à une impulsion si forte qu'ils ne l'avaient jamais remise en question. Ils *devaient* rejoindre Adevărat.

À mesure qu'ils avançaient et que la réalité se révélait sous un jour de plus en plus étrange, la raison initiale de leur départ semblait disparaître peu à peu. Pourtant la nécessité de leur retour à la capitale s'imposait avec de plus en plus d'évidence.

Comme si elle se faisait l'écho de ses pensées, Maÿn rompit le silence :

-J'ai l'impression que depuis notre évasion mes yeux se dessillent comme ceux d'un oiseau de proie dont le fauconnier a cousu les paupières. Te rends-tu compte par exemple de ce que peut signifier l'histoire de ces femmes condamnées à enfanter un Ange ?

Cette question était manifestement purement rhétorique, aussi Bethmen se garda bien de répondre et la laissa continuer :

-Si une femme humaine peut créer un être qui s'apparente à un ange, même déchu, ça veut dire qu'il y a un lien entre hommes et Anges. Et puisque les Anges sont la création du Démon, alors nous le sommes peut-être nous aussi...

-Et alors ?

-Et alors le Dogme n'est qu'un tissu de mensonges.

-Et depuis quand crois-tu au Dogme ? demanda Bethmen en souriant, répétant les mots qu'avait utilisés sa sœur.

Maÿn sourit et répondit, parodiant elle aussi les propos de son frère :

-Tu sais quoi ? S'il y a ne serait-ce qu'un seul précepte du Dogme avec lequel je sois d'accord, c'est bien...

-Je sais, l'interrompt Bethmen. *De tous temps la Vie a précédé le Verbe*. Difficile de renoncer à ça, hein ? Le Dogme a décidément bien plus d'importance pour nous que ce que nous croyions. Cependant, il existe une autre manière d'expliquer ce mystère des Vouivres.

-Laquelle ?

-Parmi les livres interdits, il y en avait un qui avait été écrit par un Cighan...

-Le Testament des Solitudes ?

Bethmen acquiesça. Maÿn n'avait que le souvenir d'un texte abscons, jugé sans doute dangereux par l'Ordre parce qu'il racontait la parole d'un peuple disparu à jamais par son fait, un peuple qui ne s'était jamais désigné de chefs, et qui croyait que l'autonomie était son bien le plus précieux. Mais une phrase entre toutes lui revint en mémoire : *Le Démon*

est un homme, car seul un homme cherchera la soumission des hommes. Maÿn demanda à son frère si c'était à cela qu'il pensait.

-Si le Démiurge n'est à l'origine que l'un d'entre nous, poursuit Bethmen en acquiesçant de la tête, alors les hérétiques dont nous a parlé Khenem ont peut-être raison : les Anges ne seraient que les reflets de nos pensées, de nos peurs, de nos travers, un peu comme s'ils étaient les ébauches d'un peintre essayant de saisir toutes les nuances de l'humanité par son fusain... Nous ne sommes pas sa création, mais au contraire son œuvre s'inspire de nous et cherche à nous imiter, et en ce cas pourquoi ne pourrait-elle pas naître des entrailles d'une femme ?

Maÿn réfléchit un instant, apparemment peu convaincue par cette explication. Pourtant d'habitude si prompt à pointer du doigt les failles des raisonnements de son frère, elle se contenta cette fois de répondre :

-De tous temps la Vie a précédé le Verbe. Et le Verbe n'existe que pour révéler la Vie.

-C'est quoi ça ? s'étonna Bethmen. Ta contribution personnelle au Dogme ?

Soudainement blessée, Maÿn lui tourna le dos et ramena la couverture à elle en disant seulement :

-Je hais tous les dogmes, Bethmen, même celui qui me donnerait raison.

Bien que surpris par la réaction de sa sœur, Bethmen ne répondit rien et se contenta d'éteindre la lanterne. Il avait coutume d'ignorer les brusques accès de susceptibilité de Maÿn, afin d'éviter de l'encourager à en faire une habitude.

Bercé par la rumeur incessante des roues engagées dans leur course nocturne, il ferma les yeux pour chercher le sommeil, tout en songeant qu'il était étrange de voir Maÿn s'inquiéter de la véracité de l'un des principes fondateurs du Dogme ou de la vraie nature du Démiurge. La Maÿn qu'il connaissait était censée balayer ce genre d'interrogations d'un geste méprisant en disant quelque chose comme : 'Mais par le nez du gnome de mon placard ! Que m'importe d'être une créature sortie des mains d'un Dieu ivrogne ou la matérialisation d'une convergence de probabilités mathématiques ?'

Bethmen sourit en repensant au gnome du placard. Lorsqu'ils étaient enfants, Maÿn avait l'habitude d'expliquer à leur gouvernante le désordre régnant dans le placard attribué à ses vêtements par la malignité du gnome qui y avait élu domicile, en dépit de ses menaces réitérées. Soucieuse de fournir une preuve tangible à ses allégations, elle avait une fois volé une carotte aux cuisines et l'avait présenté comme le nez du farfadet fouineur, qu'elle était parvenue à arracher de haute lutte.

Peu à peu le gnome sans nez était devenu un compagnon essentiel à l'équilibre de Maÿn. Elle pouvait par exemple faire enrager son frère en parlant avec son familier une langue qu'il ne comprenait pas.

Si le gnome avait fini par disparaître, Maÿn n'avait jamais cessé d'accorder plus d'importance à ce qu'elle inventait qu'à ce qui l'entourait. C'était elle surtout qui avait créé peu à peu l'image de leur père héroïque, avant même que Khenem l'archiviste leur en parl t. Alors que pouvait lui importer en effet d'où venait vraiment Maÿn Hesterayül ?

Et que lui importait à lui, de savoir d'où venait Bethmen Hesterayül ? De savoir quelles fées grimaçantes s'étaient penchées sur son berceau ? Il n'avait quoi qu'il en fût nulle intention d'accomplir la destinée qu'elles avaient façonnée pour lui.

La vision qu'il avait eue dans l'autre des Vouivres lui revint soudainement en mémoire, plus vive et plus précise. Les mains tendues se rapprochaient d'eux et celui qui se disait leur créateur les attendait.

Se redressant brusquement, il faillit dire à sa sœur qu'il leur fallait quitter immédiatement le wagon. Si ce train providentiel était apparu, c'était parce qu'il les conduisaient justement à ce personnage inconnu, à leur 'créateur', il en était convaincu à présent !

Il se sentit brusquement envahi par la panique. Écartant ses cheveux que la sueur avait collés à son visage, il essaya de les renouer sur sa nuque, mais ses mains tremblaient trop. L'obscurité du wagon lui parut soudainement plus dense et plus proche.

-S'qui t'arrive ? grommela Maÿn, réveillée par son brusque sursaut.

À cet instant Bethmen ne put rien lui dire. Les mots semblaient incapables d'exprimer sa vision. En guise d'échappatoire, il demanda sans réfléchir :

-Pourquoi m'as-tu embrassé dans l'autre des Vouivres ?

Il y eut un silence, puis Maÿn répondit :

-C'est très simple en fait : je savais que fuir sur les ailes d'une Vouivre risquait de nous tuer, alors je voulais que tu connusses au moins cette sensation avant de mourir. Et je ne compte pas Kalynn, car au son ça ressemblait plus à une sorte de joute dentaire.

Un autre que Bethmen se fût sans doute senti obligé de se vexer à son tour, mais le jeune garçon demanda seulement :

-À part Kalynn, comment peux-tu savoir que je n'ai jamais connu cette sensation ?

-De la même manière qu'à l'inverse tu savais à chaque fois ce que j'avais ressenti rien qu'en croisant mon regard, même trois jours après la... 'transgression des sens'.

'Transgression des sens' était le terme générique utilisé par les maîtres de Sainte-Volonté pour désigner toute forme de contact sensuel entre les disciples, ce qui était rigoureusement interdit. La prévention de ce genre de manquement à la discipline se révélant plus difficile hors de la citadelle, les expériences de sa sœur en la matière s'étaient le plus souvent déroulées au cours d'expéditions à l'extérieur, au cours desquelles ils étaient souvent séparés pendant plusieurs jours. Et de fait elle disait vrai : il avait toujours deviné ce qui s'était passé lorsqu'elle venait le retrouver le soir à l'Étude.

Ayant vécu cinq ans dans un lieu où un baiser était plus sévèrement puni qu'une rixe entre élèves, que celui-ci fût incestueux paraissait à Bethmen finalement négligeable. Transgression pour transgression...

Voilà en tous cas qui lui permettait d'écarter les pensées relatives à sa vision, car il avait besoin d'un sommeil profond et sans rêves, tout en détournant l'attention de sa sœur. Sans rien répondre, il s'installa pour dormir et se laissa bercer par les mouvements du train.

Maÿn, quant à elle, était satisfaite d'avoir pu fournir à son frère une explication cré-

dible à son geste, autre que ce qui lui avait traversé l'esprit à cet instant et qui ressemblait à : 'Maintenant c'est sûr qu'il m'accompagnera, ne serait-ce que pour savoir pourquoi je l'ai fait.' De plus, elle ne souhaitait pas partager ce dont elle était persuadée depuis ce contact inédit entre eux : ils n'étaient pas frère et sœur.

†

Le capitaine Myvaïd Hesterayül eut un instant de surprise à son réveil, lorsqu'il se rendit compte que ses poignets et ses chevilles étaient solidement ligotés à son lit de camp. Regardant autour de lui, il reconnut la toile grise familière de sa tente, et vit que le major Schilla dormait paisiblement à deux mètres de lui. Leurs armes étaient suspendues à l'armature de la tente, hors de portée de l'humidité du sol boueux. Les voix des soldats et les hennissements des chevaux à l'extérieur étaient bien ceux de son régiment, sans aucun doute possible.

Les Mains Froides ! Bien sûr, c'était cela. Il demandait chaque soir avant de s'endormir au major de le ligoter ainsi pour la nuit car ses rêves ne lui appartenaient plus depuis qu'ils avaient dépassé Neaşteptat. Il sentit au goût de sang sur sa langue et aux traces de cisaillement que ses liens de cuir avaient laissées sur ses poignets qu'ils s'étaient déchaînés cette nuit encore.

Les Mains Froides étaient des Anges immatériels qui attaquaient les hommes dans leur sommeil, et s'insinuaient en eux pour en faire des somnambules dangereux pour eux-mêmes et leur entourage. Ces Anges si discrets ne laissaient qu'une infime trace de corruption, presque impossible à détecter, mais il commençait à s'y accoutumer et percevait les traces de leur passage sous la forme de sensations évanescences de brûlures sur ses yeux et son front, comme une fièvre changeante.

Schilla était Chevalier du Sang, comme la plupart des médecins, et lui, comme nombre des officiers de cavalerie ou d'infanterie, était Chevalier des Épées et des Chaînes. En dépit de leurs pouvoirs magiques, ils n'avaient aucune idée de la manière dont on pouvait se débarrasser de cette engeance, car les Mains Froides n'entraient jamais dans la Frontière. Étant accoutumés l'un à l'autre et tous deux fort pragmatiques, ils avaient décidé ensemble de le ligoter chaque nuit en secret après qu'il avait failli priver de la vue Schilla avec l'un de ses propres scalpels.

Myvaïd Hesterayül était trop heureux chaque soir d'être sorti du feu indemne pour se plaindre de ce traitement humiliant. À en juger par la lumière pâle de brumaire qui filtrait par l'entrée de leur tente, c'était l'aube.

Si un messager de l'état-major venait le trouver dans sa tente et le surprenait en cet appareil, toute explication serait un aveu de faiblesse et de doute qui nuirait certainement à sa carrière militaire. Bien que convaincu que celle-ci risquait fort d'être considérablement écourtée par la violence des combats qu'il menait, un reste de sens de l'honneur, qui tenait plus de la force de l'habitude que d'une réelle conviction, l'incita à se lever sans tarder.

-Schilla, s'il vous plaît ! dit-il à l'intention de son voisin. Ayez la charité de venir me libérer.

Le major émit un grognement étouffé et répondit, tout en se levant de mauvaise grâce pour libérer son supérieur :

-La peste et la gangrène réunies soient de ces aristocrates arrogants qui croient l'univers à leur seul désir ! J'ai coupé, ouvert, recousu et épuré çà et là trente heures durant quasiment sans interruption et je dois encore me lever à l'aube ! Si pressé que ça de réclamer ton dû à la Faucheuse, petit capitaine ?

Schilla étant lui-même issu d'une famille patricienne tout aussi prestigieuse et ancienne que les Hesterayül, Myvaïd appréciait cette irrévérence comique de la part de son égal, qu'il eût pourtant châtié par les fourches caudines chez un roturier. Passant ses mains sur ses poignets douloureux, il dit au major d'une voix amicale :

-Rendormez-vous, mon ami. Le régiment ne bougera pas d'ici aujourd'hui à moins que l'état-major ne me fournisse la confirmation écrite des deux Maréchaux de l'ordre d'attaque. Or je gage qu'ils mettront au moins deux ou trois jours à obtenir. Pour une fois que la bureaucratie de l'Ordre et de l'armée fonctionne à notre avantage...

-Deux ou trois jours de pause dans la boucherie ? Vous rêvez, mon capitaine ! répondit Schilla en se lavant le visage et les mains à l'eau d'une aiguière d'étain. C'était une prise de guerre volée à un temple, et sur laquelle était gravée une image d'une femme tenant un enfant entre ses bras. C'était celle que les Fidèles appelaient la Vierge de Fenrirstor, l'Archange sans ailes qui était censé protéger la cité.

Il sentit ses propres mains et reprit d'un ton ironique :

-Même l'eau bénie par la Vierge ne me débarrasse pas de cette odeur de sang, pur ou corrompu.

-Combien de cas, cette nuit ? demanda Myvaïd en revêtant son manteau qui portait à la fois les insignes de l'Ordre et ceux de l'armée, étroitement liés les uns aux autres sur l'étoffe sombre de son uniforme.

-Je ne les compte plus, petit capitaine. Je sais seulement que de plus en plus de blessés m'arrivent avec un sang déjà clair, sans compter ceux chez que la corruption gagne pendant la nuit.

Prenant son pistolet, il en vida le chargeur et cinq douilles tombèrent à terre, rejoignant un tas déjà conséquent. Tandis qu'il rechargeait son arme, Myvaïd lui demanda :

-Chacune de ces douilles, c'est un... ?

-Crois-tu que j'aie l'occasion de me servir de cette arme pour autre chose ? Et je l'ai rechargée sept fois cette nuit : fais le compte. Il m'en a fallu deux cependant pour un jeune homme qui a commencé à se débattre quand je lui ai posé le canon sur la tempe.

La voix de l'ordonnance se fit entendre de l'extérieur : une estafette de l'état-major venait d'arriver. Les deux officiers sortirent sans hâte de la tente.

Il ne pouvait s'agir que d'une nouvelle missive de rappel à l'obéissance de la part de l'état-major, que le capitaine ne prendrait même pas la peine de lire. Son rang d'officier et son titre de Chevalier des Chaînes et des Épées combinés l'autorisait à exiger, à titre exceptionnel, qu'un ordre d'attaque qu'il jugerait aberrant fût contresigné par les deux

autorités suprêmes de l'armée : les Maréchaux Walküre et Gris-Leu.

De même que le Hiérophante des Larmes était par décret princier toujours aussi Chef de la Milice, ces deux hommes devaient leur titre de Maréchal à leur statut respectif de Hiérophante des Épées et des Chaînes.

La Couleur des Chaînes excellait à tisser entre les hommes des liens de dépendance si forts qu'elle pouvait soumettre cent hommes à la volonté d'un seul, aussi parfaitement que si un esprit unique les animait. Son association aux Épées, Couleur consacrée à la violence et à la destruction, était particulièrement appropriée à la conduite de la Guerre Sainte.

Ne partageant pas les opinions de son oncle Navier, Myvaïd Hesterayül ne déplorait aucunement les liens entre l'Ordre et l'armée, et avait pour la première fois de sa carrière décidé d'utiliser ce privilège de désobéissance que lui conférait son appartenance aux deux Couleurs dominantes au sein de l'armée. S'il était conscient de jouer un jeu dangereux, il ne ressentait aucune inquiétude. En levant les yeux vers les deux cavaliers qui venaient d'arriver, il resta pourtant pétrifié un instant, comme si la boue dans laquelle s'enfonçaient ses bottes le maintenait paralysé.

Solweyg Walküre et Crimion Gris-Leu se tenaient devant lui, à pied et tenant chacun la bride de leur monture comme de simples cavaliers. Le Hiérophante des Épées et celui des Chaînes portaient l'un et l'autre l'uniforme azur des Dragons d'Adevärat, et le cimier noir et or de leur casque leur donnait l'apparence de créatures mythologiques surgies de la brume pour le convoquer à un quelconque jugement dernier.

-Nos vies pour l'Ordre et l'Ordre pour la Nation ! s'exclamèrent en chœur Hesterayül et Schilla tout en saluant aussi bas qu'ils le pouvaient avec un empressement qui contrastait fort avec le sentiment de lassitude qui se dégageait des propos qu'ils avaient échangés.

Gris-Leu vint à Myvaïd et posa sa main sur son épaule :

-Myvaïd Hesterayül : l'un de nos meilleurs officiers de cavalerie... Aurions-nous dû vous faire exécuter comme votre oncle ?

Le Hiérophante ôta sa main et l'éloigna lentement de Myvaïd, qui sentit des cordes invisibles arrimées à sa chair se tendre à mesure qu'il écartait sa main. Il sentit ses yeux, sa langue et son cou se mouvoir lentement comme s'il avait été un pantin entre les mains du Roi des Chaînes. Mais Gris-Leu s'arrêta aussitôt et le fixa de ses yeux qui ressemblaient à deux émeraudes magnifiques mais froides et immobiles. Sa voix se chargea des innombrables chaînes qu'il avait tissées entre les membres de l'Ordre, et qui toutes convergeaient vers lui :

-Pourquoi nous avez-vous abandonnés, Myvaïd Hesterayül ? Est-ce votre sang qui réclame que vous sacrifiez à la trahison ?

Ces chaînes n'étaient pas seulement celles de l'obéissance et du respect. C'étaient aussi celles qui façonnaient une destinée commune aux peuples infidèles. Myvaïd sentit qu'il n'avait pas seulement trahi l'Ordre par son arrogant refus d'obéir et l'indigne prétention qui le faisait se dresser en travers de la route tracée par les sages. Il avait failli à tous les

peuples dont l'avenir dépendait de sa dévotion à l'accomplissement des ordres.

Il avait beau savoir que ce sentiment de honte qui submergeait sa conscience jusqu'à l'entraîner à maudire son propre nom était le fait de la magie des Chaînes, qu'il pratiquait lui-même, il ne pouvait détacher son esprit de l'infamie dont il s'était rendu coupable.

-Cessez donc, Crimion, intervint Walküre. Je suis certain que nous n'avons pas à douter de la loyauté du Chevalier. Nous allons nous expliquer et dissiper ce qui n'est certainement qu'un regrettable malentendu. En selle, Hesterayül !

Encore sous l'effet du sentiment de dépréciation qui l'avait envahi, Myvaïd monta sur son cheval que son ordonnance avait déjà sellé, tandis que les deux Hiérophantes se remettaient en selle également. Il remarqua à cet instant un quatrième cavalier qui les attendait en retrait.

C'était une jeune femme dont les yeux étaient cachés par les verres fumés de petites lunettes rondes. Ses longs cheveux blonds maintenus en queue de cheval tombaient sur ses épaules et son dos en longues mèches sales qui collaient à son long manteau ciré.

Piquant des deux, les quatre cavaliers traversèrent au galop les innombrables tentes blanches et grises du camp, et franchirent les avant-postes où les gueules noires des canons, blottis comme des animaux à l'affût sous des bâches de toile cirée, leur indiquaient la direction des positions ennemies.

Il s'arrêtèrent à la limite du plateau occupé par les troupes impériales et contemplèrent un instant Fenrirstor qui s'étendaient à leurs pieds, protégée par douze forts pourvus chacun d'une lourde artillerie. Derrière la cité s'étendait la silhouette longiligne du Lac Salé, qui avait été jadis une frontière entre l'Empire et les terres corrompues.

Avant que les Anges en prissent possession, Fenrirstor était l'un des fleurons de l'industrie de l'Empire. Les cheminées des hauts-fourneaux étaient toujours là, à présent dominées par les tours du gigantesque temple élevé à la gloire de Notre-Dame-des-Loups, l'Archange qui avait jadis enlevé cette ville aux Infidèles pour la plus grande gloire du Démon.

Au sommet de chacune des quatre tours se tenait un Ange immobile, dont les ailes déployées semblaient plus éclatantes de blancheur et de pureté que jamais au milieu des nuages noirs vomis en permanence par l'industrielle et ouvrière Fenrirstor.

-Chevalier Myvaïd Hesterayül, dit Walküre, vous entrerez cette nuit dans cette ville.

Myvaïd hésita un instant, mais revoir ce qui lui avait paru une ruche de fer et de feu, mieux défendue peut-être même qu'Adevärat, renforçait sa détermination :

-Sauf le respect que je vous dois, votre Majesté, ce serait du suicide.

-Que voulez-vous dire par là, capitaine ? demanda la jeune femme.

-Fenrirstor est très bien défendue et nos troupes sont épuisées, répondit Myvaïd en se tournant vers elle, sur un ton presque pédagogue. Nous avons réussi à briser l'encerclement d'Adevärat et à reprendre l'avantage, certes, mais à quel prix ! Je n'ai jamais vu une campagne menée avec autant de hâte ! Reprendre Neaşteptat nous a coûté déjà bien trop cher, pour une ville dont il ne restait rien. Puisque le sort des armes nous a été favorable,

mieux vaut consolider nos positions et attendre.

-Attendre quoi ? demanda la jeune femme, qui semblait savoir à l'avance ce qu'il lui dirait.

-Que le Voile soit reconstruit et renforcé, que les renforts des Colonies arrivent !

-Le Voile ne sera jamais reconstruit, capitaine, dit Walküre.

-Quoi ! ? s'écria Myvaïd.

-Le Voile est perdu à jamais. Quant aux renforts, ils arriveront bien après les renforts qu'attend l'ennemi. Comme vous le dites, notre avancée a été bien trop rapide pour être pérenne.

-Mais... Mais alors pourquoi morbleu ! ? Pourquoi perdre encore plus de nos troupes pour prendre une ville que nous ne pourrions pas tenir ?

-Il ne s'agit pas de prendre Fenrirstor, mais d'y entrer, capitaine ; y entrer pour nous emparer d'un inestimable trésor. Et il se trouve que vous êtes celui qui a le plus de chances d'y parvenir. La Guerre Sainte ne peut être gagnée d'un point de vue purement militaire. Elle se déroule en partie dans l'invisible, et cette martingale miraculeuse, que vous irez chercher au nom de l'Ordre, est la clef de notre victoire sur ce terrain.

Le ton de Walküre s'était fait complice, comme s'il était venu le mettre dans la confiance plutôt que le sommer d'obéir. Bien qu'il ne fût point homme à tolérer qu'on lui désobéît, il avait trop besoin de ce petit capitaine un peu trop indépendant pour ne pas prendre le temps de le persuader.

À la fois enhardi et stupéfait, Myvaïd ne put s'empêcher de demander comment il était possible qu'un artefact si important fût encore à leur portée. Le Prophète n'avait-il pas fait retirer cette martingale loin vers l'intérieur des terres corrompues ? La femme aux verres fumés acheva de l'étonner en lui révélant alors que cet objet n'était pas en la possession de l'ennemi, du moins pas encore... Elle ajouta, avec une pointe d'aigreur dans la voix dont Myvaïd ne put comprendre la cause :

-Cette fameuse... 'martingale', comme vous dites Walküre, n'est même pas encore à Fenrirstor, mais elle y sera cette nuit.

-Comment le savez-vous ?

Elle baissa un instant ses verres fumés sur son nez et croisa son regard. Ses yeux n'avaient ni blanc, ni iris, ni pupille. Ils ressemblaient à un chaos de couleurs entremêlées comme si elles étaient tombées d'un kaléidoscope.

Myvaïd comprit alors à qu'il avait affaire : Ereshkigal, la deuxième Hiérophante de la Main Gauche. La question qu'il avait posée n'avait de ce fait plus guère de sens. Ereshkigal savait ce que nul ne pouvait savoir, parfois même ce qu'elle ne pouvait comprendre. Ereshkigal était la folie qui savait voir ce que l'esprit ne pouvait saisir.

Détournant le regard, Myvaïd regarda à nouveau les fières tours de Fenrirstor. Il ne s'agissait plus de prendre la ville, ni même de défendre les positions acquises, mais d'un travail de voleur. Il fallait qu'un simple officier comme lui conduisît cette mission : la présence des Hiérophantes risquait d'éveiller les soupçons de l'ennemi. Mais pourquoi

lui ?

Qu'elle eût ou non usé de magie pour lire en lui, Ereshkigal répondit :

-Pourquoi vous ? Eh bien ceux qui ont sur eux ce que nous cherchons, et arriveront à Fenrirstor sans doute ce matin même, sont deux Écuyers de l'Ordre, deux déserteurs qui se sont soustraits à leur devoir en quittant Sainte-Volonté il y a quelques jours...

-Sainte-Volonté ! ? Mais c'est beaucoup trop loin pour que...

-Ils ont des ressources insoupçonnées, je vous prie de le croire... mais surtout une chance insolente qui ferait presque croire à la destinée. Ils vont cependant arriver dans une cité ennemie, assiégée qui plus est. Ils seront plus vulnérables que jamais et le sauront. Nous vous guiderons jusqu'à eux, et votre tâche sera de leur inspirer confiance, ce que vous êtes sans doute le seul membre de l'Ordre à pouvoir réussir, le seul dont ils pourront penser qu'il ne les livrera pas à nous pour désertion.

-Il s'agit de vos cousins Bethmen et Maÿn, intervint Gris-Leu.

-Mes cousins... ?

-Les enfants de votre oncle Navier.

Ce fut d'abord le souvenir de Sarvenaz qui revint à Myvaïd, peut-être parce que sa beauté avait peuplé quelques-unes de ses nuits d'adolescents, même à Sainte-Volonté, au cours de quelques courts instants furtivement arrachés au Gel. Il se rappela ensuite des gestes lents et précautionneux de Navier, ainsi que de sa voix chaude et bien timbrée qui ne s'élevait jamais, car c'était peut-être ce qui distinguait alors cet homme de ceux qui l'entouraient. Enfin il se souvint des deux jumeaux silencieux et revêches qui étaient nés après son exécution.

'Sale engeance, toujours prête au pire' lui avait dit une fois son père à leur sujet, et les deux enfants gardaient en effet toujours les yeux à terre, comme s'ils étaient toujours coupables de quelque tour pendable. Une image lui vint soudainement à l'esprit : il les avait vus dans Adevărat alors qu'il venait d'entrer aux Cadets d'Éponine, le régiment dont il était devenu capitaine.

Il les avait croisés dans le Quartier-Peste où la perspective d'une ivresse à bon marché l'avait attiré. Sa démarche était hésitante, et les vapeurs des parfums capiteux de la gueuse qu'il venait de quitter alourdissaient encore sa tête, mais il les avait reconnus sans erreur possible.

Les deux délinquants devaient avoir alors une dizaine d'années, et semblaient lourdement chargés. C'étaient bien eux : Bethmen et Maÿn, ces deux enfants maudits, et le voir les avait paralysés un bref instant, avant qu'ils ne déguerpissent comme de vulgaires tire-laines pris la main dans le sac. Une belle de caniveau lui avait même lancé : 'Eh bien tu fais peur à nos deux petits rongeurs de livres, beau soldat ?', lui indiquant par là que le voisinage était habitué à les voir ici.

Quelles sortes de monstres pouvaient s'encanailler si tôt ? Dans leur précipitation ils avaient laissé choir une partie de leur chargement et Myvaïd avait constaté avec de plus en plus d'étonnement qu'il s'agissait de livres. Trois livres anciens, reliés de cuir et por-

tant l’emblème d’Adevărat : le dragon à deux têtes, mais sans la croix de la vie éternelle entre ses griffes. Ils avaient été imprimés avant l’avènement de l’Ordre. ‘Par le vin pur de Méthyl’, avait-il pensé, ‘pourquoi venir ici pour quelques livres périmés?’.

Plus tard, il avait compris que ses deux cousins n’étaient pas venus chercher des ouvrages seulement démodés, mais également prohibés. Ainsi le sang damné de leur père les poussait-il à glaner des lettres interdites ? Voilà qui expliquait leur présence dans ce genre de lieu où la loi de l’Ordre cédait le pas à une autre loi, bien plus ancienne et souvent plus féroce encore. Il avait bien songé les dénoncer, mais ne l’avait pas fait. Et pourquoi donc ? Pourquoi avait-il protégé cette mauvaise graine ? Était-ce parce qu’il n’avait jamais cru au pouvoir des livres ?

-Vous vous rappelez certainement d’eux, dit Gris-Leu, interrompant le cours de ses pensées. Lors de leur enfance passée au Kahyd, ils sont sans doute entrés en contact avec un ancien complice de leur père, qui s’est fait passer pour un domestique, un déserteur que sa maîtrise de l’art de ténébreux a protégé de la Milice. Il s’est faufilé comme du sable entre les doigts de la Main Gauche...

Myvaïd remarqua que les mains d’Ereshkigal se crispèrent à cet instant sur ses rênes, provoquant un hennissement de protestation de la part de sa monture. Walküre interrompit Gris-Leu d’un geste agacé :

-Les Chaînes ne sont-elles pas la Couleur de l’unité, Crimion ? Peu importe le passé, à présent que chaque heure compte. Hesteraÿül, vous comprenez maintenant pourquoi vous seul avez une chance de leur inspirer confiance ?

Myvaïd comprit alors pourquoi lui était revenu le souvenir de ces livres interdits qu’il avait sortis de la fange où ses deux cousins les avaient laissés. Ils connaissaient cette histoire et Ereshkigal l’avait évoqué en son esprit, car la Reine-Esclave des Enfers dont elle était l’incarnation excellait à agir sur la mémoire des hommes. Il se rappela même que l’un des deux enfants s’était retourné en les entendant tomber, et avait fait mine un instant de les récupérer.

-Parce que je ne les ai pas dénoncés ? C’est pour ça qu’ils devraient me faire confiance ?

Ereshkigal désigna d’un geste large la cité de fer qui s’étendait à leurs pieds :

-À Fenrirstor ils n’auront rien d’autre à quoi se raccrocher. Ce ne sont après tout que des adolescents, et il n’en faudra peut-être pas plus pour circonvenir leur méfiance. Jusqu’à présent la chance les a protégés, cette fois vous serez leur chance, capitaine.

-De même que vous êtes la nôtre, conclut Walküre, et celle de la victoire. Il ne faut pas seulement les soustraire à l’ennemi avant que celui-ci prenne conscience de leur présence entre ses murs, mais les empêcher de rejoindre l’Agora.

-L’Agora ? demanda Myvaïd, surpris. Vous voulez dire qu’elle existe encore ?

-Elle n’est plus que l’ombre de ce qu’elle a été mais elle a survécu. Vos cousins n’en font peut-être pas encore formellement partie, mais tôt ou tard les survivants de l’infâme complot ourdi par leur père et ses complices des Vingt Familles viendront réclamer leur dû. Leur défaite les a rendus amers et plus retors que jamais. Laissez-vous le nom des

Hesterayül s'entacher d'un nouvel opprobre, Chevalier ?

Se retournant vers le camp que ses hommes avaient installé derrière eux, où les toiles des tentes gonflées par le vent les faisaient ressembler à une flotte que la mer ramenait inlassablement vers les côtes ennemies, Myvaïd répondit qu'il agirait selon son devoir d'officier hyrcan et son honneur de Chevalier de l'Ordre.

†

-Maÿn, cesserez-vous à présent de désobéir ?

-Oui Mère.

-Cesserez-vous d'entraîner votre frère dans vos entreprises coupables ?

-Oui, Mère.

-Cesserez-vous d'invoquer à tort et à travers le nom de feu votre père ? Vous appellerez vous que je vous ai interdit de le prononcer ?

-Oui, Mère.

-Avez-vous bien compris que la prochaine fois je n'aurai pas la clémence de vous donner une couverture pour vous protéger ?

-Oui, Mère.

-Maÿn ! Réveille-toi, bon sang ! Le train va entrer en gare !

Elle ouvrit les yeux d'un seul coup, et vit son frère qui tenait son pistolet, comme s'il venait de le lui arracher des mains. Le rêve s'était interrompu à l'instant où Sarvenaz allait ramener tous les frelons à leur nid d'un bref coup du sifflet d'argent qu'elle portait au cou. La petite fille allait pouvoir sortir de la cage, toujours blottie dans la couverture, au cas où les insectes tortionnaires désobéiraient au sifflet.

Il faisait grand jour, on devait être aux alentours de midi à en juger par l'orientation des rayons qui filtraient par les ouvertures du wagon. Brumaire avait fait une trêve, semblait-il : Maÿn sentait la chaleur du Soleil sur son visage et l'intérieur du wagon avait une couleur de miel. Pourquoi le miel ? Parce qu'elle avait faim évidemment, faim de quelque chose de doux et de sucré, comme des biscuits aux amandes...

Le convoi était en effet en train de ralentir. Voyant que sa somnambule de sœur était enfin bien réveillée, Bethmen reposa le pistolet à terre et alla à la porte. Il lutta un moment avec le levier qui en commandait l'ouverture, la fit coulisser juste assez pour passer la tête, puis manqua de basculer dans le vide.

Le train roulait au sommet d'un gigantesque aqueduc de pierre qui traversait le Lac Salé à l'endroit où il était le plus étroit, pour atteindre Fenrirstor qui se trouvait sur la rive opposée de celle dont ils venaient. Le Lac Salé était si longiligne qu'on pouvait aisément le prendre pour un large fleuve, ce qui avait incité les anciens maîtres de Fenrirstor à la construction de cet ouvrage monumental. La gare elle-même était construite en hauteur, et ses hauts toits métalliques sur lesquels étaient perchés des statues d'anges en fer lui donnaient l'apparence d'un second temple.

-Dis-moi tout : tu comptais sauter en marche avant d'entrer en gare ? demanda Maÿn, goguenarde, en posant son coude sur l'épaule de son frère, venue profiter elle aussi du paysage.

-On ne peut rien te cacher, répondit Bethmen en se penchant au-dessus du vide pour mieux voir le trajet des rails, la main cramponnée au levier. Mais pas de chance : il semblerait que l'aqueduc se termine directement sur le quai d'arrivée. Et il doit nous rester au bas mot deux minutes pour mettre au point une stratégie pour quitter ce train sans coup férir.

-Bon, je ne réfléchis jamais bien le ventre vide.

Joignant le geste à la parole, Maÿn entreprit d'ouvrir une des boîtes de conserve qui les entouraient avec une hâte qui témoignait plus de la faim qui lui tirait le ventre que d'une quelconque inquiétude quant au court intervalle de temps dont ils disposaient.

À la voir avaler son repas froid avec une goinfrerie enfantine, Bethmen comprit que toute remarque de sa part sur l'opportunité de ces agapes serait accueillie par une répartie telle que : 'Je fais confiance à ta vivacité d'esprit, petit Frère. Tu vas trouver la faille chez nos ennemis qui nous permettra de leur échapper.'

Pourtant il ne voyait guère d'échappatoire. Se glisser dans une caisse ? Et qui la reclouerait derrière eux ? Et si elle était placée en dessous d'un tas de caisse, rendant leur sortie impossible ? Sauter sur le quai et fuir le plus vite possible ? Ils n'iraient pas bien loin avec les croix de la vie éternelle sur leurs uniformes. Il fallait être Chevalier des Bâtons ou des Silences pour pouvoir se rendre invisible aux yeux des mortels. Il pouvait tout au plus rendre leur fuite silencieuse, mais l'alerte serait très vite donnée... L'alerte ?

Bethmen tourna l'idée qui venait de lui venir quelques instants dans sa cervelle. Leur wagon était le dernier... Si c'étaient de simples porteurs qui déchargeaient le convoi, et non des soldats, ça pouvait marcher...

-Alors ? demanda Maÿn en jetant dans un coin la boîte déjà vide.

-Il va falloir férir un coup sœurette.

La locomotive franchit à cet instant le haut portail métallique et d'épais nuages de vapeur blanche environnèrent les ouvriers qui travaillaient à la maintenance du toit, installés sur les larges poutres d'acier qui en constituaient la charpente. Le quai avait la forme d'une boucle afin de permettre aux trains de rebrousser chemin sur la seconde voie de l'aqueduc, pour rejoindre la seconde gare, celle des mécaniciens et des chauffeurs, qui se trouvait de l'autre côté du lac.

Les cheminots se découvrirent et s'inclinèrent au moment où la locomotive passa près de la Vierge de Fenrirstor. C'était une statue de fer haute comme trois hommes, représentant une adolescente aux cheveux dénoués, tombant jusqu'à ses pieds, vêtue d'une longue tunique et flanquée de deux loups. On l'appelait Notre-Dame-des-Loups et c'était l'Archange qui veillait sur Fenrirstor, bien qu'il ne se fût jamais manifesté. La Vierge tenait un enfant entre ses bras et ses yeux étaient dessinés avec des feuilles d'or plaquées sur le fer.

À chaque passage d'une locomotive la vapeur d'eau crachée par la cheminée venait se condenser en fines gouttelettes sur le corps froid de la statue. À l'endroit des yeux où le métal avait été le plus travaillé cette humidité incessante avait creusé d'étranges sillons de rouille que les Fidèles appelaient les larmes de la Vierge. Tout le monde savait que les Anges ne pleuraient pas, mais pourquoi pas les statues ?

Comme pour atténuer cette image peut-être trop paisible aux yeux des prêtres, le socle de la statue rappelait le texte de la prière que les cheminots prononçaient à mi-voix en saluant la Vierge pour la remercier d'avoir protégé le convoi : *Je cherche protection auprès du Seigneur de l'aube naissante contre le mal des êtres qu'Il a créés, contre le mal des ténèbres quand elles envahissent le jour, contre le mal des sorciers infidèles au verbe mensonger, et contre les maléfices des Démons qui marchent sur leurs terres aux côtés des vivants. C'est à Lui qu'appartiennent le Levant et le Couchant. Il guide qui Il veut vers un droit chemin. Quant aux autres, Il Se rit de leur arrogance et les endurcira dans leur révolte, prolongeant sans fin leur égarement.*

Lorsque le train s'immobilisa, la locomotive était presque au niveau du second portique, prête à repartir. Une patrouille de fantassins se tenait près des monte-charges à contrepoids où les caisses seraient chargées et descendues jusqu'au rez-de-chaussée de la gare, où des chariots les attendaient. 'Grâce soient rendues au Créateur pour notre pain quotidien.' dit le prêtre-officier qui les encadrait, reconnaissable à sa tenue blanche et au fait qu'il ne portait aucune arme.

En ces temps de disette et de rationnement, les convois de ravitaillement étaient soustraits au regard des Fidèles, afin de ne point induire en leurs âmes si fragiles le péché de l'envie. Outre les soldats et les manœuvres, la gare était donc vide et les longues bannières verticales sur lesquelles était écrit le nom du Demiurge semblaient inutiles et démesurément grandes sans la foule qu'elles étaient censées bénir.

Un coup de sifflet retentit et les manœuvres répartis le long du quai ouvrirent les portes des wagons pour en décharger les caisses. Des petits chariots dont les roues de métal rouillé grinçaient d'une plainte lancinante leur permettait de placer les caisses dans les monte-charges, disposés régulièrement sur les deux branches du U que formait la gare. Personne ne vit d'abord les deux adolescents sauter du wagon, et surtout nul ne les entendit, car ils ne faisaient aucun bruit.

Lorsqu'un manœuvre les vit, il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge, et il se rendit compte avec horreur que ses pas étaient subitement devenus aussi silencieux que ceux d'un chat. Lâchant la caisse qu'il tenait il saisit un de ses camarades par l'épaule et il lui montra les deux silhouettes sombres qui couraient vers le monte-charge le plus proche. Mais le même sortilège frappa cet homme, qui porta la main à sa gorge comme si un nœud coulant invisible l'empêchait de parler.

Lorsque les soldats remarquèrent cette agitation silencieuse il était déjà trop tard : les deux passagers clandestins venaient de sauter dans le vide pour descendre le long du filin qui tractait le contrepoids du monte-charge. Ni Bethmen ni Maÿn n'avaient prévu de faire ainsi le singe une fois de plus, mais une fois de plus l'urgence commandait.

Les deux adolescents se laissèrent glisser en freinant leur chute du mieux possible. Le frottement fut si violent qu'ils laissèrent un peu de leur peau sur le câble mais ils étaient trop concentrés sur leur survie pour avoir mal. Bénéficiant toujours du charme de Bethmen, ils posèrent les pieds sur le haut du contrepoids et sautèrent à terre sans faire le moindre bruit.

Ils étaient au niveau de la chaussée, sous la gare surélevée par d'imposants piliers métalliques qui se succédaient en longues files autour d'eux. À en juger par l'abondance des caisses qui les entourait, la gare était posée sur un gigantesque hangar.

La lumière du jour filtrait par de grandes fenêtres placées en hauteur et des portes grillagées qui défendaient les accès à l'entrepôt. Avisant l'une des portes par laquelle venaient d'entrer des chariots tirés par des chevaux, Bethmen et Maÿn se mirent à courir de toutes leurs forces dans cette direction.

Le soldat qui était de faction à la porte n'entendit pas les adolescents venir vers lui et les aperçut trop tard : Maÿn avait déjà pointé le canon de son arme sur lui.

Là encore aucun coup de feu ne retentit, et le claquement de la balle sur sa mâchoire ne se fit entendre que dans l'esprit de Maÿn qui s'était mise à hurler malgré elle, car elle n'avait encore jamais tué d'être humain, fût-il corrompu par le toucher maudit du Démiurge.

Enjambant le corps de leur victime, Bethmen et Maÿn poussèrent ensemble le battant de la grille encore entrouverte, pour se mêler à la foule qui entourait la gare.

Les équipes de nuit croisaient la relève des équipes de jour et les deux fuyards se perdirent dans les deux flots contradictoires des ouvriers, dont les yeux brûlés par la flamme du laminoir ou meurtris par les fumées du charbon s'intéressèrent aussi peu à ces deux gosses si pressés que ceux des ouvriers d'Adevărat avaient ignoré la course des deux enfants chargés de livres interdits.

†

Ils s'étaient arrêtés pour reprendre leur souffle, adossés à un mur de brique dans une ruelle déserte.

Bethmen sentait à présent pleinement douleur de ses paumes écorchées. Fouillant dans son sac, il en sortit ce qui lui restait de la poussière qu'avait laissée le Mort-Chimère et la répandit sur ses blessures et celles de sa sœur. Maÿn se laissa faire sans réagir, toujours sous le choc du meurtre qu'elle venait de commettre.

Prononçant à peine les mots de la magie des Roses, Bethmen détourna ce qui restait de l'essence de l'ange pour refermer leurs plaies. Il avait parlé aussi bas qu'il le pouvait, mais ce murmure était teinté par la magie des Infidèles.

Pourtant perdus dans le vacarme incessant de la ville, les mots de Bethmen furent entendus par le Prophète.

Du Temple de Fenrirstor où il se trouvait, le Prophète avait perçu que quelqu'un utilisait la sorcellerie maudite des Infidèles. C'était le signe qu'il attendait.

Ils étaient là. Ils avaient échappé à la Main Droite, à Sabaoth, à la Main Gauche, à l'armée du Seigneur, mais n'échapperaient pas à leur Créateur. Lui dont le sang était plus clair que l'air le plus pur, lui dont les pas étaient si légers qu'ils ne déplaçaient pas la poussière la plus fine, lui qui ne dormait plus, ne mangeait plus et ne marchait presque plus, se leva de son trône d'or ciselé pour faire quelques pas vers la verrière du Temple, d'où on pouvait voir toute la moitié ouest de Fenrirstor.

Ses yeux aveugles ne voyaient plus, mais existait dans cette ville d'innombrables corps qui pouvaient servir de vaisseaux à l'âme presque parfaite du Saint Homme. Pourtant il se contenta de contempler la ville de ses yeux d'hommes, qui ne voyaient plus guère que des lumières éparses, comme si les deux enfants qu'il attendait devaient se signaler par un feu intérieur plus radieux que tous ceux qui illuminaient la cité.

Ils étaient là, quelque part, et allaient certainement se trahir une seconde fois.

Le Prophète était le premier des prêtres. Il était vêtu de blanc comme eux, d'une étoffe que les Anges eux-mêmes avaient tissée pour le protéger contre les armes et la malignité des hommes. Le Démoniaque lui avait fait don de l'immortalité pour lui permettre d'établir son Royaume sur Terre et de casser la volonté mauvaise des hommes dévorés par l'orgueil.

Il avait oublié son nom mortel, et ne répondait plus qu'à celui que le Démoniaque lui avait donné, comme à un Ange : il se nommait Merkhavah : *Obéissance*, comme la toute première des vertus du croyant. Il n'avait plus rien d'humain, mais il eut un très bref et très léger sourire de ses lèvres ridées et crevassées comme le bois d'un arbre desséché.

Le monde allait changer. Bientôt les Infidèles ne pourraient plus insulter le nom du Démoniaque. Leur volonté mauvaise serait cassée à jamais et leurs âmes enfin soumises à Sa toute-puissance. Le Royaume de Dieu était tout proche, il était à portée de main, et ces deux enfants lui en apportaient les clefs.

D'ordinaire la magie des Roses était crainte comme la peste sur les terres du Démoniaque, car elle excellait à induire le doute dans l'esprit des Fidèles, à soumettre leur Foi à l'usure du temps et du malheur.

Si rares qu'ils fussent, les Chevaliers des Roses osant franchir la ligne de front pour s'attaquer aux âmes des Fidèles étaient si craints des prêtres que ceux-ci avaient appris à mettre leurs ouailles en garde contre les égarements coupables de la pensée.

Les âmes ordinaires étaient trop souvent désemparées face aux mystères de l'ineffable, aux inexplicables chemins de la providence divine, aux paradoxes des vérités supérieures contenues dans le message du Seigneur. Nombre de commandements étaient donc apparus pour inciter les gens du commun à redouter l'audace de leur propre raison, lorsqu'elle oubliait la crainte du Seigneur.

La pensée antérieure n'est pas saisissable, la pensée future n'est pas saisissable, la pensée actuelle n'est pas saisissable. Ce n'est qu'en vainquant la pensée que l'être mortel se libère de la contradiction.

Ces mots avaient été prononcés par le Prophète lui-même pour la sauvegarde de la

Foi contre cette abjecte sorcellerie.

Mais cette fois les Roses n'avaient été utilisées que pour soigner les mains de deux enfants, et leur apparition à Fenrirstor était un merveilleux présage de la victoire à venir.

Les deux enfants erraient dans les rues de cette cité. Il ne lui restait plus qu'à attendre, car le Créateur les guiderait certainement jusqu'à lui.

-Ainsi soit-il, dit-il de sa voix oubliée.

†

Si à Adevărat la Corruption était l'exception, à Fenrirstor elle était la règle. Si à Adevărat elle était dissimulée et retorse, à Fenrirstor elle était fière et maîtresse en la demeure. En marchant dans les rues enchevêtrées des quartiers ouvriers où ils se perdaient, Bethmen et Maÿn la percevaient tout autour d'eux sans même avoir besoin d'utiliser une quelconque magie.

Elle était en chacun et le plus souvent n'avait touché que l'esprit. Le doigt du Demiurge y avait imprimé d'abord de la peur, et ensuite une honte qui prenait sa source dans le simple fait d'exister.

Ils sentaient la Corruption dans les yeux des femmes lorsqu'elles allumaient un cierge devant les images de Notre-Dame-des-Loups abritées sous de minuscules auvents contre les murs de briques de leurs maisons. Joignant leurs mains pour implorer la Vierge Noire, elles qu'émandaient une miséricorde dont elles se savaient indignes, car elles portaient en elles le Mal, et leurs innombrables crimes contre la Loi du Seigneur blessaient Son cœur et nourrissaient Sa colère.

Celle-ci priaient pour que ses enfants guérissent des maladies causées par le rationnement, celle-là s'en remettait à la divine providence car son époux avait eu les jambes broyées par la chute du fût d'un canon encore chaud. Leurs longs voiles noirs décorés de loups, qui étaient la parure des femmes de Fenrirstor, étaient ramenés sur leurs cheveux blonds et roux pour en cacher les flamboyantes couleurs que la fumée des hauts-fourneaux n'avait pas effadées. La Vierge Noire, tenant un enfant entre ses bras, était l'image d'un Ange si humain que les icônes en son honneur se trouvaient partout dans la ville basse. Elle apportait dans ses bras ronds toute la miséricorde du Seigneur et venait adoucir le sentiment de honte qu'Il leur inspirait.

Agenouillées, les yeux baissés, parfois le front collé au sol, les femmes de Fenrirstor disaient leur souffrance à la Vierge aux yeux d'or, dont les idoles versaient parfois des larmes de compassion. Elles la disaient pour leurs époux qui préféraient se soûler puis se battre aux poings ou au couteau pour crier la leur. Elles recherchaient la force de faire face à leurs devoirs quotidiens, comme celles d'Adevărat songeaient à la victoire prochaine contre la Corruption et l'avenir radieux qui les attendait pour affronter chaque journée de labeur.

Les gens d'Adevărat, même les derniers des parias, étaient fiers d'être vierges de toute Corruption, et d'affronter la mort sans crainte du néant.

Les gens de Fenrirstor étaient fiers d'avoir été touchés par la grâce divine. Ils étaient heureux de savoir leur âme immortelle et plaignaient les Infidèles dans leur ignorance. La miséricorde du Créateur était heureusement infinie, ainsi y avait-il une place pour chacun d'entre eux, car ils avaient la Foi et vivaient éternellement.

Bethmen et Maÿn avaient coupé en deux la couverture dans laquelle ils avaient dormi pour s'en servir comme de deux capes, afin de dissimuler les insignes de l'Ordre sur leurs vêtements. Précaution peut-être inutile, car on ne faisait guère attention à eux.

-On dirait vraiment le Quartier-Peste, murmura Maÿn à son frère. Mêmes usines, même misère, même rage contenue...

-C'est vrai, acquiesça Bethmen. La Corruption est partout, en chacun d'eux, mais c'est bien la seule différence notable...

Il s'interrompit soudainement. Ils étaient arrivés à une place où se dressaient deux colonnes de métal faites de canons ennemis fondus ensemble. Au sommet de chacune de ces colonnes se tenait un Garde-Chair, un Ange des Légions du Châtiment, vêtu d'une longue tunique noire qui ne laissait voir ni mains, ni visage, ni pieds. Ils n'avaient en lieu d'ailes qu'une ossature aussi blanche que l'ivoire, et portaient à la main les tables sur lesquelles étaient inscrites les lois et les condamnations de ceux qui les enfreignaient.

Au pied de chaque colonne se tenaient des damnés qui avaient offensé le Seigneur, enchaînés par le cou et vêtus de haillons puants. Leurs lèvres et leurs yeux étaient cousus par des fils de fer tressés, et sur leurs fronts étaient inscrits d'une encre écarlate les mots de la langue sacrée décrivant leur crime. Par un religieux souci de décence les hommes étaient enchaînés d'un côté et les femmes de l'autre. Ils tendaient vers les passants des mains implorantes, gémissant pour obtenir à boire, et parfois quelqu'un venait leur apporter un peu d'eau ou de lait qu'ils buvaient avidement entre leurs lèvres qu'ils pouvaient à peine entrouvrir.

-Par les cornes du Grand Bélier, murmura Maÿn... Qu'ont-ils donc fait ?

-Regarde, c'est écrit : *Inflexibles et Relapses*, répondit Bethmen en lui désignant discrètement une des bannières blanches qui étaient accrochées en haut des deux mâts et sur lesquelles était écrite la sentence des prêtres. Soit ils refusent de confesser leurs crimes soit ils sont retombés dans l'erreur.

-*À ceux qui suivront Ma Loi Je donnerai toutes les terres que fouleront leurs pieds. Aux autres Je volerai l'espérance et les enfermerai dans des tombes brûlantes*, lut Maÿn sur les bannières. Est-ce pour cela qu'ils les laissent mourir à petit feu ?

-Khenem nous a bien dit qu'il a fallu quatre coups d'épée avant que tombe la tête de notre père...

Saisissant le bras de sa sœur pour l'arracher à cette contemplation morbide, Bethmen chercha à se fondre avec elle dans un groupe de femmes se rendant au lavoir. Ils déambulaient depuis plusieurs heures déjà dans la ville basse, et les maisons de briques rouges se succédaient sans cesse les unes aux autres, les entrepôts aux entrepôts, les cheminées vomissantes aux toits de fer et de verre sale des usines, sans qu'ils pussent atteindre les

limites de la cité. Est-ce que Fenrirstor n'avait pas de fin ou bien tournaient-ils en rond ?

-Petit Frère, dit Maÿn en cessant soudainement de marcher. Je n'en peux plus, je suis échech et mat, j'ai besoin de me reposer.

-Tiens bon, quoi ! D'après ce que nous avons pu entendre, les nôtres sont à quelques kilomètres à peine.

-Les nôtres... répéta Maÿn avec un ricanement sinistre. Il n'y a guère que toi et moi qui soyons *nôtres*, Bethmen, et encore...

-Crougnerage, vas-tu te taire ! ? dit Bethmen avec un accent de colère aussi soudain qu'effrayant dans la voix, comme s'il se retenait depuis trop longtemps. Tu ne vas pas défaillir ici, en plein pays ennemi ! Je n'ai pas fui l'Ordre pour devenir une épave comme ces malheureux, ou un de ces être corrompus qui se prosternent devant Malkhut ?

Tout en parlant il cherchait à entraîner sa sœur mais elle s'immobilisa et le saisit par le col :

-Malkhut ! ? Tu as bien dit Malkhut ? Tu veux parler de l'idole à l'enfant ?

Surpris par la réaction de sa sœur, Bethmen acquiesça. Cette femme tenant un nourrisson dans ses bras, et que les Fidèles de Fenrirstor appelaient la Vierge Noire ou encore Notre-Dame-des-Loups, était en fait un Archange. Son nom sacré était Malkhut. Mais d'où Bethmen le savait-il ? Alors qu'il se posait lui-même cette question, Maÿn lui demanda, en serrant son bras avec une force inattendue, comme si elle ne ressentait plus la fatigue :

-Comment connais-tu son nom ?

Désorienté, Bethmen répondit qu'il avait dû lire ce nom au-dessus des icônes. Intraitable, Maÿn répliqua qu'ils n'avaient rien vu de tel.

Elle entendait ce nom pour la première fois de sa courte existence, mais il était étrangement familier et lourd de sens. Ce nom pouvait signifier 'royaume' et, sans comprendre pourquoi, Maÿn y voyait celui d'un Ange à deux têtes, chargé d'établir le lien manquant entre le Démon et l'humanité, de fonder le Royaume dont parlaient les Fidèles. Comme son frère, elle le savait sans jamais l'avoir appris.

-Ça recommence, n'est-ce pas ? dit-elle avec un regard affolé. C'est comme pour le nom de la neuvième Couleur : tu dis naturellement des choses que tu n'es pas censé savoir, des choses que Bethmen Hesterayül *ne peut pas* savoir. Et tu ne sais pas toi-même d'où ça vient...

-Mais *je suis* Bethmen Hesterayül, frangine, répondit le jeune garçon d'un ton mal assuré, comme si l'angoisse de Maÿn se communiquait à lui. Bon, écoute : je crois qu'il y a une sorte de maison en ruines là-bas... avec un jardin. Nous pourrions y attendre la nuit. Allez, viens !

Soutenant sa sœur redevenue presque inerte, Bethmen se hâta vers ce qui avait dû être une luxueuse villa que l'ouvrage du canon avait privé de sa superbe, et ce il y avait sans doute déjà de nombreuses années de ça. Leurs pas étaient lourds et difficiles, comme si la boue les retenait au sol, ou comme si l'air était plus lourd à Fenrirstor.

Attendre la nuit était sans doute plus sûr pour franchir la ligne de feu, pourtant Bethmen regrettait cette pause. Il sentait un regard de plomb peser sur ses épaules depuis qu'ils avaient quitté le train. Cela ressemblait à une présence diffuse qui les cherchait et se rapprochait de plus en plus à chaque minute. Mais il ne voulait pas céder à cette oppression silencieuse.

Lui non plus n'appréciait guère ce talent inattendu qui n'avait rien à voir avec son don de Prescience habituel, si rassurant dans son imprécision et son symbolisme onirique alambiqué.

La vision qu'il avait eue juste avant de grimper sur la Vouivre lui revenait sans cesse à l'esprit. Celui qui les cherchait était celui qui s'était adressé à eux dans sa vision, qui se disait leur père, leur créateur... Mais cela ne pouvait être lié au Démon, puisqu'ils étaient vierges de toute corruption. Peut-être était-il tout simplement la proie d'un Ange qui jouait avec son esprit ?

'En un sens je préférerais presque ça' se dit le jeune homme en se dirigeant vers la villa en ruines.

Un vol de corbeaux s'envola lorsqu'ils franchirent une arche de pierre qui semblait marquer l'entrée du quartier qu'ils venaient de quitter. Les rues devenaient plus larges et beaucoup moins peuplées. Au loin les deux enfants purent entendre le son familier du canon.

Ils arrivaient à la périphérie ouest de la cité, que la proximité du front avait vidé de sa population. Les maisons n'avaient plus cette apparence indifférenciée des taudis de la ville basse. Elles paraissaient procéder d'une architecture irrégulière et chaotique qui était le résultat de bombardements.

Certains étaient manifestement récents, comme le cratère qu'ils durent contourner, au fond duquel brûlaient encore les cadavres dispersés de trois hommes ainsi que du cheval qui traînait leur attelage. D'autres étaient beaucoup plus anciens à voir l'érosion qui s'était accumulée sur des maisons à moitié en ruines, qui n'avaient jamais été reconstruites.

Sur la façade de l'une d'entre elles, Bethmen reconnut l'emblème arachnéen des Persona, qui se voyait encore malgré les fissures et les traces noirâtres des coulées d'eau suintante. Il put même lire la devise inscrite sur les bannières tenues par les deux griffons qui encadraient le blason, qui proclamait laconiquement : *J'attends*. Au-dessus on pouvait même reconnaître deux des quatre branches de la croix de la vie éternelle, coupée par l'effondrement d'une partie du mur. Ces ruines dataient donc de l'époque où Fenrirstor avait été prise aux Hyrcans par les Fidèles.

Ce quartier appartenait décidément à la vieille Fenrirstor et le canon d'aujourd'hui y rejoignait celui d'hier, comme par l'effet d'un ballet macabre.

Soutenant toujours sa sœur, Bethmen devina que si les nouveaux maîtres de Fenrirstor n'avaient pas pris la peine d'effacer ces signes de l'ancienne appartenance de la cité à la République, c'était que ces lieux n'avaient pas attendu la proximité du Front pour être dangereux.

Le soir tombait, et il voyait des ombres grises se faufiler hors des maisons qu'il avait cru vides un instant plus tôt. Il remarqua des charognes de chiens, de chats ou de corbeaux accrochés aux portes qui tenaient encore, ce qu'il avait déjà vu faire à Adevărat dans le Quartier-Peste, là où la Milice n'entrait jamais, pour délimiter les territoires des différentes truanderies en exercice.

La maison à laquelle il avait songé était l'une de celles-là et ils durent continuer leur chemin, se rapprochant de plus en plus du front. À quoi pouvait bien ressembler les derniers faubourgs vers lesquels ils marchaient, où la pègre devait sans doute laisser progressivement la place à l'armée ? Bethmen prit à la ceinture de sa sœur l'arme dont elle s'était servie pour tuer les deux soldats. Il ne restait plus qu'une balle, mais on ne savait jamais. Après tout une balle avertie en valait peut-être deux.

Chapitre 8

Que par Sa volonté

Grâce à la glorieuse contre-offensive conduite par l'Ordre, on n'entendait plus le bruit du canon à Adevărat depuis plusieurs jours, mais l'orgueilleuse capitale semblait plus inquiète que jamais. Lorsque Sarvenaz regardait de la fenêtre de sa chambre la succession des toits couverts de ces ardoises multicolores dont les Hyrcans étaient si fiers, la cité lui faisait l'impression d'un animal terrorisé, tapi au fond de son terrier. La peur était partout, mais étrangement cela ne rendait pas sa propre angoisse plus supportable.

Peut-être était-ce à cause de cette pluie qui n'en finissait pas.

Les rues du Quartier-Peste étaient déjà inondées et il avait fallu mobiliser les Gardes du Port en renfort de la milice pour empêcher la vermine des bas-quartiers d'envahir la ville. Même Nergal et les Geôliers de l'Antichambre étaient venus à la rescousse, et une fois de plus la Main gauche s'était montrée fort utile pour ramener ces gens-là à la raison. Le Prince Eyal lui-même avait dit que l'inondation avait nettoyé toute la chienne de la cité.

On marchait encore à pied sec aux environs du Kahyd, mais pour combien de temps ? Lentement, inexorablement, l'eau montait. Elle entendait les domestiques en parler entre eux. Les Anges ne la survolaient plus, certes, mais Adevărat allait-elle mourir de cette lente noyade ?

Écartant ses rideaux de soie blanche, Sarvenaz regarda la pleine Lune, qui se dressait au milieu des nuages des derniers jours de Brumaire. Bientôt viendrait Frimaire. Est-ce qu'un vent froid allait se lever pour geler brusquement toute cette eau ? Portant la main à son front, elle crut y sentir de nouvelles rides, creusées par l'angoisse qui ne la quittait pas. En se retournant pour regagner son lit et la bienveillante bouillotte qui l'y attendait, elle vit une silhouette qui s'y tenait assise.

Rendue plus pâle encore que de coutume par la lumière de la Lune, Icémie la regardait en souriant. Sarvenaz s'était retenue de crier, et elle ne prononça aucune parole. Icémie était vêtue de l'une de ses longues chemises de nuit, et ses longs cheveux étaient dénoués. Elle paraissait vulnérable et inoffensive en ce simple appareil, mais Sarvenaz restait immobile à la fenêtre, comme si elle regardait un spectre.

Sarvenaz ne l'avait pas revue depuis le matin où elle était dans cette même chambre pour lui signifier qu'elle occuperait désormais l'endroit. L'ancienne Hiérophante semblait s'être fondue dans le Kahyd et le hanter de manière aussi invisible que ce mystérieux espion envoyé par le Concile, qui ne s'était toujours pas manifesté à elle. Deux spectres jouaient chez elle une interminable partie de cache-cache dont elle attendait la conclusion avec une sorte d'impatience paniquée. Et l'un d'entre eux avait choisi de se lui rendre visite ce soir.

-Non Sarvenaz, dit Icémie comme si elle lisait ses pensées à cet instant, bien que je porte l'un de tes effets, je ne passe pas mes journées cachée au fond de l'un des gigantesques placards de ta garde-robe. Je ne suis pas non plus venue à toi dans le désir de satisfaire un quelconque désir sexuel, crois-le bien.

'Ç'eût été trop simple, aussi' ne put s'empêcher de penser Sarvenaz, qui n'était guère rassurée pour autant.

-Bien qu'étant née ici, continua Icémie, je n'ai jamais souscrit à cette dispersion du désir qui est si appréciée à Adevărat. Je suis venue ici pour dormir.

Retrouvant un semblant de parole, quoique balbutiante, Sarvenaz invita son invitée à prendre ses aises dans son lit, et voulut quitter la chambre pour aller dormir à côté. Mais Icémie la retint :

-Si je n'ai aucune intention sexuelle, je souhaiterais en revanche dormir avec toi, Sarvenaz. J'ai... Disons que j'ai besoin de chaleur humaine.

La tête baissée, Sarvenaz tourna les talons et se dirigea vers son lit avec les pas d'un condamné se rendant à l'échafaud. Fallait-il qu'on lui prît même ses nuits ? Les gestes lents et tremblants, elle se glissa sous les draps, priant le Grand Bélier, l'âme de Méthyl et jusqu'au Démon réuni pour que cette femme qui la terrorisait ne s'approchât pas d'elle.

Les yeux grands ouverts, retenant sa respiration, elle resta d'abord aussi immobile qu'une statue, puis constata avec soulagement qu'Icémie restait étendue à distance respectueuse et lui tournait le dos. Bougeant aussi peu que possible, comme pour ne pas réveiller le lion qui dort, elle voulut se détourner à son tour de sa voisine, quand elle entendit l'ancienne Hiérophante murmurer d'un ton à peine moins impérieux que d'habitude :

-Prends-moi dans tes bras, Sarvenaz.

Sarvenaz avait envie de pleurer. Elle se sentait en cage, comme l'était cette irréductible peste de Maïn lorsqu'elle la punissait. Et les barreaux invisibles de sa cage semblaient se rapprocher de plus en plus.

Elle se glissa néanmoins jusqu'à sa voisine, et posa une main tremblante sur son épaule. Son corps était froid mais il était fait comme le sien, et elle entendit le battement du cœur à travers les deux épaisseurs de soie. Les cheveux noirs de l'ancienne Hiérophante avaient la douceur de ceux d'une toute jeune fille. Alors Icémie lui parla, comme deux amies murmurent dans le noir avant de s'endormir, mais sa voix avait un ton calme

de conteur :

-Il y a de cela quelques semaines, un homme au sang corrompu a été capturé à Sainte-Volonté. Il était parvenu à entrer dans l'une des places-fortes les mieux protégées de l'Ordre.

Le glas de la petite horloge sonna onze heures. Comme si elle voulait être certaine d'avoir toute l'attention de Sarvenaz, Icélie attendit que le silence se fît à nouveau puis reprit :

-Après l'avoir soumis au Crible du Sang, il est apparu évident qu'il s'agissait d'un de ces fous que les prêtres appellent les *Akudim*. Ce sont des hommes souvent doués de Double-Vue ou de Prescience, chez qui la corruption engendre une sorte de démence directement liée au Démon. Parmi les volontés innombrables et contradictoires du Démon, ils choisissent d'en accomplir une en particulier, toujours folle et irréalisable. Ils l'appellent leur quête, leur mission divine. Les prêtres les tolèrent comme un mal nécessaire, car ils disent qu'ils représentent des liens essentiels entre le Démon et ce qu'ils prétendent être Sa création.

Icélie se tut un instant, comme si elle attendait une question de la part de Sarvenaz, dont le corps commençait enfin à la réchauffer un peu. Mais Sarvenaz resta muette, aussi elle continua :

-Je l'ai alors longuement... interrogé sur sa quête et il m'a avoué qu'il était venu à Sainte-Volonté pour y reprendre un livre sacré que nous aurions volé au Prophète et caché entre les murs de Sainte-Volonté. Il le désignait par ce titre évocateur : *le Bestiaire des Anges*, mais l'appelait aussi le Livre de Chair, nom dont la signification m'est d'abord restée obscure.

Si elle avait pu se détendre, Sarvenaz se fût sans doute déjà endormie à l'écoute ce récit. Elle ferma les yeux pour essayer de se calmer, tandis qu'Icélie continuait :

-Les *Akudim* sont des fous, mais ils constituent pour nous une source d'information précieuse sur les intentions du Démon qu'ils révèlent par leurs actions. Mais cette fois j'étais déconcertée : Sainte-Volonté ne contenait aucun livre qui fût sacré aux yeux des Fidèles, ni même aucun texte qui fût unique. J'ai d'abord cru à une prise de guerre dissimulée par le précédent Hiérophante, et j'ai longtemps cherché. En vain. Ce n'est que plus tard que j'ai fait le lien avec vos enfants adoptifs.

Sarvenaz rouvrit les yeux et involontairement sa main se crispa sur l'épaule de l'ancienne Hiérophante.

-C'est l'un des Maîtres de Sainte-Volonté qui m'a mis sur la voie sans le savoir. Un enfant adopté lui aussi, mais de la famille des Tygalesco. Il était fasciné par ces deux enfants, et surtout par Maÿn. Bien entendu n'importe quel Chevalier digne de ce titre ne pouvait manquer d'être intrigué par cette force mystérieuse qui émanait d'eux. Mais Tygalesco est le seul qui m'ait dit à leur sujet : 'Ces enfants sont comme un livre écrit dans une langue inconnue, un livre de chair.'

'Mais quelles horreurs m'a-t-on confiées ?' se demanda Sarvenaz, qui doutait décidé-

ment de plus en plus de pouvoir trouver le sommeil cette nuit. Fallait-il qu'elle apprît chaque semaine quelque nouvel abominable secret concernant ces deux Apocalypses sur pieds ?

Elle eut envie de demander à Icélie pourquoi celle-ci n'avait pas aussitôt ordonné qu'on réglât cette affaire par une nouvelle solution 'radicale', comme celle qui avait prévalu pour les Cighans. Deux gorges à peine finies : il suffisait d'une lame aiguisée et le tour était joué. Et on pouvait lui faire confiance : jamais elle n'eût exigé justice ou même la plus petite réparation pour cette perte.

-Lorsque j'ai fait ce rapprochement, un messenger est venu m'apporter la nouvelle de la rupture du Voile, ainsi qu'une recommandation du Hiérophante des Chiffres concernant vos enfants. Il fallait les mettre au plus vite au secret, loin de Sainte-Volonté, loin d'Adevărat, loin de tout.

Comme si elle avait voulu accroître encore l'effroi de Sarvenaz, elle parla alors de la Prophétie qui avait annoncé l'avènement des deux enfants, du moins de la partie qui était connue de la Main Droite.

Il était contraire à son honneur de Chevalier et de patricienne de divulguer ce genre de secrets, qui n'appartenait qu'à l'Assemblée des Patriciens. Mais cela n'avait guère d'importance en regard de son désir de partager le poids de ses pensées pour trouver enfin le sommeil.

-Ce fut le soir même où vos enfants désertèrent, alors que j'avais ordonné leur départ pour l'aube suivante, que j'acquis la certitude que ce fameux *Bestiaire des Anges* n'était pas la pure lubie d'un fanatique. Ce fut un Ange détourné, soumis à ma volonté, qui me l'apprit par son *Sefer*.

Icélie promena sa main sur les draps et suivi du doigt l'un des montants de bois du lit, comme une enfant. Elle n'avait jamais raconté à personne cette étrange expérience qui avait été le point de départ de son Apostasie.

Prenant dans la sienne la main que Sarvenaz avait posée sur son épaule, elle ramena le bras de la veuve sur elle comme si elle voulait se protéger d'un couvent. Se retrouvant ainsi collée de tout son long contre l'ancienne Hiérophante, Sarvenaz retint son souffle un instant, comme si ce contact avec ce corps saturé par le pouvoir et par une histoire si lourde pouvait la tuer.

-Je n'avais encore jamais fait une chose pareille, continua Icélie. J'en ai appris tant que je n'ai compris que peu à peu toutes les implications de ce que j'avais découvert. Mais aujourd'hui je sais. Je sais que Bethmen et Maÿn *sont* ce que ce fou appelait le Bestiaire des Anges. Ils sont véritablement un livre sacré, un Livre de Chair dans lequel le Démon a écrit sa propre histoire. Mais nul ne peut sans doute le lire qu'eux-mêmes.

Sarvenaz sentit une goutte d'un liquide froid couler sur sa main que tenait Icélie près de son visage. Il lui fallut un instant pour comprendre que l'ancienne Hiérophante pleurait. Elle pleurait en silence, sans que son corps fût parcouru de sanglots, comme on pleure sans s'en rendre compte.

-Je ne sais pas à quel moment j'ai tout perdu, murmura Icémie entre ses larmes. Fut-ce à cet instant où j'ai compris que la Prophétie de Tiamat faisait écho aux derniers mots du Hiérophante exécuté par le Prince Eyal : *Vous êtes devenus le simple reflet de ce que vous deviez combattre*, et que ce Livre de Chair annonçait la fin de l'Ordre à qui j'avais consacré mon existence, en même temps que celle du Dmiurge ? Ou bien n'avais-je pas déjà tout perdu il y a quinze ans, lorsque j'ai abandonné Idegén ?

Il y eut un silence qui parut si pesant à Sarvenaz qu'elle crut que sa nuisette s'était soudainement lamée de fils de plomb, où que sa chambre se trouvait à l'intérieur d'un chaudron échauffé par les élucubrations de la folle qu'elle tenait entre ses bras raidis par la peur.

-Vous ne saisissez rien de ce que je raconte n'est-ce pas Sarvenaz ? demanda soudainement Icémie, en se retournant légèrement vers elle, comme si elle prenait soudainement conscience de sa présence.

-N... Non, *Nagy*.

Non, bien sûr. Sarvenaz ne connaissait certainement presque rien de l'histoire du dernier des Hiérophantes du Cauchemar. Que pouvait-elle comprendre des raisons qui avaient poussé Icémie à devenir l'une des Apostats ? À quoi bon lui dire que l'Ordre avait préféré le Dogme au sens initial de son existence ? Qu'il avait lâché la proie pour l'ombre ?

Icémie songea qu'il était également inutile de lui expliquer qu'elle redoutait le sommeil depuis la rupture du Voile, et plus encore depuis qu'elle avait ranimé en elle ce qu'elle avait appris en tant que Chevalier des Cauchemars. Elle demanda pourtant à tout hasard :

-Que savez-vous de l'Agora ?

-Lago... Pourriez-vous répéter ?

-L'A-go-ra, répéta Icémie, détachant chaque syllabe.

-Rien... *Nagy*.

Icémie la crut, car il était de fait peu vraisemblable qu'un homme aussi rompu à la dissimulation que Navier Hesterayül lui en eût parlé, et c'était un nom qui ne se prononçait qu'au sein de certains cercles restreints de l'Ordre.

Que pouvait-elle partager avec cette femme si différente d'elle ? Et avant tout qu'avait-elle elle-même à partager, elle qui n'avait pas pleuré depuis quinze années qui lui paraissaient si courtes à présent ? Qu'avait-elle à dire, hormis peut-être la souffrance qui irriguait à nouveau son cœur ?

-As-tu déjà aimé, Sarvenaz ?

Sarvenaz passa sa main libre sur ses yeux, et poussa un long soupir silencieux. Où l'emmenait-on encore ? Elle savait que ce genre de question était plus une introduction rhétorique et ne s'inquiétait pas de la réponse qu'il eût fallu fournir, cependant, par le fait d'un instinct très sûr, elle redoutait toute forme de complicité possible entre elle et son invitée forcée. Mais ses craintes étaient infondées, car Icémie avait surtout besoin d'une présence attentive :

-Il y a quinze ans, je suis tombée amoureuse d'un Chevalier de la Main Gauche,

l'homme qui avait trouvé Maÿn le jour même où j'avais trouvé Bethmen : Idegen, qui se fait appeler ici Khenem.

Sarvenaz ne parvint pas à réprimer un haut-le-corps. Elle s'était attendue à tout sauf à ça. Ce n'était pas tant qu'une relation entre une Hyrcane et un nomade la choquât. Elle connaissait assez bien les patriciens et leur goût malsain pour les mésalliances. Son mariage avec Navier Hesterayül pouvait d'ailleurs également être vu comme le fruit de ce genre de déviance.

Non, c'était autre chose : imaginer qu'une femme comme elle pût être amoureuse la rendait encore plus terrible à ses yeux. Elle savait de quoi Icémie était capable la tête froide, qu'en était-il lorsqu'elle se montrait passionnée ?

-J'étais très jeune alors, continua Icémie d'une voix légèrement étranglée, et c'était le genre de passion qui donne l'illusion d'une seconde naissance. Je redécouvrais tout : les sons, les couleurs, la chaleur, la douceur du contact de la peau... Je m'éveillais à nouveau et revivais en quelques jours toute mon adolescence.

Sans s'en rendre compte, Icémie souriait entre ses larmes.

-C'était un sentiment qui était né de la complicité qui nous unissait par rapport à notre découverte commune. C'était une nuit qui n'en finissait jamais dans laquelle tout redevenait possible. C'est alors qu'Idegen m'a parlé de l'Agora, qui allait être connue quelques mois plus tard sous le nom de la Conjuraison des Vingt Familles.

Se serrant à nouveau contre Sarvenaz comme si elle voulait lui dérober toute sa chaleur, elle ajouta, comme si son esprit oscillait à la manière d'un pendule :

-Sais-tu que je l'ai vu aujourd'hui ?

Cette question était purement rhétorique. Sarvenaz ne répondit pas et Icémie reprit après un silence :

-Il a changé mais je l'ai reconnu sans hésiter. J'ai même croisé son regard et je l'ai autorisé à me voir, mais il ne m'a pas reconnu.

La voix d'Icémie prit un accent de colère qui parut de fort mauvais augure à Sarvenaz.

-Je suis celle à qui il a confié un secret qui pouvait le conduire à l'échafaud qu'on a dressé pour ton époux, ou du moins à un autre, puisqu'il n'était pas patricien, ni même Hyrcan. Il était l'un des descendants de Finom Kez, le Chaman-Empereur qui avait été vaincu par l'Empire quelques temps auparavant.

Ce nom évoquait quelque chose même dans la mémoire peu attentive de Sarvenaz. Évidemment, se dit-elle, ce ne pouvait être un nomade quelconque. De lignée prestigieuse, renégat, Chevalier de la Main Gauche... il avait décidément tout pour plaire.

-Nous étions ennemis par le lignage, adversaires au sein de l'Ordre, et l'un et l'autre aussi secrets qu'on pouvait l'être. Et pourtant il m'a parlé de l'Agora, cette société secrète fondée par Feyen Hadelqamal, le dernier des Hiérophantes de la neuvième Couleur.

Elle ferma les yeux et repensa à cette nuit où il lui avait tout expliqué, alors qu'ils étaient sur le navire qui les conduisait à Adevărat. Elle n'avait pas seulement été surprise, mais surtout horrifiée par les propos qu'il lui avait tenus.

Pourtant elle n'avait rien répondu à ce moment, peut-être parce que les sentiments qui les unissaient les plaçaient en-dehors de leurs repères habituels à tous deux. Elle avait vécu cela comme une sorte de rêve, aussi incompréhensible et aussi étrange que n'importe quelle vision onirique.

Ils n'en avaient plus jamais parlé ensuite, et peu à peu cette nuit où elle n'avait pourtant pas dormi une seule seconde ne lui était plus revenue en mémoire que sous la forme d'un rêve, un rêve qui perdait un peu de sa réalité à chaque occurrence.

Il regardait la mer tout en parlant, c'était une nuit agitée de Vendémiaire, qui avait gardée la chaleur de l'été. Elle, en revanche, le regardait lui.

Ils étaient nus l'un et l'autre dans l'intimité de leur cabine, alors que les deux enfants dormaient l'un près de l'autre dans leur couffin, et elle se souvint qu'ils mangeaient des raisins blancs. Tandis que leur chair sucrée fondait sur sa langue, elle écoutait cet homme lui dire que l'ennemi n'était pas seulement le Démon ou la Corruption, mais le renoncement de la pensée. L'Agora prétendait qu'il fallait détruire l'Ordre. Car si l'Ordre était apparu pour protéger les Infidèles de la Corruption, il n'œuvrait plus alors que pour sa propre survie.

'Que défendons nous, Icémie ?' lui avait-il demandé. 'Notre droit à la connaissance ou les privilèges de l'Ordre ? Le Dogme ne dit-il pas que le crime du Démon est d'avoir voulu voiler nos yeux et mutiler notre entendement ? Mais l'Ordre cherche lui aussi à restreindre notre savoir et à étancher notre soif de comprendre par le Dogme. L'Ordre brûle les livres, l'Ordre arrache les langues de ceux qui ont parlé contre lui et brise les mains des scribes qui lui désobéissent. Tout comme le Démon, l'Ordre croit détenir la Vérité. Ceux qui croient détenir la Vérité croient aussi nécessaire d'interrompre le cheminement de la pensée pour ne pas s'en éloigner, et c'est là le crime commun au Démon et à l'Ordre.'

Il avait conclu par les mêmes mots que ceux qu'avait prononcés Hadelqamal.

-L'Agora se voulait une survivance de l'ancienne République, reprit Icémie, telle qu'elle était avant l'avènement de l'Ordre. Elle prétendait que l'Ordre n'était plus qu'un monstre à l'image de nos ennemis. Hadelqamal n'a pas été condamné pour avoir été victime de la Corruption, mais pour avoir fondé l'Agora. Qu'auraient pensé les Chevaliers, les Patriciens, et même le Peuple, s'ils avaient appris qu'un être aussi illustre que le Neuvième Hiérophante, vainqueur de la Marche Irréelle, s'était détourné du Dogme et avait abjuré l'Ordre ? Ce fut pour cette raison que le Prince Eyal voulut le couvrir d'opprobre avant sa mort en le livrant à des Anges détournés par mon prédécesseur, le dernier fondateur de l'Ordre encore vivant.

Icémie repensa à l'épée qu'elle avait brisée, brisant en même temps le lien qui l'unissait à l'Ordre.

-La mort d'Hadelqamal annonça celle de l'Agora. Au moment où Idegen me parlait, le destin de votre époux était déjà scellé. J'ai perdu Idegen lorsqu'il a dû fuir pour échapper à la Milice. Je croyais l'avoir perdu à tout jamais, et c'est ici que je le retrouve...

-Que lui avez-vous dit ? demanda spontanément Sarvenaz, étonnée de sa propre effronterie.

-Rien, répondit Icémie sans la relever. Je n'ai rien osé lui dire. J'ai trop imaginé cet instant lorsque j'étais jeune pour oser mettre à mal l'idée que je m'en faisais. Mais j'aurais pu lui dire qu'après quinze ans, j'ai enfin saisi le sens de ses paroles. L'Agora n'a pu survivre à la mort de son fondateur, et cela prouve sans doute qu'elle ne pouvait nous rendre ce que à quoi nous avons renoncé en acceptant la protection de l'Ordre. Mais il est vrai que j'ai senti mon esprit renaître lorsque je me suis à mon tour détournée de l'Ordre. C'était à la fois douloureux, terrifiant et exaltant. Le monde avait perdu ses contours nets et ses couleurs trop simples, ma vision était devenue trouble et floue, comme si je m'éveillais d'un sommeil de quinze années.

Icémie se souvint qu'elle avait appelé à elle cette torpeur. Elle s'était engourdie pour ne plus ressentir la souffrance que lui avait causé la perte de son compagnon. Et cette souffrance s'éveillait à nouveau en elle, comme un monstre du pays des glaces réchauffé par la lumière du jour.

C'était pour s'en prémunir qu'elle avait besoin de chaleur humaine et d'une nuit de repos. Une nuit sans rêves pour la livrer à ceux qui avaient envahi la Marche Irréelle et se nourriraient de ses faiblesses si elle s'y perdait.

-Il n'est pas de prison plus sûre que celle de l'esprit, dit le Dogme. J'étais loin de me douter à quel point cela pouvait être vrai.

Sarvenaz se demanda pourquoi l'ancienne Hiérophante citait le Dogme puisqu'elle s'en était détournée. Elle-même n'avait jamais particulièrement cherché à assimiler tous les commandements du Dogme ni à en comprendre le sens mais il lui semblait néanmoins blasphématoire de prétendre considérer le Dogme comme une espèce de marché où l'esprit pouvait choisir ce qui lui convenait et rejeter le reste. Le Dogme avait été écrit par Méthyl, et seule une folle vanité pouvait conduire à vouloir tronquer ou réécrire la parole du Maître.

Icémie s'était endormie. Sa respiration lente suggérait un sommeil profond et sans rêves, un abîme silencieux dans lequel elle avait trouvé refuge, comme ces corneilles qui nichent sur les parois des ravins.

†

-Ne dites pas de ceux qui sont tués sur le sentier de Dieu qu'ils sont morts ! Ils vivent, mais vous en êtes inconscients ! chantait le page en uniforme de sa voix claire de castrat.

Cent baïonnettes se levèrent d'un seul geste et cent déflagrations simultanées déchirèrent l'air humide pour honorer les morts allongés dans la boue. Comme pour donner raison au chant du page, certains morts ne l'étaient en effet pas encore tout-à-fait mais les médecins avaient renoncé à les soigner et ils ne survivraient guère longtemps une fois qu'on aurait cloué le couvercle de leur cercueil. L'officier qui commandait le bataillon abaissa son sabre et ordonna de rompre les rangs.

Ils étaient dans la cour d'une maison transformée en hôpital, dont les murs à moitié détruits témoignaient de la soudaine proximité du front. Les Infidèles avaient attaqué au matin et les accrochages n'avaient pas cessé de tout le jour. L'ennemi semblait éviter l'affrontement et mener une épuisante guerre d'usure, mais Fenrirstor ne céderait pas.

Tandis que les fossoyeurs plaçaient les morts dans les cercueils qui leur étaient destinés, le page se remit à chanter. *Fais retomber sept fois sur les Infidèles à pleine mesure l'insulte qu'ils t'ont faite, Seigneur. Ils ont versé le sang comme de l'eau autour de la cité. Ô Seigneur ! Jusqu'à quand Ta jalousie et Ta Colère brûleront-elle comme un feu ?*

†

Myvaïd enfila les gants blancs que son épouse avait cousus pour lui. Il le faisait toujours avec lenteur, comme un rituel qui devait le préserver en vie. L'aigle des Hesterayül y était brodée ainsi que leurs initiales liées entre elles comme deux insectes fragiles. Il vérifia les chambres de ses deux pistolets et dégaina son sabre pour en vérifier le fil. Quelqu'un entra à cet instant dans la tente.

C'était Ereshkigal. Ses lunettes écarlates posées sur son nez, elle le regardait de ses yeux multicolores. Elle lui tendit un long sabre à poignée de platine dans son fourreau :

-Vous vous battrez avec cette arme, sur ordre de Walküre.

Lorsque Myvaïd la prit, il fut d'abord surpris par son poids étonnement élevé puis entendit la voix rauque de l'arme s'adresser à lui. Elle lui parla comme une mère aimante à son fils. Elle le protégerait, dévierait la trajectoire des balles qui lui seraient destinées, l'aiderait à fendre la foule pour retrouver ceux qu'il devait rendre à l'Ordre. Elle écarterait les malédictions des Anges et déchirerait pour lui leurs ailes diaphanes.

-Elle se nomme *la Porte dérobée*. Elle vous permettra de frapper à la fois ici et dans la Frontière, afin que vous ne risquiez point de vous y perdre. Elle était destinée au Prince Eyal, mais vous seul aurez l'honneur de l'utiliser.

Tandis qu'il en faisait glisser la lame interminable sur la paume de sa main, Myvaïd remarqua :

-Ce n'est pas une épée, c'est une faux.

-Et la moisson sera riche, cette nuit, Myvaïd. Gris-Leu, quant à lui, m'a chargée de vous remettre ceci.

Elle prit à sa ceinture un collier de fer qui se fermait par un cadenas. Sans plus d'explications, Ereshkigal le plaça autour du cou du capitaine. Le métal était si rouillé qu'il était manifestement difficile d'en faire jouer la charnière. Myvaïd eut soudainement la sensation d'être présent en de multiples lieux à la fois. Il vit devant ses yeux la Lune qui brillait au-dessus de Fenrirstor et les visages de ses cavaliers qui l'attendaient à l'extérieur et fourbissaient leurs armes.

-Cet objet fera de vous le meilleur officier qui soit, Capitaine, dit Ereshkigal. Vous manipulez déjà l'art des Chaînes avec talent, comme tous les officiers de valeur, mais cet objet décuplera vos facultés. Cette nuit vos troupes de seront plus qu'un unique orga-

nisme dont vous serez la tête. Vos gens vous obéiront comme vous obéissent vos mains : jusqu'à être paralysés ou détruits.

Elle lui tendit une petite clef de fer, et il ferma le cadenas sans hésiter, car il craignait de reculer s'il s'attardait trop à y penser. Myvaïd Hesterayül ne se soustrairait pas à son devoir, puisque le sort de l'humanité infidèle reposait sur ses épaules. En lui rendant la clef il sentit un moment le contact de sa main et fut surpris de la sentir douce et chaleureuse.

Ereshkigal lui sourit et, remarquant un livre posé sur le lit du capitaine, s'y assit pour l'examiner. C'était un vieux livre dont le titre en lettres d'or était presque effacé.

-*Nos Enfers multicolores*, lut-elle à haute voix, est-ce donc cela que vous lisez le soir pour trouver le sommeil, dans l'espoir que les Mains Froides vous laisseront en paix ?

Myvaïd frissonna : elle savait. Évidemment, elle savait.

-Ce ne sont que de vieux contes, je les ai depuis ma première affectation aux Cadets d'Éponine...

Il s'interrompit brusquement : il venait de se rappeler que ce livre était l'un des trois volumes que Bethmen et Maÿn avaient abandonnés dans leur fuite. Comment avait-il pu oublier cela ? Ce recueil anonyme était devenu un fidèle compagnon de ses nuits de caserne, et il avait fini par ne plus penser à son origine. Remarquant son trouble, Ereshkigal lui dit en feuilletant l'ouvrage :

-Soyez tranquille, Chevalier, nous avons de bien plus graves sujets de préoccupation que vos lectures illégales. Nous sommes en guerre et ce genre d'objets ne survivra pas aux destructions qui se préparent, comme l'incendie de la grande bibliothèque de Neaşteptat nous l'a montré.

S'arrêtant à une page, elle lut :

-*L'hirondelle ivre...* C'était le conte que je préférais dans mon enfance.

-Comment ? s'étonna Myvaïd. Vous l'avez lu ?

-Bien sûr... Le titre de Hiérophante de la Reine-Esclave n'a jamais quitté ma famille, je descends de celui qui l'a fondé. Nous avons toujours été responsables de la censure, et je crois que c'est mon père lui-même qui a placé ce livre à l'index. Depuis toujours nous gardons précieusement dans notre bibliothèque un exemplaire de chaque ouvrage que nous avons interdit. J'ai passé d'innombrables heures entre des rayonnages peuplés de lettres interdites. Ces contes qui semblaient venir d'une planète lointaine ont marqué les prémices de mon adolescence. Je pleurais fort peu alors, mais il y avait dans certaines phrases un désespoir qui m'arrachait des larmes, peut-être parce qu'il me renvoyait à mon propre désarroi...

S'arrêtant à une page elle se mit à lire avec lenteur, comme si elle sirotait chaque mot :

-*Elle ne sait pas que j'épie le moindre de ses gestes comme s'ils cachaient un mystère. Il me semble toujours en la regardant que la nonchalance naturelle de ses mouvements s'est transmise aux boucles turbulentes de sa chevelure noire. Werel ne sait pas que je l'aime ; elle ne sait pas non plus qu'elle est belle, et ne fait rien ni pour l'un ni pour l'autre.*

Elle eut un sourire et un mouvement de tête qui exprimaient une émotion si sincère

que Myvaïd se sentit étrangement touché. Puis elle referma le livre d'un geste et le jeta sur le lit comme s'il était devenu soudainement trop lourd à porter :

-Je me demande bien pourquoi le souvenir de mon désarroi d'adolescente éveille en moi de la nostalgie ?

Puis elle se retourna vers Myvaïd et le fixa de ses yeux de verre écarlate :

-Voyez-vous à quel point ces livres pourraient être dangereux s'ils venaient à être abandonnés aux esprits trop faibles du vulgaire ? Mais soyez tranquille : le temps du papier est dépassé, nous sommes dans celui de la chair, du fer et du feu. Mais je vous laisse à présent, Chevalier. Bonne chance.

Elle se dirigea vers la sortie mais Myvaïd lui demanda :

-Et vous ?

Ereshkigal se retourna vers lui :

-Comment ça, moi ?

-Walküre et Gris-Leu m'ont chacun armé à leur manière, n'avez-vous pas vous aussi quelque objet à me confier pour garantir le succès de cette mission ?

La Hiérophante sourit comme si elle appréciait le brin d'ironie qu'il y avait dans la voix du jeune capitaine, puis répondit :

-Tout objet serait inutile, car je ne vous quitterai pas un instant, Myvaïd. Je serai votre ombre, votre souffle, comme le double invisible de l'âme dont parlaient les sorciers Khôms.

Myvaïd venait de verrouiller lui-même le cadenas d'un collier de fer autour de son cou, pourtant ce fut en entendant ces mots qu'il sentit ses mains trembler. Ereshkigal ôta ses lunettes pour les nettoyer au pan de son manteau, et, le regardant de ses yeux inhumains, lui dit d'une voix chaude et complice, presque sensuelle :

-Je serai en vous comme si vous étiez passionnément amoureux de moi. Je ne quitterai pas vos pensées et vous donnerai le désir et la force de revenir vivant. Vous n'avez jamais été téméraire, mais cette nuit je serai votre audace. Vous goûterez l'étreinte grisante de la folie, de votre folie intérieure.

Réajustant ses lunettes, elle sortit sans un mot de plus et laissa retomber la toile. Myvaïd passa sa main sur le collier de fer dont elle l'avait affublé, regarda une dernière fois le sabre démesuré qu'on lui avait confié, puis le rengaina. Lorsqu'il sortit à son tour pour enfourcher sa monture, ses hommes le saluèrent d'une haute clameur qui s'entendit jusque dans les rangs ennemis.

Myvaïd entendit chacun des cris distinctement comme s'ils venaient de sa gorge. Il lui semblait qu'il était devenu son armée, et que ses bras en étaient les deux flancs de cavalerie, prêts à s'abattre sur les phalanges adverses pour se frayer un chemin jusqu'aux deux déserteurs. C'était à la fois terrible et merveilleux, c'était aussi bon que l'amour.

†

Le son du canon s'était brusquement intensifié mais les deux adolescents étaient à

l'abri d'une cave souterraine. Ils n'y étaient pas seuls : un groupe de femmes s'y était installé avant eux. Elles avaient le regard vide et le maintien si particulier des prostituées, exactement semblables en cela aux nymphes du Quartier-Peste d'Adevărat. Elles portaient les mêmes châles couverts de loups rampants que les femmes du commun, mais leurs abondants bijoux de pacotille indiquaient assez clairement leur métier.

Leurs enfants étaient avec elles, et parmi eux il y avait un grand jeune homme, à peine plus âgé que Bethmen et Maÿn, qui mangeait le pain que lui tendait une jeune fille au bras cassé et les surveillait attentivement. Lorsque Bethmen était entré, son arme à la main, ils n'avaient rien dit, rien tenté. Mais le jeune souteneur ne les avait pas quitté des yeux.

Les deux adolescents s'étaient assis le plus loin possible de leurs hôtes involontaires. Maÿn s'était endormie sur l'épaule de son frère, qui n'avait pas lâché son arme, et luttait contre le sommeil, ce en quoi le bruit des explosions lui était d'une aide considérable. Il était difficile de dormir en entendant siffler les obus au-dessus de la maison pour tomber à cent mètres à peine. L'un des obus avait frappé la maison elle-même et la violence du choc s'était transmise jusqu'au sol de la cave.

La jeune femme au bras cassé se leva et sortit de son sac une icône représentant Notre-Dame-des-loups, qu'elle plaça contre le mur, nettoya, puis baisa à plusieurs reprises en se prosternant à chaque fois. Mains jointes malgré son bras cassé, elle se mit à prier à mi-voix avec une ferveur qui l'aidait certainement à garder un semblant de calme au beau milieu du chaos de la guerre.

Jetant par curiosité un œil à l'image pieuse, Bethmen se figea soudainement et se mit à l'observer avec intensité. La figure de l'icône représentait Malkhut tenant non pas un enfant entre ses bras, mais deux.

Ses yeux d'or et ses longs cheveux lui donnaient l'apparence d'une toute jeune fille sereine et aimante, tenant le frère et la sœur dans la chaleur de ses bras ronds, et les protégeant contre la violence aveugle du monde. Un sentiment d'infinie douceur et de bonté universelle s'exprimait par le pinceau de l'artiste qui avait sans doute pris sa fille ou sa petite sœur pour modèle, ou peut-être une jeune mendicante qu'il avait récompensée d'un quignon de pain.

Laissant Maÿn seule, Bethmen se leva et s'approcha de l'icône, sans faire attention à la réaction de la femme qui cessa de prier pour le regarder d'un air affolé.

Il savait que Notre-Dame-des-Loups se nommait en réalité Malkhut, car il avait été cet enfant qu'elle tenait, et Maÿn également. Il était si absorbé par cette vision qu'il ne vit pas le jeune homme se lever soudainement ni la lame qu'il tenait se diriger vers son ventre.

Lorsque Maÿn entendit le hurlement de douleur de son frère, elle bondit sur ses pieds et accourut pour saisir l'agresseur par la nuque et l'empêcher de frapper une seconde fois, Bethmen qui avait les deux mains crispées sur sa blessure et essayait d'atteindre l'escalier en chancelant. Il tenait encore le pistolet de Maÿn, mais n'était guère en mesure de s'en servir, à cause de la souffrance qu'avait causée cette lame rouillée et irrégulière dans sa chair.

Malgré sa fatigue, Maÿn appela à elle toute les ressources de son pouvoir contre celui qui avait osé porter la main sur son frère. Ce n'était même plus l'art des Épées, mais une autre force, qui semblait prendre sa source au plus profond de la haine qu'elle ressentait pour tout ce qui attenterait à sa vie ou à celle de Bethmen. Car elle voulait vivre, et elle n'en avait jamais été aussi convaincue qu'en cet instant.

Tordant le bras de son adversaire pour lui faire lâcher prise, elle le souleva de terre et le serra contre elle si fort que sa victime se mit à suffoquer. Elle était plus petite que lui pourtant, mais il semblait n'être devenu qu'un fétu de paille entre ses mains. Les femmes et les enfants se mirent à hurler, tandis que Maÿn criait une malédiction en des mots inconnus, qui n'appartenaient ni à la langue sacrée ni à la langue ténébreuse des Démons. Ces mots venaient d'elle, de ses courtes années si lourdes à porter.

Elle l'aurait tué si elle n'avait songé à sauver son frère avant tout. Rejetant le jeune homme contre le mur si violemment qu'il tomba évanoui, elle s'engagea dans l'escalier, suivant la trace ensanglantée de Bethmen.

Il était dehors, assis contre la margelle d'une ancienne fontaine et la Lune rendait son visage encore plus pâle. Elle le prit dans ses bras et essaya de défaire son manteau pour examiner la blessure :

-Tiens bon, petit frère ! Tiens bon, je t'en prie !

Mais Bethmen avait déjà perdu beaucoup de sang. Rejetant sa tête en arrière, il la cogna contre la margelle en hurlant de douleur à mesure que Maÿn essayait de découvrir la blessure. Déchirant en hâte sa chemise de ses dents, avec une fureur animale, elle entreprit de serrer étroitement la blessure avec un bandage de fortune, de ses mains qui n'avaient jamais soigné quiconque. Bethmen avait refermé ses plaies par sa magie, mais elle en revanche était incapable de ce genre de prodige.

-Par pitié Bethmen, ne me laisse pas toute seule ! Je ne peux pas... C'est trop dur...

Ses larmes brouillaient sa vue et ses gestes devenaient de plus en plus brusques à mesure que la panique la gagnait. Malgré ses efforts la vie de Bethmen semblait s'échapper peu à peu de son corps.

Les mains de la jeune fille tremblaient ; ses doigts couverts du sang de son frère étaient encore engourdis par la violence de la rage qui s'était emparée d'elle.

À l'abri du Temple, bien au-dessus du chaos du monde, le Prophète avait cessé de contempler la guerre. Si le pouvoir qu'elle venait d'utiliser n'était pas celui de la sorcellerie de l'Ordre, elle avait d'abord prononcé les mots des Épées, et c'était assez pour qu'il sût où les trouver.

Il avait perçu la souffrance du jeune homme que Maÿn avait failli tuer, et percevait à présent la peur et le désespoir de Maÿn elle-même. Les Anges qui veillaient sur lui déployèrent leurs ailes mais il les arrêta d'un geste.

-Ce ne sont que des enfants, dit-il dans la langue sacrée de sa voix sourde et lente, mais seul le Créateur connaît les ressources du Livre de Chair. Entourez-les pour les préserver du canon, mais restez à distance, afin qu'ils ne soient aucunement conscients de votre

présence. Je n'aurai besoin que d'un corps pour leur parler.

Maÿn entendit un pas derrière elle : c'était une adolescente de deux ou trois ans plus jeune qu'elle sans doute, dont les longs cheveux étaient dénoués et les yeux... Maÿn bondit et pointa le pistolet dans sa direction. Les yeux de l'apparition semblaient faits d'or fondu.

-C'est inutile, Maÿn, dit la jeune fille. Tu ne peux pas lever la main sur moi. Je t'ai tenue dans mes bras, je t'ai protégée, nourrie, réchauffée. Je suis Malkhut, l'Archange du Royaume de Dieu sur Terre.

-Non ! cria Maÿn d'une voix tremblante, sans cesser de menacer l'apparition de son arme. Ne prononce pas mon nom, tu n'es pas Malkhut ! Malkhut s'est perdue parmi les peuples infidèles, Malkhut a perdu la grâce divine. Malkhut est déchue ! Notre-Dame-des-Loups n'est plus qu'une image pour recevoir les prières des Fidèles.

-Comment sais-tu cela Maÿn ? demanda la jeune fille, tandis que ses yeux reprenaient leur couleur bleue d'origine.

-Je ne sais pas... Mais n'approche pas !

-Bien sûr que tu sais. La mémoire te revient enfin, ma fille, comme elle est revenue à ton frère. Comment auriez-vous pu oublier celle qui devait révéler aux mortels votre venue ? Celle que le Créateur avait honorée de la noble tâche de poser ainsi la première pierre de Son Royaume ? Celle qui - hélas ! - L'a trahi pour vous séparer et vous cacher l'un et l'autre à Son regard, au sein de peuplades oubliées, qui ont payé si cher l'honneur de vous recueillir. Ta véritable histoire te revient enfin, ma fille.

Maÿn se rendit alors compte qu'elle n'entendait plus le bruit des explosions, ni la rumeur indistincte de la guerre, ni même le bruit de ses propres pas. Elle n'entendait que sa voix et celle du Prophète.

-Qui... Qui es-tu ? Une sorte de coquecigrue verbeuse ?

-Je suis celui que les hommes appellent le Prophète, mais surtout je suis votre père, ma fille, plus même que votre père.

Maÿn voulut crier que son père se nommait Navier Hesterayül, mais elle savait que c'était faux. Elle n'était pas non plus sortie du ventre de Sarvenaz Hesterayül, ni d'aucun ventre de femme.

La jeune fille lui montra ses mains, rougies par les travaux de lessive, et lui dit de cette voix qui ne lui appartenait pas :

-Je vous ai créés de mes mains. Je vous ai façonné minutieusement, et le Créateur a guidé chacun de mes gestes. Vos corps et vos âmes m'appartiennent, comme tu peux le constater...

À cet instant le sang se remit à couler de la blessure de Bethmen, comme si on y avait logé une nouvelle lame. Maÿn poussa un hurlement d'horreur, ne sachant si elle devait se précipiter au secours de son frère ou loger la dernière balle du barillet dans la tête de l'avatar. Mais aussitôt le sang cessa de couler, et la blessure se referma comme par miracle, mieux que si la Hiérophante du Sang elle-même l'avait soignée.

-Je vous ai faits, et je puis vous défaire, conclut l'avatar.

-Non ! Bethmen et moi sommes vierges de toute corruption ! Nous sommes humains, et rien en nous n'a été touché par le Démiurge ! Nous sommes humains !

-Vous êtes humains, acquiesça l'avatar avec un odieux sourire. Et c'est ce qui fait de vous Sa plus belle création. Les Sorciers infidèles ne l'ont jamais compris, car ils croient le Seigneur incapable de créer la Vie. Vous n'êtes pas des êtres humains touchés par la grâce divine, mais vous êtes la grèce elle-même. Vous êtes l'accomplissement de Son  uvre. Vous êtes le Verbe fait Chair.

-Non ! C'est impossible... dit Ma n de sa voix qui devenait rauque, comme si ses propres paroles l' tranglaient. Si nous sommes Ses créatures, comme les Anges... Comment pouvons-nous ne pas avoir la Foi, ne pas croire en Lui ?

-Parce que vous êtes véritablement humains, répartit l'avatar d'un ton triomphant, et en tant que tels doués de libre-arbitre. Votre égarement est la preuve même de votre perfection.

Ma n se tut. Elle ne savait que répondre à un si étrange paradoxe. Elle avait toujours son arme point e sur l'avatar, et en cet instant rien n'avait autant d'importance à ses yeux que l'idée que le Prophète pût les tuer d'un seul souhait.

Elle sentit soudainement la main de Bethmen prendre la sienne : il avait repris connaissance et se relevait difficilement, encore épuisé par le coup qu'il avait reçu. Oubliant un instant le Prophète, elle l'aida à se relever.

-Alors le Dogme dit vrai... dit Bethmen d'un ton étrangement serein, comme s'il ne craignait pas pour sa vie. Le Démiurge ne mérite pas que vous l'appeliez le Créateur. La Vie a toujours précédé le Verbe. Et c'est toi, le Prophète, qui viens nous le dire !

L'avatar eut un nouveau sourire :

-Bethmen, mon fils... Je connais à l'avance chacune de tes paroles. La vie animale a précédé le Verbe, mais le Verbe pr c dera une autre Vie, celle qu'Il a voulue pour nous. N'a-t-Il pas dit, dans Son infinie miséricorde : *Nul n'est s'il n'est par Moi. Tu acc deras à l'être Véritable en renonçant à toi-même ?*

-Mais je ne veux pas de l'être Véritable ! s'écria Ma n. Je vis, je respire, je pense ! Nous ne t'appartenons pas, odieux vieillard voleur de corps !

-Que de haine et de colère en toi, ma fille... répondit doucement le Prophète. Et surtout que d'arrogance ! Sais-tu comment les Anges vous nomment ? Le Livre de Chair. Car la main du Seigneur vous a écrits. Et tu crois encore n'appartenir qu'à toi-même ?

Une pluie fine se mit à tomber, une pluie froide dont les gouttes s'étaient alourdies de la cendre des incendies. La guerre se rapprochait toujours en silence, mais le Prophète n'en avait cure. Il ne craignait pas les Infidèles. Tendant les mains vers ses enfants, il poursuivit de sa voix plus douce encore que celle d'une mère :

-  ma fille impétueuse et désordonnée... Sache que les Akudim, quant à eux, vous appellent 'le Bestiaire des Anges', car vous portez en vous toute l'histoire des créations successives du Seigneur, des premiers Anges   Malkhut, qui de tous les Archanges fut la

plus humaine. Elle était votre aînée, celle qui vous a précédé dans l'ouvrage divin qui a abouti en vous. Ce fut malheureusement elle aussi qui nous trahit et vous enleva à Lui pour vous donner aux Infidèles.

Posant sa main sur son cœur, la jeune fille se tut un instant. Son visage prit une expression qui évoquait le chagrin d'une vieille femme déçue par l'existence. Cela ressemblait à une abominable parodie sur ces traits juvéniles. Elle reprit en hochant la tête :

-La trahison de Malkhut causa une douleur terrible au Créateur. Choisie pour la compassion qu'elle éprouvait pour la condition humaine, elle devait porter aux mortels la merveilleuse nouvelle de votre avènement. Elle avait été élue parmi les Archanges pour annoncer la fondation du Royaume de Dieu sur Terre. Mais elle qui s'était rendue si proche des hommes avait fini par leur ressembler jusque dans leur arrogance.

Malkhut. Ce nom résonna en eux comme une berceuse oubliée. Il évoquait une Archange privée d'ailes, qui les avait cachés au yeux du Demiurge. Malkhut n'était pas morte, car elle ne pouvait mourir, mais elle n'était plus qu'une ombre. Les icônes à son image que vénéraient les gens de Fenrirstor étaient tout ce qui restait d'elle.

Ils revirent soudainement ce que leur yeux d'enfants avaient vu le même jour, en deux lieux différents, mais au même instant : la main d'un Chevalier de l'Ordre s'abatte sur elle pour l'achever, alors qu'elle n'était déjà plus rien.

-Alors les Anges ne sont que l'expression du désir du Demiurge de recréer la vie ? dit Bethmen comme s'il réfléchissait à haute voix. Ce ne seraient que des épures successives se rapprochant peu à peu de l'humanité, comme les monstrueux enfants des Vouivres...

-Et une fois que l'humanité ne sera plus composée que de nos descendants le Demiurge sera enfin véritablement le Créateur ? ! demanda Maÿn. Est-ce pour cela qu'Il nous a créés ! ?

-La vie animale qui a précédé l'apparition du Verbe divin est une souillure et une infamie, dit le Prophète, sans que sa voix se départît de son inflexible douceur.

L'avatar tendait les mains vers eux en un geste empreint d'une tendresse maternelle aussi sincère que celle des mères de Fenrirstor :

-Venez à moi mes enfants, venez à Lui. Par vous l'humanité renaîtra à une vie nouvelle, pure et vierge de la souillure du mal originel. Vous êtes son salut, sa nouvelle Histoire. Tu seras le conte, ma fille, et ton frère sera la voix qui te racontera. Venez à Lui. Revenez à Lui... Il est la résurrection et la vie.

-Ne bouge pas ! cria Maÿn, bien que l'avatar n'eût pas fait le moindre pas vers eux.

Sa main tremblait. La pluie s'était faite plus épaisse et une longue mèche collait à sa bouche.

-Et si nous ne voulons pas ressusciter, Prophète ? demanda Bethmen. Si le souci de l'homme libre n'était que de vivre ?

-Que chacun choisisse, maudit vieillard ! ajouta Maÿn. Mais moi je suis libre, entends-tu ? ! Libre ! Et ni l'Ordre, ni l'Empire, ni le Demiurge, ni personne ne me pliera à sa volonté !

L'avatar en eût ri si le Prophète savait encore rire :

-Ma fille, crois-tu vraiment que ton Créateur songe à te plier à Sa Volonté? Mais tu es Sa volonté. Car rien n'arrive que par Sa volonté. Votre propre existence en est la plus belle illustration.

-Dans ce cas...

Sans prendre la peine d'achever sa phrase, Maÿn tira son ultime balle dans la tête de l'avatar, qui tomba doucement à terre, tandis que l'âme du Prophète regagnait le Temple, chassée par le plomb qui avait tué le corps qu'il empruntait.

-Pourquoi l'avoir tuée!? s'écria Bethmen, par-dessus les abominables bruits de la guerre qui se faisaient entendre à nouveau.

-Parce que rien n'arrive que par Sa volonté.

†

-Je me doutais bien que tu viendrais me voir, dit Idegen Öszvillåg, mais avec une arme à la main. Serais-tu trop confiant en tes pouvoirs, Chevalier ?

Eýggil Leaux lui répondit qu'il n'était pas venu pour se battre. Le jeune homme ne portait en effet aucune arme, et était simplement venu pousser la porte du pavillon des archives, qu'il avait vue entrouverte.

Il portait encore le tablier de cuir d'aide-jardinier qui lui allait si bien, et offrait un contraste saisissant avec le démon-reflet qui habitait son corps, et qu'Idegen voyait de la même manière qu'Eýggil percevait en lui son hôte monstrueux.

Ils étaient l'un et l'autre accoutumés à ce genre de face à face. Lorsque deux Chevaliers de la Main Gauche se rencontraient pour la première fois, il y avait un instant de silence pendant lequel chacun jugeait la nature et la puissance du parasite démoniaque de l'autre.

L'âge importait également, car en vieillissant le caractère d'un Chevalier s'accordait de plus en plus à la nature de son hôte. Mais un praticien de l'art ténébreux avait de multiples outils à sa disposition pour transformer son démon-reflet selon son désir. Ils étaient ainsi comme deux planètes indissolublement liées l'une à l'autre, dont la course est sans cesse modifiée par chaque mouvement de l'autre.

Plissant légèrement les yeux, Eýggil distingua enfin le démon-reflet d'Idegen, qui lui apparut sous forme d'une silhouette multicolore et dégingandée, comme faite de fils de fer, superposée à celle de l'archiviste. La forme sous laquelle un mage voyait un démon-reflet n'avait rien d'objectif : elle était suggérée par sa propre imagination. Eýggil les voyait toujours ainsi : comme l'armature d'un pantin de chair. Décomposant patiemment les cinq Couleurs démoniaques présentes, il constata avec surprise que Namtarou en était le principe le plus puissant.

Namtarou le Vagabond était à la fois le voyage et la peste. C'était une Couleur que nombre de Chevaliers jugeaient mineure, et que peu d'entre eux savaient manipuler à haut niveau. Mais Idegen l'avait en lui à un niveau équivalent à celui du Hiérophante correspondant, au détriment des quatre autres, qui étaient étrangement atrophiées.

'Après tout, quoi de plus normal pour quelqu'un qui est né nomade ?' pensa Eýggil. Il se sentait rassuré car Namtarou n'était pas Nergal, et ne pouvait faire du déserteur un danger pour sa vie.

-Serais-tu le fils de Tiamat ? demanda Idegén, qui avait constaté l'exceptionnelle puissance du démon-reflet de son jeune interlocuteur, ainsi que la prédominance de la Couleur du même nom.

Eýggil referma la porte et descendit sans répondre les quelques marches qui conduisaient à la table où était assis Idegén. Il y eut un nouvel instant de silence, mais il ne regarda cette fois que l'homme.

Idegén avait le teint sombre et la peau unie des nomades. Les longs cheveux raides et noirs maintenus en un chignon tenu par deux baguettes d'ivoire semblaient montrer qu'il avait renoncé à se faire passer pour un Khôm. Ses yeux en amande et couleur de thé sauvage ne laissaient transparaître aucune inquiétude.

-Savais-tu que tu étais surveillé ? lui demanda Eýggil.

-Je l'ai deviné lorsque je t'ai aperçu, jeune homme. Mais si ma dernière heure n'a pas sonné, qu'es-tu venu faire ici ?

Comme Eýggil, l'archiviste était vêtu d'une livrée grise de domestique, et portait l'aigle déployée des Hesterayül à l'endroit de son cœur.

La poussière qui tombait des étagères qui l'entouraient, chargées de mille dossiers de cuir dans lesquels nichait une paperasserie bicentenaire. La table était couverte de livres de compte couverts d'une fine écriture cursive mais le livre qu'Idegén était en train de lire au moment où était entré Eýggil était tout autre. S'approchant, le jeune homme reconnut la calligraphie si particulière aux anciennes imprimeries :

-L'Encyclopédie ?

-*Faune et Flore*, acquiesça Idegén en tournant l'ouvrage dans sa direction. Il y a des planches magnifiques.

-Je sais, répondit Eýggil en passant sa main sur une page où rampaient un tigre et ses petits. Je l'ai lue quand j'étais enfant.

La sensation familière du vélin sur ses doigts lui rappela une autre époque, celle où tout lui semblait encore possible. Il ne s'était pas attendu à trouver un livre interdit dans l'ancre du traître : cela semblait peu prudent pour quelqu'un qui avait réussi à échapper à la Milice si longtemps.

Il y eut un silence. À l'extérieur le martèlement de la pluie reprenait petit à petit. Eýggil ne put s'empêcher de penser que les roses allaient pourrir. Idegén observait attentivement cet étrange garçon au visage mélancolique qui était venu perturber son nid de papier et de poussière comme l'avaient fait deux enfants trop curieux, il y avait de cela plus de dix ans.

Il attendait la mort depuis si longtemps qu'il avait fini par l'imaginer sous la forme d'une femme vêtue de noir, qui eût le visage de son amante Icélie, peut-être parce que c'était elle qui l'avait dénoncé lors de la chute de l'Agora. Mais l'Ordre avait trouvé le

moyen de le surprendre encore.

Brusquement, comme s'il se décidait enfin, Eýggil tira une chaise et s'assit en face d'Idegen. Ils se regardèrent un instant entre quatre yeux, puis le jeune homme lui dit d'un ton impérieux, qui cachait mal le malaise qu'il ressentait :

-Je suis venu te parler, Idegen Ószvillàg, parce que lorsque la Milice finira par t'arrêter, je n'en aurai plus l'occasion. Je suis venu te parler parce que je risque ma peau ici, et sans savoir pourquoi. Mais tu peux peut-être m'aider à comprendre.

-Et pourquoi te parlerais-je, Chevalier ?

-Tu me parleras parce que je vais devenir ton unique allié, Ószvillàg. En arrivant ici je me suis demandé comment tu avais pu échapper si longtemps à l'Ordre tout en étant littéralement dans la gueule du loup. Et puis j'ai compris : la vérité est que tu n'as pas eu le moindre contact avec l'Agora ou ce qu'il en reste depuis la chute de Navier Hesterayül. Tu es seul depuis seize ans, tapi dans l'ombre, et ceux de tes anciens compagnons qui ont survécu te croient certainement mort.

Idegen eut une grimace de dégoût. Il avait toujours très mal supporté l'arrogance des Hyrcans. Ce jeune imbécile avait de l'intuition, mais pas encore assez. Il complétait sa mesure par une excessive assurance.

-Le Concile de la Main Droite m'avait donné la consigne de ne rien tenter contre toi, poursuivit Eýggil, car les Hiérophantes pensaient remonter par toi à cette mythique Agora de l'ombre, qu'ils craignent tant. S'ils savaient... J'en viens à me demander si l'Agora a jamais véritablement existé.

-Elle a existé, jeune homme, répondit Idegen. Très brièvement pour moi, mais elle a existé.

-Brièvement pour toi ? Comment cela ?

-Je l'ai rejointe dans l'année qui a vu sa chute... Mais dis-moi plutôt ce que tu attends de moi, car tu n'es tout de même pas venu ici pour m'entendre raconter mon histoire ?

-Si, précisément.

Idegen ne comprenait plus. Qu'un jeune Chevalier de la Main Gauche cherchât à lui faire comprendre qu'il le tenait à la gorge, rien que de très naturel jusque là, mais que pouvait signifier une semblable réplique ? La Main gauche n'avait certainement pas changée à ce point durant son absence, c'était autre chose. De la révolte ? Non, mais sans doute du scepticisme.

Le bruit du canon se fit entendre par-dessus le chant monotone de la pluie. L'ennemi n'assiégeait pourtant plus la cité : ce canon tirait sur la vermine du Quartier-Peste, qui avait quitté son territoire en suivant la montée progressive des eaux, en même temps que les rats noirs d'Adevărat.

Le régiment des Cadets d'Éponine avait été chargé de protéger les demeures patriennes, mais chaque jour la révolte s'étendait un peu plus. La Garde Prétorienne avait même été mobilisée en raison du manque de troupes, la plupart étant sur le front. Comble d'infamie, quelques officiers, dont certains étaient même Chevaliers de l'Ordre, s'étaient

mêlés à la jacquerie.

Eýggil ne croyait pas nécessaire d'expliquer qu'il ne croyait pas que ni l'Ordre, ni l'Empire que celui-ci avait bâti ne se relèveraient de la rupture du Voile, et qu'il s'adressait plus à l'ancien nomade qu'au déserteur, à un représentant des plus anciens alliés de l'Ordre. Il préféra ne rien dire de ce qu'il cherchait, car cela se situait bien au-delà des commandements qu'il avait reçus. Joignant ses mains de jardinier, il se borna à ajouter :

-Tu te serais peut-être attendu à ce que je t'interroge au sujet de Bethmen et Maýn Hesterayül. Mais mon petit doigt me dit que tu n'en sais pas beaucoup plus que nous tous à leur sujet. Ce que je veux savoir aujourd'hui, c'est qui tu es, Idegen Öszvillàg, et notamment ce qui a pu pousser un homme comme toi à entrer dans l'Ordre.

Idegen se força à ne pas détourner le regard. Voilà qui devenait inquiétant, parce qu'en effet inattendu. La dernière personne qui lui avait posé cette question était Icélie. Allait-il renouveler ici les aveux qu'il avait jadis réservés à l'intimité amoureuse ? Dix ans auparavant, une telle idée l'eût sans doute empli de colère, mais il découvrit qu'il n'éprouverait aucune gêne à en reparler à un inconnu. Était-ce le détachement salutaire censé accompagner l'âge ?

-Et si je te retournais ta question ? répondit-il.

-Toi, tu avais le choix. Tu n'es pas né comme moi dans une famille qui pratique l'art ténébreux depuis qu'il existe. Tu n'es même pas Hyrcan. Tu viens d'un peuple nomade qui s'est toujours enorgueilli de son indépendance. De plus tu portes le nom du premier des clans, parmi les tiens, celui dont votre fameux Chaman-Empereur était issu. Pourquoi as-tu rejoint la Main Gauche ?

-Pourquoi un homme libre choisit-il la servitude, en somme ? C'est une histoire compliquée.

Eýggil répliqua qu'il avait tout son temps pour la comprendre. Idegen parut hésiter, puis ferma le volume ouvert devant lui dans un nuage de poussière, se leva lentement et alla chercher un morceau de papier froissé dans lequel se trouvaient des biscuits sablés qui sentaient l'amande. Il en offrit à son interlocuteur qui refusa, et se rassit. Il commença par en déguster un en prenant le temps de le savourer, puis, croisant les jambes, il entama son récit comme s'il était un conteur de village :

-Avant la dispersion des Ékils, j'étais un homme que les miens jugeaient bon et généreux. J'essayais d'œuvrer pour le bien commun, pour un monde meilleur. Par la suite j'ai peu à peu perdu tous ceux que j'aimais.

-La guerre contre l'Empire ?

-Entre autres... J'ai alors compris qu'en réalité l'unique raison pour laquelle j'essayais de rendre le monde un peu moins dur, un peu plus vivable, était que ceux que j'aimais y vivaient. Eux disparus, j'ai compris que le destin de l'humanité en général m'était parfaitement égal. J'ai même découvert en moi un mépris pour la vie humaine, qu'elle fût croyante ou infidèle, que j'avais jusqu'alors ignoré. Ce mépris s'est très vite mué en haine pour ce monde qui m'avait donné la vie et la joie pour m'en priver si brutalement.

Il y eut un silence. Idegen releva les yeux vers Eýggil, qui sentit une main empoigner ses cheveux pour renverser sa tête en arrière. La lame d'une dague vint se glisser entre ses dents pour entailler sa langue.

-Ne bouge pas, jeune imbécile ! cria Idegen, qui se tenait debout face à lui, croquant un biscuit sans hâte. Ne bouge pas, ne tente rien, où tu pourras dire adieu à ta langue !

Eýggil s'immobilisa aussitôt. Il n'était rien de plus essentiel à un mage que l'organe de la parole. Si un aigrefin quelconque lui avait placé une lame sur la gorge, un mot eût suffi pour s'en débarrasser, un mot murmuré, un simple claquement de la langue. Mais le complice d'Idegen savait ce qu'il faisait. Le complice d'Idegen... Comment ne l'avait-il pas entendu se glisser derrière lui ?

Le nomade s'approcha de lui et lui saisit le poignet gauche. Il entailla légèrement une veine avec un coupe-papier en argent et passa sa langue dessus, léchant les perles de sang qui y étaient apparues. Puis il passa son doigt sur la plaie et la referma.

-Ne crains rien, jeune homme. C'est une coutume de mon peuple, et, par une coïncidence qui n'en est sans doute pas une, c'est aussi un vieux sortilège oublié du Vagabond. Cela t'empêchera d'agir contre moi, en liant ton sang au mien. Si tu attendes à ma vie, une maladie du sang te terrassera dans l'heure qui suivra ma mort. D'ici à ce que tu trouves le moyen de rompre cette malédiction je serai loin.

L'inconnu qui tenait Eýggil le relâcha soudainement, et le jeune homme s'écarta vivement pour voir son visage.

Il en eut le souffle coupé. Il ne buvait guère d'alcool et pourtant il voyait double : Idegen était présent en deux lieux à la fois. Celui qui lui avait parlé et celui qui l'avait immobilisé : ils étaient là simultanément, l'un armé d'une dague, l'autre du coupe-papier. Idegen eut un sourire sans triomphe, et son double disparut.

-Garde confiance en la finesse de ton ouïe, jeune prince, dit Idegen. Le Vagabond me permet tout simplement d'être présent en deux lieux à la fois, comme tu peux le voir.

'Mais c'est impossible !' pensa Eýggil. 'J'ai surveillé le mouvement de ses lèvres et il me parlait, comment a-t-il pu user de magie contre moi ?'. Son regard tomba sur les biscuits aux amandes. Le nomade avait eu en mangeant d'étranges jeux de bouche... Mais qui pouvait songer à employer des objets aussi triviaux pour flouer un mage ? C'était bien la marque d'une âme roturière, et qui plus est étrangère.

Mais le barbare avait raison : il sentait en lui ce lien de sang qui l'empêchait de nuire à l'insolent archiviste. Idegen se rassit et l'invita à en faire autant :

-Reprends donc place, mon jeune ami. Nous allons pouvoir parler plus tranquillement. Comme tu le vois j'ai beaucoup appris de la Main Gauche. La haine qui me hantait m'avait alors rendu particulièrement apte à survivre à la possession démoniaque. Le Hiérophante qui portait alors le titre de Namtarou m'a remarqué parmi les prisonniers d'une expédition coloniale. J'avais à peine vingt ans. La suite tu la connais : elle ressemble à celle de ces rares affranchis qui ont rejoint les rangs de la Main Gauche.

Eýggil s'était douté que l'histoire d'Idegen ressemblait à celle de ces disciples choisis

parmi ceux qui n'avaient rien à perdre et dont pas un sur cent ne survivait à l'impitoyable enseignement de leur maître. En observant à nouveau le nomade, il crut apercevoir le nom de son démon-reflet. C'était un nom fait de désespoir et d'errance. Sans doute le Hiérophante cherchait-il alors un hôte pour ce monstre qu'il avait arraché aux Abysses.

-J'ai appris l'art ténébreux avec une sorte d'avidité morbide, continua le traître, comme si j'étanchais ma soif avec de l'eau salée. Mon maître savait admirablement bien contrôler mon désir de vengeance et la diriger contre les ennemis de l'Empire, que je finissais par croire les miens. J'étais devenu une arme vivante et monstrueuse, une force aveugle sans volonté. J'ai ainsi rejoint les Corps Francs chargés de réduire à néant les résistances qui tenaient en échec les troupes régulières. Et ce n'est pas à toi, jeune prince, que j'apprendrai ce que sont les Corps Francs.

Il s'agissait en effet des unités les plus violentes de l'armée impériale. Eýggil savait que dans un tel contexte, le terme *réduire à néant* n'était pas un vain mot.

-Au début, chaque vie que je brisais soulageait un peu ma souffrance. C'était comme si, devenant bourreau, je cessais d'être victime.

Croquant un nouveau biscuit, il ajouta d'un ton détaché :

-L'ironie de cette folie est que mon maître était l'homme qui avait ordonné le massacre de ma famille. Je l'ai appris ici-même, dans les archives des Hesterayül.

Eýggil sentait le goût de son propre sang sur sa langue. Il savait que la Main Gauche avait dans ses rangs ce genre de Chevaliers déjà fous, mais encore contrôlables. Au sein de l'Ordre on les appelait les Furieux, et mieux valait éviter de se mesurer à eux de front.

S'il avait su... Mais il avait du mal à y croire : les Furieux finissaient tous par être dévorés par leur démon-reflet, si la Main Gauche ne s'en débarrassait pas auparavant. On ne revenait pas d'une telle malédiction. Comment un monstre de cette espèce avait-il pu échapper à son destin et devenir un rat de bibliothèque, un mange-poussière d'apparence si paisible ?

-Mais peu à peu ces moments de paix se firent de plus en plus rares et plus difficiles à obtenir, continua Idegen. L'illusion aide à vivre, mais la mienne se désagrégeait comme le Voile d'Adevărat en ce moment. J'approchais de ma fin... Alors Maýn, puis Bethmen, sont arrivés dans ma vie. C'est Maýn qui a levé la malédiction qui pesait sur moi, en me rendant une attache à ce monde.

Idegen n'avait jusque-là parlé qu'à la manière d'un conteur, comme s'il parlait de quelqu'un d'autre. Mais en prononçant le nom de Maýn, sa voix se troubla pour la première fois.

Il ouvrit ses mains devant lui et les regarda comme s'il portait un objet fragile, comme un nourrisson emmaillotté.

-Ce sont ses yeux qui m'ont arrêté... Elle avait quelques mois à peine et me regardait fixement, sans pleurs et sans aucune crainte, entre les bras de l'Archange qui la tenait. Ses yeux couleur de ciel étaient deux portes vers un lieu dont je me croyais banni, un lieu que je ne saurais nommer mais dans lequel coulait une source propre à noyer les rats qui me

rongeaient et s'engraissaient sur ma peine.

Idegen referma lentement ses poings et releva les yeux vers Eýggil. Le jeune homme le regardait toujours fixement. Il cherchait sans doute à saisir ses pensées au vol, en étudiant les inflexions de sa voix ou des traits de son visage.

Le nomade ne put s'empêcher de sourire en pensant que ce jeune Chevalier devait chercher, comme on le lui avait appris, l'autre vérité, celle qu'on cachait toujours. Pourtant il n'avait raconté son histoire sans rien dissimuler, sans rien omettre.

Il repensa aux mois qui avaient suivi sa rencontre avec Maýn. Tout lui apparaissait sous un jour différent, comme s'il était tombé amoureux. Il lui semblait tout redécouvrir par les yeux de cette enfant si silencieuse et qui ne se lassait pas d'observer tout ce qui l'entourait. S'occuper d'un enfant était sans nul doute une tâche peu commune à un Chevalier de l'Ordre en exercice, mais peu de gens s'avisaient de contrarier un Furieux.

-Qu'as-tu fait ensuite ? demanda Eýggil.

-J'ai commis l'erreur de ne pas cacher ma découverte à mes compagnons d'armes. Il s'est très vite avéré que cet enfant n'était pas extraordinaire à mes seuls yeux. Moi qui m'attendais à ce qu'on me reproche un manque de rigueur dans l'exécution de mes devoirs militaires, on m'a au contraire félicité de mon initiative. J'ai ensuite craint qu'on me l'enlevât, mais il n'en fut rien. Mon maître m'aida même à lui trouver une nourrice parmi les colons... En un mot, l'Ordre me chargea de veiller sur l'enfant jusqu'à nouvel ordre.

-Tu ignorais les termes de la Prophétie ?

-La première partie comme la seconde, dit Idegen en acquiesçant. Ce fut un jeune Chevalier arrivé peu après qui m'en parla. Je compris mieux l'intérêt que l'Ordre attribuait à ma pupille, ainsi que la distance que mon maître préférait établir entre elle et lui. Il me croyait fidèle, et j'étais en quelque sorte le gant de cuir qu'il avait chaussé pour s'emparer d'une fleur empoisonnée. Ne s'agissait-il pas d'une *pire abomination que les Anges* ? D'un mystérieux *livre de chair* ?

À ce dernier mot Eýggil l'interrompit :

-Comment ! ? ce Chevalier connaissait donc la seconde partie de la Prophétie ?

Après un moment d'hésitation, Idegen répondit :

-Il était également membre de l'Agora.

Anticipant la réaction d'Eýggil, le nomade ajouta, tout en se levant pour se rapprocher d'un soupirail :

-Eh oui : l'Agora connaissait nombre des secrets de l'Ordre, y compris de la Main Gauche. Ce fut d'ailleurs par cet homme que je la rejoignis, tout d'abord par désir d'en apprendre plus sur Maýn. Mais ma loyauté leur fut rapidement gagnée. En deux mois à peine, le loup fidèle devint serpent.

Voyant que la pluie avait cessé, il dit, sans regarder son interlocuteur, comme s'il ne lui accordait plus aucune attention :

-Tu devrais profiter de cette accalmie pour mettre les rosiers à l'abri, jeune prince. Je

n'ai rien d'autre à te dire.

Eýggil sortit sans un mot. Une fois dehors, il emplit ses poumons d'un air gorgé d'humidité, et cracha pour se débarrasser du goût du sang sur sa langue. C'était raté. Bien qu'étant seul, comme il l'avait deviné, le traître ne cherchait aucune alliance. Le traître ne pouvait pas être manipulé, et il était plus dangereux que ce qu'il avait imaginé.

Rien n'était devenu plus sûr. Rien n'était venu éclairer la vision qu'il avait eue de sa propre mort. Passant sa main sur ses yeux, il se surprit à pleurer.

Chapitre 9

Quelques biscuits aux amandes

Le Prophète avait hurlé de douleur lorsque la balle tirée par Maÿn avait tué la jeune fille qui lui servait d'avatar. La souffrance qu'il avait ressentie en voyant ses propres enfants renier leur véritable lignage était étrangement physique. Elle lui rappelait qu'il n'était pas tout-à-fait immortel.

Les Anges qui avaient observé la scène avaient déployé leurs ailes et levé leurs épées de lumière pour venger l'injure faite au Ciel. Ils allaient brûler le livre de chair, unique erreur de l'Infaillible, unique folie de l'Omniscient. Plus de clémence ni de miséricorde. Ne devait rester que Sa colère contre l'arrogance de Ses créatures.

Devenant visibles aux yeux de tous, ils s'envolèrent et tournoyèrent autour de Maÿn, qui tenait encore son arme fumante.

Mais en l'espace de quelques instants, la jeune fille avait changé.

Elle avait tiré comme lorsqu'on agit sous l'empire du rêve, et elle vit les Anges fondre sur elle et son frère comme les frelons qu'elle revoyait en rêve chaque nuit depuis leur fuite de Sainte-Volonté. De ses lèvres sortirent à nouveau des mots inconnus, qui n'appartenaient pas à la langue sacrée, ni même à aucune langue. Ces mots étaient issus de son imagination et n'avaient jamais été prononcés par quiconque avant elle.

Les frelons ne pouvaient plus rien contre elle. Ces mots étaient comme des mains qui venaient dénouer un à un les fils invisibles qui maintenaient l'existence des Anges qui l'entouraient. Lorsque le premier voulut la frapper, il sentit sa propre main devenir d'abord chair, puis sang, puis simple poussière, comme s'il retournait à la cendre d'âme dont il était issu. Puis le vent l'emporta tout entier, et sa voix s'éteignit, quittant le chœur céleste qui chantait les louanges du Demiurge.

L'un après l'autre ils dirigèrent leurs armes vers sa chair si fragile face à leurs lames de fer ou de feu, mais lorsqu'ils arrivaient à portée de sa voix ils tombaient à terre à la manière de pantins désarticulés avant de disparaître. Tous rejoignirent ainsi le néant dont ils partageaient la beauté et la perfection.

†

-Les vois-tu Ereshkigal ? demanda Gris-Leu.

-Pas encore... répondit la jeune femme, les yeux clos. Mais Hesterayül se rapproche d'eux. Ils sont à l'endroit où les deux armées se rencontrent, là où...

-Là où les Anges se sont posés comme un vol de vautours attirés par la charogne, dit Walküre, qui avait la main serrée sur la poignée de son épée, et réfrénait son désir d'aller en découdre en personne.

Les trois Hiérophantes avaient pris position sur l'une des collines qui surplombaient la scène et s'y étaient installés seuls. Dans les longs manteaux couleur de nuit qui les protégeaient de la pluie, ils ressemblaient plus à des conspirateurs qu'à des Grands de l'Ordre. Malgré l'obscurité, malgré la fumée des incendies, Gris-Leu et Walküre avaient vus les Anges se rassembler sous leur forme invisible aux yeux du commun, car ils connaissaient leur ennemi mieux qu'eux-mêmes.

Ils avaient d'abord cru que tout était perdu, que les Anges allaient fondre sur leur proie avant que Myvaïd n'arrivât. Mais les Cherubim avaient inexplicablement disparu. Aucun des trois Hiérophantes n'avait entendu les mots inconnus qu'avait prononcés Maÿn, mais à voir leurs ennemis se décomposer comme s'ils étaient soumis au couteau de l'écorcheur, ils avaient compris qu'une magie inconnue était à l'œuvre.

-Mais que fait donc Hesterayül!? cria Walküre, en fermant les poings de toutes ses forces.

-Il s'est frayé un chemin à la force du sabre, répondit lentement Ereshkigal. La Faucheuse ruisselle de sang corrompu et s'est enfoncée dans les gorges des Anges venus l'abattre. Il a guidé ses hommes pour faire de sa charge une pointe acérée qui s'est enfoncée dans le flanc de la cité, afin d'atteindre nos deux déserteurs. Il arrive... Il les a trouvés!

†

Bethmen leva les mains en criant :

-Épargnez-nous Chevalier ! Nous sommes des vôtres !

Maÿn pensa d'abord dire à son frère qu'il valait mieux sans doute être un civil ennemi qu'un déserteur aux yeux de l'Ordre, mais elle reconnut les yeux clairs des Hesterayül, avec la même nuance que son père :

-Myvaïd ? demanda-t-elle en s'efforçant de crier plus fort que la guerre. Myvaïd Hesterayül, c'est toi ! ?

L'officier couvert de sang arrêta d'un geste les cavaliers qui l'accompagnaient, plus que jamais liés à sa volonté par la vertu de la chaîne qu'il portait. Les hommes avaient succédé aux Anges, mais les deux enfants étaient à nouveau étroitement encerclés.

Myvaïd feignit d'abord de ne pas la reconnaître. Il laissa la jeune fille implorer sa mémoire un long moment. Quand il admit enfin les avoir reconnus, il la laissa mentir sur la raison de leur présence en un tel lieu. Comme à contrecœur il ordonna à deux de ses cavaliers de prendre les adolescents en croupe pour les conduire au campement où il statuerait sur leur sort plus tard.

Voilà qui était cocasse en vérité : il n'avait pas eu à les capturer de force, ni même à

les convaincre de se rendre à lui. Maÿn ne risquait guère de se douter de ses véritables intentions si elle croyait s'être imposée à lui. Quant à Bethmen... Bethmen était resté coi.

†

L'Opéra d'Adevărat était une ancienne bâtisse qui datait de l'avènement même de l'Ordre. Elle avait été construite pour célébrer la première victoire décisive de la République contre les hordes du Démiurge. Cet événement avait arrêté la progression foudroyante de la Corruption et légitimé l'Ordre aux yeux de tous les Hyrcans. Dans l'euphorie de ce triomphe qui était censé être la première étape d'une glorieuse reconquête, le Prince qui régnait alors avait ordonné la construction de ce palais des arts qui devait honorer le génie de l'homme.

Autrefois symbole du rayonnement de la capitale, l'Opéra était tombé en désuétude à mesure que l'Empire s'étendait. Mais cette nuit-là la salle était comble. Tous les patriciens qui n'avaient pas encore quitté la cité étaient présents. Ils avaient revêtu leurs plus beaux atours pour cette occasion et portaient chacun un masque.

Le Prince Eyal et sa concubine occupaient la loge impériale, vêtus l'un et l'autre de blanc et sans le moindre bijou. Ils portaient l'un et l'autre un masque qui couvrait tout le haut de leur visage.

Reinette défit le domino qu'elle portait pour découvrir ses épaules nues presque aussi blanches que son habit. Elle s'assit et ouvrit un éventail d'un rouge si vif qu'elle semblait tenir un cœur battant entre ses mains gantées. Eyal invita d'un geste la foule des masques tournés vers lui à s'asseoir et prit place à son tour.

Le bourdonnement des bavardages que leur entrée avait interrompus reprit aussitôt, comme la rumeur d'une forêt tropicale ; illusion que venaient renforcer la chaleur de la salle, pourtant gigantesque, et la profusion de couleurs dans les costumes et les masques.

Eyal sourit en imaginant des queues simiesques apparaître incongrûment sous les robes des dames ou les officiers venus en grand uniforme grimper sur le lustre en poussant des cris perçants. Il se surprit même à songer qu'étant donné sa taille, toute l'assemblée des Patriciens y tiendrait certainement, pourvu que certains s'y tinsent la tête en bas.

Les masques évoquaient une faune et une flore capricieuses. La guêpe y dominait l'aigle et la rose effrayait le loup. Rien n'était à sa place et même le Hiérophante des Chiffres était présent... Eyal eut un sursaut en reconnaissant Septime Tarenebraë : vêtu de brocart rouge, le Roi des Chiffres portait un masque noir qui couvrait tout son visage, dont sortaient deux magnifiques cornes en spirale, comme celles d'un bélier, sans doute couvertes de feuilles d'or. C'était bien la première fois que le législateur suprême de la Nation faisait preuve d'un quelconque sens de l'humour.

Après tout n'était-ce pas lui précisément qui lui avait suggéré cette idée de Mascarade ? 'C'est la peur qu'il faut chasser' lui avait-il dit. 'Vous devez montrer que l'élite de l'humanité infidèle ne la ressent pas.' La Mascarade était une tradition très ancienne

d'Adevărat. Née des carnivals populaires, elle avait jadis acquis ses lettres de noblesse en s'invitant dans l'univers feutré et raffiné de l'Opéra. Quoi de mieux en effet pour prouver que le Prince ne doutait pas de la victoire ?

Septime Tarenebraë observait la loge habituellement occupée par les Hesterayül. Sarvenaz et ses enfants eussent dû normalement y être assis, en tant que représentants de la branche maîtresse de la famille. Mais seule la branche cadette était présente, issue d'Æd Hesterayül, frère du défunt Navier. Æd était également le père du capitaine Myvaïd, qui était censé capturer cette nuit même les deux maudits déserteurs. Si tout se déroulait sans accroc ces monstres seraient à Tour Carmine d'ici deux jours, sans qu'il soit même nécessaire de les piéger au Kahyd.

Sans accroc... Tarenebraë n'était certes pas homme à rien laisser au hasard, mais il savait pertinemment que le hasard était vorace, et se satisfaisait rarement de ce qu'on lui laissait. Il chercha des yeux celui qui était chargé de les accueillir au Kahyd, au cas où le premier plan échouerait.

Eýggil Leaux était assis auprès de sa mère dans leur loge, comme de juste vêtus l'un et l'autre de noir. Loin de leur uniforme et de leurs habitudes frustres, c'était un noir de velours et de soie, dont le luxe semblait devoir rappeler qu'il s'agissait bien de Patriciens ; ou peut-être était-ce pour mettre plus encore en valeur la Senestre qui brillait sur la poitrine de Tiamat.

À entendre les exclamations étouffées qui avaient fusé lorsqu'elle avait défait son domino, montrer que la Senestre était toujours entre les mains de l'Ordre était décidément de bonne politique. Voilà qui justifiait déjà la Mascarade.

Tarenebraë reporta son attention sur le rideau qui allait s'ouvrir. L'orchestre jouait l'ouverture. On allait donner *Antigone*, une des œuvres les plus anciennes du répertoire, qui datait des jours glorieux de la capitale.

La musique emplissait l'air peu à peu, et marchait sur la peau de ceux qui l'écoutaient. Elle écrivait quelque part en eux les premières lettres de l'histoire de cette jeune fille qui avait décidé de tenir tête à une ville entière.

Lorsque la scène se révéla enfin, une seule personne ne la regarda pas. Elle avait les yeux fixés sur la Senestre, deux yeux noirs au milieu d'un masque blanc sans expression, deux perles sombres qui semblaient vouloir absorber toute la lumière que reflétait la pierre miraculeuse.

L'assistance était exceptionnellement silencieuse et attentive. Les masques ne se parlaient guère, et leurs sens étaient captivés par la musique. Au moment où le rideau s'ouvrit enfin, personne ne remarqua le masque blanc alors qu'il quittait le parterre, caché sous un domino noir.

Les galeries entourant les loges étaient presque vides, hormis les huissiers immobiles. Gardiens des loges des Patriciens appointés par la Milice, ils étaient les seuls à ne pas porter de masque, mais leur visage avait une fixité de cire.

Le domino solitaire savait qu'un étage en particulier serait certainement entièrement

désert, car certaines familles dédaignaient la protection de la Milice, comme celles qui étaient affiliées à la Main Gauche. C'était une marque de politesse que de ne pas imposer la présence de miliciens aux familles dirigées par des membres de la branche obscure.

La longue galerie courbe n'était en effet peuplée que de statues de marbre qui représentaient les héroïnes de différents opéras traditionnels, chacune étant sculptée sous les traits de l'actrice qui en avait immortalisé le rôle. Les lampes à gaz, fierté de l'Opéra qui partageait ce privilège insigne avec le Palais des Princes, diffusaient une lumière bleutée qui donnait d'étranges reflets aux dorures des huisseries.

Entre une image d'Émeraude endormie, une princesse tombée amoureuse dans ses rêves, et une Iléana souriante, vêtue d'un simple filet de pêche comme le voulait son conte, se trouvait la porte que cherchait le domino.

La dague ne fit pas le moindre bruit en se glissant hors de son fourreau. C'était une lame qui contenait assez d'or pour affaiblir un démon puissant, mais peut-être pas assez puissant pour affronter les hôtes de Tiamat et des siens. Mais la main de la femme vêtue du domino ne tremblait pas. Elle voulut faire coulisser silencieusement le verrou quand une fine chaîne se serra soudainement autour de son cou.

Le geste était si précis et si rapide qu'elle n'eût pas un instant pour interposer quelque chose entre la chaîne et sa gorge et très vite elle se sentit suffoquer. Incapable de prononcer le moindre son ou même de concentrer son esprit, elle ne pouvait user de magie. Elle essaya d'atteindre son agresseur de sa dague mais une poigne de fer vint bloquer son poignet et une décharge électrique parcourut son bras, l'obligeant à lâcher son arme.

Très vite sa vue se voila et tout en perdant connaissance elle pensa qu'elle ne connaissait qu'un seul homme capable de s'invoquer une troisième main pour le combat.

L'horreur de ce que cela signifiait pour elle lui rendit soudainement un peu de la force qu'elle était en train de perdre. Se laisser emporter l'avait tentée un instant, mais elle décida qu'elle ne pouvait pas mourir ainsi. Tendant le plus possible les muscles de son cou pour reprendre un peu de souffle, elle enfonça les doigts de sa main libre dans les yeux de son agresseur qui lâcha aussitôt prise, comme si ce contact l'avait électrisé.

Aspirant l'air avec avidité, elle se retourna, tenant encore le masque de celui qui avait voulu la tuer, ses doigts enfoncés dans les espaces réservés aux yeux. Il portait le même genre de domino sombre qu'elle, et le troisième bras qui surgissait de sa poitrine disparaissait peu à peu. Elle ne pouvait encore prononcer la moindre parole mais elle arracha son masque et dit en silence, car elle savait qu'il lisait sur les lèvres :

-Idegen ! C'est moi !

-Je sais bien, Icélie, répondit le nomade en frottant ses yeux. Je t'ai suivie depuis le Kahyd.

-Mais... Tu savais que... ?

-Tu croyais vraiment que je ne t'avais pas reconnue ? Mais ma douce amie, voilà bien seize ans que je t'imagine chaque jour au bout de ma lame ! Je ne pouvais manquer de te voir alors que tu m'apparaissais enfin en chair et en os. Mais tu vois, j'ai finalement préféré

la strangulation au fer. C'est plus silencieux, et puis chez les miens c'était le châtiment réservé aux traîtres.

-Aux traîtres ?

Le couloir était toujours désert. Les deux anciens amants étaient face à face, et Icélie avait l'impression d'être plus seule que jamais.

Elle aurait voulu crier, hurler qu'elle ne l'avait pas trahi, se précipiter à ses pieds pour le supplier de la croire, mais elle resta immobile, pétrifiée d'horreur comme dans un cauchemar, sa main crispée sur la poignée de son épée, tandis que l'autre desserrait lentement la chaîne qui s'était incrusté dans la chair et avait laissé un sillon ensanglanté tout autour de son cou.

-Ne joue pas l'innocente, Icélie. Je sais que tu m'as trahi.

Les yeux et les traits d'Idegen étaient convulsés dans une telle expression de colère et d'amertume qu'Icélie se demanda si elle ne l'avait pas véritablement trahi. Avait-elle prononcé son nom dans son sommeil ? S'était-elle laissée aller à penser à lui en présence du Grand Bélier ? Le Hiérophante Itayöl avait-il goûté une des larmes solitaires qu'elle avait versées sur son amour perdu ? On disait que c'était ainsi qu'il apprenait le passé de ceux que la Milice arrêtaient.

-Idegen... Comment aurais-je pu te trahir ?

Idegen pensa d'abord à lui énumérer les raisons qu'il avait lui-même utilisé pour s'en convaincre et détruire tout sentiment pour elle. La revoir ainsi, ses longs cheveux toujours aussi beaux encadrant son visage baigné de larmes, et devoir suivre les mouvements de ces lèvres qu'il avait tant baisées le faisait douter pour la première fois depuis quinze ans.

Mais pourquoi lui dire que la Milice avait méthodiquement détruit toutes les planques de l'Agora, y compris celle qu'il était seul à connaître et dont il n'aurait jamais dû lui parler ? Pourquoi lui expliquer qu'il avait appris que c'était elle qui avait remis les enfants - qu'ils appelaient alors 'leurs' enfants - au Concile de la Main Droite.

Pourquoi en parler avec elle ? Elle le savait, puisqu'elle l'avait trahi. Parmi les émotions qui l'assaillaient, il s'efforça de noyer toutes celles qui n'étaient pas la froide rancune qui avait macéré en lui si longtemps. Il allait la tuer. Sa blessure au cou l'empêcherait de faire usage de magie pendant plusieurs heures encore, et lui disposait en revanche de tous ses pouvoirs. C'était facile, un peu trop peut-être.

-Je le sais ma tendre amie, inutile de mentir.

Icélie dégaina son épée d'un geste brutal et maladroit, et Idegen songea que si elle était bouleversée au point de ne même plus savoir tenir une épée, tout n'en serait que plus aisé. Icélie leva vers lui la pointe de la lame qui tremblait et le regarda de ses yeux toujours miroitants de larmes.

Idegen s'était toujours flatté de savoir ce que ressentaient ceux dont il pouvait observer les traits, mais l'expression de son amante d'autrefois lui parut pour la première fois de sa vie incompréhensible.

-Tue-moi donc, Idegen, dit-elle en lui tendant soudain la garde de son épée.

Elle ne tremblait plus. Elle ne pleurait plus. Elle le fixait de ses yeux légèrement plissés.

-Tue-moi puisque je t'ai trahi, di-elle d'une voix rauque qui reprenait du volume.

Idegen recula d'un pas. Il n'y avait pas la moindre trace de défi dans ce geste, comme si elle était vraiment prête à se laisser tuer. C'était peut-être un piège, elle en était bien capable. Elle défit la cordelette qui maintenait son domino et le laissa glisser à terre.

Vêtue de l'une des robes écarlates à passements noir lamés d'or de Sarvenaz, elle ressemblait à la femme de cour qu'elle n'avait jamais été. Elle n'avait plus porté de robe de cour depuis la fête somptueuse donnée par le Prince Eyal en l'honneur de l'écrasement de la Conjuración des Vingt. Défaisant son corsage, elle lui découvrit sa chair nue à l'endroit du cœur, et lui dit simplement :

-Tue-moi donc. Frappe là où je t'ai gardé toutes ces années durant.

Elle jouait serré, comme toujours, pensa Idegen. Mais il n'allait pas faiblir si près du but. Il s'empara de l'épée lentement, comme s'il craignait que la poignée de l'arme dissimulât un mécanisme mortel, ou comme une dernière caresse. Puis il posa la pointe de la lame à l'endroit qu'elle désignait, et la fit reculer jusqu'à ce qu'elle fût dos à un mur.

Et voilà. C'était fini : il suffisait d'enfoncer le fer et elle tomberait à terre, avec un cri que couvrirait la célèbre cantatrice Lylh, occupée à percher sa voix jusqu'au ciel pour chanter l'air de Himène implorant Antigone. Icémie ferma les yeux, et attendit.

-Je t'ai vraiment aimée, petit monstre... lui dit Idegen. Je t'ai aimée plus encore que j'ai aimé l'enfant que j'ai trouvée. Maïn a saisi ma démence par les cheveux pour l'empêcher de marcher, mais c'est toi qui l'as fait disparaître. Tu as été à la fois ma guérison et ma rédemption.

Icémie ne répondit pas, mais rouvrit les yeux, souriant malgré elle. Elle souriait parce qu'elle n'en avait jamais rien su. Elle souriait parce qu'elle était heureuse de l'apprendre. Ce sourire si pur acheva de désorienter Idegen.

L'Icémie qu'il avait connue était animée d'une invincible volonté de vivre, en dépit de tous les désespoirs, de tous les poisons que l'incompréhensible alchimie de la vie avait pu lui faire avaler. Elle ne se serait jamais offerte à la mort. Comme s'il voulait lui donner le temps de se ressaisir tout en se remémorant les raisons de sa haine, il ajouta :

-Quand je t'ai perdue, j'ai cru que j'allais revivre à nouveau ma folie, encore ravivée par ta trahison.

-Je ne t'ai pas trahi, Idegen, répondit-elle, aussi calmement que si elle était déjà morte, les yeux toujours fermés.

-Si, parce que tu m'as abandonné. Une fois de plus j'étais seul...

Elle rouvrit les yeux et le regarda sans comprendre. La voix du nomade s'était faite tremblante, et son regard était devenu vague. Son désir de vivre lui revint soudainement.

Elle avait été prête à s'endormir enfin d'un sommeil obscur et sans rêves, non pas comme sous l'emprise du Gel, mais de cet assoupissement vertigineux qu'elle n'avait plus ressenti depuis qu'elle avait quitté l'enfance. Mais il lui semblait tout à coup qu'elle voulait vivre, et l'air qu'elle respirait lui parut avoir subitement un goût exquis. Elle écarta

la pointe de l'épée et se dégagea, à nouveau prête à combattre :

-Tu me fais peur, Idegen. Crois-tu vraiment que je t'aie guéri de ta folie ?

-La folie naît de la souffrance, mon amour, crois-tu m'avoir guéri de la souffrance ?

Il prononça dans une sorte feulement de bête affamée quelques mots de la langue ténébreuse. Icélie sentit sa nuque se raidir soudainement et ses jambes faiblir au point qu'elle tombât à genoux. Sa gorge était encore trop abîmée pour qu'elle pût répliquer. Elle tendit tout son corps pour résister à la magie qui l'envahissait, pour forcer son corps à lui obéir. Chaque mouvement qu'elle arrachait à ses membres en dépit du sortilège lui donnait l'impression de se rompre elle-même un os, mais elle parvint à relever la tête, puis à pointer le canon de son pistolet sur Idegen, tandis que celui-ci prenait appui sur son pied pour lui trancher la gorge d'un seul geste.

À cet instant précis la porte de la loge s'ouvrit de l'intérieur, et Eýggil apparut sur le seuil, tenant son masque à la main.

C'était un masque qui suggérait le visage d'un renard des neiges. Il le lâcha en reconnaissant Idegen, dont la surprise interrompit le geste ainsi que le sortilège qui maintenait Icélie à genoux. Retrouvant la pleine mesure de ses capacités physiques, l'ancienne Hiérophante se releva d'un bond et se retourna vers Eýggil. Elle reconnut d'abord à sa grande stupeur le petit jardinier qu'elle avait vu occupé à tailler des rosiers sous la pluie, puis vit une main gantée de noir se poser sur l'épaule du jeune homme.

Tiamat venait d'apparaître derrière son fils. La Senestre pendait à son cou, et il suffisait à Icélie d'un pas ou deux pour s'en emparer.

-Őszvillàg ! s'écria la Hiérophante, stupéfaite.

C'était pour elle une chance inespérée d'ôter enfin une fameuse épine de son pied. Le supprimer dans le Kahyd eût éveillé les soupçons de la Main Droite. Mais ce maudit furet avait décidé d'achever sa course à ses pieds. Quoi de plus naturel que de supprimer un Chevalier rebelle surgissant armé devant elle à l'improviste, et ancien Furieux qui plus est ?

Concentrant toute son énergie sur ce fils ingrat dont la trahison avait confirmé l'indignité du sang nomade, elle libéra son hôte qui vint se glisser en lui. Il fallait être Tiamat pour pouvoir faire une chose pareille. Le démon-reflet que Tiamat portait en elle était devenu un simple outil entre ses mains. Elle pouvait le faire quitter son corps pour s'emparer de celui de sa victime.

Sous son contrôle, les mains d'Idegen retournèrent la lame qu'il tenait contre lui. Il allait enfoncer l'épée jusqu'à la garde dans son propre cœur quand son geste fut interrompu par Icélie, qui dévia la lame de ses mains nues.

-Écarte-toi, femme ! ordonna Tiamat tandis que sous son impulsion Idegen se dégageait de sa prise de la manière la plus brutale, repoussant Icélie à terre. La jeune femme, en qui Tiamat n'avait pas reconnu l'ancienne Hiérophante des Bâtons, avait les mains en sang et poussa un hurlement de douleur si poignant qu'Idegen en resta interdit un instant.

Le temps de cet instant fugace, que la voix d'Icélie avait arraché à l'emprise de Tiamat, une autre volonté vint s'interposer entre la Mère Suprême et sa proie, une volonté suffisamment proche d'elle pour pouvoir la tenir en échec. Tiamat avait déjà dirigé le prochain coup d'Idegen vers cette femme aux mains ensanglantées qui avait commis l'erreur de contrarier son désir. Le coup suivant la débarrasserait enfin de ce maudit nomade qui leur avait échappé seize années durant, glissant entre leurs doigts comme une anguille.

Mais elle perdit le contrôle d'Idegen au moment où il allait porter son premier coup. Son double démoniaque fut rejeté hors de ce corps pourtant faible, par le fait d'un sortilège dont elle ne perçut pas l'origine. L'épée tomba à terre et rendit un son étrangement clair, qui résonna comme un son de tocsin. Le regard d'Idegen retrouva son éclat et son geste devint une étreinte dans laquelle il releva Icémie, la protégeant des pans de son domino.

En se redressant, Idegen croisa sept yeux qui ressemblaient à des petites pyramides d'émeraude enchâssées dans un visage sans nez et sans bouche, mais pourvu de deux longues trompes qui empestaient le sang et la charogne. C'était le démon-reflet de Tiamat qui apparaissait sous sa forme véritable. Il était si puissant qu'il fallait que la Mère Suprême fût elle-même inhumaine pour se montrer capable de le contrôler. Ou bien était-ce cet étrange hippocampe haut de deux mètres qui se tenait devant lui sans toucher le sol, comme suspendu à un fil invisible, qui était le véritable maître de la Main Gauche ?

Mais Tiamat ne pouvait pas tout savoir, et Idegen avait été l'élève de Namtarou lui-même. Agissant sous l'emprise du sortilège qui le liait à lui, le jeune Eýggil lui avait donné un furtif instant de répit. Il ne lui en fallait pas plus. Prenant Icémie dans ses bras il fit un bond en arrière et parut tomber avec son fardeau.

Mais sa tête ne heurta pas le mur derrière lui, son dos ne toucha pas le sol. Les bras écartés, basculant en arrière comme dans l'abandon d'une danse, les deux amants chutèrent ensemble dans les dimensions cachées des Abysses, vers un lieu que même Tiamat ne connaissait pas. La porte dérobée qui se referma sur eux pour ne laisser que le vide à l'endroit où ils s'étaient trouvés, était inconnue de la Mère Suprême.

Icémie ne perçut rien de ces ténèbres qu'elle n'avait jamais traversées. À peine avait-elle senti la langue glacée des Abysses l'envelopper qu'Idegen l'attira vers une seconde porte. Elle sentit sous ses pieds le contact familier des pavés d'Adevārat, ainsi que la sensation moins usuelle d'une eau sale qui montait jusqu'à ses chevilles. Idegen la tenait toujours serrée contre lui et lui dit quelque chose tout en nouant un linge sur ses mains blessées. Mais elle n'en entendit pas un mot, car ses oreilles bourdonnaient encore de rumeurs inhumaines.

Des soldats du régiment Éponine regardèrent passer les deux formes sombres en tirant sur leurs longues pipes avec indifférence. Assis sur leurs canons, ils tournaient le dos à la barricade qu'ils étaient censés surveiller. L'étendard de la maison princière pendait comme un drap sale à l'une des grilles placées aux embouchures des sept rues qui partaient de la place où ils se trouvaient. Ce fut à ces grilles dont les ferronneries étaient

recouvertes d'une peinture d'or qu'Icélie reconnut la Place du Roi Venu de Loin. Ils étaient dans un quartier tout-à-fait différent de celui de l'Opéra, à la frontière avec les insurgés des bas-quartiers.

Pourtant - peut-être était-ce le fait de cette pluie fine ? - la place était parfaitement calme. L'officier qui commandait ces canons ne les arrêta même pas et leur accorda le même regard neutre que ses subordonnés. C'était un jeune Chevalier des Chaînes dont l'oreille droite avait été arrachée par le coup de pioche d'un terrassier. Après des années passées à imaginer un destin glorieux dans la Guerre Sainte, il avait failli perdre la vie à cause d'un coup porté par un habitant de sa propre cité. Il avait commencé par redoubler de zèle pour ne pas trop y penser, mais la pluie avait achevé de l'épuiser.

Idegen et Icémie franchirent l'une des grilles encore ouverte sans se douter que d'autres yeux que ceux des soldats les observaient attentivement du haut des toits. Comme eux c'était quelqu'un qui venait de loin et attendait le retour des deux enfants putatifs de Navier et Sarvenaz Hesterayül, bien que leurs noms lui fussent inconnus. *Ces deux-là me conduiront jusqu'au Kahyd* songea la créature, si toutefois elle était capable de penser.

Déployant ses ailes sous la pluie, la Vouivre s'envola pour suivre ceux qui étaient en un sens les véritables parents de Bethmen et Maÿn, puisque ceux qui les avaient donnés au Monde.

†

Tout en parlant, Maÿn faisait craquer sous ses dents les noisettes dont était farcie la terrine qu'elle dévorait avec du pain blanc :

-Rien n'arrive que par Sa volonté. D'ailleurs c'est un miracle que j'aie pu tirer malgré la pluie. Tu vois bien !

Elle parut à Bethmen tout autant bouleversée que lui par le meurtre de la jeune fille dont s'était servi le Prophète pour leur parler. Sa voix frémissait de colère et elle bondissait au moindre de ses mots, comme toujours lorsqu'elle se sentait coupable. Pourtant Bethmen poursuivit :

-Mais cette malheureuse fille n'était...

-Je suis innocente de ce meurtre, petit frère ! cria Maÿn en se levant du lit de camp si brusquement que sa tête heurta la lampe de la tente où ils se trouvaient. C'est Lui qui a armé ma main et qui a actionné la gachette. Je tremblais comme une feuille, je n'aurais jamais dû la toucher ! C'est Lui qui l'a tuée !

Elle brandissait dans sa direction le couteau dont elle s'était servie pour couper le pain. Myvaïd les avait conduits dans sa tente et avait ordonné qu'on leur servît de son propre ordinaire, avant de repartir aussitôt sans un mot. Bethmen allait répondre quand trois personnes entrèrent.

Les trois Hiérophantes étaient venus contempler leur prise. Walküre et Gris-Leu entrèrent en premier et les regardèrent un instant sans rien dire, comme pour se convaincre de la réalité de leur succès. Ainsi c'étaient Bethmen et Maÿn Hesterayül : deux déserteurs

dans des uniformes en loques, les lèvres gercées et les mains couvertes d'engelures, les cheveux trempés par la pluie collés à leur visage. Maÿn lâcha le couteau qu'elle tenait, Bethmen se leva d'un bond, et tous deux s'inclinèrent, les mains sur leurs yeux :

-Nos vies pour l'Ordre et l'Ordre pour la Nation !

Gris-Leu sourit. Voilà qui était de bon augure : ils n'avaient pas oublié comment saluer un supérieur ni comment reconnaître un Hiérophante lorsqu'ils en voyaient un. Ereshkigal ôta ses verres rouges et les regarda enfin de ses propres yeux. Elle avait beau avoir suivi Myvaïd comme un esprit gardien, rien ne valait une impression directe. Ainsi la fin de ce monde se trouvait donc contenue dans ces deux petits personnages ?

Elle laissa les deux Maréchaux s'approcher d'eux, les toucher au visage, au front et au lèvres, tout en prononçant à mi-voix des sortilèges qui n'étaient connus que d'eux seuls.

Les deux adolescents frémirent sous ce contact. Ils gardaient les yeux ouverts, résistant au désir de les fermer et de serrer les dents. Si ce genre d'examen avait dû toujours leur répugner, Ereshkigal devina qu'ils n'avaient encore jamais été révoltés à ce point. Rien de plus normal, pensa-t-elle.

À mesure que leur abominable nature se révélerait ils toléreraient de moins en moins l'exercice de l'autorité sur leur personne. C'était l'évidence ce que ces mages obtus de la Main Droite s'acharnaient à nier, croyant qu'on pouvait les utiliser sans provoquer l'effondrement de l'Ordre et de l'Empire.

Elle sourit intérieurement lorsqu'elle croisa le regard de Maÿn qui l'implorait d'intervenir pour faire cesser cette auscultation silencieuse. *C'est cela, ma fille. Tourne vers moi ces yeux perdus. Je serai celle qui les fermera à jamais.*

Walküre et Gris-Leu s'éloignèrent enfin des deux adolescents. Ils regardaient leurs mains qui semblaient effeuiller une fleur invisible, encore sous le charme des sensations de puissance que le contact de ces deux petits monstres leur avaient procurées. C'était véritablement grisant. Ils se regardèrent brièvement, échangeant silencieusement la même pensée : ils auraient bientôt le privilège de sonner le glas du Demiurge et de Ses Anges, grâce à Sa création la plus achevée.

Se retournant vers les deux adolescents, Walküre dit en s'adressant à Ereshkigal :

-Le convoi vers Adevărat sera prêt dans quelques heures. Profitez-en pour prendre quelques heures de repos, je viendrai vous chercher.

Elle acquiesça en silence. Gris-Leu sortit en lui souhaitant un retour sans histoire.

-Il n'est pas du voyage ? s'étonna Ereshkigal, après qu'il fut sorti.

-La percée menée par Hesterayül nous a coûté plus que prévu, répondit Walküre. Mieux vaut que Gris-Leu reste ici avec moi, si nous ne voulons pas voir la ligne de front se rompre à nouveau, cette fois à notre désavantage.

Il ajouta qu'il goûterait volontiers un peu de repos lui aussi, et les deux Hiérophantes sortirent non sans avoir précisé aux deux adolescents qu'il était inutile d'essayer de quitter cette tente inaperçus. Ereshkigal songea que sa mission n'en devenait que plus aisée si aucun des deux Maréchaux ne les accompagnait.

À nouveau seuls, Bethmen et Maÿn se rassirent en silence, regardant chacun le bout trempé de leurs bottes, écrasés par un sentiment de honte qu'ils n'avaient encore jamais ressenti avec une telle intensité. Les trois Hiérophantes s'étaient parlés entre eux, mais n'avaient pas daigné leur adresser le moindre mot. On ne traitait pas le bétail autrement. Ce n'était pas vraiment nouveau, et pourtant ça leur était en cet instant insupportable. Avaient-ils donc tant changé que ça ces derniers jours ?

Le fait était que les Hiérophantes n'avaient rien à leur dire. Tels qu'ils percevaient ces deux marginaux, leur parler de la mission sacrée qui était désormais la leur, ou encore leur expliquer que l'avenir de l'Empire et de l'Ordre reposait sur leurs fragiles épaules était la plus sûre façon de les inciter à la fuite.

Bethmen allait reprendre la parole, lorsqu'ils entendirent plusieurs pas précipités approcher et une voix ordonner en criant pour couvrir le bruit du canon :

-Cesser de traîner, limaces gluantes ! Hâtez-vous si vous voulez revoir votre Capitaine sain et sauf demain !

C'était Schilla, qui entra et leur intima de faire place. Il était suivi par deux brancardiers essoufflés qui déposèrent un Myvaïd gémissant sur son lit.

-Si ça existait je vous classerais dans l'ordre des gastéropodes arthritiques ! Disparaissez de ma vue !

Il était furieux. Bethmen et Maÿn l'avaient rencontré à leur arrivée au camp, juste avant que Myvaïd ne retournât au charbon. Tandis que les deux jeunes gens se penchaient sur leur cousin, le médecin les gratifia d'une explication sommaire, tout en découpant avec des ciseaux l'uniforme du capitaine :

-Blessure à la poitrine. Trois côtes cassées et peut-être un poumon perforé. Il s'est pris une balle perdue en rassemblant ses troupes pour battre en retraite.

Myvaïd avait les yeux mi-clos et un filet de sang s'écoulait de sa bouche. En temps normal Schilla avait les moyens d'utiliser l'art du Sang pour soigner ce genre de blessure, mais il était épuisé et n'avait plus en lui le moindre soupçon de cette mystérieuse énergie qui prenait racine en l'être humain et lui permettait de faire usage de magie.

Le Grand Bélier l'appelait Transcendance, car elle était censée élever l'individu mortel au-delà des limites que le Démonologue croyait pouvoir lui imposer. Pourtant elle s'épuisait à mesure que le corps ressentait la fatigue, et ne se recouvrait que par le sommeil. Schilla s'était toujours dit que cette étrange force était finalement bien trop terrestre pour mériter ce genre d'appellation.

Le déroulement de cette campagne n'avait pu que renforcer cette idée. Comment parler de Transcendance lorsqu'on passe vingt heures par jour dans le sang et les excréments ? Quand la magie ne sert plus qu'à sauver des vies sacrifiées à la Guerre Sainte ?

Schilla était ainsi redevenu un simple médecin une heure à peine après le début des hostilités. Il n'était plus capable que de distinguer les traces de Corruption, car c'était devenu un crible permanent de son regard. Tout en passant son scalpel et sa pince à la flamme pour extraire la balle, il ajouta entre ses dents :

-Moi qui croyais qu'ils le protégeraient... Ils n'ont même pas attendu la fin de la bataille pour le priver de leur protection ces ordures... Une fois la mission remplie, qu'importe en effet ? À force de laisser crever les meilleurs officiers pour satisfaire des desseins mystiques que restera-t-il de notre armée ?

Il eût certainement dû s'occuper de lui à l'hôpital, mais il fallait absolument éviter qu'on le vît en proie à une de ses crises nocturnes, que la vulnérabilité de sa condition présente risquait de rendre encore plus fréquentes. Si jamais quelqu'un d'autre l'apprenait, il n'aurait pas d'autre choix que de l'achever comme les autres, et il s'en savait incapable.

Il allait renvoyer les deux enfants pour opérer quand Myvaïd l'arrêta d'un geste. Ignorant les injonctions au silence et à l'immobilité de son camarade, le capitaine dit à ses cousins qui l'observaient avec inquiétude :

-Il... Il y a un livre dans mon sac... Prenez-le... Je n'aurai pas d'autre occasion de vous le rendre...

Appelant Bethmen d'une voix qui faiblissait, il le prit au col et lui murmura à l'oreille :

-Il y a un poignard avec ce livre... Dissimule-le dans ta botte... et méfie-toi d'Ereshkigal... Quand elle m'a guidé jusqu'à vous j'ai vu... j'ai lu quelque chose en elle... Sois sur tes gardes et protège ta sœur, c'est elle qu'ils...

Incapable de dire un mot de plus, il laissa sa tête rouler sur le côté. Sa main lâcha l'épaule de Bethmen et tomba inanimée sur le drap. En revanche la poigne énergique de Schilla écarta Bethmen et le médecin lui ordonna de débarrasser le plancher avec sa sœur. Puisqu'il n'y avait plus de chloroforme disponible, autant profiter de l'état d'inconscience du blessé.

Pris d'une sorte de vertige, comme s'il était gris, Bethmen ouvrit rapidement le bagage de Myvaïd et sentit en effet le contact réconfortant de la reliure d'un livre, ainsi que la froideur d'une lame qu'il glissa entre ses pages.

Lorsqu'Ereshkigal les vit sortir de la tente, elle eut un sourire en remarquant le livre que tenait Bethmen, et ne pensa même pas à sonder l'esprit du jeune garçon. Il n'avait pas la conscience tranquille, certes, mais quoi de plus naturel : il détenait un ouvrage interdit.

†

Les enfants avaient beaucoup hésité avant de se décider. Un jour d'automne comme celui-ci, alors qu'il pleuvait presque autant, ils s'étaient glissés sous leurs petites capes grises dans le jardin, certains qu'il serait désert. Bethmen serrait entre ses doigts quelques tiges de métal...

-Quoi ? Depuis quand le crochetage des serrures fait-il partie de l'apprentissage des jeunes patriciens ?

-Bethmen avait surpris un domestique, qui lui avait appris comment s'y prendre en échange de son silence.

-Satané gamin, décidément... Je comprends mieux comment ils ont pu ouvrir la porte du Grand Huis.

Ils avaient souvent observé de la fenêtre de leur chambre le pavillon des archives où nul ne semblait jamais se rendre, sans savoir qu'on les y attendait depuis plusieurs années, avec la patience d'un phare solitaire perdu au pied d'un océan silencieux. Il n'y avait aucune lumière allumée, car celui qui s'y trouvait était au sous-sol, et se régalaient des voix oubliées de ses complices de papier, loin du vacarme des cités impériales.

Ils avaient couru jusqu'à l'auvent de l'entrée, le cœur battant à tout rompre. Ils avaient descendu les quelques marches qui conduisaient à la porte, à moitié enfoncée dans le sol comme si le pavillon étaient en train de sombrer dans le gravier multicolore du jardin. Puis Bethmen avait guidé de ses mains tremblantes les outils de fortune qui pouvaient déjà ouvrir la moitié des portes du Kahyd. À l'instant où le pêne avait cédé, une main avait ouvert la porte de l'intérieur.

Bethmen avait bondi comme un chat pour se cacher derrière un buisson. Maÿn était restée immobile, interdite, comme si elle avait su qui était celui qui venait d'ouvrir la porte. Idegen avait contemplé un moment la petite fille qu'il avait trouvé dans les bras d'une archange déchu. Il n'avait pas eu le moindre doute sur son identité.

C'était bien elle, elle qu'il attendait depuis sept ans : une petite fille aux yeux clairs et aux cheveux cendrés, qui avait levé les mains et dit d'une voix étrangement grave pour une si frêle enfant :

-Ce n'est pas moi, c'est mon frère ! C'est lui qui a croché la porte !

-Hum... avait répondu Idegen d'un ton préoccupé, je me disais bien qu'il faudrait un jour changer la serrure.

Il n'avait même pas cherché à feindre la colère. Il s'était avancé et agenouillé devant elle, laissant la pluie coller ses longs cheveux noirs sur son visage. Cette pluie qui masquait ses larmes allait devenir un souvenir lumineux dans sa mémoire. Elle n'avait pas peur de lui, et son regard semblait si perçant de curiosité qu'il avait eu envie de lui tendre les bras pour l'inviter à lire en lui comme dans un livre, mais...

-Viens me tenir compagnie, jeune Dame. J'ai quelques biscuits aux amandes...

-Des biscuits aux amandes ! s'était écrié Bethmen, sortant de sa cachette comme un diable de sa boîte.

Ils avaient ri tous les trois. Idegen leur avait parlé d'une manière fort insolente pour un domestique, et un Khôm qui plus est, mais ils n'y avaient même pas pensé. On en avait battu jusqu'à l'inconscience pour moins que ça. Le fait de se trouver en tort ne les rendait d'ordinaire que plus odieux vis-à-vis des serviteurs, mais ils avaient seulement ri, et étaient entrés pour se régaler des friandises qu'il leur avait proposées.

-Des biscuits aux amandes ? s'étonna Icélie, relevant la tête vers Idegen qui nettoyait les entailles que son épée avait laissées sur ses mains. Après sept ans d'attente, tu retrouves enfin ces deux enfants tombés du ciel et tu attires leur attention avec des gâteaux aux amandes ?

Idegen acquiesça et, comme pour illustrer son récit, lui tendit un panier dans lequel

quelques-uns de ces biscuits se trouvaient enveloppés dans une serviette blanche.

-Ce sont les mêmes ? demanda son amie sur un ton méfiant.

-Les mêmes, non, mais la même recette en revanche, répondit-il d'un ton badin.

Icélie montra ses mains bandées et ouvrit la bouche. Ideggen lui servit directement l'un des biscuits qu'elle croqua comme si elle avait voulu lui arracher aussi le bout des doigts. La saveur était douce et sucrée... Depuis quand n'avait-elle pas goûté à ce genre de friandise ?

-Tu m'engrasses avant de m'égorger, c'est ça ? demanda-t-elle à mi-voix, comme si elle espérait qu'il ne l'entendît pas.

Le sourire du nomade se figea et il détourna le regard, sa main agitée d'un tremblement nerveux. C'était inutile, elle le savait : il ne prendrait pas la peine de répondre. Il avait voulu la tuer puis avait changé d'avis, mais il n'en parlerait pas.

Elle connaissait son caractère si lunatique. Jamais il ne daignait expliquer ou justifier ses actions, sans doute parce qu'il en ignorait lui-même les raisons. Après tout il avait été un Furieux, et, comme il l'avait dit, il n'avait jamais véritablement guéri de sa folie. Elle ne chercha pas à le voir, mais elle savait qu'il portait en lui toujours un hôte immortel, qui ne ferait que se renforcer à mesure que l'âge l'affaiblirait.

Icélie se trouvait assise à l'endroit où Ideggen s'installait pour tenir le registre des archives ou pour lire et relire indéfiniment les livres qu'elle voyait tout autour d'elle. Le nomade lui sourit à nouveau et s'installa en face d'elle. Il rapprocha son visage du sien et ils se jaugèrent un instant, comme deux animaux à la fois méfiants et intrigués.

Puis il se pencha et effleura son nez, comme le faisaient les chevaux qui avaient rendu son peuple si puissant autrefois. Elle ferma les yeux et lui rendit sa caresse doucement. Ils laissèrent ainsi leurs visages se retrouver peu à peu, par leurs joues, leur front et les mèches de leurs cheveux mouillés.

Lorsque finalement leurs lèvres se trouvèrent ils s'abandonnèrent à un court baiser qui avait un goût âpre de sang et de folie. Icélie se blottit ensuite dans ses bras comme elle le faisait quinze ans auparavant, et il l'accueillit comme si leurs corps n'avaient rien oublié l'un de l'autre.

-Et que s'est-il passé ensuite ? Comment as-tu pu résister à l'envie de leur dire qui tu étais ?

-Blâme un instinct de survie déplacé, mon amie.

Icélie sourit : c'était une question idiote. Il était recherché et les enfants croyaient être des Hesterayül. Sa folie n'avait jamais été aussi franchement auto-destructrice.

-Tu sais, poursuivit Ideggen, je les avais vus grandir depuis l'ombre où je me dissimulais. J'ai pu maîtriser mes émotions en les retrouvant ce jour-là, j'ai pu feindre de faire leur connaissance parce que... je ne les connaissais finalement pas, tout simplement. Nous étions devenus des étrangers. J'ai appris à les connaître et ils ont rencontré Khenem, le Khôm qui leur faisait découvrir un nouveau moyen de défier leur mère et de se rapprocher de la mémoire de leur père : les livres interdits que je m'ingéniais à sauvegarder et à

cacher au Kahyd, par lesquels ils apprendraient la véritable histoire de leur pays.

-Tu t'es appuyé sur un mensonge pour les guider vers la vérité, si je comprends bien ? ironisa Icélie. Ils ont mordu à l'hameçon, j'imagine ?

-Surtout Maÿn au début, car c'était surtout elle qui vénérât la figure de son père putatif... et peut-être parce que c'était d'elle que je me sentais le plus proche au début, puisque c'était elle que j'avais trouvée...

-Mais c'est finalement Bethmen qui s'est montré le plus intéressé, n'est-ce pas ? Maÿn s'attachait plus à la nature clandestine des livres qu'à leur contenu ?

Idegen acquiesça en louant l'exceptionnelle mémoire de Bethmen qui le rendait si prompt à mettre en relation tout ce qu'il lisait, à comparer, réfuter, analyser les informations et faisait pour lui de la lecture une sorte de jeu de société sans fin. Et quel enfant se laisserait de jouer ?

-Et toi, lui demanda Idegen, qu'as-tu ressenti en les voyant pour la première fois ?

-Un vide. Un vide immense. Je les ai haïs tout d'abord, parce qu'ils m'avaient éloigné de toi.

-Comment as-tu pu leur reprocher ce qui était du fait de l'Ordre ?

-On ne blâme jamais ceux qu'on aime. Je t'aimais toi, et j'aimais l'Ordre... Ne me regarde pas comme ça. J'ai aimé l'Ordre de tout mon cœur. J'ai cru à sa mission et à son honneur. Il ne me restait plus qu'eux à haïr.

Idegen ne s'était pas attendu à une telle réponse. L'époque bénie où ils jouaient à être les parents des deux orphelins tombés du ciel était décidément révolue. Il lui demanda si elle les haïssait toujours. Elle répondit qu'elle était bien incapable de savoir de quelle nature étaient ses sentiments à leur égard.

-Je les ai trop longtemps vus comme des objets, dit-elle. Comme des pièces maîtresses dans la Guerre Sainte... Et puis... Sainte-Volonté donne à tous ses étudiants le même caractère secret et agressif, la même apparence lisse et impersonnelle, le même masque d'hypocrisie haineuse... Et à présent je les attends parce que je refuse de sombrer en même temps que l'Ordre. Je refuse de subir la révolution dont ils vont être la cause, je veux y prendre part, et peut-être même l'orienter.

Elle avait dit tout cela les yeux mi-clos, d'une voix douce et basse comme si elle était en train de s'endormir, en se blottissant contre lui d'une telle façon qu'il n'eût pas été surpris de l'entendre ronronner. Le contraste entre son attitude et la teneur de ses propos avait quelque chose d'inquiétant.

-Une révolution ? Tu ne parles pas sérieusement ?

-Bien sûr, je plaisante. C'était pour rire que j'ai voulu attaquer Tiamat. J'espère qu'elle a le sens de l'humour d'ailleurs, et qu'elle appréciera mon espièglerie...

Idegen se tut un long moment. Il la tenait dans ses bras, mais elle lui parut en cet instant plus lointaine que jamais. Il se surprit à penser que sa folie était finalement bénigne en comparaison de la sienne.

'Et moi, pourquoi est-ce que je les attends ici, au péril de ma vie ?' se demanda-t-

il. Peut-être seulement pour les revoir. Pour leur dire qui il était, pour leur avouer la vérité. Peut-être pour faire revivre véritablement l'Agora à travers eux. Peut-être tout simplement pour voir ce qui allait se passer.

-C'était... la Senestre que tu voulais ? demanda-t-il, d'une voix presque inaudible.

Elle acquiesça d'un mouvement de la tête, et serra sa main dans la sienne.

-À cause de la seconde partie de la prophétie ? demanda Idegén à nouveau.

Elle ne répondit pas tout de suite, puis sa voix prit un accent plus grave, qui ressemblait au ton impérieux des somnambules :

-J'ai affronté Sabaoth, Idegén. Avant de lui échapper par la magie interdite de feu Hadelqamal, j'ai entendu le Métatron, la voix du Démiurge.

-Et que disait-elle ?

-Qu'elle ne me laisserait pas réaliser son pire cauchemar.

Idegén lui demanda ce qu'elle avait pensé en entendant cet avertissement, et elle répondit juste avant de céder finalement au sommeil :

-Que cela signifiait que j'en étais peut-être capable...

Idegén ne se doutait pas que deux yeux dorés l'observaient tandis qu'il caressait les cheveux d'Icémie ; un regard perçant que les murs n'arrêtaient pas. Le toit du Kahyd comptait une nouvelle gargouille, qui s'abritait de la pluie sous ses longues ailes.

†

Voyager en train confortablement installé sur une banquette de cuir avait indéniablement plus d'agréments que de jouer au passager clandestin entre deux caisses de marchandises. Pourtant Bethmen se sentait particulièrement mal à l'aise dans le wagon blindé qui les ramenait à Adevārat. Non qu'il fût sentimentalement attaché aux conditions de leur équipée bohème, mais la présence d'Ereshkigal rendait le wagon pourtant spacieux plus exigu que leur cellule à Sainte-Volonté.

La Hiérophante ne les regardait pourtant pas. Assise au bureau d'acajou qui était installé au centre du wagon, elle faisait depuis leur départ des patiences avec le tarot qui servait aux diseuses de bonne aventure du port d'Adevārat. Bethmen avait beau savoir que les lames en avaient été dessinées par le premier Hiérophante qui avait pris le titre d'Ereshkigal, et appartenait de ce fait au patrimoine familial de cette femme, il ne parvenait pas à comprendre comment elle pouvait perdre son temps à ce genre de passe-temps absurde en temps de guerre.

Il ne pouvait pas voir les yeux de la Hiérophante, car ils étaient toujours dissimulés derrière ses verres rouges, mais elle paraissait tout-à-fait absorbée par le jeu. Sans cesser de la surveiller, Bethmen effleura la poignée de la dague que lui avait donnée Myvaid et la sortit à peine de la botte dans laquelle il l'avait glissée. Il avait eu l'occasion de l'examiner à l'écart, avant de monter dans le train : c'était ce que le jargon euphémistique des patriciens appelait une *malencontre*.

Ces armes étaient plus anciennes que l'Ordre. Elles avaient été forgées lors de la guerre contre les Khôms par la Guilde du Nombre d'Or. On en dénombrait moins de cent dans

tout l'Empire. Tout être mortel dont l'une de ces courtes lames versait le sang perdait à l'instant même toute faculté surnaturelle. La Guilde les avait forgées selon un procédé qui était son secret pour aider les patriotes hyrcans à vaincre les Sorciers Khôms. Plus tard, lorsque l'Ordre devint le soutien du pouvoir des Patriciens, il fit assassiner les alchimistes qui détenaient le secret de la fabrication de ces mystérieuses dagues.

Longtemps ces dagues fantômes avaient menacé le pouvoir de l'Ordre. Jadis, l'une d'entre elles apparaissaient souvent lors des révoltes contre l'Ordre ou l'Empire, entre les mains d'un roturier ou d'un esclave désireux de combattre d'égal à égal, sans qu'on sût jamais comment elle était arrivée entre ses mains. Le terme de *malencontre* s'imposa alors parmi les Chevaliers, inquiets de voir leur art réduit à néant d'un seul geste.

Peu à peu les maisons patriciennes les avaient détruites ou conservées comme d'inesestimables trésors de guerre, et les avaient ornées de leurs propres armoiries, comme pour s'assurer qu'elles ne seraient pas retournées contre eux. L'Ordre avait officiellement banni ces armes, mais il était difficile de se résoudre à y renoncer lorsqu'on en possédait une.

Bethmen s'était demandé si celle qu'il détenait faisait depuis toujours partie du patrimoine des Hesterayül ou si elle avait été récupérée par la suite au hasard d'un combat ou d'une manipulation quelconque. Il avait examiné la façon des armoiries, le dessin de l'aigle aux ailes déployées, cherché une date ou le poinçon de l'orfèvre... et avait remarqué que la garde était en or blanc. À quoi pouvait servir l'or sur une telle arme ?

À détruire un démon. Sous la forme d'un hôte incarné en un être humain, un démon ne craignait ni la vue ni le contact du métal des rois, mais s'il était contraint de quitter le corps, par exemple au moment de sa mort... alors il redevenait sensible à l'or.

Myvaïd ne lui avait pas donné cette arme par hasard, elle semblait conçue précisément pour tuer un Chevalier de la Main Gauche : le mage tout d'abord, puis son démon-reflet d'un second coup, que l'or blanc affaiblirait assez pour le rendre vulnérable à une arme humaine. Bethmen se pencha en arrière, et croisa les bras en fermant à moitié les yeux. Sa sœur, manifestement épuisée, posa sa tête sur son épaule et s'assoupit. Le bruit du train qui filait dans la nuit avait la régularité d'une berceuse, mais Bethmen était résolu à ne pas s'endormir.

Ereshkigal, quant à elle, regardait les cartes posées devant elles et s'amusait à imaginer les multiples interprétations que cet assemblage pouvait susciter. On pouvait faire de la divination avec n'importe quoi, l'essentiel était de comprendre ce que désirait entendre le client. Mais les cartomanciennes qui utilisaient ce tarot en étaient auréolées d'un inquiétant mystère, comme si les cartes elles-mêmes étaient investies d'une quelconque magie ténébreuse. La calligraphie sinueuse et enchevêtrée des lettres de la langue démoniaque étaient pourtant dénuées de tout pouvoir en elles-mêmes.

Le Vampire, le Troubadour, le Page, la Bibliothèque de Liljiom, le Chevalier, la Sorcière... Les lames se succédaient sans rime ni raison, mais la dernière qu'elle retourna lui parut assez évocatrice : *la Curée*. Il fallait en finir, en effet. Une fois sa tâche achevée, il suffirait de jeter leurs corps sur les rails. Ils traversaient la grande forêt hyrcane qui entourait Adevărat, et

les loups se chargeraient du reste, comme ceux qui rampaient sur la carte qu'elle tenait.

En battant les cartes elle releva les yeux vers ses deux colis. La fille dormait déjà, et l'autre l'observait encore entre ses yeux mi-clos. L'atmosphère du wagon était chaude et réconfortante, surtout pour deux personnes qui n'avaient pas dormi dans un lit depuis des jours. Lui non plus ne résisterait guère au sommeil. Il dodelinait déjà de la tête... Il avait fait semblant au début mais s'était fait prendre à son propre jeu. Il suffisait d'attendre. La mort les saisirait dans leur sommeil et ils partiraient sans même s'en rendre compte.

L'Ombre. C'était la seule lame qui n'avait aucun dessin. Elle annonçait la fin de l'attente. Malgré elle Ereshkigal ne put s'empêcher de tendre l'oreille : leurs deux respirations étaient devenues lourdes et régulières. Ils dormaient. Bientôt leur sommeil serait si profond qu'elle pourrait leur parler sans qu'ils l'entendissent. Elle tira une seconde carte et entendit soudain la voix de Maÿn :

-Tu n'es rien, pauvre folle. Tu ne peux échapper à la volonté de ton Créateur.

Elle parlait dans son sommeil et utilisait la langue sacrée, qui était inconnue d'Ereshkigal.

-Préfères-tu devenir l'instrument de Ses ennemis ?

La Hiérophante ne percevait aucun sortilège à l'œuvre, mais elle lorgna du côté de son épée qui était pendue au mur, à côté d'une longue carabine. La carabine était plus décorative qu'autre chose : la crosse en était d'argent et ornée de deux renards en train de se battre, l'emblème de sa famille. L'épée ne valait guère mieux, mais elle n'avait pas l'habitude de se servir d'armes pour tuer. Elle se concentra sur Bethmen, que les propos de sa sœur avaient réveillé, mais son art ne lui apprit rien.

Elle n'entendait plus les légions d'esclaves des Abysses hurler ce qu'ils savaient du présent, du passé et de l'avenir. Pourtant le silence n'existait pas dans les Abysses, et ces voix-là ne s'éteignaient jamais.

Elle recula sa chaise et se releva. Sans détacher ses yeux d'elle, Bethmen essayait de tenir serré contre lui le corps de sa sœur, qui semblait agité de tremblements incontrôlables. Le jeune garçon semblait doublement affolé, comme s'il craignait tout autant sa réaction que l'évolution de la crise de Maÿn. Elle s'approcha, se voulant rassurante, mais Maÿn agrippa violemment le cou de son frère, et, collant sa bouche à son oreille, dit assez distinctement pour qu'elle l'entendît, utilisant cette fois la langue commune :

-Je comptais attendre que vous soyez profondément endormis pour en finir avec vous, mais on dirait que vous me forcez la main.

La Hiérophante pâlit.

Ces mots exprimaient sa pensée à la virgule près, si tant était qu'elle pensât les virgules. Elle vit Bethmen repousser violemment Maÿn et se pencher vers sa botte droite. Sans même avoir à y penser, elle prononça quelques mots de la langue ténébreuses, des mots qui appartenaient à Nergal le Tortionnaire. Sa main droite esquisssa un ample mouvement pour revenir vers le cou de Bethmen, deux doigts tendus. Il lui suffirait d'un geste

pour décapiter l'enfant, comme si elle tenait une lame invisible.

Mais Bethmen se jeta sur sa gauche et esquiva le mouvement, comme s'il l'avait senti. Il venait de sortir une dague de sa botte et allait la frapper au flanc. Elle ne chercha même pas à esquiver, car il y avait longtemps que le fer ne pouvait rien contre elle... N'était-elle pas de par son titre la fille aînée de Tiamat l'invulnérable ? Qu'il vienne donc se heurter contre elle, elle ne le raterait pas cette fois.

Elle hurla de surprise autant que de douleur lorsque la lame traversa l'étoffe de son manteau pour pénétrer entre ses côtes, juste en-dessous du cœur. Son cri réveilla Maÿn qui se dressa sur ses pieds. Elles se regardèrent un instant, hagardes.

Elle n'était plus Ereshkigal car cette lame ne déchirait pas seulement sa chair, elle dévorait aussi son pouvoir. Elle redevenait Yügüla Rotschnabel, simple femme en tous points semblable aux devineresses qui utilisaient les cartes avec lesquelles elle venait de jouer. Elle voulu se retourner pour bloquer le geste de Bethmen, mais sa blessure l'avait rendue trop lente.

Bethmen enfonça la lame dans la gorge de la jeune femme, et ce fut Maÿn qui reçut entre ses bras son corps inanimé.

†

-Regarde, Sarvenaz, dit Icémie. À mesure que la vie quitte son corps, le démon qui le possède s'en extrait. Lui est mort, mais son démon-reflet survit.

Elle abaissa le canon de son pistolet qui fumait encore, et dégaina sa longue épée. Collée de tout son long contre le mur du couloir, Sarvenaz la regarda s'approcher à pas lents du corps du malheureux jardinier. La lumière du matin éclairait le sang qui coulait de son visage déchiqueté par les six balles qu'Icémie venait de tirer.

-Observe-le prendre forme peu à peu...

Bien que fort peu désireuse d'apprendre quoi que ce fût au sujet des Démons, Sarvenaz ne put s'empêcher de suivre des yeux la silhouette qui semblait naître du corps comme une fumée sortant de ce qui restait de la bouche ouverte du défunt. En quelques instants à peine cette forme acquit les contours distincts d'une créature matérielle, comme si le pinceau d'un artiste invisible lui donnait vie par touches successives. Elle vit apparaître un corps de la taille d'un enfant, à moitié femme, à moitié serpent, dont la tête ressemblait à celle d'une mante religieuse et dont les antennes s'agitaient de manière affolée.

-Privé du corps qui lui a donné naissance il est maladroit et désorienté, et c'est à cet instant qu'on peut le détruire, avant que les Abysses le rappellent à eux. Observe à présent comme on tue un démon.

Malgré elle Sarvenaz suivit les gestes d'Icémie qui s'approchait de la créature à pas comptés, tenant sa longue épée devant elle. L'ancienne Hiérophante murmurait tout en avançant un sortilège des Chiffres, qui devait maintenir le démon quelques instants de ce côté du monde. Elle avait la lenteur précautionneuse du boucher qui s'apprête à abattre son maillet sur le crâne d'un cheval.

-Cette épée a appartenu à mon père, continua-t-elle toujours à l'intention de Sarvenaz. Sa lame contient de l'or traité par les forgerons de la Main Gauche eux-mêmes, même un démon de cette puissance n'y échappera pas. Je dois en finir d'un seul coup, sans quoi c'est lui qui me tuera.

Lorsqu'elle ne fut plus qu'à un pas de la créature qui se dressait devant elle, à hauteur de sa tête, suspendue entre ciel et terre, l'épée fendit l'air en sifflant et la lame transperça le cou du démon. Un sang noir jaillit et souilla l'araignée d'or qui ornait la garde de l'épée ainsi que le visage et le bras d'Icémie.

Le corps de la créature parut s'embraser puis s'effondrer sur lui-même comme une maison en flammes dont la charpente cède brusquement. Puis elle disparut et il n'en resta plus rien hormis une sinistre odeur de chair brûlée et de la cendre noire en suspension, qui se déposait sur la langue et les lèvres des deux femmes, et y laissait un goût âcre de pourriture.

Icémie eut un rire qui parut à Sarvenaz le fait d'une joie démente :

-L'espion de l'Ordre est mort. Nous sommes seuls, à présent, Sarvenaz !

†

-Qu'as-tu fait ? demanda Maïn en laissant le corps de la Hiérophante tomber doucement à terre.

-J'ai tué Ereshkigal... répondit Bethmen d'une voix atone. Et j'ai tué Ereshkigal. J'ai tué le démon et son reflet humain.

Maïn songea à le reprendre : c'était l'inverse. Puis elle croisa le regard de son frère, et se souvint de ce qu'elle avait ressenti la première fois qu'elle avait tué un être humain. Le démon semblait s'être évaporé après que Bethmen l'avait frappé, mais le corps de l'être humain était bien présent. Sans doute valait-il mieux pour la santé mentale de son frère qu'il eût détruit un démon plutôt qu'assassiné un être humain.

Et puis on ne contredit pas quelqu'un qui tient encore un poignard ensanglanté à la main. Elle s'approcha de son frère et vint se placer en face de lui, ses mains sur ses épaules :

-Tu sais Bethmen, j'ai compris le sens du rêve récurrent où je m'imaginais en train de tuer Sarvenaz...

Elle ne demanderait aucune explication, aucune justification. Ça n'avait plus aucune importance désormais. Bethmen leva les yeux vers elle et cette fois ce fut lui qui l'attira à lui pour coller son corps et ses lèvres aux siennes. Maïn sentit sur sa langue l'âpre saveur du sang mais ferma les yeux et répondit à son étreinte, espérant diluer un peu ce goût si entêtant.

†

Tiamat lâcha l'abaque qu'elle tenait qui se brisa contre le sol, et dont toutes les billes s'éparpillèrent.

-Ereshkigal... Eýggil !

Elle se mit à courir le long des interminables couloirs du palais, répétant le nom de son fils en criant comme si elle le cherchait, comme si elle l'appelait. La violence de l'émotion qu'elle ressentait la rendait incapable d'utiliser ses pouvoirs.

-Eýggil! Eýggil!

Elle criait comme une femme appelant désespérément son enfant perdu dans la foule d'un jour de marché. Empruntant l'une des mille portes dérobées de sa demeure, elle arriva sur le lieu le plus haut de l'Antichambre : la Tour-potence.

C'était une tour carrée qui s'élevait au sommet du Palais-Chimère, où un homme était suspendu à chaque créneau, d'une manière différente selon le jugement qui avait été rendu. Comme le nombre des créneaux s'était parfois avéré insuffisant en regard des exigences de la justice impériale, on avait dressé quelques potences de plus sur la tour elle-même. Ils s'élevaient tout autour d'elle, comme les mâts dénudés d'un navire échoué.

Son arrivée fit s'envoler une tribu de corneilles occupées à leur besogne quotidienne. Tiamat suivit des yeux leur vol noir puis à l'inverse ce furent eux qui suivirent la direction de son regard et se posèrent sur les toits du Kahyd, qu'elle voyait parfaitement de là où elle était. En un instant le Kahyd parut recouvert d'un voile noir, comme un message de haine et de mort.

Pleurant de son œil sain, Tiamat, serrait la Senestre de sa main gauche et la brandissait en direction de celle qui avait tué son fils. Elle cria :

-C'est ça que tu veux, ordure! ?

Arrachant de son autre main son voile blanc, elle leva son visage vers le ciel, et se mit à parler comme si elle répondait aux cadavres qui l'entouraient, en témoins désarticulés de sa souffrance :

-Non, mes amis, je n'irai pas. Je ne céderai pas à la haine, ni au chagrin... Je sais qu'elle espère m'attirer à elle, folle de douleur, dans le piège qu'elle m'a tendu dans sa tanière puante! Mais non, mes amis... Je n'irai pas! Je l'écraserai comme un insecte entre mes doigts, mais en temps venu... en temps venu...

Le vent faisait s'entrechoquer les os de son auditoire décharné en une réponse chaotique qu'elle dut entendre, puisqu'elle poursuivit :

-Certes, mais il y a plus... Ereshkigal est morte elle aussi, ce qui signifie qu'elle a échoué, et que les deux jumeaux Hestrayül sont encore vivants... Je dois me maîtriser... Je dois les attendre moi aussi...

Elle posa ses mains à plat sur la pierre glacée de l'un des créneaux, comme pour étendre à son corps tout entier cette froideur indifférente. Le démon en elle criait à l'unisson avec tout son être. Pour laisser un peu de sa rage s'échapper elle brandit ses poings vers le Ciel et les abattit de toutes ses forces sur la pierre.

La souffrance qu'elle ressentit lorsque ses doigts se rompirent lui parut suffisante pour qu'elle s'autorisât à hurler si fort que même les gargouilles du Kahyd l'entendirent, que même la cloche du Palais des Princes se tut.

Elle regarda ensuite les os de ses mains se ressouder et effacer jusqu'à la moindre

trace de cette blessure. Tiamat était la Mère Suprême, Tiamat était la vie, son corps se régénérerait toujours ; de même que l'océan se reconstitue toujours semblable à lui-même, si profonds que soient les sillons que l'on trace à sa surface. Si seulement il pouvait en être de même de son âme...

-Tu l'auras voulu, Persona... dit-elle de sa voix brisée par son cri. Demain le Soleil ne se lèvera pas sur Adevărat !

Chapitre 10

Walpurgis

-Dis-moi, Bethmen... Ne m'avais-tu pas parlé d'une cité noyée dans tes visions, alors que nous étions en train de nous évader de Sainte-Volonté ?

-Euh... Si.

-Pour une fois qu'une de tes presciences n'a pas qu'une portée symbolique...

La place de la Gare était recouverte d'une eau sale et puante qui montait jusqu'à la taille de ceux qui n'avaient pas trouvé de barque pour se déplacer. L'animation habituelle de cette place était remplacée par les allées et venues de femmes tenant leurs enfants sur leurs épaules ou dans un couffin sur leur tête pour les plus petits, d'hommes tenant à bout de bras leurs derniers effets vaguement secs ou la nourriture qu'ils étaient parvenus à sauver.

Ils suivaient la direction des quartiers les plus hauts à la faveur de l'accalmie. Parfois on entendait un hurlement : quelqu'un venait d'être mordu par l'un des rats qui nageaient en bandes, bien plus rapides que les hommes. La Gare et le haut de ses escaliers secs apparaissait à certains comme un havre possible, mais le lieutenant d'artillerie Csókolom - l'officier en charge du convoi blindé - avait déployé ses hommes à tous les points d'accès du bâtiment, et quelques coups de feu tirés en l'air avaient pour l'instant suffi à écarter la populace.

L'officier savait qu'Ereshkigal accompagnait les deux Écuyers, mais il n'avait trouvé nulle trace de la Hiérophante dans le train. Ignorant que son corps gisait sur la voie quelques dizaines de kilomètres en amont, il ne savait que penser de sa disparition.

Qu'une Hiérophante de la Main Gauche disparût, il n'y avait là rien d'étonnant, mais qu'elle ne lui eût donné aucune instruction concernant les deux Écuyers, voilà qui compliquait singulièrement les choses. Mais après tout ils appartenaient à la Main Droite comme lui, et donc se trouvaient naturellement placés sous son autorité...

-Mon lieutenant ! lui cria un de ses hommes. Ils sont de plus en plus nombreux !

La voix venait de l'extérieur. Rempochant son ordre de mission qu'il venait de relire dans l'espoir d'y trouver quelque recommandation concernant les Écuyers en cas d'absence d'Ereshkigal, il marcha à grands pas vers l'entrée principale de la garde, où il eut

la surprise de voir ses hommes se tenir en ligne en haut de l'escalier, comme s'ils étaient face à un régiment ennemi. Le Démiurge était-il déjà entré à Adevărat ?

Mais non : ce n'était que des civils. Et encore... Dépenaillés, rongés par la fièvre, putrides et affamés : ils ressemblaient plus à la vermine au Quartier-Peste qu'aux respectables commerçants et artisans du quartier de la Gare. À en juger par leur teint, nombre d'entre eux n'étaient même pas Hyrcans.

Ils étaient nombreux, certes, mais qu'importait ? Ils les regardaient avec des yeux jaunes qui les faisaient ressembler à des rats : la même faim, la même peur de mourir qui les conduisait à braver la mort et les rendait peu réceptifs aux coups de semonce. Et comment traitait-on les rats ? Désireux de montrer l'exemple et de tirer ses hommes de leur hésitation, il saisit l'un des fusils de ses hommes. Tirer en l'air ne servait plus à rien à ce stade. Il le mit en joue quand une voix s'adressa à lui dans la langue sacrée :

-Non, Chevalier ! Épargne-les !

Se tournant vers l'endroit dont venait cette voix, il vit un jeune homme sortir de la foule, une épée à la main.

-Ils ont faim, et la Gare regorge de provisions destinées au front. Distribues-en une partie, Chevalier, je t'en prie.

À en juger par son uniforme, le jeune homme était l'un des Cadets d'Éponine. Il était Chevalier du Sang et des Chiffres, et avait le grade de major. Un médecin, probablement ; et un jeune fils de patricien à en juger par la chevalière qu'il portait au doigt. Que savait-il de la faim, ce jeune coq né avec une cuiller en or entre les dents ? Csókolom, lui, avait grandi dans les bas-fonds de la cité. Il savait que le genre de vermine qui entourait en ce moment la Gare ne valait rien, puisqu'il en sortait et qu'il avait dû lutter de toutes ses forces pour se hisser au rang de Chevalier de l'Ordre.

-Non, Chevalier, répondit le lieutenant d'artillerie Csókolom. Le ravitaillement des troupes est déjà rationné, et doit arriver au front dans les meilleurs délais. Il y va du salut de la cité. Dites-leur de se disperser, ou nous ferons feu.

-Le salut de la cité ! ? s'exclama le jeune patricien. Mais regarde, Chevalier ! La cité se noie ! Comment peux-tu parler du salut de la cité quand les citoyens meurent par centaines chaque jour ! Ce n'est pas seulement injuste, c'est absurde !

Gaspiller les ressources de l'armée pour ces rats humanoïdes ? Eux n'avaient pas lutté comme il l'avait fait, eux ne le méritaient pas. Et ce jeune renégat venait lui parler de justice ! Csókolom allait armer le chien de son arme, quand une lame s'enfonça entre ses omoplates. Il lâcha le fusil qui glissa sur les marches de l'escalier jusqu'aux pieds d'une jeune femme qui s'en empara avec la même vivacité que s'il se fût agi de l'enfant qu'elle avait perdu la veille.

Maÿn retira le poignard du dos de Csókolom et le repoussa d'un coup de pied vers l'avant. L'instant de stupeur des soldats fut à l'avantage de la foule, qui se précipita vers eux comme si elle avait suivi la pensée de la jeune fille. Bien que sans armes la vermine avait pour elle l'avantage du nombre et de la rage. Elle se précipita en avant malgré les

baïonnettes, malgré les coups de feu, et une furieuse mêlée s'engagea.

Un homme étrangla l'un des soldats de ses mains nues. Une femme creva les yeux d'un autre avec une pique qui avait servi à faire rôtir des rats. Nombre d'entre eux moururent ce jour-là, mais qu'importait en effet ? À leurs propres yeux également ils n'étaient qu'une racaille à peine plus humaine que les citoyens murides.

Ainsi s'acheva la brillante carrière du lieutenant Csókolom, loyal serviteur de l'Ordre et de la Nation : lâchement assassiné par l'une de ceux dont il avait défendu le pouvoir, et sa dépouille piétinée par ses propres soldats submergés par un ennemi indigne.

Le jeune médecin qui accompagnait les insurgés resta un instant interdit devant ce déferlement soudain de violence, tant il avait été lui-même tout aussi incapable que Csókolom d'anticiper un semblable dénouement. Voyant que l'un des soldats le mettait en joue, il tira par réflexe, et lui brûla la cervelle du premier coup, lui qui n'avait pourtant jamais été un bon tireur.

Lorsqu'il abaissa son arme, il remarqua que la foule avait grossi malgré ses pertes. Ils étaient nombreux à présent, attirés par le chaos, à s'attaquer à la troupe pour prendre d'assaut la Gare. Les canons de la cité étaient rassemblés face aux ruelles encaissées du Quartier-Peste, et le prince Eyal n'avait certainement pas cru devoir protéger aussi la Gare.

Étrangement la foule semblait l'éviter, comme s'il était un rocher séparant des eaux déferlantes. Il vit alors que se trouvaient devant lui l'adolescente qui avait tué le lieutenant et un autre jeune garçon qui lui ressemblait comme un frère.

Eux aussi paraissaient être invisibles à la populace en colère. Ils portaient pourtant tous trois la croix de la vie éternelle sur le col de leur uniforme. C'était la même qui brûlait à présent entre les mains d'une prostituée du port devenue insurgée à l'instant. Elle avait arraché l'un des étendards de l'Ordre dont la Gare était pavoisée pour en faire une torche. Elle agitait ce symbole incandescent au-dessus d'elle comme un nouvel oriflamme.

Le médecin n'en revenait pas. Un geste avait suffi à tout faire basculer. La jeune fille en uniforme contemplait l'émeute qu'elle avait déclenchée avec un demi-sourire, son poignard ensanglanté encore à la main. Le jeune homme qui l'accompagnait semblait en revanche tout aussi ahuri et horrifié que lui par les corps sanguinolents qui recouvraient l'escalier et le parvis de la Gare, lui donnant l'aspect d'un étal de boucherie.

-Tu devrais aider les blessés, Major, lui dit la jeune fille.

Elle avait des yeux très clairs qui brûlaient d'une lueur froide et cruelle, et contrastaient avec l'impression de désarroi qui se dégageait du reste de son visage, de ses cheveux épars et de ses lèvres gercées par le froid.

À l'intérieur la foule avait atteint les entrepôts et éventrait à coup de baïonnettes prises aux soldats morts les caisses de ravitaillement indistinctement de celles de munitions, car nombre d'entre eux ne savaient pas lire. Les portes des wagons furent ouvertes presque aussi violemment, mais le train ne transportait aucune marchandise. Il ramenait des soldats estropiés ou mutilés qui ne pouvaient plus servir au front, et portaient le même

uniforme que ceux qu'ils venaient de combattre.

-Que signifient ces hurlements à nouveau ? demanda Maÿn en rendant le poignard à son frère. Je croyais qu'ils en avaient fini avec la troupe.

-Tu oublies les rescapés du feu, répondit Bethmen d'un ton sinistre, ceux qui ont perdu la vue ou tout le visage à cause d'un éclat d'obus, une jambe à cause d'une balle trop mal placée... Sans compter ceux qui se sont tirés une balle dans le pied pour échapper au front. Ils croyaient en avoir fini avec la mort, mais elle les rattrape au terme de leur voyage.

Il fixa sur sa sœur un regard dur et conclut :

-En fin de compte nous serons les seuls de ce convoi à en sortir vivants.

†

Le Prince Eyal avait revêtu l'habit noir de la Garde Prétorienne et marchait le plus vite qu'il pouvait en se retenant de courir, car l'heure était décidément grave et sa colère assez grande pour lui donner des envies d'anthropophagie. Le matin même il avait vu des fenêtres de ses appartements le Palais de Justice en flammes, ainsi qu'une foule indistincte brûler vifs sur le toit les Chevaliers-Juges qui y officiaient.

Mais le plus grave était qu'ils avaient également osé brûler l'une des plus anciennes reliques d'Adevărat : le gigantesque étendard de la maison princière, don de son illustre ancêtre Imogahen le Fort, qui ornait la grande salle des Assises. Que le peuple haït l'Ordre était normal, mais jamais encore sa colère ne s'était retournée contre les Árnyékolás, la famille princière. Sans qu'il sût que ses paroles étaient un lointain écho à celles de Constantină Iştraţi, il avait dit d'un ton sinistre : 'Un seuil a été franchi. Désormais je suis en guerre contre mon propre peuple'.

Il allait à l'Assemblée qu'il avait convoquée la veille, et voyait en arpentant les galeries ouvertes qui y conduisaient d'autres incendies que la pluie pourtant battante ne parvenait pas à éteindre... Sans doute avaient-ils utilisé du pétrole pour les allumer. Des explosions retentissaient sporadiquement. Et afin que la mesure fût parfaitement comble l'eau venait d'apparaître dans la cour même du Palais des Princes ! Elle arrivait encore à peine à la cheville des Gardes qui s'y trouvaient, mais c'était inouï ! Dans toute l'histoire de l'Empire on n'avait jamais vu le Palais des Princes touché par le chaos du monde extérieur.

Deux Gardes lui ouvrirent les portes de la Salle des Audiences lorsqu'il arriva et les refermèrent soigneusement derrière lui, se disant pour la première fois de leur vie qu'ils n'enviaient pas la position des Patriciens qui allaient se trouver face à lui.

-Qu'est-ce que cela signifie, Messeigneurs ! ? dit-il à peine entré, d'une voix forte mais sans crier. Je croyais l'insurrection de la Ville Basse contenue ! Est-ce que le Palais de Justice se situerait par hasard dans le Quartier-Peste ? Ou dois-je m'attendre à me voir bientôt moi aussi sur un tournebroche ?

Il jeta un regard circulaire autour de lui. Les Patriciens qui avaient osé se présenter à lui regardaient leurs pieds, mais du moins ils avaient le mérite d'être présents : plus de la moitié des membres habituels de l'Assemblée étaient absents. Tous ceux qui avaient des

domaines dans les colonies s'étaient empressés de s'y réfugier. Ne restaient sans doute que ceux dont toute la fortune résidait en Hyrcanie.

Il se tourna vers les Hiérophantes de la Main Droite et fut surpris de constater que trois sièges étaient vacants. Que le siège des Bâtons fût vide était habituel, car un Coryphée n'avait pas le droit d'y siéger, et le Hiérophante de cette Couleur était rarement présent même en temps normal. Mais que les sièges des Épées et des Chaînes fussent vides...

-Tarenebraë! demanda-t-il au patriarche qui paraissait étrangement calme et gardait les mains jointes devant ses lèvres, comme s'il pensait à autre chose. Où sont Walküre et Gris-Leu?

-Ils sont morts au front, votre Majesté, répondit le Grand Bélier. Plus précisément à Fenrirstor.

-Morts au front!! Mais que signifie...

-Ils étaient allés s'assurer de l'accomplissement d'une mission de la plus haute importance : retrouver Bethmen et Maÿn Hesterayül, dont Ereshkigal avait anticipé la présence à cet endroit.

-Ereshkigal! Est-ce...

Le Prince s'était retourné vers les sièges de la Main Gauche, et ce qu'il avait vu avait encore ajouté à sa confusion : seul le Hiérophante Bêlit-Séri était présent. Même Tiamat était absente. De tout son règne il n'avait jamais vu Tiamat manquer à aucune Assemblée. Après un bref instant de silence il s'adressa à l'Assemblée toute entière, d'une voix qui porta aux quatre coins de la salle :

-Que se passe-t-il?

La Hiérophante du Sang quitta son trône, réajusta ses lunettes à monture d'or, comme elle le faisait toujours avant d'affronter une tâche délicate, et s'avança vers le Prince et lui dit sans baisser le regard :

-En deux mots comme en cent, votre Altesse Sérénissime, Walküre, Gris-Leu et Ereshkigal se sont rendus il y a cinq jours à Fenrirstor, pour y capturer Bethmen et Maÿn Hesterayül. La vision d'Ereshkigal nous avait révélé que les deux jeunes déserteurs avaient apparemment réussi à traverser les Monts Pourpres et l'Ardlidh en un temps étonnamment court. Ils sont parvenus à mettre la main sur eux, à la faveur d'une attaque particulièrement audacieuse, bien que fort coûteuse...

-Les ont-ils mis à mort, comme je l'avais ordonné!? s'enquit le Prince d'un ton de colère contenue.

La Hiérophante n'eut même pas le temps de se gratter la gorge avant de répondre; Bêlit-Séri répondit à sa place :

-Hélas non, votre Altesse. Le Concile de la Main Droite en avait décidé autrement : les ordres étaient de les ramener par un convoi blindé à Adevărat. Ces enfants nous ont pourtant coûté fort cher : suite à cette attaque trop... 'audacieuse' de notre part, Sabaoth a réussi à briser l'encerclement de Fenrirstor par une contre-attaque d'une force inattendue, dans laquelle ont justement péri Walküre et Gris-Leu.

-Et ce convoi blindé... ? demanda le Prince, d'une voix glaciale.

-Il est arrivé, reprit la Hiérophante du Sang. Mais...

Il y eut un silence, puis elle poursuivit :

-La Gare a été prise d'assaut par des insurgés et lorsque nous avons pu rétablir l'ordre il y a environ une heure, nous n'y avons trouvé ni Ereshkigal, ni les deux enfants.

-Prise d'assaut ? demanda le Prince, d'un ton faussement calme. Voulez-vous dire que vous n'aviez pas protégé un lieu aussi essentiel, surtout en prévision de l'arrivée de ce convoi si particulier ?

-La Gare se situe bien au-delà des limites de l'insurrection du Quartier-Peste, intervint le Hiérophante des Roses. Mais depuis cette nuit toute la cité semble s'être embrasée. Il ne s'agit plus seulement de la vermine de la ville basse, d'honorables citoyens sont devenus des bêtes sauvages... Ils se retournent eux aussi contre la République et l'Ordre, ce qui explique l'incendie du Palais de Justice. De plus, Ereshkigal devait conduire immédiatement les deux enfants à Tour Carmine, mais...

-Ereshkigal est morte elle aussi, l'interrompt Bêlit-Séri. Certainement tuée par ces deux monstres.

Eyal passa la main sur son visage puis désigna du doigt Septime Tarenebraë sans le regarder. À l'instant les Gardes Prétoriens présents placèrent le Hiérophante des Chiffres en joue, qui ne cilla pas. Eyal dégaina sa longue épée et vint la placer sur la gorge du patriarche :

-Avant que j'en finisse définitivement avec vous, dites-moi au moins que vous avez lancé la Milice à leurs trousses. Qu'on les abatte à vue !

-C'est-à-dire que... La Milice a été mobilisée pour juguler l'insurrection, votre Altesse, intervint Itayöl, qui semblait beaucoup plus nerveux que le Grand Bélier. Mes hommes se battent en ce moment pour reprendre le Palais de Justice, ce sont eux qui ont nettoyé la Gare également...

-Bêlit-Séri vous en a beaucoup dit, dit alors très posément Tarenebraë sans quitter des yeux Eyal, mais pas encore assez. Tiamat voulait voir ces enfants morts avant même que vous ayez ordonné leur exécution. En prenant cette décision, vous ne faisiez qu'accomplir sa volonté.

Eyal se retint de l'égorger. Son épée était de la même trempe qu'une *malencontre*. Le Roi des Chiffres jouait vraiment sa vie. Pour prendre le risque d'être tué par ce genre d'affront, il fallait qu'il eût un autre atout dans sa manche.

-Les lois de la République interdisent à quiconque de la maison princière de suivre l'enseignement de l'Ordre, continua Tarenebraë d'un ton paisible, presque docte. Croyez bien que je le déplore, mais de fait vous n'êtes pas mage, votre Altesse Sérénissime. Certains aspects de la Guerre Sainte vous échapperont toujours. Or, tuer ces enfants reviendrait à nous priver de l'unique chance de l'emporter contre le Démon. Tiamat nous l'a dit elle-même : ces enfants entraîneront la chute du Royaume de Dieu, et assureront enfin à l'Empire le statut qu'il mérite parmi les nations. Nombre d'erreurs ont été commises de

notre côté, certes, mais la plus grande à mon avis fut de ne pas comprendre à quel point la Main Gauche désirait la mort de ces enfants.

Eyal se retourna vers Bêlit-Séri, qui se contenta de répondre en ricanant :

-Ne l'écoutez pas, votre Altesse. Ces enfants enterreront l'Ordre, la République et l'Empire, avant même de défaire le Démon. Vous ne parviendrez pas à dominer ces monstres, au contraire vous serez leur outil. C'était le sens de la prophétie de Tiamat.

-Cette prophétie dont nous ne connaissons que la moitié... poursuivait Tarenebraë. Si comme vous le dites l'avenir même de l'Ordre et de la Nation était en cause, pourquoi avez-vous toujours refusé de nous révéler la seconde partie de cette prophétie ?

Bêlit-Séri ne répondant pas, le Hiérophante des Chiffres s'adressa de nouveau au Prince :

-Ce n'est pas de notre perte qu'il s'agit, mais de la leur, votre Altesse. La Main Gauche sait fort bien qu'une fois la Corruption vaincue, l'Ordre pourrait enfin se débarrasser de son membre gangrené. L'art ténébreux se nourrit du chaos et de la guerre, il ne survivrait pas à la paix. Tuer ces enfants n'était pas l'intérêt de la Nation, mais celui de la Main Gauche. Savez-vous d'ailleurs ce que Bêlit-Séri est obligamment venu nous annoncer ? Savez-vous pourquoi lui seul est présent aujourd'hui ?

Eyal se tourna vers le Hiérophante du Scribe, seul dans son habit d'un noir plus sombre que celui de la Garde Prétorienne, qui baissa les yeux et dit :

-La Mère Suprême a ordonné cette nuit le Walpurgis.

Sous l'effet de la surprise, Eyal abaissa son arme :

-Le Walpurgis ? Pour retrouver les deux Hestrayül ?

Le Scribe acquiesça.

-C'est dire s'ils tiennent à leur disparition, conclut Tarenebraë. Ont-ils usé du Walpurgis une seule fois pour la sauvegarde des intérêts de la Nation ? Le Walpurgis peut-il d'ailleurs servir autre chose que le chaos ?

Eyal plissa légèrement des yeux. Sa physionomie altière avait cédé la place à une attitude de gibier aux abois. Ses épaules s'étaient voûtées et son regard traînait à terre. On avait toujours dit de lui qu'il faisait partie de ces rares membres de la lignée princière épargnés par l'inéluctable dégénérescence qui accompagne la consanguinité. Il était né d'allure avenante et majestueuse, comme si sa prestigieuse ascendance avait voulu que son ultime représentant lui permît de finir en beauté.

Mais Eyal ne savait pas encore qu'il serait le dernier des Princes d'Adevărat ni que l'Empire de ses pères allait s'achever sous ses yeux. Il résista à la furieuse envie qui le dérangeait de tailler en pièces tous les Hiérophantes présents, quels qu'ils fussent, et préféra prendre à témoin l'Assemblée, et surtout quelques-uns des rares patriciens qui comme lui n'appartenaient pas à l'Ordre :

-Je croyais être le seul habilité à déclencher le Walpurgis... Serait-ce la vengeance posthume de Hadelqamal et de l'Agora ? Est-ce l'effet d'une justice immanente, comme celle en laquelle croient les Fidèles ? Je me croyais Grand Maître de l'Ordre mais l'Ordre n'obéit

plus aux lois de mes ancêtres, aux lois qui l'ont pourtant établi.

Il rengaina lentement son arme, puis reprit, s'adressant à Tarenebraë en même temps qu'à Bêlit-Séri :

-Je devrais sans doute vous écorcher vif l'un comme l'autre, mais il y a plus urgent. Bêlit-Séri ! Dites-moi une chose : que faites-vous ici ? Le Walpurgis n'exige-t-il pas l'implication de la Main Gauche toute entière ?

Le Prince n'était nullement mage, mais sa voix portait loin et inspirait la crainte. Le Hiérophante du Scribe eut un geste d'excuse et répondit d'une voix mal assurée :

-C'est-à-dire que... Il y a une nuance à cela, votre Altesse. Je suis le Hiérophante du Scribe, et je dois impérativement rester en vie pour préserver l'art ténébreux dans le cas où...

-Où l'Ordre et l'Empire s'effondreraient, répliqua Eyal.

Il s'assit sur son trône et posa sa main droite sur son front. Il y eut un instant de silence, troublé seulement par le bruit du canon qui venait du Palais de Justice, puis le Prince reprit :

-Je crois qu'il est temps de nous révéler la seconde partie de la prophétie, Bêlit-Séri. Si vous ne voulez pas que votre art périclite avec vous. Je me chargerai moi-même de hâter votre fin si vous vous obstinez à respecter les ordres de Tiamat à ce sujet.

Septime Tarenebraë ne put s'empêcher de sourire : il avait joué sa tête, et finalement tout s'était peu ou prou déroulé comme il l'avait prévu.

Si seulement les conjurés de l'Agora avaient eu raison ! Mais la Main Droite ne pouvait hélas pas encore se passer de la maison princière, même au seuil de sa ruine. Si Bêlit-Séri se fût sans doute plus volontiers laissé brûler vif plutôt que de révéler la seconde partie de la prophétie à la Main Droite, il céderait certainement au Prince. Ils allaient enfin apprendre le secret que Tiamat avait gardé par-devers elle et les siens dix-sept années durant.

†

-Tu es très belle, Sarvenaz, dit Icélie en achevant de boutonner la veste de la patriecienne. L'uniforme te sied finalement presque aussi bien que tes tenues de bal.

Sarvenaz avait bien essayé de s'éclipser au matin, comme tout ce qui restait de la domesticité, mais tous les verrous des portes menant vers l'extérieur étaient poussés et rendus inviolables par elle ne savait quel maléfice. Cette satanée Hiérophante déchuée était même apparue juste devant elle alors qu'elle traversait pour la troisième fois la cour en courant pour trouver enfin une sortie.

-N'essaie pas de fuir : tu sais bien que je finirai par t'attraper.

C'était ce que lui avait dit alors Icélie, et c'était ce qu'elle disait à Maÿn lorsqu'elle essayait d'échapper au châtement. Cela n'avait pourtant jamais empêché Maÿn d'essayer à chaque fois, comme si la punition lui devenait plus supportable lorsqu'elle avait cherché auparavant à s'y soustraire. Certains se renforcent dans la lutte, même désespérée, et

pour la première fois de sa vie Sarvenaz comprenait ce sentiment, elle qui s'était toujours fortifiée dans l'acceptation. Comme Maÿn autrefois elle savait qu'elle n'eût pas pu faire autrement que de chercher à fuir par tous les moyens.

-Comme te voilà attifée ! Ce n'est pas une tenue pour recevoir tes enfants.

Elle l'avait saisie par la nuque et l'avait reconduite à travers les portes désormais béantes du Kahyd et le désordre d'une demeure abandonnée jusqu'à sa garde-robe. Là elle l'avait forcée à quitter ses habits de voyage pour revêtir son uniforme, le vêtement honni de l'Ordre. Elle avait même tressé ses cheveux et s'était souciée du moindre détail comme une petite fille apprêtant sa poupée.

-Relève la tête, Chevalier ! dit Icémie en frappant sa nuque de la main droite.

C'était la Paumée, le geste rituel par lequel on adoubaient les Chevaliers. Le coup lui fut aussi déplaisant et douloureux que lors de la cérémonie qui lui avait accordé ce titre hélas nécessaire à son entrée dans le monde. Sarvenaz essaya de ravalier en vain le sanglot qui lui montait à la gorge. Ses jambes se dérobèrent sous elle et elle tomba à genoux devant Icémie qui la regardait, surprise.

-Je vous en supplie, Votre Majesté ! implora la jeune femme. Ne me livrez pas à eux, pas à *elle*. Elle me hait, elle me tuera, elle me torturera...

Son visage était baigné de larmes et elle se cramponnait au ceinturon de l'ancienne Hiérophante. Les jointures de ses mains devenaient blanches. Elle semblait si désespérée, si terrifiée à l'idée du sort qui l'attendait, qu'Icémie lui demanda d'un air suspicieux :

-Tu mens, Sarvenaz, tu sais bien que cela n'arrivera pas. Pourquoi Maÿn te tuerait-elle, puisque tu ne lui es rien ? Tu crains tout autre chose. Que crois-tu savoir pour être à ce point effrayée ?

Sarvenaz raffermir sa prise et se rapprocha encore d'Icémie, sa tête au niveau de la taille de celle qu'elle suppliait. Elle ouvrit la bouche, parut avaler de l'air pour se donner la force de prononcer un mot maudit :

-Walpurgis ! Je vous ai entendu en parler à l'archiviste... enfin je veux dire Öszvillàg... Après que votre piège a échoué... Vous avez dit que Tiamat n'avait pas mordu à l'hameçon, même si le ver était le corps de son propre fils, et vous avez demandé à Öszvillàg ce que Tiamat allait faire, et il a parlé du Walpurgis !

Icémie eut un sourire amer et méprisant :

-Ainsi tu écoutes encore aux portes à ton âge... Et que signifie le Walpurgis selon toi ?

-C'est l'une des cartes du tarot ! Elle symbolise la fin des temps, l'arrivée des Démons sur Terre... Cela signifie que la Main Gauche lâchera ses chiens infernaux sur nous ! Que les Abysses engloutiront la cité !

Icémie la repoussa doucement et voulut la forcer à se relever, mais Sarvenaz se prosterna plus bas encore, agrippant sa botte :

-Je ne suis qu'une petite parvenue sans importance ! Je n'étais là que par hasard, laissez-moi m'en aller, par pitié... par pitié...

Icémie dégaina son épée et en posa la pointe sur la nuque de la suppliante :

-Je regrette, Sarvenaz, mais j'ai encore besoin de toi. La pièce n'est pas encore jouée. Si tu essaies de te dérober, je te tue.

Sa voix s'adoucit et elle ajouta presque sur un ton amical :

-Moi aussi j'étais là par hasard, ma belle, ce jour maudit entre tous où j'ai rencontré Bethmen.

La repoussant l'un violent coup de pied elle la menaça de son arme et lui dit enfin :

-Si tu m'obéis, tu survivras peut-être. La Main Gauche et la Main Droite vont se rejoindre ici et nous prendre en tenaille. Le Walpurgis a été décrété, et la Main Droite de son côté n'a certainement pas dit son dernier mot. Mais pour l'instant le seul endroit sûr pour nous est justement le Kahyd. Si tu sors d'ici, tu ne feras pas deux pas.

Sarvenaz la regardait sans comprendre en se relevant. Elle rengaina son épée et ajouta :

-Idegen et moi avons passé la nuit à ceindre cette demeure de très anciens sortilèges qui la préserveront encore quelques heures du chaos. Quant à tes enfants... Je crois qu'ils sauront échapper au filet qu'a tendu Tiamat. Il ne nous reste plus qu'à les attendre.

Elle alla à la fenêtre et tira d'un coup sec sur les rideaux sombres, qui s'effondrèrent au sol en soulevant un lourd nuage de poussière. Les rayons du Soleil blanc du matin firent irruption dans la pièce avec avidité, comme s'ils avaient longtemps attendu à la porte.

-Qu'un peu de lumière entre enfin ici !

†

La Ruche était l'un des quartiers les plus industriels d'Adevărat. Les cheminées des hauts-fourneaux y dégorgeaient en permanence une fumée si noire qu'il y faisait toujours plus sombre que dans le reste de la capitale. Situé sur une colline, il avait été épargné par les inondations et l'armée s'était empressée d'en fermer l'accès dès le début de l'insurrection, car la Ruche fabriquait les canons, les fusils, les baïonnettes et les innombrables munitions qui servaient au front.

Dès les premiers troubles, tous les ouvriers employés dans l'industrie d'armement avaient été mobilisés et étaient bouclés avec leur famille dans le quartier qui ressemblait depuis à une gigantesque prison à ciel ouvert, où à un pré dans lequel on élevait du bétail dont le lait était le métal en fusion que vomissaient les laminoirs et la chair la poudre qui nourrirait la guerre jusqu'à une improbable satiété.

Les ouvriers passaient en temps normal entre dix et douze heures par jour dans la Ruche : de ce fait ils s'étaient soumis aux ordres avec une relative docilité. Les étendards de l'Ordre et de l'Empire n'avaient pas été arrachés dans les avenues de la Ruche et sans les barrages élevés par le régiment Martel on eût pu croire que rien n'avait changé.

Même les longues maisons basses qui servaient de cantines fonctionnaient encore. Les ouvriers venaient toujours y boire chaque matin du jus de viande chaud mêlé d'alcool et du lait agrémenté de miel dans lequel ils trempaient du pain noir.

C'était dans l'une d'elles que Bethmen et Maÿn étaient entrés. Ils s'étaient assis en bout de table et dégustaient le même petit-déjeuner que ces hommes qui ressemblaient

tant à ceux de Fenrirstor. Pourtant les deux adolescents étaient cette fois chez eux, et ce n'était pas la première fois qu'ils se mêlaient aux ouvriers du matin.

Étant enfants, ils avaient pris l'habitude de passer par la Ruche pour se rendre au Quartier-Peste, et s'étaient déjà arrêtés plusieurs fois dans ce genre de restaurants populaires. De plus, porter un uniforme de l'Ordre donnait droit à un repas gratuit. L'approvisionnement en vivres de cette main-d'œuvre si essentielle étant heureusement préservé, la qualité de l'ordinaire ne laissait pas encore à désirer.

Bethmen ne regardait pas sa sœur. Il n'avait rien dit depuis ce qui s'était passé à la Gare. Maÿn chercha son regard un moment, puis elle lui dit sur un ton exaspéré :

-Tout est de ma faute, c'est ça ? La tuerie de la Gare, la mort de la Vouivre ou de la gamine qui était possédée par le Prophète ?

Bethmen ne répondit rien. Elle reposa le bol qu'elle tenait, se poulécha les lèvres comme une enfant, et dit en haussant les épaules :

-Je sais d'avance ce que tu vas me dire : si j'ai pu détruire des Archanges, je devrais pouvoir empêcher ce genre de boucherie... Pourquoi pas arrêter la Guerre Sainte, tant que tu y es ?

Comme Bethmen restait toujours muet, elle s'exclama :

-Crois-tu vraiment que je contrôle cette... *chose* qui s'est éveillée en moi ? Que je puisse en évaluer les conséquences ? Interrompre le déroulement des événements une fois que la machine est lancée ? Reviens sur Terre, petit frère : je n'y comprends pas grand'chose moi non plus. Je croyais au départ que cela me venait de Mirage, de la neuvième Couleur... Mais cela va bien au-delà. Je n'en sais guère plus mais je sais cela : ça remonte plus loin encore, plus en amont...

-En amont de quoi ? demanda Bethmen en relevant les yeux vers elle.

Maÿn mit son visage entre ses mains, et répondit d'une voix qui se fit soudainement à la fois apeurée et épuisée :

-Je n'en sais rien... Peut-être qu'il y avait du vrai dans ce qu'a dit le Prophète : je porte en moi les secrets du Démon. Mais cette langue inconnue que je parle dans ces moments... Je n'en comprends pas moi-même un traître mot.

Bethmen regarda autour de lui, mais non : personne ne semblait avoir prêté la moindre attention aux propos pour le moins inhabituels de sa sœur. Le flot ininterrompu des paroles de leurs voisins avait couvert ses mots pourtant si peu anodins.

-Tu veux que je te dise, petit frère ? continua Maÿn. Ce sont des secrets lourds à porter. Mes cauchemars ont cessé, mais je redoute toujours la nuit parce que chaque matin je me sens devenir étrangère à moi-même.

Bethmen vit que des larmes coulaient entre les doigts de la jeune fille. Elles n'avaient plus la couleur claire des larmes humaines, mais semblaient aussi sombres et lourdes que du sang.

Surmontant la répulsion que cette vision lui inspirait, Bethmen prit les mains de Maÿn dans les siennes et essaya de les réchauffer tandis que l'adolescente gardait la tête inclinée

vers l'avant, ses cheveux gris voilant son visage comme pour en démentir la jeunesse. Bethmen songea que ni lui ni elle n'avaient plus dix-sept ans. Mais cette couleur de cendre n'était pas non plus celle que confère l'âge.

-Nous sommes tous deux étrangers à ce monde, petite sœur. Mais tu ne seras pas seule à porter ce fardeau. Je le partagerai s'il le faut, si je vis...

Maÿn releva brusquement la tête et lui demanda d'un ton sur la défensive, comme si elle réagissait à une accusation :

-Si tu vis ! ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Quand j'ai... Quand Ereshkigal est morte, j'ai eu une vision. J'ai vu une arme fouiller dans ma chair, atteindre mon coeur pour le transpercer, sauf que...

-Sauf que quoi ?

Bethmen hésita puis reprit :

-Ce n'était pas une arme, enfin... Pas vraiment. C'était la Senestre.

-Le joyau de Tiamat ? s'étonna Maÿn. On te tuait avec ça ?

La surprise de Maÿn n'était pas feinte. Quel meurtrier particulièrement cruel ou stupide - voire l'un et l'autre - se servirait d'un tel ornement comme d'un couteau ? On pouvait y voir certes le fait d'un symbolisme de mauvais aloi, mais les visions de son frère l'avaient accoutumée à des métaphores plus recherchées.

Elle ne comprenait pas, et lui pas d'avantage. Il y eut un long silence entre les deux adolescents, meublé par les conversations des ouvriers autour d'eux :

-Un officier m'a dit que c'était encore un coup des Khôms. Il fallait les tuer tous au lieu de les garder parmi nous, de les nourrir et de les laisser croître comme le chiendent. Ce sont eux qui ont créé l'inondation !

-Sois pas stupide, y en a pas mille dans tout le pays.

-Beaucoup ont changé de nom malgré la loi, tout le monde le sait.

-C'est bien plus simple : on ne peut pas vivre sur l'eau, alors les gens du Quartier-Peste refluent vers les quartiers secs !

-Mais ça ne cesse de monter, bientôt nous aurons nous aussi les pieds dans l'eau. Et là ce sera la fin. Que ce soient les Khôms, ou encore les Conjurés des Vingt Familles qui ont échappé à l'épuration...

-Si les Anges ne nous ont pas noyés de corruption d'ici-là... Plutôt crever en tout cas. Je garde mon couteau sur moi en permanence pour m'égorger lorsqu'ils viendront me pourrir !

-N'empêche que les Khôms...

Parmi les ouvriers un seul se taisait. Il n'avait pas pris part à la conversation et jouait avec un tarot sans paraître se soucier de son entourage. C'était un tout jeune homme dont les mains aussi fines que celles d'une fille étaient fort utiles pour assembler les pièces les plus petites de certaines machines. Elles manipulaient les cartes avec adresse mais venaient de se figer, comme tout le reste de sa physionomie.

Il avait devant lui tout son jeu éparpillé sur la table, face visible. Tous les dessins des

lames avaient subitement disparu depuis son dernier mélange. Ils avaient laissé place à une unique lame. Elle représentait un masque brisé en trois morceaux, et bien qu'il fût incapable de lire la langue ténébreuse, un mot lui vint sur les lèvres, celui que portaient chacune de ces lames toutes identiques :

-Walpurgis ...

Comme les usines de la Ruche, l'auberge où ils se trouvaient était un lieu pour qui le jour et la nuit étaient indifférents, et il y brûlait en permanence des lampes à pétrole dont la lumière donnait une teinte jaunâtre à tout ce qu'elle touchait. Mais le jeune ouvrier remarqua que les fenêtres n'apportaient plus aucune lumière de l'extérieur, comme si un rideau opaque avait été tiré.

Le bruit des voix ne s'était pas interrompu, mais quelque chose avait changé. Chacun parlait, mais seul. Plus personne ne répondait à personne. L'obscurité s'était interposée entre les hommes et chacun d'entre eux était seul face à elle.

Les voix des ouvriers devenaient de plus en plus sourdes et s'éteignaient peu à peu, car peu de Démons savaient parler. Aux mots succédaient des grognements rauques, des cris métalliques, des sons qui n'appartenaient à aucun animal mais les évoquaient tous à la fois.

Leurs yeux cessèrent de trembler et leur regard devint fixe comme celui des morts que charriaient les rues inondées de la cité. La nourriture et la boisson leur devinrent écœurantes.

Leurs mains se recroquevillaient comme des griffes, et nombre d'entre eux se levèrent lentement, titubant comme s'ils étaient ivres, car leur nouvel hôte n'avait jamais marché. Mais les Démons apprenaient très vite.

Il y eut ensuite des cris, qui devinrent très vite des hurlements de rage et de terreur mêlées. Des mains tremblantes empoignèrent des couteaux pour les brandir ou les planter dans le bois de la table, en attendant d'explorer une matière plus tendre.

Le silence se fit alors.

En quelques minutes la nuit surnaturelle qui venait de s'abattre sur la cité avait chassé l'humanité de chacun des hommes présents, hormis du jeune ouvrier qui avait appelé ces ténèbres par leur nom et des deux Écuyers qui étaient le gibier de cette dangereuse chasse.

Et Bethmen voyait le Walpurgis envahir la ville.

Il avait vu les Anges fondre sur eux comme des oiseaux de proie après que Maÿn avait tué l'avatar du Prophète. Ils les avait vus dans toute leur gloire mais aussi toute leur faiblesse, leur fragilité de pantins dont Maÿn avait tranché les fils comme les vieilles légendes des Hyrcans racontaient qu'on avait jadis réduit un dieu à l'impuissance en lui volant les tendons de ses membres.

Quelque chose à cet instant avait dessillé son regard. Ce n'était ni la Prescience ni la Double-Vue. Il ne voyait pas seulement au-delà des apparences, il voyait plus loin encore. Il pouvait voir jusqu'aux pensées prendre forme.

Ces mots mystérieux que Maÿn prononçait sans les comprendre, sans les connaître, lui en saisissait le sens. Sans savoir comment ni pourquoi, chacune de ces paroles devenait une image aussi claire et évidente que s'il s'était agi de l'une de ses pensées. Il voyait l'inconcevable, l'ineffable.

En cet instant il vit les âmes des hommes autour d'eux brûler comme des brasiers inquiets au souffle d'un vent mauvais, né dans les profondeurs.

Il vit les sorcières aveugles aux doigts de glace qui tissaient patiemment la toile de ténèbres du Walpurgis. Il vit marcher sur leurs fils les Démons-enfants à peine sortis du ventre fécond des Abysses, ceux qui étaient nés avec un poignard à la main pour ouvrir la chair des hommes et s'y glisser pour jouer avec leurs désirs et leur peurs.

Il vit Folie, Mensonge, Torture et Pestilence, les quatre enfants des Abysses, relâchés hors de la prison où les confinait leur mère Tiamat. Il les perçut dans chacun de ces Démons qui entraient dans les corps et les âmes par les failles des blessures que la vie leur avait infligées, comme autant de portes ouvertes sur les Abysses. Il lut sur leurs lèvres noires son nom et celui de sa sœur.

À l'extérieur, le bruit incessant des machines évoquait la marche d'une armée de monstres féroces et insomniaques. Le sifflement de la vapeur et le grondement vorace des hauts-fourneaux qui accompagnaient le vomissement des volutes de fumée chargées de suie résonnait comme une malédiction répétée à l'infini.

Ces engins avaient goûté au sang des hommes tout autant qu'à leur peine : à la chair brûlée, aux doigts coupés des enfants, aux corps avalés et débités en un instant en punition d'un geste maladroit.

Aussi Bethmen pressentit que la Ruche paraîtrait familière aux créatures des ténèbres, qu'elles s'y sentiraient chez elles presque autant qu'au Bagne.

Il vit des Chevaliers de la Main Gauche briser au marteau les anciens scellés d'or qui condamnaient les portes de l'Antichambre conduisant aux Abysses. Les Démons étaient sortis, ils s'étaient répandus dans la ville pour débusquer leur proie.

Bethmen comprit que lui et sa sœur étaient les derniers êtres humains de cette salle et qu'ils étaient cernés, mais aucun mot ne sortait de sa gorge.

Bien que ne percevant rien des visions de son frère, la pénombre soudaine et la métamorphose progressive des ouvriers ne pouvaient échapper à Maÿn, qui se demanda tout d'abord si elle s'était par hasard endormie entre le viandox et le pain, et se trouvait plongée dans un inquiétant cauchemar. Se tournant vers Bethmen, elle reconnut le même regard en apparence absent que son frère avait porté sur les Anges. Elle lui prit la main pour le tirer de sa prostration, et il la referma sur la sienne avec force :

-Istenok !

C'était un très vieux mot de la langue sacrée qui désignait les Démons, les comparant à des Dieux. Comprenant qu'il fallait disparaître au plus vite, Maÿn se leva aussitôt, dégainant la *malencontre*. Ils craignaient l'or qu'ils sentaient dans la lame que tenait Maÿn, aussi s'étaient-ils emparés des corps des hommes, pour placer leur chair entre eux et le

métal qui les affaiblissait.

Qui eût cru que les Démons pussent être aussi nombreux en un lieu si terrestre ?

Puisqu'ils s'étaient dissimulés dans la chair qui respire et qui souffre, elle décida de les combattre comme tels. Des mains larges et puissantes enserrèrent ses bras mais elle brisa les poignets de ses assaillants en se défaisant de leur étreinte d'un mouvement vif. Les mots des Épées lui étaient venus aux lèvres dotés d'une sonorité nouvelle, qui annonçait d'autres paroles que Bethmen seul pouvait comprendre.

Lui avait échappé à ses assaillants en glissant entre leurs doigts comme une anguille, au lieu de briser leurs membres. Il les voyait se rassembler autour de lui, fermer tout accès. Il était cerné, et ces hommes allaient se jeter sur lui.

Il s'immobilisa, murmurant d'une voix tremblante les mots des Silences qui lui permettraient de se soustraire à leur regard et à leur ouïe. Il y eut quelques secondes suspendues entre ciel et terre : les Démons ne le voyaient plus car ils avaient à présent des yeux d'hommes, mais ils attendaient.

Sectionnant d'un ample geste la gorge de l'un de ses adversaires, Maÿn bondit sur la table pour le rejoindre, le visage à moitié couvert de sang. Elle éborgna celui qui essayait de l'attraper par la jambe, et enfonça la lame dans la bouche ouverte d'un troisième, monté lui aussi sur la table pour l'intercepter.

Il n'y eut aucun cri de douleur car les Démons ne savaient pas souffrir. Mais de sourdes imprécations dites dans la langue ténébreuse l'accompagnaient et semblaient réagir au moindre de ces gestes. Y avait-il un stratège invisible qui haranguait ses troupes ? Les dents de sa victime se refermèrent sur sa main, la mordant jusqu'au sang. Elle dut les briser d'un coup de coude pour se libérer.

Rejoignant d'un bond son frère toujours immobile, elle le prit par la taille et posa sa joue contre la sienne. Il fallait un contact physique pour bénéficier du sortilège qui le soustrayait à la perception de leurs ennemis et tous deux portaient encore les gants noirs lisérés de blanc des Écuysers.

-Plus un mot, plus un geste... murmura Bethmen.

Ôtant son gant droit, il posa sa main froide sur la nuque de Maÿn comme pour s'assurer qu'elle lui obéirait. Ses doigts s'entremêlaient à la chevelure désordonnée de la jeune fille. Il la sentit frissonner sous l'effet de ce contact glacé, tandis qu'elle éloignait son visage du sien, mais elle ne relâcha pas son étreinte.

-Surtout ne lâche pas la dague, dit-il toujours aussi bas qu'il le pouvait.

Les Démons les cherchaient de leurs yeux figés. Ils flairaient l'air pour trouver leur odeur. Ils avançaient à tâtons pour les toucher. Lentement, méthodiquement, ils se rassemblaient et refermaient leur cercle sur eux.

Maÿn sentait que les mots de la langue qu'elle était seule à parler, et que Bethmen était seul à comprendre, grimpaient depuis ses entrailles le long de sa gorge. Mais une pression de la main de Bethmen l'incita à se taire.

'Laisse-moi faire' pensait Bethmen. 'Pour l'amour de l'Ordre laisse-moi faire !' C'était

une expression toute faite, mais il redoutait trop l'instinct de contradiction de Maÿn pour laisser ce genre de phrase franchir ses lèvres en un moment pareil. Comme si elle avait compris l'impérieuse prière de son frère, comme si leur complicité n'était pas tout-à-fait perdue, Maÿn se laissa docilement guider, et sa nuque qui s'était d'abord crispée sous sa prise se détendit doucement, transformant ce contact en caresse.

Être comme Bethmen un rat de bibliothèque permettait parfois de transgresser le règlement de Sainte-Volonté de manière involontaire, en ouvrant un livre réservé à un statut plus élevé que le sien. À son arrivée à la Citadelle, son tempérament discret et réfléchi avaient naturellement incité ses Maîtres à commencer son instruction par l'étude de la Couleur des Silences.

Son exceptionnelle mémoire eût normalement dû l'orienter ensuite vers les Chiffres. Pourtant il avait intrigué pour poursuivre son apprentissage par les Roses, la Couleur du détournement, qui était de loin la moins pratiquée et sans contexte l'une des plus délicates à assimiler. Il ne l'avait jamais dit, mais c'était un livre trouvé par hasard qui était à l'origine de cette décision.

Il n'avait eu cet ouvrage entre les mains que quelques heures, mais sa mémoire avait fait le reste. Il se rappelait même le dessin alambiqué des lettres d'argent du titre qui annonçaient fièrement *Les coordonnées invisibles*, avec cette prestance arrogante qui caractérisait la calligraphie de vieux style impérial. On y parlait de l'art du détournement, spécifique à l'art des Roses. Il ne s'agissait pas seulement de retourner les pouvoirs des Anges contre eux-mêmes mais aussi de contrer les pouvoirs des Démons. On y décrivait minutieusement d'anciens charmes des précurseurs de l'Ordre, ceux-là même qui avaient dû combattre les mages de la langue ténébreuse avant de s'allier à eux.

Il fallait être un Chevalier des Roses confirmé pour maîtriser ces sortilèges. 'Nous allons bien voir' se dit Bethmen en serrant les dents. *Il n'y a aucune raison de craindre les Démons*, affirmait l'ouvrage. *Ce ne sont que des pantins, dont on peut détourner la force.*

Se répétant qu'il n'avait autour de lui que des machines empêtrées dans des corps d'homme, Bethmen essaya de percevoir en chacun la faille par laquelle le démon s'était insinué en lui, le trait dont il était la caricature. Les mots venaient sur ses lèvres et il les avalait goulûment. Ils avaient un goût sucré et une odeur capiteuse qu'il n'avait jamais sentis. Était-ce pour cela qu'on appelait cette Couleur celle des Roses ?

Il fallait surmonter cette peur qui lui tordait les entrailles, la répugnance que lui inspirait leur odeur de sang et de pourriture. Il fallait chercher l'invisible. Il fallait ranimer l'âme enfouie sous leurs pieds, la tirer de la narcose dans laquelle le démon l'avait plongée. Il fallait surprendre l'ennemi, l'amener à être malgré lui influencé par la conscience humaine qu'ils croyaient avoir vaincue, comme par l'effet retors d'une seconde possession. *S'insinuer dans la dialectique de l'esprit pour en modifier les équilibres et les déséquilibres.* Si ce charabia avait un sens, c'était le moment de le découvrir.

Bethmen se mit à marcher d'un pas qu'il voulut décidé malgré ses jambes tremblantes vers les avatars, entraînant sa sœur avec lui. Dans les yeux brûlés par la lumière du lami-

noir autant que par l'alcool du premier qu'ils rencontrèrent il lut une longue et fastidieuse souffrance, une envie d'en finir qui se dissimulait derrière l'énergie avec laquelle il affrontait chaque jour la Ruche.

Aucun démon ne s'interrogeait sur les raisons de ses actes ou sur le sens de son existence, c'était un sentiment qu'il ne comprendrait pas. Il s'adressa alors à l'esprit de cet homme, se glissa à son chevet pour le tirer de la torpeur que lui imposait son hôte maudit. Il murmura à son oreille quelques mots que celui-ci n'avait jamais entendus, et qui pourtant venaient de sa propre pensée.

L'art du détournement est d'abord celui de l'écoute, disait l'ouvrage. Apprends à écouter le chant des fleuves et des torrents pour remonter jusqu'aux écluses qui les gouvernent. L'influence s'acquerrait en utilisant les mots que soufflait l'esprit de l'autre, en sachant benoîtement répéter ce qu'on entendait.

Lorsqu'il arriva à portée de leurs coups, il les vit s'écarter devant eux. Les âmes avaient refait surface et refusaient d'obéir. Ces mains avaient dompté les métaux et joué avec le feu, elles étaient humaines et n'obéiraient pas aux Abysses. Tout en fendait la foule avec sa sœur, Bethmen entendait les mots qu'il avait soufflés dont le son se maintenait en un fragile contrepoint aux ordres impérieux de Tiamat.

Ce n'était qu'un répit : l'un d'entre eux était mort, et deux autres blessés. Mais quelle colère allait les rattraper en premier ? Celle des hommes ou celle de la Mère Suprême, outrée de voir qu'on osait la mettre en échec ? Aussitôt dehors, Bethmen se mit à courir en entraînant Maÿn par la main.

Ils couraient dans une nuit plus épaisse que toutes celles qu'avait vues la Ruche. Les façades de brique rouge des entrepôts et les longs cous des cheminées semblaient se pencher vers eux à leur passage. Les semelles de leurs bottes heurtaient le pavé si bruyamment qu'ils crurent voir les murs grimacer comme des géants qu'on aurait tiré du sommeil. Ils couraient vers le Kahyd mais la route semblait s'allonger sous leurs pas comme un boa déroulant nonchalamment ses anneaux.

Ils n'entendaient que le bruit qu'ils faisaient, hormis leurs propres paroles car plus aucun son ne sortait de leurs lèvres. Comme dans un rêve. Ils entendaient aussi une autre voix, qui prenait de plus en plus d'amplitude, et répétait sans cesse le même mot :

-Meurtriers !

Ce mot, les enfants de la Ruche l'écrivaient du doigt sur les murs noircis par le charbon. Ils mordaient leur langue jusqu'au sang puis traçaient patiemment chaque lettre avec soin, tout en les regardant passer avec un sourire moqueur.

'Meurtriers, meurtriers !' chantaient le vautour et le corbeau perchés sur les gouttières. 'Meurtriers, meurtriers !' chantaient les libelloues, ces longs insectes au vol lourd qui se nourrissaient de limaille de fer. 'Meurtriers !' chantait le soufre. 'Meurtriers !' chantait le charbon. 'Meurtriers !' chantait l'acier.

'Meurtriers !' chantait chaque marche de l'escalier qu'ils empruntèrent. 'Meurtriers !' chantait celle qui fit glisser Maÿn. 'Meurtriers !' chantait la *malencontre* qui dégringolait les

degrés tandis que Bethmen retenait sa sœur qui avait failli tomber elle aussi et se rompre le cou.

'Meurtriers, meurtriers!' chantaient les mains qui s'abattirent alors sur eux.

†

-C'est ça, le Walpurgis ? demanda Icélie. Une sorte d'éclipse ?

Idegen, Icélie et Sarvenaz étaient sous le dôme de verre qui avait abrité tant de grandioses réceptions sous la houlette avertie de cette dernière. Mais la poussière avait recouvert le marbre du sol et les statues d'albâtre censées inviter les danseurs à la grâce et la sensualité étaient recouvertes de draps blancs.

Sarvenaz allumait les chandelles du grand lustre sur ordre de ses deux geôliers et se concentrait sur sa tâche pour se retenir de lever les yeux vers cette nuit opaque qui avait recouvert la ville en pleine journée et dans laquelle elle croyait voir un vol noir et dense de créatures maudites qui venaient hurler leur haine de la vie.

-Le terme consacré est 'l'éternelle nuit des Abysses qui remonte jusqu'à nous et voile notre Soleil', répondit Idegen, mais oui... Ça commence comme ça. Quoiqu'une éclipse serait beaucoup plus lumineuse...

-Tu as déjà assisté au Walpurgis ? demanda à nouveau Icélie.

-Participé, même. Une seule fois, dans les colonies du nord, à la Passe des Géants. Mais c'est la première fois qu'il est décrété sur Adevărat.

-Tu ne m'as jamais raconté ça...

Icélie passait ses doigts sur les flammes des chandelles, juste assez pour brûler très légèrement sa peau.

C'était une très vieille astuce des disciples de Sainte-Volonté pour stimuler le pouvoir de leurs mains et capter plus aisément la transcendance du corps. Elle s'en était servie en son temps comme tant d'autres élèves pour accroître ses chances de faire honneur à son nom lors des épreuves auxquelles ses maîtres l'avaient soumise. C'était un geste déplacé pour une ancienne Hiérophante mais elle se sentait rajeunie en cette noire journée de fin du monde.

-Et après ? reprit-elle. Que va-t-il se passer ?

Sarvenaz ne put s'empêcher de déceler une pointe d'amusement fort malséant dans le ton de la folle qui avait envahi son existence, peut-être même d'impatience. Allait-elle pousser la perversité jusqu'à se réjouir de l'Apocalypse, cette fichue garce ? Heureusement Idegen répondit sur un ton froid, qui semblait vouloir la ramener à la réalité :

-Que peut-il bien se passer quand le peuple des Abysses se mêle aux vivants ? Ils s'emparent des corps des hommes et ils en jouent jusqu'à s'en lasser ou jusqu'à les détruire. Ils jouent à leur manière cruelle, animés d'une inépuisable rage, jusqu'à ce que les Abysses se retirent, comme la lame d'un raz-de-marée finit toujours par disparaître. Alors il ne reste plus qu'à les pourchasser et les détruire un par un, tandis qu'ils sont encore prisonniers de leurs pantins de chair, grisés par les désirs exacerbés de leurs hôtes, rendus ivres par le simulacre de cette vie dont ils sont si jaloux.

Sarvenaz venait d'allumer la dernière chandelle, et tandis qu'elle se dirigeait vers la corde pour hisser le lustre, il lui lança un objet qu'elle attrapa au vol. C'était un simple anneau d'or comme ceux qu'en portaient les Chevaliers de la Main Gauche.

-Seul l'or pur protège, continua-t-il. Nous portions chacun un anneau semblable à celui-ci ce fameux jour de Thermidor... sous le Soleil gris du nord.

-Mais je porte des bijoux sous ma vareuse... risqua Sarvenaz.

-D'un or de mauvais aloi, Ma Dame Hesterayül, sauf le respect que je vous dois, répliqua Idegen avec un sourire. Les bijoutiers d'Adevärat excellent à donner à un alliage l'apparence de la pureté, mais hélas les Démons ne se soucient guère des apparences.

-Et moi ? demanda Icémie, jetant un regard torve à Sarvenaz qui passait l'anneau à sa main.

-Crois-moi mon amie, tu n'en as pas plus besoin que moi.

Il s'approcha d'elle et posa ses mains sur son cou, attirant son front contre le sien. Ils se regardèrent un instant. Vus de si près, ils ressemblaient l'un et l'autre à l'un de ces visages monstrueux qui les épiait derrière le verre du dôme.

-Nous avons la tête trop dure pour eux, mon amour...

À cet instant un violent coup sourd ébranla toute la demeure, comme si tous les murs du Kahyd avaient été frappés simultanément par d'innombrables mains aux paumes de fer. Icémie sursauta, mais se força à garder son regard rivé à celui de son amant, car elle ne voulait pas lui montrer la peur qui avait soudainement surgi en elle. Sarvenaz hurla et s'immobilisa, les mains sur les oreilles, regardant le dôme noir au-dessus d'eux.

La nuit opaque du Walpurgis sembla s'éclairer un moment de centaines d'étoiles, mais elle comprit très vite que ces éclats scintillants venaient des yeux fixés sur eux. Un second coup fit trembler le sol et tout le verre du dôme vola en éclat, se répandant comme une pluie de cristal sur eux.

-Ne craignez rien ! cria Idegen d'une voix si impérieuse qu'elle étouffa dans l'œuf l'irrépressible sanglot de panique qui montait à la gorge de Sarvenaz. Ils ne peuvent pas entrer !

Les flammes des chandelles qu'avait allumées Sarvenaz vacillaient au vent mauvais des damnés. Un cri abominable leur déchira le tympan, fait semblait-il de mille voix métalliques qui s'accordaient admirablement au crissement des griffes sur les ardoises.

-Même si les murs tombaient ils ne pourraient pas approcher ! continuait Idegen, plus à l'adresse des monstres qui les assiégeaient qu'aux deux femmes. Ils ne peuvent rien contre les mots de bannissement ! Quand ils l'auront compris ils iront chercher ailleurs d'autres proies.

Ces mots ensorcelés, Idegen les avait longuement écrits sur ses veines et celles d'Icémie et ils avaient ensuite imprégné la terre des jardins qui entouraient le Kahyd d'un peu de leur sang. Cela suffirait bien. Il n'y avait rien à craindre. Et pourtant les Démons ne semblaient pas renoncer.

Ils se posèrent sur la charpente métallique du dôme et sur les ardoises du toit et s'im-

mobilisèrent comme s'ils n'étaient que des gargouilles sorties de l'imagination d'un sculpteur affligé d'abominables cauchemars. Idegen se mordit la lèvre : de là où ils se trouvaient il ne pouvait voir d'eux qu'une ombre noire dense comme un vol de corbeaux, mais il comprit qu'ils... attendaient.

La patience était plus étrangère à la nature de ces créatures que la pitié aux machines qui emportaient parfois la main d'un ouvrier de la Ruche. Ceux-là n'obéissaient pas au simple chaos du Walpurgis. Une volonté s'imposait à eux pour les faire attendre ainsi.

-C'est raté, dit-il. Tiamat a repris l'initiative. Elle a refermé sur nous le piège que nous lui avions tendu.

†

Sur le dos de montures infernales qui avaient l'apparence de majestueux chevaux à la robe écarlate, Tiamat et les siens traversaient Adevărat pour atteindre la Ruche. La Mère Suprême n'avait gardé auprès d'elle que ses plus fidèles enfants pour accomplir cette ultime tâche, ceux que la Main Gauche appelaient les Immortels. Dissimulée par une ample cape noire, elle se hâtait et n'hésitait pas à lancer sa monture par les rues inondées, où sa course effrénée soulevait des vagues d'une écume grise et puante.

Les cavaliers qui l'accompagnaient veillaient à éclairer leur chemin de lourds flambeaux de métal qui leur servait aussi à disperser les malandrins qui se trouvaient sur leur passage, qu'ils fussent ou non sous l'emprise de la possession démoniaque. Peu importait à présent. Tiamat n'avait jamais aimé Adevărat. Trop fière, trop populeuse, trop sale... Tiamat n'aimait guère le chaos ordinaire trop bruyant des hommes, et Adevărat ne contenait en cet instant plus guère d'êtres humains. Ainsi la cité lui paraissait plus belle dans les ténèbres du Walpurgis.

Partout dans la cité le sang coulait. Partout on s'entre-déchirait, en proie aux plus noires colères, aux plus profonds désespoirs, comme si toute la violence de la guerre et de l'insurrection s'étaient ajoutées l'une à l'autre et que désormais le mot *pourquoi* n'aurait plus jamais le moindre sens.

Une femme tenant encore son enfant entre ses bras tomba d'une fenêtre sur le sol juste aux pieds de son cheval. Le nourrisson criait encore juste après la chute mais ses cris cessèrent après le passage des chevaux. Celui qui poursuivait la mère s'aspergea soudainement de l'huile qu'il lui destinait et la flamme de la torche fit de lui une silhouette ardente qui éclaira le chemin de la Hiérophante d'une lumière tremblante.

Les Démons détruisaient les hommes, mais laissaient intactes les hautes demeures d'Adevărat, comme si la cité devait rester debout après le massacre, enfin vide, enfin silencieuse. Tiamat écoutait les hommes crier de rage ou de douleur tout autour d'elle. Ces hurlements étaient à ses oreilles une plainte funèbre en l'honneur de son fils Eýggil dont les assassins allaient très bientôt payer.

La Senestre dansait sur sa poitrine au rythme de la course effrénée de sa monture. En la portant sur elle pour aller à la rencontre des deux enfants maudits, elle leur apportait ce dont ils avaient besoin pour la détruire, elle, l'Ordre, le Démiurge, et surtout la

Guerre Sainte. Cette guerre qu'elle avait chérie comme sa propre fille, et qui devait vivre éternellement.

Mais ces deux abominations étaient désormais à sa portée. Ils étaient retenus par des mains humaines au cœur de la Ruche et puisque leur Créateur les avait voulus humains, une balle bien placée suffirait bien à en finir. Et c'était une tâche qui lui incombait à elle seule, elle qui avait demandé leur mort...

Aussi Tiamat avait-elle décidé de se montrer dans toute sa gloire, parée du joyau qui fondait son prestige, pour défier les termes de la prophétie qu'elle avait elle-même prononcée.

'Pourquoi ne pas révéler à la Main Droite la seconde partie de la prophétie ?' lui avait demandé Eýggil. Une larme coula sur sa joue. Comme un hommage funèbre à son fils elle cria ces paroles qu'elle n'avait jamais révélées qu'aux Hiérophantes de la Main Gauche. Elle les cria à la cité toute entière, comme pour justifier son acte irrémédiable, mais seuls les pierres, le sang et le feu l'écoutèrent :

Vous êtes chacun un livre de chair
Où s'écrit sans fin le monde des autres
En lettres de feu, en lettres de fer
Par des mains aveugles, parfois les vôtres.
Au terme du monstre il y a l'humain
Et pour que le cauchemar se libère
Il faudra un égarement divin
Et peut-être un Soleil tombé à terre.

Tiamat pleurait en prononçant ces mots tant convoités qu'elle abandonnait à la cité à l'agonie. Elle n'avait pas pleuré depuis qu'elle avait l'âge des deux enfants qu'elle allait éliminer.

Un des barrages établis par l'armée aux entrées de la Ruche se dressa devant eux. Quelques soldats s'y trouvaient encore, épargnés par la possession démoniaque, peut-être parce qu'ils avaient pillé l'or des demeures abandonnées. En voyant les cavaliers déboucher dans la rue qu'ils gardaient, ils mirent leurs armes en joue par la force de l'habitude. L'officier qui les commandait cria la formule consacrée qui leur commandait de s'arrêter, invoquant le nom de la République comme il se devait. C'était un jeune Chevalier de la Main Droite qui tenait son épée d'une main ensanglantée, dont deux doigts manquaient.

Les cavaliers de tête se regroupèrent juste devant Tiamat, car elle n'avait pas le temps de discuter. La première salve en abattit deux, qui s'écroulèrent au pied de la barricade, tandis que le reste des cavaliers furent propulsés au-dessus de la barricade dans un saut qu'aucun cheval ne pouvait accomplir.

Les cavaliers tenaient d'une main un flambeau mais de l'autre une arme particulière à la Main Gauche, qui évoquait une main griffue aux doigts recourbés et qu'on appelait

une dilacérante. La seule force de l'élan de leurs montures était telle qu'ils n'avaient qu'à tendre le bras au bon moment pour tuer d'un seul coup. Os ou chair, rien ne résistait. La violence du choc fut telle que l'un d'entre eux en fut désarçonné et se rompit le cou.

La troupe ainsi réduite poursuivit sa course de l'autre côté, sans se préoccuper des quelques balles qui sifflaient à leurs oreilles, tirées par les deux derniers soldats encore debout. Le jeune officier, qui avait survécu à la charge, les suivit un instant du regard, ahuri :

-Ils sont devenus fous...

-Les fumiers... dit sourdement l'un des deux tireurs qui lui restaient en contemplant ses camarades déchiquetés.

Se penchant au-dessus de la barricade, il cracha sur l'un des corps des trois cavaliers étendus à terre puis se détourna. Il ne les vit pas se relever lentement. Leur nom d'Immortels leur venait de ce que le démon qui les habitait leur accordait plusieurs morts.

Plus rien ne viendrait s'interposer entre Tiamat et son but. La nuit du Walpurgis paraissait plus sombre encore au-dessus de la Ruche, comme si les fumées des cheminées venaient ajouter leurs ténèbres brûlantes à celles des Abysses, comme si les Démons avaient encore quelque chose à apprendre en matière de demeures infernales. Ils l'attendaient, et ils tenaient les deux enfants entre leurs mains volées.

-Mais cornezigouille de noircitude crevée!! jurait Maÿn tout en se débattant en vain. Qu'est-ce que ça signifie!? Depuis quand fait-il nuit à midi?

-La ferme! cria Bethmen à son tour. Je crois qu'on vient.

Plaqués au sol par les ouvriers possédés, les deux enfants étaient en effet le plus à même de percevoir le tremblement du sol sous les sabots des chevaux de Tiamat et de ses Immortels. Bethmen sentait le genou d'un homme qui faisait deux fois sa taille contre son dos et des pieds maintenaient ses poignets écrasés au sol. Se débattre en une telle posture était assurément tout-à-fait contre-productif, aussi ne lui restait-il plus qu'à écouter.

Les pensées se succédaient rapidement dans l'esprit du jeune garçon. Sa vision de la Senestre lui revenait en mémoire, plus forte et plus présente encore. Ils avaient échappé à Ereshkigal, mais cette fois Tiamat elle-même venait les chercher.

Il ne pouvait rien voir dans la position où se trouvait sa tête, hormis la crasse et la suie accumulées entre les dalles de la rue, mais l'image de Tiamat accourant à bride abattue, la Senestre brillant sur sa poitrine, s'imposa à son esprit avec plus de réalité que la souffrance qu'il ressentait.

Il perçut même les larmes qu'elle avait versées, et vit le corps d'Eÿggil basculer lentement en arrière, Icélie Persona qui tenait son arme encore fumante, et deux yeux qui l'observaient, deux yeux que l'ancienne Hiérophante ne voyait pas... Il eut alors l'intuition de ce qui allait arriver sans le comprendre.

Il y eut d'abord un hurlement strident, puis la pression sur ses membres disparut brusquement. Se retournant aussitôt il vit au-dessus de lui une silhouette gigantesque, qui dominait la scène de toute l'envergure de ses ailes déployées. Ses longs bras avaient

violemment dispersé les Démons au mépris des corps qu'ils avaient empruntés, et ses yeux reptiliens étaient fixés sur lui, comme deux étoiles jaunes perdues dans le ciel obscur du Walpurgis.

-Vouivre ! s'écria Bethmen.

La créature n'eut même pas à libérer Maÿn, les possédés l'avaient lâchée et se tenaient à distance. Ils grognaient comme des loups affamés effrayés par le feu. Ceux dont elle avait blessé le corps rampaient le plus loin possible d'elle en gémissant, laissant derrière eux une trace de sang que le sol avide de la Ruche buvait aussitôt. Maÿn regardait elle aussi la créature qu'ils avaient quittée en Arlidh, blessée à mort, et qui tenait en respect une armée de possédés.

Tout en se relevant, Bethmen comprit ce que les Démons craignaient en elle : ils percevaient son lien à Mirage, à l'Archange déchu des peurs indicibles. Ce corps qui se dressait au-dessus d'eux avait porté un Ange déchu en lui. Mirage avait été créé pour inspirer de la peur à ce qui ne peut en ressentir et la Vouivre, comme par le fait d'une étrange revanche, semblait avoir volé ce pouvoir à son bourreau.

À cet instant les flambeaux des Immortels apparurent en contrebas de la rue. Il y eut un moment de flottement lorsqu'ils virent la forme ailée qui saisissait les deux enfants par la taille au nez des Démons devenus soudainement inutiles.

-Rattrapez-les ! hurla Tiamat, qui avait vécu toute la scène par les yeux des possédés.

Les cavaliers se lancèrent vers la Vouivre qui s'élevait majestueusement dans les airs, tenant ses deux proies serrées contre son corps écailleux. Des aigles de feu s'échappèrent alors des flambeaux et montèrent à la poursuite de la fugitive.

Tiamat fendit d'un geste de sa main le voile noir du Walpurgis au-dessus d'elle, pour empêcher la Vouivre de disparaître dans son obscurité. Le ciel gris d'Adevărat apparut un instant, révélant leur proie aux génies incandescents qui la poursuivaient.

Mais à l'instant même où ils allaient enfin l'atteindre, les fumées des usines la débordèrent à nouveau à la vue de Tiamat. Si elle pouvait écarter les ténèbres démoniaques elle était impuissante contre celles des hommes. Serrant les poings de rage, elle appela à elle un vent violent pour disperser ces nuées insolentes. La Vouivre étendit alors ses ailes comme des voiles et se laissa emporter par la bourrasque pour s'échapper enfin. Elle était hors de portée et volait de toute la force de ses ailes vers le Kahyd.

Comme s'il percevait la colère de sa maîtresse, le cheval infernal se cabra tandis que Tiamat levait le poing vers cette nuit qu'elle avait invoquée et qui l'avait trahie.

-Et bien soit ! cria la Mère Suprême. Le Kahyd sera votre tombeau à tous !

Et elle relança sa monture vers le quartier des Patriciens.

Chapitre 11

La Senestre

Reinette se serrait contre le Prince de toute la force de ses bras. Elle avait les dents serrées et un peu de sang perlait à ses lèvres qu'elle avait mordues convulsivement. Les ténèbres du Walpurgis l'avaient plongée dans un état de terreur qu'elle ne parvenait pas à surmonter. Incapable de se détourner de cette vision, elle gardait les yeux fixés sur les fenêtres brisées du palais par lesquelles entraient un vent froid qui apportait une chaude odeur de charnier et d'incendie.

Adevărat brûlait. Adevărat saignait. Adevărat se dissolvait dans l'eau acide de la pluie. Le destin de l'orgueilleuse cité avait basculé en quelques semaines.

Il semblait à Reinette que tout avait commencé ce fameux jour où le Prince Eyal avait tenté de se mutiler sous ses yeux, peu après la rupture du Voile. Il avait parlé de la Marche Irréelle, de la peur qui allait s'engouffrer dans la cité comme ce vent pestilentiel qui la faisait frissonner de froid malgré ses habits chauds.

-Ils ne peuvent pas entrer, répéta Eyal en raffermissant son étreinte. Venez vous asseoir.

Mais elle résista. Elle ne pouvait pas se soustraire à ce spectacle qui l'horrifiait.

La courtisane faisait partie d'un monde où tout pouvait se négocier, où on connaissait son ennemi suffisamment pour avoir une idée de ses intentions et prévoir ses actions. Le don d'Empathie, d'habitude si bienvenu, la rendait encore plus vulnérable en ces heures infernales. Elle percevait l'effroi de ceux qui l'entouraient plus intensément qu'à l'ordinaire, et cela ne faisait que nourrir sa propre terreur, car tous ceux qui l'entouraient étaient en principe cent fois mieux aptes qu'elle à faire face à ce genre de menace.

-Eyal... Est-ce que cette nuit sera la dernière ?

-Non, Reinette, dit patiemment le Prince, que la nécessité d'apaiser sa concubine aidait à rester calme. La brèche se refermera dans quelques heures. Pour l'instant il faut attendre.

-Non, je veux dire... Adevărat n'y survivra pas, n'est-ce pas ? Ce que vous avez prévu avec Tarenebraë, c'est... c'est la fin pour cette ville.

Il n'y avait pas la moindre nuance de reproche dans le ton de Reinette, pourtant le visage du Prince se durcit avant de répondre :

-Une cité n'est pas l'Empire. Une cité n'est pas la République, même celle-là. Nous la reconstruirons.

De hautes silhouettes longilignes passèrent devant eux, ondulant dans l'air comme une anguille dans le lit de son fleuve. Elles avaient une peau couleur de sang et leur passage évoquait une blessure au couteau qui se refermait aussitôt. Le peuple des Abysses semblait avoir renoncé à s'emparer au Palais des Princes. Parfois on entendait leurs griffes lacérer les murs ou la chute de moellons qu'ils avaient arrachés aux murs et s'amusaient à lâcher sur ceux qui essayaient de traverser la cour malgré les avertissements des Hiérophantes.

Il y avait là les Patriciens qui n'avaient pas fui. Certains étaient même venus avec leur famille et une partie de leur domesticité. Il y avait là les gardes et tout le personnel du Palais. Et surtout il y avait là ce qui restait de la Main Droite. On pouvait encore apercevoir Tour Carmine au loin, mais elle était vide, à l'exception de quelques Chevaliers terrés dans une pièce secrète que même les Démons ne trouveraient pas. Ils attendaient un signe de Tarenebraë, pour accomplir leur ultime devoir envers l'Ordre.

Mais Tarenebraë attendait. Il avait passé son bras autour des épaules de Bêlit-Séri et lui parlait doucement sans cesser de regarder les Démons festoyer. Debout lui aussi pour mieux admirer le désastre, le dernier Hiérophante de la Main Gauche pleurait. Il pleurait pour la Mère Suprême et pour le sort que lui réservait la Main Droite.

-N'a-t-elle pas signé de sa propre main sa condamnation, mon cher Margadj ? demandait Tarenebraë. Vous permettez que je vous appelle par votre vrai nom, n'est-ce pas ? Je crois que nous pouvons dire que la Main Gauche n'existe plus.

Avar Margadj ap Arrhénius, anciennement Hiérophante du Scribe, hocha la tête sans cesser de pleurer silencieusement. Il passa sa main sur son visage : cette douleur qu'il ressentait était bien plus forte que s'il eût livré sa véritable mère. Son hôte démoniaque hurlait pour se joindre au festin, et il n'était pas loin de vouloir lui céder.

-Vous souffrez, il me semble ? continua Tarenebraë, d'un ton parfaitement anodin. Mais la Couleur du Scribe n'est-elle pas également celle du mensonge, de l'illusion, et donc de la trahison ? Vous ne faites qu'agir selon votre nature, et le Dogme ne dit-il pas : *Il est plus avisé de chercher à changer ou utiliser la nature d'un homme que d'espérer qu'il lui résistera.*

Margadj ne répondit pas, mais se tourna vers Reinette qui s'était approchée d'eux. Tarenebraë et la courtisane se regardèrent un instant dans les yeux, confrontant le don d'Empathie qu'ils partageaient. Leurs esprits se firent face comme deux miroirs dans lesquels leurs pensées se reflétaient à l'infini en un effrayant chaos. C'était un vertige presque aussi grisant que celui de l'amour ou de la haine.

-Roi des Chiffres... demanda Reinette sans baisser les yeux. Êtes-vous certain de ce que vous faites ?

-Vous l'avez entendu comme moi, *Mademoiselle*, répondit Tarenebraë en plaçant dans ce mot une intention mordante. À quoi pourrait faire allusion *un Soleil tombé à terre*, si

ce n'est à cet éclat d'étoile tombé du ciel que Tiamat porte en ce moment même au cou ? Ce joyau venu d'ailleurs a jadis été en possession de Méthyl, avant d'échoir à celle qui allait devenir la première Hiérophante de la Mère. Ce fut d'ailleurs elle qui le nomma 'la Senestre', parce qu'il lui permit autrefois de créer l'art ténébreux de la Main Gauche.

Il accompagna ces derniers mots d'une tape sans amitié dans le dos de Margadj en concluant :

-Elle a stimulé la puissance des plus grands mages et s'en est nourrie. Que deviendra-t-elle à votre avis entre les mains de ceux qui portent en eux la fin du Démon ?

Reinette ne répondit rien et baissa les yeux, fatiguée du jeu qu'elle avait engagé.

-C'est une inquiétante perspective, vous ne trouvez pas ? continua Tarenebraë. Il nous faut arracher la Senestre au cou de Tiamat avant que ces deux maudits enfants du ciel ne le fassent. D'ailleurs si l'enjeu n'était pas aussi important, la Main Gauche ne nous aurait pas si longtemps caché cette partie de la prophétie. C'est ce qu'ils craignaient depuis le début.

-Et il n'y a pas d'autre moyen que... que ce que vous avez décidé ? demanda finalement Reinette.

Tarenebraë eut un geste large vers l'extérieur :

-Voyez vous-même... Cette cité ne nous appartient plus désormais. Aussitôt que le Walpurgis prendra fin, que les portes des Abysses se refermeront d'elles-mêmes parce que les mains de Tiamat ne les maintiendront plus entrouvertes, nous devons combattre la Main Gauche avec ses propres armes : par le chaos.

Le Grand Bélier eut un sourire qui parut presque aussi inquiétant que cette nuit infernale, et ajouta :

-Je puis vous l'avouer, Mademoiselle : c'est un très vieux rêve, ou un cauchemar, comme le dit la prophétie. Un songe que je n'aurais jamais pensé voir se réaliser : dissoudre enfin la Main Gauche dans sa propre démence. L'Ordre Nouveau qui renaîtra de ce tohu-bohu n'aura plus besoin de l'art ténébreux.

Reinette sentit malgré elle ses mains devenir moites et un tremblement parcourir tout son dos. Eyal se trompait : l'Empire ne se relèverait pas, puisqu'il semblait que ceux qui étaient censés garantir sa pérennité avaient oublié que sa force reposait sur les vies humaines qui le composaient.

†

La Vouivre tenait les enfants serrés dans ses griffes, sans violence mais fermement. Elle ne les perdrait pas une seconde fois. Elle les conduisait là où ils voulaient aller, vers ce lieu dont ils avaient parlé lors de leur traversée de l'Arlidh. Son vol était rapide mais sans hâte. Les Démons fuyaient sur son passage et seul le froid du Walpurgis pouvait toucher ses deux protégés.

Maÿn et Bethmen observaient la cité sans oser prononcer la moindre parole. La cicatrice que portait la Vouivre ne laissait aucun doute : c'était bien celle qui leur avait permis

de fausser compagnie aux Telluriens. Ils voyaient à la lumière des incendies les pierres blanches du Kahyd sous leurs pieds. La Vouivre avait immobilisé ses ailes et se laissait tomber doucement sur la demeure de leur enfance.

Depuis leur fuite de Sainte-Volonté ils s'étaient mille fois imaginés l'un et l'autre franchissant à nouveau le seuil du Kahyd, et gravissant les degrés du grand escalier de marbre sous le regard impassible des masques mortuaires des Hesterayül. Mais leur retour au bercail se déroula bien différemment. Ils avaient bien songé à se débattre, mais la prise de la Vouivre était puissante et à la hauteur où ils se trouvaient la chute promettait d'être assez violente pour les réduire en bouillie. Bien que ce fût particulièrement difficile à accepter - surtout pour Maÿn - il était évident qu'ils avaient tout intérêt à se laisser faire, puisque la Vouivre les conduisait manifestement au but premier de leur voyage.

Lorsqu'elle descendit vers le dôme, les Démons se dispersèrent comme un vol d'oiseaux à l'arrivée du faucon. Les deux enfants respirèrent malgré eux l'air chaud et pestilentiel qu'exhalaient leurs gueules monstrueuses dont ils ne voyaient que les dents jaunes et sentirent sur leur peau le contact de leurs ailes froides comme s'ils étaient nus. Maÿn ne put s'empêcher de pousser un hurlement d'horreur, tant ce contact lui répugnait.

Ce fut ce cri bref qui sonna le glas du Walpurgis. Tandis que la Vouivre se posait au sommet du dôme, sur l'étroit disque de métal où convergeaient les rayons de l'armature, et repliait lentement ses ailes, Bethmen et Maÿn virent les ténèbres se disperser peu à peu.

Un long hurlement de peur parcourut les hordes démoniaques tandis que les portes des Abysses se refermaient, comme un insupportable grincement de ses gonds immatériels. Même ceux qui assiégeaient le Kahyd s'agitèrent en tous sens, terrifiés à l'idée que la gueule infernale qui les avait vomis sur le monde avait refermé ses dents monstrueuses. La dernière Hiérophante de la Mère avait mis fin d'elle-même au Walpurgis, puisqu'elle savait désormais où ses proies s'étaient réfugiées.

Le jour revint alors, plus clair qu'auparavant. Un soleil d'automne révéla la ville aux deux enfants, que la Vouivre avait libérés de son étreinte. Assis dos à dos au pinacle du dôme, les jambes ballantes dans le vide au-dessous d'eux, ils virent l'immense lac parsemé de rochers en forme de maisons qu'était devenue Adevărat. Les demeures les plus riches avaient encore de nombreux étages au sec, tandis que les plus pauvres étaient réduites à leur toit, ce qui leur donnait l'apparence d'un radeau immobile.

Les incendies allumés çà et là ressemblaient à de rougeoyants feux-follets éparpillés sur un marais infini. La ville haute, où se trouvaient le Kahyd et nombre de demeures patriciennes, ressemblait à une île perdue au large d'une côte lointaine qu'on n'apercevait même plus.

Fascinés, les deux enfants contemplaient la cité noyée dont Bethmen avait eu la vision alors qu'ils se trouvaient encore entre les murs de Sainte-Volonté.

De là où ils étaient perchés, le cœur battant encore la chamade, la cité paraissait silencieuse et même calme. Même les vols erratiques des Démons portés par leurs ailes noires ne leur semblaient plus aussi inquiétants. Ce calme, c'était celui du champ d'honneur

et des charniers qui y poussent, bien qu'officiellement aucune bataille n'eût été livrée à Adevărat.

-Nous voilà rentrés... dit Maÿn à mi-voix.

Elle prit les deux mains de son frère dans les siennes, et se laissa aller en arrière contre son dos, puis sourit à la Vouivre qui la regardait de ses yeux d'or. Elle lui parla alors de cette langue qu'elle ne comprenait pas elle-même. C'était la première fois qu'elle l'utilisait pour autre chose que pour sa survie et ce ne furent que quelques mots, mais ils voulaient sans doute dire quelque chose comme :

-Merci, Vouivre, ma sœur...

-Ta sœur ? s'étonna Bethmen. À qui parles-tu ?

Surprise, Maÿn essaya de se retourner vers lui et lui dit par-dessus son épaule :

-Quoi ! ? Tu as compris ce que je viens de dire ?

Bethmen allait répondre 'Bien sûr' mais il s'interrompit : il venait de comprendre Maÿn aussi distinctement que si elle lui avait parlé hyrcan, et pourtant ces mots appartenaient à cette langue inconnue qu'il avait déjà entendue sortir des lèvres de sa sœur.

Ils se regardèrent un instant. Le premier mouvement de Maÿn avait été de penser que son frère l'avait trompée, qu'il comprenait en fait depuis le début le sens des mots qui forçaient le seuil de ses lèvres malgré elle, mais elle comprit à le regarder qu'il n'en était rien.

De la même manière que cette voix inconnue était née dans sa gorge comme une larve née de l'œuf d'une céleste vermine, l'esprit de son frère était sans doute désormais le seul qui fût capable de la comprendre, à l'exception peut-être du Démonurge lui-même. Les mots du Prophète lui revinrent en mémoire :

-Tu seras le conte, ma fille, et ton frère sera la voix qui te racontera.

Les deux enfants se prirent les mains et les serrèrent le plus fort qu'ils le purent. C'était bien la même chaleur, la même peau, mais quelque chose avait changé. Ce n'était pas les gerçures du froid des Monts Pourpres, l'odeur de la poudre ni celle du sang qu'ils avaient versé, c'était le sentiment terrifiant d'avoir définitivement quitté l'enfance.

Une trappe menant aux toits s'ouvrit devant eux. Il se relevèrent aussitôt et virent que les Démons se tenaient à bonne distance de l'homme qui se hissa sur le toit. Quand il leur fit signe ils reconnurent son visage et s'écrièrent d'une même voix :

-Khenem !

C'était comme si leur enfance qu'ils avaient crue perdue s'était à nouveau manifestée à eux. Se laissant glisser le long des poutres de fer du dôme, ils rejoignirent le toit et allèrent à sa rencontre aussi vite que leur permettait leur équilibre précaire.

Idegen allait lui aussi vers eux, ses bras tendus pour les retrouver. Il les appela comme il le faisait par le passé lorsqu'ils lui ramenaient de nouveaux livres interdits :

-Mes deux têtes folles !

Lorsqu'ils se jetèrent dans ses bras, leurs têtes blanches contre ses épaules, il ne put s'empêcher de dire comme l'eût fait un père :

-Vous avez tellement grandi...

À sa grande surprise il sentit un goût salé sur ses lèvres : il pleurait, lui qui avait perdu depuis si longtemps le sentier des larmes. Mais Maÿn se dégagea soudainement de son étreinte :

-Que fait-elle ici ! ?

Idegen se retourna : derrière lui se tenait Icélie. Croisant le regard de Maÿn puis celui de Bethmen, l'ancienne Hiérophante cette fois fut celle qui baissa les yeux. Ses mains étaient moites et elle tremblait malgré elle. Cela n'avait aucun sens : elle n'avait même pas cillé lorsqu'elle les avait vus arriver à Sainte-Volonté, cinq ans auparavant.

Le regard de Bethmen était à la fois intrigué et méfiant, celui de Maÿn était furieux comme si on l'avait trahie. Idegen posa sa main sur l'épaule de la jeune fille et voulut dire quelque chose, mais sa langue restait collée à son palais.

-Je crois que tu as beaucoup à nous raconter, Khenem, dit laconiquement Bethmen.

Puis s'adressant aux deux adultes, il leur montra les cavaliers de Tiamat qui s'engageaient dans la Voie Impériale, longue avenue bordée d'arbres qui menait au Kahyd :

-Mais fais vite, car le temps presse.

†

Les arbres de la Voie Impériale avaient leurs racines dans l'eau depuis trop longtemps déjà. La présence des Démons en avait sans doute accéléré le pourrissement et nombre d'entre eux n'étaient plus que des troncs flottant à la surface d'une eau sale. Ces vénérables, comme les appelaient le peuple, avaient été plantés sous le règne d'Imogahen le Fort et étaient un symbole de l'ancienneté de la ville.

Les voir ainsi abattus procurait à Tiamat un sentiment d'exaltation morbide tandis qu'elle piquait des deux pour lancer sa monture au grand galop vers le Kahyd. La cité lui apparaissait comme un vieux fauve obèse et repu, baignant dans son propre sang dans une lamentable agonie, et elle était fière d'avoir hâté sa fin.

Enfin les grilles béantes du Kahyd. Les Démons joignirent leur vol à sa course et lui dirent avec les mots de la langue ténébreuse que la bête était aux abois. Ils avaient fui vers les caves du palais et aucun passage secret ne leur permettrait de s'enfuir, car ceux-ci étaient inondés depuis longtemps. C'était la curée.

Les cavaliers s'arrêtèrent juste au pied du parvis. Tiamat descendit de cheval et gravit les marches de l'escalier du Kahyd, une dilacérante à la main droite, et un pistolet dans la gauche. Sur sa poitrine la Senestre brillait plus que de coutume, comme si elle l'étoile abandonnée avait voulu remplacer le Soleil.

Les Immortels la précédèrent pour ouvrir les portes du palais. Le premier d'entre eux posa les mains sur chaque battant et fit le geste des ouvrir. Il y avait assez de force en cet instant en lui pour ouvrir les portes de fer d'Adevărat, qui pourtant exigeaient dix hommes pour chaque battant, mais le verrou tint bon. Le sang mêlé d'Idegen et d'Icélie répandu autour du Kahyd semblait avoir créé une barrière invisible autour du Kahyd, comme un lambeau arraché au Voile d'Adevărat.

Tiamat n'essaya même pas de rompre le verrou ni aucun des autres scellés de la demeure qui condamnaient le périmètre du Kahyd à toute présence démoniaque, fût-elle incarnée. Öszvilläg s'attendait sans doute à ce qu'elle s'épuisât à ce vain exercice, mais elle avait une meilleure idée.

Se détournant de la porte, elle embrassa du regard la foule infernale qui l'entourait. S'adressant à elle par quelques mots de la langue ténébreuse, et désigna du doigt la terre sous ses pieds.

†

-Alors c'était ça ? demanda Bethmen.

-C'était ça, conclut Idegen.

Maÿn était restée silencieuse tout le temps des explications de celui qu'ils avaient toujours appelé Khenem. Même les rares fois où Icémie était intervenue, elle ne l'avait pas regardée. Elle avait gardé ses yeux fixés sur Sarvenaz qui s'était assise au pied d'un pilier devant elle, la tête cachée dans ses bras et ramassée sur elle-même comme si elle avait voulu devenir un hérisson.

Ils se trouvaient dans la crypte familiale et les deux enfants s'étaient assis sur le gisant qui recouvraient le caveau des Hesterayül. Deux majestueux aigles de bronze les encadraient et dans leurs becs largement ouverts brûlait une flamme alimentée par un ingénieux système de conduction d'huile.

À l'extérieur on entendait le bruit des Démons qui creusaient la terre autour du Kahyd comme s'ils voulaient en dégager les fondations, mais seule Sarvenaz semblait y prêter attention. Sentir le regard froid de Maÿn fixé sur elle lui était si insupportable qu'elle en venait à espérer une prompte arrivée de Tiamat et de ses acolytes infernaux.

Mais Maÿn parla enfin, rompant le lourd silence qui avait succédé aux révélations d'Idegen :

-Alors le Prophète disait vrai... conclut-elle. Et cette langue étrange que je parle sans la comprendre, sais-tu ce que c'est ?

-C'est la langue du Démiurge, répondit Idegen. Comme toi il la parle sans la comprendre. Personne ne le peut.

-Pourtant Bethmen la comprend.

-Bethmen est ta Voix, Maÿn. Bethmen et toi vous êtes un seul et même être dans l'esprit du Démiurge. Vous êtes le livre de chair.

-Nous sommes tous un livre de chair, intervint Bethmen, et la vie écrit en nous d'incompréhensibles poèmes.

Idegen et Icémie échangèrent un regard, puis Icémie dit en souriant :

-Tu vois Bethmen, nous n'avons plus rien à vous apprendre : tu viens de dire les premiers mots de la partie cachée de la prophétie vous concernant.

Bethmen releva les yeux vers eux et elle fut surprise de constater qu'il pleurait.

-Alors... continua le jeune homme. Alors tout était faux depuis le début, Khenem ? Les

livres ? L'Agora des ombres ? Honorer la mémoire de cet homme qui n'était en fait pas notre père ? Tu nous as construit une enfance aussi mensongère qu'un conte ?

Idegen se releva et prenant le jeune homme par les épaules, soutint son regard un moment puis dit :

-Est-ce à toi que j'apprendrai que les contes sont parfois ce qu'il y a de plus vrai au monde ? La vérité, Bethmen, est que je n'ai rien planifié ni rien prévu. Je viens d'un peuple qui croit aux esprits, aux augures et aux visions... et j'ai toujours agi au fil de mon intuition. Après la dispersion de l'Agora j'avais tout perdu : mes compagnons, Icélie... Je me suis raccroché à vous comme à une ultime raison de vivre. L'Agora des Ombres n'est même pas une invention, elle existe peut-être. La vérité est que je n'en sais rien moi-même. Navier Hesterayül n'était peut-être pas exactement tel que je vous l'ai dépeint, mais les livres qu'il avait accumulés sont bien là, et en en cherchant d'autres vous vous êtes construits.

-Sur des chimères, dit Maÿn d'un ton glacial.

-Tout ce qui est beau en ce monde a toujours commencé par des chimères, répliqua Icélie.

Pour toute réponse Maÿn lui lança un regard si noir qu'elle en resta interdite un instant. Elle qui était si habituée à avoir face à elle des gens cherchant à dissimuler leurs pensées, Maÿn l'avait cette fois laissée lire en elle toute l'ampleur de son ressentiment. Et c'était une vision terrible.

Rien n'est plus précieux à l'homme que ses rêves. Si tu les lui prends, pense à lui en donner d'autres, disait le Dogme.

Mais Maÿn ne demandait rien, n'attendait plus rien. La jeune fille se leva du gisant et tendit ses mains vides devant elle, comme pour constater le désastre :

-Finalement que nous reste-t-il ? Khenem n'existe plus, Khenem n'a jamais existé, il ne nous reste qu'Idegen. Celle que j'ai prise pour ma mère n'est que... Sarvenaz !

Elle s'était brusquement retournée vers sa mère adoptive, qui s'était raidie comme si elle avait entendu un ordre militaire :

-Pourquoi avoir été aussi cruelle ? demanda Maÿn, aussi posément que s'il se fût agi d'un procès.

-Ils m'avaient dit de te soumettre, mais tu résistais toujours... Je ne savais pas quoi faire... J'aurais voulu autre chose moi aussi...

-Autre chose, toi aussi... Ah, merveilleuse ironie ! Ainsi l'Ordre a fait de toi une marâtre tortionnaire et tu n'as été que le vecteur de sa violence.

-Ce n'est pas moi qui ai construit la cage ou élevé les frelons, tout ça existait déjà avant ma venue ! Toi qui étais si fière d'être la fille de Navier Hesterayül, sache que tu as été élevée comme telle !

Sarvenaz était affolée, elle oscillait entre les larmes et une exaspération terrifiée : allait-elle être punie d'avoir obéi à l'Ordre ? C'était impossible : comment eût-elle pu agir autrement ?

Maÿn eut un ricanement affreux. Elle saisit Sarvenaz par la gorge et la plaqua contre le mur. Elle était plus grande que sa mère adoptive désormais. Ses doigts devinrent rigides et tranchants comme des lames.

Ce n'était que de la simple magie d'Écuyère des Épées, et Sarvenaz avait en elle le pouvoir de se défaire d'une telle prise ; mais n'ayant pas reçu l'entraînement de Sainte-Volonté, elle était incapable d'utiliser une quelconque forme de magie en situation de danger.

-Ne bouge pas, Sarvenaz Hesterayül, dit Maÿn d'une voix lourde de rancœur. Ne bouge pas ou je t'égorge.

Icémie fit un geste mais Idegen l'arrêta.

-Tu sais, Sarvenaz... continua Maÿn en fixant sa mère adoptive d'un regard de plus en plus haineux, observant la peur grandir dans les yeux de sa victime. Ces frelons que tu n'as pas élevés, cette cage que tu n'as pas construite, ce fouet que tu as reçu en épousant Navier au même titre que ces bijoux que tu portes au cou, et qui a si souvent caressé mes reins... Je les ai souvent revus en rêve, trop souvent.

Les lèvres de la jeune fille tremblaient. Bethmen se leva et s'approcha d'elle doucement pour la prendre par les épaules, mais elle lui fit signe de rester à distance, sans même le regarder, et continua :

-J'ai revécu cent fois cette violence dont tu n'étais qu'une exécutante accomplie. Et le croiras-tu ? Je crois qu'au lieu de me soumettre, tu m'as rendue un peu folle...

Elle ricana à nouveau, et ses lèvres formaient un sourire mauvais et carnassier. Serrant sa prise, elle enfonça ses ongles dans le cou blanc de Sarvenaz, qui poussa un cri étouffé.

-Laisse-moi voir ton sang, Sarvenaz... Tu as tant de fois vu le mien. Laisse-moi voir ta peur Sarvenaz, tu as tant de fois vu la mienne...

-Maÿn je t'en prie ! s'écria Icémie, se dégageant d'un geste brusque de la prise d'Idegen. Elle n'a fait qu'obéir à l'Ordre ! Je suis aussi coupable qu'elle, nous sommes tous...

-Ton tour viendra, Icémie Persona ! gronda Maÿn.

-Arrête, petite sœur ! s'écria Bethmen. Tu veux les exterminer tous jusqu'au Grand Bélier ? Tu veux devenir une machine à tuer ! ? comme les Anges ?

Maÿn se tourna vers son frère, et sourit à nouveau, mais cette fois avec une tendresse inattendue :

-Le Prophète avait raison, petit frère. Tu es aussi proche de moi que ma propre voix, tu me connais assez pour savoir quels mots me feront douter. Mais tu l'as dit toi-même : nous sommes tous un livre de chair.

S'adressant à nouveau à Sarvenaz, sa voix redevint sinistre :

-Un livre de chair dans lesquels les autres écrivent en lettres de fer et de feu. Te souviens-tu du Dogme Sarvenaz ? *La violence infligée laisse des marques qui ne s'effacent que bien plus tard, et parfois ne disparaissent jamais. La douleur lancinante reste. Cette douleur ne marche jamais sans son ombre, et cette ombre c'est la haine.*

Approchant son visage au plus près de celui de sa mère adoptive, elle conclut sur un

ton incantatoire, comme si elle voulait conjurer le sort :

-Je t'invite à lire ce que tu as écrit en moi, Sarvenaz HesteraŸül ! Je te le ferai lire à haute voix, afin que je n'oublie jamais de qui viennent ces lettres sanglantes qui pourrissent quelque part aux tréfonds de mon âme !

Elle lâcha le cou de sa victime et la projeta au sol. Puis d'un geste si rapide qu'il laissa Icémie stupide, elle s'empara de l'épée de l'ancienne Hiérophante et le pointa vers Sarvenaz qui essayait de se relever tout en portant la main à son cou.

-Reste à terre ! ordonna MaŸn. Et que personne n'approche sinon je fais un sort à cette saloperie !

Obéissante, Sarvenaz se redressa en restant au sol, et déchira un pan de sa chemise pour se faire un bandage de fortune, sans cesser d'observer sa fille adoptive qui la menaçait de son arme :

-Heureusement pour moi, un autre rêve s'est substitué à ces sordides réminiscences. Je me suis rêvée te tuant, Sarvenaz.

La lame de l'épée trembla comme si MaŸn luttait avec une irrépressible pulsion de concrétiser ce rêve. Sarvenaz se mit à ramper à reculons, le visage figé dans une expression de terreur.

-Je me suis d'abord longuement imaginé la scène avec une satisfaction morbide, continuait MaŸn en marchant sur elle. Mais aujourd'hui j'ai compris cette vision onirique était un symbole. Ce n'était pas toi, Sarvenaz, que je tuais, mais celui qui m'a mis au monde, car alors je te croyais ma mère. Et maintenant je crois qu'au-delà ce geste je cherchais à échapper à ceux qui comptent m'utiliser.

Elle se tut, savourant l'expression de sa victime face à l'espoir factice qu'elle venait de lui donner. Combien de fois Sarvenaz n'avait-elle pas fait mine d'ouvrir le verrou de la cage pour se détourner aussitôt, saisissant à dessein n'importe quel prétexte pour décevoir l'espoir de l'enfant affolée ?

-Et pourtant l'idée de te tuer ne m'a pas quittée, Sarvenaz. Peut-être parce que c'est toi qui m'a appris à ne faire confiance à personne. Je crois que je ne me contenterai pas d'un meurtre symbolique...

-Arrête, petite sœur ! intervint Bethmen en la prenant par le bras. Je t'en prie, arrête !

Se détournant enfin de Sarvenaz, MaŸn fit face à son frère et lui demanda d'un ton rageur :

-Pourquoi la protèges-tu ? Si tu n'as jamais enduré le supplice de la cage, elle t'a battu toi aussi. Pourquoi protéger cette vie ? La guerre et l'inondation ont fauché des vies meilleures que la sienne par milliers, pourquoi devrait-elle survivre ?

-MaŸn... commença Idegen.

-Silence vous deux ! leur cria MaŸn, pointant son arme vers Idegen et Icémie. Vous n'avez aucun droit sur moi, crevures ! Vous avez capitulé ! Trahi ! Je ne veux même pas entendre ce que vous auriez à dire !

Toute sa colère semblait être remontée à sa gorge en un instant. Elle ne fut guère plus

douce en demandant ensuite à son frère :

-Et toi petit frère ? Que me diras-tu pour sauver cette vie inutile ?

Redevenu étonnamment calme, Bethmen prit la tête de Maÿn dans ses mains et lui dit seulement :

-Tu sais bien qu'une vie n'est jamais utile, petite sœur, si ce n'est par rapport à d'autres vies.

La colère de Maÿn parut se muer en chagrin et elle cacha son visage au creux de l'épaule de son frère en disant à mi-voix :

-Je la hais, petit frère... Tu ne peux pas imaginer à quel point. Elle n'est plus ma mère à présent : il ne me reste plus que la haine. Je ne peux pas pardonner.

-Ne pardonne pas, Maÿn. Mais cesse de tuer. Tu te noies un peu plus à chaque fois dans le sang que tu verses.

Maÿn resta immobile, et Bethmen crut un instant qu'il avait gagné. Puis elle se retourna brusquement et marcha vers Sarvenaz pour abattre son arme. On entendit la jeune femme hurler de douleur, puis porter la main à son visage :

-Tu vivras, Mère, lui dit laconiquement Maÿn en jetant son arme sanglante aux pieds d'Icélie.

Icélie se précipita vers Sarvenaz et la força à retirer les mains de son visage. Une profonde estafilade allait de son œil gauche à son menton. La lame avait entaillé le nez et déchiré les lèvres qui saignaient abondamment.

-Mais pourquoi Maÿn ? Pourquoi ? demanda Idegen, ahuri par cette jeune fille qui avait succédé à l'enfant qu'il connaissait.

-Parce que ça soulage, répondit Maÿn en lui souriant.

Malgré lui Idegen se dit que ce sourire ressemblait enfin à la petite fille qu'il avait connue. Ce geste semblait l'avoir apaisée.

Elle se pencha comme pour observer Icémie qui étanchait le sang et refermait les blessures de Sarvenaz, et lui dit d'un ton confidentiel :

-Je voudrais te remercier, Icémie Persona.

Icémie se retourna et demanda, comme si elle avait renoncé à lire dans l'esprit décidément imprévisible de Maÿn :

-Me remercier de quoi ?

Sa voix se voulait dure mais on sentait que cette adolescente lui faisait de plus en plus peur. Maÿn répondit d'un ton presque amical, qui contrastait avec celui qu'elle avait employé à son égard jusqu'alors :

-Avant de venir à Sainte-Volonté, nous avons beaucoup entendu parler des violentes pratiques qui étaient d'usage entre les élèves, comme les divers sévices que les Bacheliers faisaient subir à ceux qui leur apparaissaient un peu différents du lot... En arrivant nous avons été fort agréablement surpris de constater que ces odieuses traditions étaient en train de disparaître. Si je ne m'abuse c'est à ton accession au titre de Hiérophante des Bâtons que nous le devons. Aussi te suis-je reconnaissante de n'avoir jamais pensé que le

viol collectif pût avoir un quelconque effet... normatif sur les élèves.

Icélie ne répondit rien. Maÿn disait vrai : c'était bien elle qui avait imposé aux aînés de Sainte-Volonté l'arrêt de ces pratiques qu'elle avait pourtant subies et infligées elle-même durant sa propre instruction. On ne l'avait encore jamais remerciée pour cela. Mais pourquoi maintenant... ?

Icélie revint à son ouvrage en murmurant seulement :

-Complètement folle...

Au même instant, comme en réponse à ces mots, les murs se mirent à trembler et un bruit inconnu se fit entendre. Ce bruit, c'était celui des Démons déployant ensemble leurs ailes pour soulever le Kahyd.

Sarvenaz cessa de crier tant le spectacle était incroyable.

Comme dans un rêve les murs et le plafond s'élevaient lentement, laissant le Soleil entrer lorsque le pied des fondations quitta la terre où il était enfoui.

À l'extérieur Tiamat riait car elle imaginait l'expression d'Őszvillàg. Elle ne s'était même pas donnée la peine de rompre le voile que l'ancien conjuré avait tissé tout autour du Kahyd. Non, c'était bien plus simple : elle déplaçait le palais tout entier.

Sans perdre une pierre, sans même qu'aucune des tuiles se défît, le Kahyd s'éleva doucement dans le ciel d'Adevārat, comme s'il était devenu plus léger que l'air, sous le regard ahuri des cinq personnes qui s'étaient réfugiées dans ses caves ainsi que de ceux qui étaient encore dans la cité et avaient le loisir de regarder en l'air.

'Folie...' murmura le Prince ébahi, qui observait la scène depuis la Salle des cent. Il regarda sur sa droite : c'était bien la première fois qu'il voyait une expression de surprise sur le visage du Grand Bélier. Lui qui semblait s'attendre à tout n'avait pas prévu cela.

Le rire clair de Reinette rompit le silence. La jeune femme avait éclaté d'un irrésistible rire à la vue de ce prodige. Elle riait sans pouvoir s'arrêter, et au mépris de toute étiquette se mit à applaudir à tout rompre, comme une enfant devant un théâtre de marionnettes.

Seule Tiamat ne prenait pas la peine de suivre des yeux l'envol du palais des Hesterayül et observait les rats qu'elle avait pris au piège dans leur propre terrier. Entourée par ses Immortels, elle descendit dans ce qui n'était plus désormais qu'une fosse à ciel ouvert, où le dallage semblait former une ombre de pierre de la demeure envolée. Le barillet de son arme contenait sept cartouches, c'était plus qu'il n'en fallait.

Ils étaient tous immobiles, comme hypnotisés. Les deux enfants qui avaient tué Ere-shkigal, le traître à la solde de l'Agora, et celle qui avait tué son fils...

Elle n'était pas venue par désir de vengeance, mais pour accomplir une mission sacrée : détruire l'abomination que représentaient Bethmen et Maÿn Hesterayül. Il suffisait de tuer l'un d'entre eux, et l'autre perdrait tout pouvoir de nuisance. Ils étaient à portée, immobile, offerts... Il suffisait de tirer. Non, son entendement n'était pas obscurci par le désir de vengeance. Elle ajusta Bethmen et arma le chien.

La déflagration tira tout chacun de son hébétude. Sarvenaz eut à nouveau le visage recouvert de sang, mais ce n'était cette fois pas le sien : Icélie se tenait encore accroupie

près d'elle par le jeu d'un étrange équilibre, mais la balle avait traversé son crâne de part en part.

-Icélie ! hurla Idegen en se jetant sur elle.

'Peut-être suis-je venue plus pour venger mon fils que pour sauver l'Ordre...' songea Tiamat, étonnée de son propre geste.

Idegen serrait dans ses bras le corps sans vie de son amante, tandis que Sarvenaz se relevait le plus vite qu'elle pouvait pour s'enfuir. Mais l'un des Immortels apparut soudainement devant elle, comme Idegen l'avait fait avec Eýggil, et saisissant ses poignets, lui tordit les bras pour la mettre à genoux. Sa poigne était comme un étau brûlant.

-Une seule balle : comme mon fils, dit Tiamat. Et toi Sarvenaz... Si tu avais averti l'Ordre de la présence de cette renégate, mon fils serait encore vivant. Mais je ne te tuerai pas de mes mains.

L'Immortel fixa sur Sarvenaz son regard inhumain. Sarvenaz crut d'abord voir deux braises qui semblaient vouloir consumer ses yeux, puis elle sentit une douleur atroce dans ses entrailles.

Elle hurla alors si fort qu'on l'entendit jusqu'au Palais princier et que Reinette cessa tout net de rire. L'Immortel la lâcha et elle se tordit au sol, déchirant ses vêtements, arrachant ses cheveux et rouvrant les blessures de son visage de ses ongles peints. Reinette songea que ce cri était peut-être celui de la cité rongée par la vermine.

De fait Sarvenaz vit avec horreur de petits rats noirs déchirer la peau de son ventre pour en sortir. Il y eut quelques longues secondes d'agonie avant qu'Idegen se décidât à l'achever avec l'épée encore sanglante de son amante.

Mais elle avait gardé le meilleur pour la fin : c'était ce nomade que la Main Gauche avait condamné à mort par contumace et qui n'avait que trop nargué son pouvoir. La Mère Suprême allait noyer de sa propre main son enfant rebelle. Les deux faux jumeaux Hesteraýül ne pouvaient pas s'enfuir, ils étaient cernés par ses Immortels et eux n'avaient pas le pouvoir de disparaître comme le pouvait le nomade.

Elle laissa son hôte infernal quitter son corps et il apparut derrière elle, comme un halo monstrueux autour de sa silhouette.

-C'est inutile, dit doucement Idegen. Je ne fuirai pas. Si je dois mourir aujourd'hui, je préférerais que ce fût d'une main humaine...

-Crois-tu mériter une quelconque miséricorde de ma part ? répliqua Tiamat.

Idegen eut un ricanement nerveux. Cette douleur qui le traversait, il la connaissait.

Elle revenait de loin pour lui. Elle venait des plaines incendiées où il avait retrouvé les siens dans les fosses où on les avait enterrés vivants. Il avait creusé la terre de ses mains nues des heures durant, pour les remettre en terre ensuite, là où le feu n'avait pas mordu. Il avait envie de rire, parce qu'une part de lui était heureuse de ressentir cela à nouveau, car il se sentait vivant.

-Je crois que je deviens fou... dit-il à Tiamat.

C'était une phrase plutôt étrange entre les lèvres d'un ancien membre du régiment des

Furieux. Mais c'était une autre folie, une folie qui lui faisait imaginer qu'Icélie dormait, et qui lui faisait bercer doucement le corps de son amante. Elle raffermi sa prise sur la dilacérante qu'elle tenait, puis s'avança vers lui pour le frapper dans le dos, car il ne méritait pas de voir la mort en face.

Sans se retourner Idegen dit seulement :

-Vous allez tuer l'un de vos fils, Mère Suprême ?

Tiamat interrompit son mouvement, et prit la peine de répondre :

-Tu as trop longtemps usurpé ce titre. Je ne t'ai jamais apprécié Őszvillàg... Tu portes bien en toi le sang corrompu de ta race cruelle et tortionnaire, le sang de ce maudit empereur qui dévorait les mains de ses ennemis. Tu n'as en toi aucun respect pour une quelconque forme de loi ou de morale... Seuls les sentiments te guident. Tu n'agis que selon ce qui fait vibrer ton cœur, sans le moindre discernement.

-C'est vrai.

Il n'y avait aucune ironie dans cette réponse. Si loin qu'il regardait en arrière, Idegen ne pouvait se souvenir d'avoir agi autrement que par instinct.

-Cette franchise t'honore, nomade. Mais elle ne te sauvera pas.

-Puisque je suis dénué de conscience morale, en quoi la franchise aurait-elle à mes yeux la moindre valeur ? Et puis, Mère Suprême... À quoi servirait de vous mentir maintenant ?

'Le drôle a du panache', songea Tiamat. Il était temps d'en finir... Alors pourquoi tardait-elle ?

-Vous hésitez, n'est-ce pas ? lui demanda Bethmen après un moment de silence. Votre main tremble.

Stimulée par cette question qui ressemblait à un défi, Tiamat abattit soudainement son arme sur le dos du nomade, puis la retira rapidement. Au bout des griffes de la dilacérante apparut un court instant une ombre noire, qui se dissipa aussitôt. Seule la Mère Suprême pouvait tuer d'un seul geste à la fois le démon et son hôte.

Elle regarda le corps d'Idegen saffaisser doucement sur celui de son amante, puis se retourna lentement vers Bethmen :

-T'ai-je autorisé à m'adresser la parole, jeune homme ?

Bien que pétrifié par la mort de celui qui était encore Khenem à ses yeux, Bethmen essaya de parler, mais il sentit sa langue s'engourdir dans sa bouche comme s'il avait avalé quelque insecte venimeux. La Mère Suprême s'approcha de lui, son arme tendue vers sa poitrine mais Maÿn vint s'interposer entre elle et son frère :

-Reculer, Tiamat ! Reculer ou je te tue !

Tiamat eut une grimace de mépris devant tant d'arrogance et la dilacérante fendit l'air pour égorger la sœur avant le frère, puisque cette téméraire adolescente en avait décidé ainsi.

Le geste était rapide et précis, et Maÿn n'y eût sans doute pas survécu si la Hiérophante avait pu le finir. Mais une chaîne brûlante s'enroula autour du poignet de la Mère

et interrompit ce geste si violemment qu'elle poussa un cri de douleur comme si un os s'était brisé et lâcha son arme.

Un guerrier-silhouette apparut sur sa droite à l'autre bout de la chaîne, ses six ailes repliées comme s'il était là depuis un moment déjà. Il était immobile mais sa simple apparition provoqua un mouvement de panique chez les Immortels. Oubliant Idegen, Maÿn et Bethmen, ils se rassemblèrent autour de Tiamat, l'un d'entre eux brisant d'un coup d'épée la chaîne qui l'avait blessée.

-Merci petite sœur, dit Bethmen du ton de celui qui vient de comprendre.

-QUOI!? vociféra Tiamat à l'intention des deux adolescents, massant son poignet de sa main indemne.

Maÿn désigna du doigt le ciel.

Tiamat y vit qu'une seconde nuée cauchemardesque avait recouvert la cité et voilait la lumière du Soleil. Cette fois c'était une furieuse mêlée entre les Démons abandonnés de ce côté-ci des portes infernales et les Anges de l'armée du Seigneur.

Un fracas épouvantable annonça que les hautes cheminées de la Ruche s'étaient effondrées sous le feu de l'ennemi. On entendait tonner leur canon plus près encore que celui de la Milice.

Plus encore que les Infidèles, plus encore que les Chevaliers de l'Ordre, les Anges haïssaient les âmes damnées qui peuplaient les Abysses. La lutte des créatures inhumaines ressemblait à un monstrueux ouragan qui enflammait le ciel au-dessus d'eux. Seul le Guerrier-Silhouette qui avait sauvé Maÿn de la mort se tenait immobile, comme si cet affrontement ne ne concernait pas.

-Tu le contrôles, fille de Dieu... devina Tiamat, d'un ton qui mêlait haine, ahurissement et admiration.

Puis elle regarda le ciel à nouveau, incrédule :

-Mais comment peuvent-ils être si nombreux? Le Voile... Le Voile aurait dû tenir quelques jours encore !

-Ils... Ils ont défait le Voile, répondit Bethmen. Ils ont livré la ville aux Anges...

Tiamat se retourna vers le Palais Princier, d'où Tarenebraë observait avec plaisir Anges et Démons s'entre-déchirer au seuil des scellés qu'il avait posés. Lorsqu'il avait ordonné aux derniers Chevaliers terrés dans les sous-sols de Tour Carmine de briser les fils invisibles qui maintenaient le Voile agonisant, les hordes angéliques s'étaient engouffrées dans la faille comme un essaim avide.

-Adevărat... murmura le Prince.

Le Roi des Chiffres se tourna vers le souverain : tenant sa concubine serrée contre lui, il pleurait.

-Tarenebraë... demanda-t-il à mi-voix. Les gens...

-Ayez confiance, votre Altesse, répondit le Hiérophante en posant sa main sur l'embrasement d'une des fenêtres aux carreaux brisées, et sans quitter des yeux le spectacle des dernières heures de la capitale. Je vous accorde que bien peu de ceux qui ont survécu aux

émeutes auront survécu au Walpurgis, et que fort peu de ceux-là échapperont à la colère du Démiurge qui a voué cette cité aux gémonies depuis sa création... Sans compter que les armées du Démiurge seront sans doute bientôt ici, car à l'instar du Voile le front se désagrègera une fois Adevărat aux mains des Anges, faute de ravitaillement.

Il suivit des yeux la chute d'un démon qui n'était plus qu'une torche se consumant d'un feu céleste éclatant, son corps transpercé d'une lance immaculée.

-Mais il y en a toujours qui survivent, conclut Tarenebraë. Juste assez pour que tout recommence...

†

Adevărat était prise.

Seul le Palais des Princes restait inviolé. Les Anges l'avaient entouré et semblaient attendre que les scellés se rompent d'eux-mêmes ou que ses occupants meurent de faim.

Un vent venu de la mer avait apporté une haute vague qui avait fait chavirer les navires encore au port. Les cris avaient cessé. Les Démons n'étaient plus, et les derniers hommes se cachaient. Un céleste silence s'était emparé de la cité morte, troublé seulement le chœur des Séraphins chantant les louanges du Démiurge.

Ce chant proclamait la victoire de Dieu sur les Infidèles et annonçait l'avènement de Son Royaume sur Terre. Il ne manquait qu'une voix à sa perfection : celle du Guerrier-Silhouette que Maÿn maintenait toujours sous son emprise. L'Ange guettait les moindres gestes de Tiamat, mais celle-ci s'était détournée de Maÿn et Bethmen.

Elle était remontée hors des caves pour voir les vainqueurs, immobiles sur les toits de la ville comme un vol d'oiseaux migrants. Leurs ailes avaient des reflets couleurs de sang, et leurs visages avaient les traits des vautours. Parmi eux elle pouvait voir les Guerriers-Silhouette. Elle chercha des yeux celui qui les commandait : l'Archange Sabaoth, et le reconnut en celui que Maÿn avait soumis à sa volonté.

Si puissante qu'elle fût, Tiamat ne pouvait espérer tuer celle que protégeait Sabaoth.

Le chant s'interrompit et fit place au bruit de l'eau qui se retirait lentement de la ville, emportant avec elle les corps de ses habitants. Sabaoth n'obéissaient plus au Démiurge, et sa voix ne guidait plus les Anges qui avaient conquis Adevărat.

À Fenrirstor le Prophète ferma les poings de colère et de chagrin. Maÿn était tout le savoir du Démiurge sublimé en un être unique, et Maÿn se détournait de Lui. Il avait cru jusqu'au dernier instant qu'elle reviendrait à Lui. Mais cet instant pour lequel il s'était maintenu si longtemps au seuil de la mort ne viendrait jamais.

Son corps tomba sur le sol du Temple sans un bruit, sous l'œil impassible des Archanges qui l'entouraient. La mort le rattrapait enfin, comme si elle avait longtemps attendu cet instant.

Laissant choir ses armes sur la terre trempée du Kahyd, Tiamat dit :

-C'est comme si tu tenais la ville entre tes mains, jeune fille.

Sans répondre, Maÿn se tourna vers son frère. Acquiesçant d'un signe de tête, Bethmen s'adressa à Tiamat à sa place :

-La ville n'existe plus. L'Ordre l'a trahie par deux fois. Tu as échoué, Tiamat.

Tiamat eut un sourire sans joie :

-Tu ne sais plus parler ta propre langue, Maÿn Hesterayül ? Ereshkigal l'avait prédit : tu ne parleras plus que la langue inconnue sur laquelle repose ton pouvoir, et toi Bethmen...

Elle regarda un instant le jeune homme, qui, tout en parlant pour sa sœur, reculait peu à peu vers un escalier menant aux étages inférieurs des caves du Kahyd. Il tenait sa tête entre ses mains et ses pas étaient hésitants et mal assurés, comme s'il luttait pour s'éloigner d'elle et s'affranchir de ce rôle.

-Toi Bethmen, tu seras sa Voix...

-Tu as commis une grave erreur, Tiamat, continua Bethmen, interprétant toujours les pensées de sa sœur. Tu as tué Icémie et Idegen avant nous. C'est nous que tu as visés, mais c'est sur Icémie que tu as tiré. Sans cela nous serions déjà morts.

-Mon fils était tout ce que j'aimais sur cette terre maudite, répondit Tiamat. Ma véritable erreur a été de m'en rendre compte trop tard.

Il y avait encore un poignard à sa ceinture, elle le dégaina et en dirigea la pointe vers sa gorge, mais elle sentit la main glacée de l'Archange enserrer son poignet si violemment qu'elle lâcha son arme.

-Je t'interdis de te tuer, dit Bethmen.

Sabaoth était apparu juste derrière la Mère Suprême et la maintenait immobile.

-Mais... Pourquoi ? demanda Tiamat, à la fois surprise et inquiète.

Allant jusqu'à elle, Maÿn saisit la Senestre qui pendait toujours à son cou et en brisa la chaîne d'un coup sec.

-Si tu mets fin à tes jours, je retrouverai ton âme où qu'elle se terre, et créerai un enfer à ton intention.

Tiamat lisait sur le visage dur et fermé de l'adolescente les traits d'une cruauté naissante, qui rendait cette perspective à la fois vraisemblable et terrifiante. Les lèvres de Maÿn restèrent immobiles, tandis que la voix de Bethmen poursuivait :

-Tu me seras utile, Tiamat.

-Utile ! ? s'exclama la Hiérophante. Mais... à quoi ?

Maÿn ne répondit pas tout de suite, peut-être parce que Bethmen n'était plus là. Ayant disparu par l'escalier qu'il avait emprunté, il avait fini par se soustraire à la tâche qui lui incombait dorénavant de parler pour sa sœur.

Sabaoth lâcha alors Tiamat, puis s'envola, suivi par tous ceux qu'il avait conduits à la victoire. Les Anges s'élevèrent vers le ciel et leur vol prit la forme d'une lame qui semblait vouloir transpercer le ciel. Puis ils disparurent. Maÿn avait libéré Adevărat.

La Vouivre revint alors, et se posa derrière elle, la protégeant de ses ailes. La jeune fille et le monstre semblèrent à cet instant n'être qu'un seul être, et Maÿn, parlant cette fois de sa propre voix, en cette langue que Tiamat ne pouvait comprendre, lui dit pourtant :

-Vouivre me ressemble : comme moi elle est une femme piégée dans un corps monstrueux, comme la Harpye du conte. Vouivre est comme mon ombre à présent. Je l'ai utilisée comme je t'utiliserai, Tiamat. Peut-être aussi deviendras-tu une ombre silencieuse et obéissante...

Tenant la Senestre à hauteur de ses yeux, elle joua avec les reflets du Soleil sur les branches de l'étoile, et poursuivit :

-Tu savais que je viendrai la chercher, et tu me l'as toi-même apportée...

Afin que Tiamat pût deviner la teneur de ses propos, elle posa sa main sur la nuque de la Hiérophante et lui dit en baissant la voix :

-Tu m'appartiens.

Tiamat la regardait sans répondre, fascinée par ces yeux froids qui la fixaient comme un objet.

-Tu es mienne désormais, toi toute entière, ainsi que la douleur d'avoir perdu ton fils, et le vide qui s'est créé en toi après l'avoir vengé.

Maÿn rapprocha sa bouche de l'oreille de la Hiérophante, et chuchota, comme si elle voulait lui faire part d'un secret :

-Je comblerai ce vide, Tiamat. Après tout c'est à cette douleur que je dois la vie... puisqu'à l'instant fatidique tu as préféré la vengeance à la raison. Je te dois bien ça.

Sans un mot, Tiamat ramassa son poignard et en essuya la boue pour le rengainer lentement. Maÿn sourit en la regardant faire, sans que son expression se fît plus douce. Puis elle dit à l'intention de la cité noyée :

-Moi qui me sentais étrangère à tout, intruse en tous lieux, je rassemblerai autour de moi une famille qui me ressemble, et une terre qui m'appartienne.

†

-Ils sont partis... dit le Prince, ahuri.

-Il en reste un pourtant... sur les ruines du Kahyd, observa Reinette.

-Non, Mademoiselle, corrigea Tarenebraë, ce n'est pas un Ange mais une Vouivre. Il semble qu'elle soit au service des jumeaux Hesteraÿl.

-Comme les Anges, en somme ! s'écria Bêlit-Séri. Et ce sont ces deux monstres que vous espériez soumettre à votre volonté, Tarenebraë ? C'est...

Soudainement saisi d'un irrépressible rire nerveux, il prit sa tête entre ses mains pour tenter de se calmer :

-C'est... Vous êtes... complètement fou ! C'est...

-Calmez-vous, mon cher, répondit le Roi des Chiffres, que rien ne semblait devoir départir de sa superbe. Je n'ai jamais espéré pouvoir les contrôler.

-Quoi ! ? s'écria le Prince, se retournant vers lui, blême de colère et son épée au clair.

Tarenebraë soutint pour la première fois de sa vie le regard de son souverain et répondit d'un ton impérieux, comme s'il corrigeait un enfant :

-Abaissez votre arme, votre Altesse ! Le temps des Princes est fini. Celui de l'Ordre, du Démiurge et de la Guerre Sainte  galement. Une autre ère commence, ne le voyez-vous pas ?

Fr missant de rage, le Prince leva son arme, mais Reinette le retint :

-Attends, Eyal !

Elle ne l'avait jamais tutoy . Le Prince en fut si surpris qu'il suspendit son geste et la regarda.

-Il a raison, Eyal, continua la jeune femme, mettant dans sa voix toute la persuasion dont elle était capable. Il n'y a plus de Prince désormais, plus de cour ni d'Empire...   quoi te servirait de le tuer maintenant ?

Puis se retournant vers Tarenebraë :

-Vous aviez prévu ce dénouement depuis le début, n'est-ce pas ?

Le mage eut un sourire odieusement satisfait :

-Peu importe... Ce qui compte c'est ce qui va advenir maintenant, et cela nul ne peut le prévoir. Cela appartient à l'esprit de...

Il désigna la silhouette de la Vouivre qu'on apercevait par la fenêtre :

-Je ne sais pas s'il faut encore l'appeler Ma yn Hesterayül, mais désormais notre destin se trouve entre ses mains. Mais si je n'ai jamais pensé pouvoir la contrôler, je crois possible en revanche de l'influencer.

Il sourit à nouveau, étrangement confiant :

-Nous sommes à l'aube d'un monde nouveau. Et si puissante qu'elle soit, elle ne peut espérer le bâtir seule.

Il leva les yeux vers le ciel où s'amoncelaient des nuages noirs annonçant une tempête :

-Le Démiurge lui-même n'a-t-il pas besoin de prêtres ?

†

Il n'y avait pas d'ouverture vers l'extérieur. Hormis les fissures par lesquelles l'eau commençait à suinter, rien ne trahissait le chaos du dehors. Deux lampes à huile brûlaient paisiblement, sans que leur flamme f t agitée par les vents qui soufflaient sur la ville.

Bethmen était assis là où sa sœur avait tant de fois  t e assise, dans cette cage où Sarvenaz l'avait tant de fois enfermée, au second sous-sol du Kahyd.

Mais la porte était béante, et les frelons jonchaient le sol, morts de faim et de soif. Bethmen avait faim lui aussi. 'Si j'avais eu mon mot à dire lors de ma création, j'aurais demandé de ne pas avoir besoin de m'alimenter' se dit-il en souriant. Il prit un des frelons morts entre ses doigts, en arracha le dard avec ses ongles, et croqua le reste avec une grimace. C'était surprenant, mais finalement mangeable.

Ma yn apparut en bas de l'escalier qui venait de l'étage supérieur. La Senestre était accro  e à son ceinturon. Bethmen remarqua qu'elle ne put retenir un frémissement en revoyant la cage.

Surmontant le sentiment d'horreur qui l'envahissait, elle vint s'accroupir devant Bethmen, qui lui sourit tristement :

-Pourquoi es-tu parti, Bethmen ?

Behtmen haussa les épaules et répondit, en cherchant un autre frelon à se mettre sous la dent :

-Pour échapper à ta voix... Quand tu parlais je sentais en moi une sorte d'impérieuse exigence de traduire le sens de tes paroles. je l'ai fait sans y penser, puis leur sens a commencé à me les rendre odieuses.

Maÿn eut une grimace qui exprimait un curieux mélange de colère et d'affliction :

-Pourquoi odieuses ?

Ce terme l'avait blessée. Elle lisait dans les yeux de Bethmen une réprobation qui suscitait en elle de la colère. Mais son frère employait pour lui parler un ton qu'elle ne lui connaissait pas, un ton qui établissait en eux une douloureuse distance. Et c'était finalement ça qui la touchait véritablement.

-Pourquoi, Bethmen ? !

Bethmen soutint son regard un long moment sans répondre.

Leurs yeux n'étaient plus identiques. Ceux de Maÿn brillaient d'un éclat nouveau. Aucun d'entre eux ne détourna le regard.

-Parce qu'elles étaient inhumaines, Maÿn, répondit finalement Bethmen.

Maÿn ne put retenir un rictus d'une sinistre ironie :

-Mais nous ne sommes pas humains, petits frères. Nous ne sommes que l'aboutissement de l'œuvre du Démon. Nous n'avons ni père ni mère. Nous ne sommes même pas frères et sœur, nous sommes seulement sortis du même moule.

-Sortis du même moule... C'est ça être frère et sœur, Maÿn.

-Tiamat m'a dit la suite de la Prophétie, petit frère. Tu sais ce que dit le dernier vers ? *Au terme du monstre il y a l'humain.* C'est ce que nous sommes, Bethmen, l'aboutissement d'une lignée monstrueuse.

-Tu étais humaine, petite sœur, jusqu'à aujourd'hui.

Cette fois la colère l'emporta, et Maÿn répliqua en se relevant brusquement :

-Si je l'étais restée tu serais mort !

-Sans doute, répondit Bethmen sombrement, en baissant la tête.

Maÿn crut un instant que Bethmen allait regretter d'être encore en vie. Mais non, il ne lui ferait pas cet affront. Elle le connaissait trop bien : elle venait de marquer un point. Se rapprochant à nouveau de lui, elle le prit par les épaules :

-Bethmen ! Toi et moi sommes les orphelins du Démon. Cela ressemble à une malédiction mais songe à ce que nous pourrions en faire. Tiamat a tué Idegen et Icélie, mais je leur rendrai la vie : je ferai d'eux nos racines. Puisque je porte en moi les secrets du Démon, je me créerai comme Il m'a créée, je...

-Et tu me recréeras aussi ? l'interrompit Bethmen. Tu me rendras plus obéissant ?

Maÿn se détourna, déçue. Elle avait envie de pleurer.

-Tu ne comprends pas, petit frère...

Bethmen acquiesça d'un hochement de tête :

-C'est pour te comprendre que je suis entré dans cette cage.

Maÿn se releva et écrasa du talon l'un des frelons épars, puis dit sombrement :

-En ce cas tu commences mal, Bethmen. Je ne suis jamais entrée ici de mon plein gré.

Elle effleura de la main le grillage en silence un long moment, et reprit :

-La simple idée d'avoir été créée de toutes pièces comme un outil me plonge dans une colère que tu ne peux imaginer, Bethmen.

-Crois-tu vraiment que je ne la partage pas ?

-Si c'était le cas, tu voudrais toi aussi tout balayer. Détruire l'Ordre pour m'avoir soumise à sa violence, détruire le Royaume de Dieu pour avoir voulu faire de moi leur Ève. Puisque nous avons été trop bien réussis, puisque le Démiurge nous a accordé le libre-arbitre, se privant par là-même d'un quelconque moyen de contrôle sur notre esprit, je compte bien m'en servir pour n'obéir à personne, pour n'être rien de ce qu'on attend de moi. Je serai ce que j'ai décidé.

-Alors tu dois comprendre, petite sœur, que moi aussi je ne compte pas renoncer à mon libre-arbitre. Ma colère est la même, mais tu sais que je ne me joindrai pas à toi.

Maÿn se dit à nouveau qu'elle le connaissait trop bien pour ne pas savoir qu'il avait raison. Elle ne put retenir ses larmes cette fois et cacha son visage entre ses mains.

-Il faudra te passer de ma présence, Maÿn, comme je devrai apprendre à me passer de la tienne, ma sœur bien-aimée.

Il y avait malgré tout une tendresse infinie dans la voix de Bethmen, mais qui ne faisait que rendre ces mots encore plus durs pour Maÿn.

-Mais j'ai besoin de toi ! s'écria la jeune fille entre ses larmes. Souviens-toi de ce que nous a dit le Prophète par la bouche de cette malheureuse martyre : si je suis le conte, tu es la voix. Je veux que tu sois ma voix. Il n'y a que toi au monde qui puisses comprendre mes paroles. Il n'y a qu'à toi que je puisse parler...

Bethmen acquiesça à nouveau d'un signe de tête, et répondit en souriant tristement :

-C'est étrange... Tu ressembles en cet instant à l'Ordre ou au Démiurge, tu veux m'utiliser contre ma volonté.

-Je préférerais que tu me suives de plein gré...

-Et c'est un sentiment que le Démiurge et le Grand Bélier partagent à notre égard, ne crois-tu pas ?

-Je perds mon temps... murmura Maÿn. Tu ne me rejoindras pas de ton plein gré.

Elle prit alors la Senestre dans sa main gauche, et dit en le regardant :

-Adieu, petit frère. Je crois que j'ai compris le sens de ta dernière vision...

Bethmen se releva d'un bond, les yeux fixés sur l'étoile qu'il avait vu le transpercer, et s'écria d'un ton terrifié, comme si un cauchemar prenait soudainement vie :

-Tu veux me tuer ! ?

Maÿn pleurait :

-Bethmen, mon très cher frère, comment peux-tu croire que je veuille te tuer ?

Prononçant les mots rauques de la langue du Démiurge, elle serra la Senestre dans ses doigts jusqu'à ce qu'elle se romp t, créant de profondes entailles dans sa main ensanglantée.

Les lampes s'éteignirent, et la salle fut plongée dans une obscurité totale. De là où elle était, Ma n ne vit pas le Soleil disparaître du ciel.

Ce fut une éclipse qui dura le temps d'un battement de cœur. Toutes les lumières s'éteignirent comme un hommage silencieux à la disparition de la Senestre.

L' étoile tombée du ciel était un sceau posé par on ne savait qui bien avant l'Ordre, avant Méthyl et sans doute avant le Démiurge lui-même. Elle appartenait aux premiers jours du monde des Hommes.

Entre des mains mortelles elle limitait par sa simple existence le pouvoir du Démiurge et des siens. C'était un secret que Tiamat et celles qui l'avaient précédée étaient seules à partager, mais elles en ignoraient la raison.

Détruite par des mains mortelles la Senestre faisait de Ma n l'égale du Démiurge.

Car si le Démiurge avait été l'un des premiers hommes, il n'en était pas moins resté un homme. S'il avait créé des Immortels, il n'en était pas moins mortel. Bien qu'il fût le seul d'entre eux à vivre encore, il n'était à l'origine qu'un Sorcier parmi d'autres.

Et la Senestre avait été créée par un meilleur Sorcier que lui.

Ma n prit le bras de son frère, qui se laissa conduire vers l'escalier. Il était devenu docile car sa mémoire n'était plus qu'une page blanche sur laquelle Ma n aurait pu écrire. Elle s'était pourtant content e de cette page blanche.

Bethmen ne résistait pas parce que sa sœur avait effacé sa mémoire. Ma n n'avait pas voulu cr  er de faux souvenirs en lui, il avançait donc d'un pas hésitant, cherchant la lumière dans l'obscurité de la cave, t tant le mur, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil sans rêves.

Entendant un gémissement de Sarvenaz, il voulut se retourner, mais Ma n le retint doucement et ils sortirent ensemble à l'air libre.

Tiamat et la Vouivre l'attendaient. Adev rat l'attendait.

Ma n sentait en chaque parcelle de son corps déborder d'une fiévreuse énergie créatrice. Adev rat n'était plus qu'un champ de ruines sur lesquelles elle b tirait enfin un monde qui lui ressemble.

Elle était enfin libre, libre comme elle ne l'avait jamais été, comme personne au monde ne l'était. Mais elle ne parvenait pas à s'en réjouir.

D'une voix hésitante, le jeune homme amnésique lui demanda où il se trouvait :

-Cette ville s'appelait Adev rat...

Comme il hésitant à poser une telle question elle prit les devants :

-Tu aimerais savoir qui tu es, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

-Je l'ignore moi aussi, mais je t'appellerai Bethmen.

-Bethmen, mais pourquoi ?

-Autrefois j'avais un frère qui s'appelait ainsi.

Elle passa un bras autour de la taille du jeune homme, et referma son poing sur son ventre, pour se distraire de la douleur que son chagrin y créait.

-Mais... Pourquoi pleures-tu ?

-Viens... Je t'expliquerai.

Maÿn serra Bethmen contre elle. Sa joue contre la nuque de son frère, les larmes qui coulèrent sur ses joues furent les dernières qu'elle versa jamais.

FIN

Table des matières

1	Deux enfants terribles	2
2	Les larmes d'un ciel ennemi	30
3	Les Guerriers-Silhouettes	50
4	Cendre d'âme	74
5	La folie nécessaire	97
6	À nos portes	119
7	Les lettres interdites	148
8	Que par Sa volonté	172
9	Quelques biscuits aux amandes	196
10	Walpurgis	219
11	La Senestre	242